



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

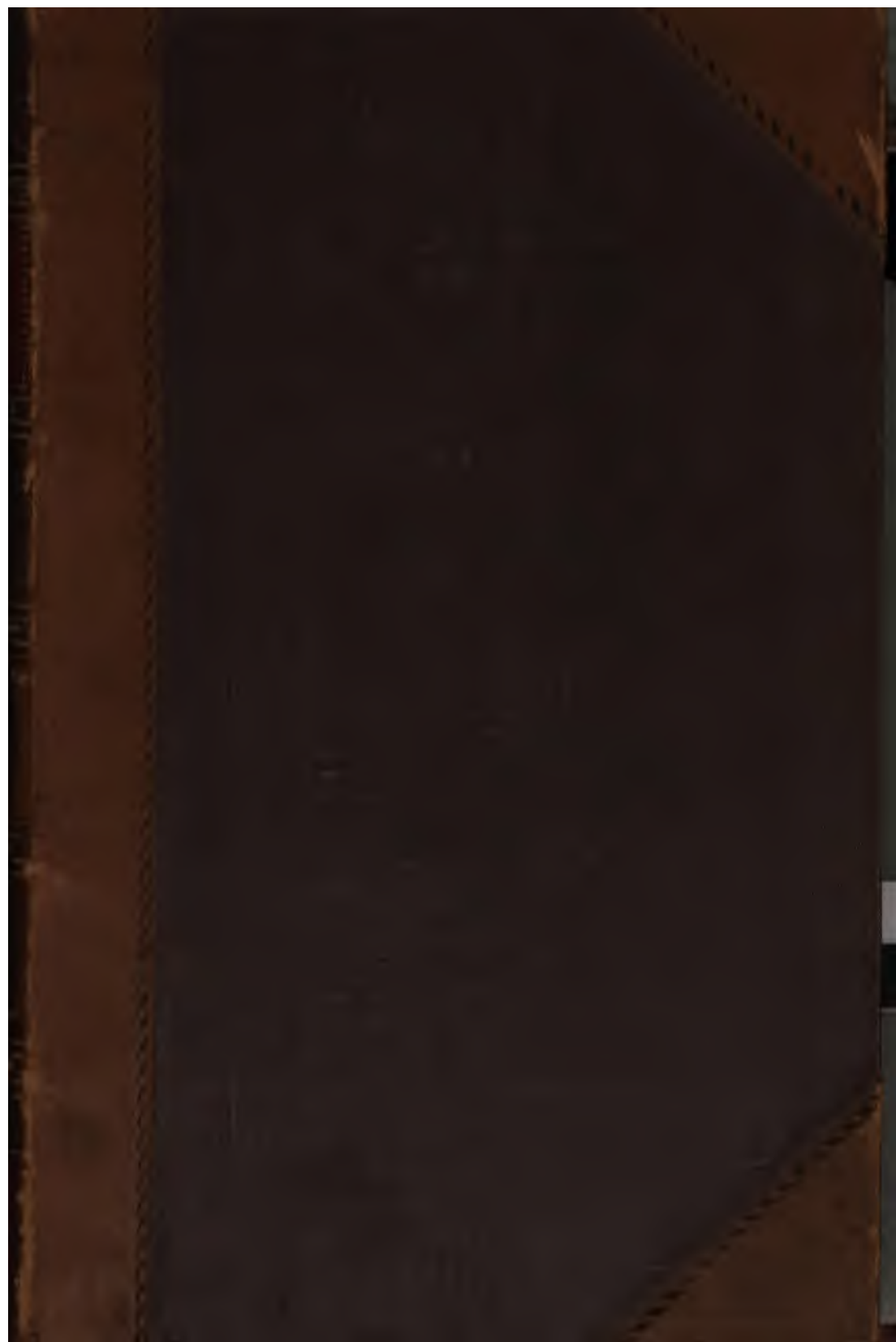
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





6000221701

CHANNING

SA VIE ET SES ŒUVRES.

PARIS. — IMPRIME CHEZ BONAVENTURE ET DUCASSOIS,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

CHANNING

SA VIE ET SES ŒUVRES

AVEC UNE PRÉFACE
DE
M. CHARLES DE RÉMUSAT



37

PARIS
DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
35, QUAI DES AUGUSTINS.
—
1857

Réserve de tous droits.

210. a. 79.



210. 2. 2.

PRÉFACE.

Cet ouvrage a été écrit en français par une dame anglaise qui ne veut ni qu'on la nomme, ni qu'on la loue. C'est au lecteur d'apprécier par lui-même, et sans que nous prétendions guider son jugement, ce qu'il y a de sentiment et d'esprit dans les pages qui suivent. Aussi bien nous serait-il difficile de parler dignement de celle qui les a écrites.

Le nom de Channing commence à être connu parmi nous. Grâce à un écrivain habile et sincère, on peut déjà se former une juste notion de sa vie, de son caractère, de ses opinions, de son

talent ¹. Un nouveau récit plus détaillé, semé de citations nouvelles, rendra cette notion de plus en plus complète, et, sans doute, excitera le désir de connaître tout entière l'œuvre du pasteur américain.

On remarque tous les jours un retour assez général à la préoccupation des idées religieuses. Ceux qu'elle ramène dans nos églises n'éprouveront pas un grand besoin de lire Channing; sa piété pourrait leur plaire; ses opinions les éloigneraient. Mais il ne faut jamais oublier qu'il existe un grand nombre de personnes éclairées, sérieuses, que ne satisfait point la parole de nos orateurs sacrés, et qui, cependant, ne pouvant se contenter d'un spiritualisme philosophique, ressentent un désir véritable de se rattacher par quelque lien à la tradition chrétienne. C'est pour ces esprits indécis et bienveillants, c'est aussi pour tous ceux qui ne peuvent accepter la foi qu'en gardant toute leur liberté, que Channing semble avoir écrit et parlé. Les indifférents eux-

¹ *Œuvres sociales de W. E. Channing*, précédées d'une Introduction par M. Edouard Laboulaye, membre de l'Institut.

mêmes peuvent se sentir touchés par la sincérité et la ferveur d'une âme aussi pénétrée que la sienne de l'importance des choses célestes, même pour les choses de la terre. Comme il n'est évidemment inspiré par aucune arrière-pensée politique, comme l'intérêt exclusif d'aucune institution à nous connue ne l'anime, il doit trouver un plus facile accès dans les âmes que les événements ont rendues défiantes et que l'expérience autorise à rattacher souvent un certain zèle religieux à l'empire des circonstances ou des partis. Il est trop vrai que les vicissitudes du monde influent puissamment sur notre manière de considérer ce qui n'est pas de ce monde. Des craintes ou des antipathies fort naturelles, fondées même, mais nullement édifiantes; des dessein qui n'ont rien de blâmable, mais rien de sacré, entrent en effet pour une bonne part dans celles de nos convictions qui se donnent pour purement chrétiennes; et nos pensées d'éternité ne sont souvent que des idées du siècle. Ce n'est pas un grand mal en soi peut-être; mais ce mélange peut-être inévitable d'idées disparates

repousse autant d'âmes qu'il en attire, et ce n'est pas là le danger dont l'Eglise devrait se préoccuper le moins. Ceux de ses ministres qui s'exposent à justifier ces préventions, ne lui font pas moins de tort que ses plus grands ennemis.

C'est, ce nous semble, ce genre de prévention que ne peut à aucun degré faire naître l'enseignement évangélique (il le croyait tel du moins) du ministre de la *Société chrétienne de Boston*; et par là, il peut servir à réconcilier avec le christianisme un grand nombre de ceux qu'on est parvenu à en éloigner; il peut les décider à faire en ce sens quelques premiers pas, fussent-ils le dépasser ensuite, et rentrer, grâce à lui, dans le sein d'une communion qui ne serait pas la sienne. On peut trouver dans ses ouvrages, soit une foi déjà déterminée, soit une introduction à la foi. Les esprits sont plus divers, ils ont des besoins plus variés qu'on ne pense; et l'unité que l'on poursuit tant, n'est bien souvent qu'une apparence. Ce serait déjà beaucoup, si entre tous les chrétiens la piété du cœur était la même.

PRÉFACE.

La piété du cœur ! là nous paraît en effet le mérite caractéristique de Channing. Pour le bien comprendre, il faut nous dégager des habitudes d'esprit que les traditions d'une vieille société laissent à ceux mêmes qui se piquent le plus d'indépendance. Toujours il nous est assez difficile de concevoir comme un directeur des âmes, comme un ministre de la religion, un homme qui n'agit que par des prédications et des écrits. Nous ne voulons voir en lui qu'un orateur, qu'un auteur fort respectable ; mais nous ne pouvons, dans notre pensée, séparer le genre de mission dont il se sent investi de certaines formes extérieures et d'un pouvoir en quelque sorte officiel dont il devrait porter les signes et exercer les fonctions. Cependant, comme la religion est purement de l'ordre moral, un peu plus, un peu moins de choses extérieures n'importe pas, si l'esprit est convaincu, si le cœur est changé. Or, dans la société américaine, dans celle surtout des États du Nord, le culte est en général réduit à ses moindres termes, et la parole sainte n'en a pas moins pour cela de force et d'in-

fluence. C'est un pays de religion sans culte. De treize républiques, celle de Rhode-Island est la plus petite ; mais sur cette terre favorisée du ciel, la religion et la liberté se sont embrassées dès leur berceau. Sous l'influence du généreux Henri Vane, des hommes pieux, qui fuyaient l'intolérance des puritains du Massachusetts, fondèrent une colonie indépendante dont le Parlement et la Restauration consacrèrent également l'existence et les droits. Une charte, qu'elle tient du roi Charles II, bien inspiré cette fois par sa sceptique indifférence, proclame en termes vraiment admirables des principes qui n'ont peut-être encore pleinement triomphé sur aucun point du territoire de cette orgueilleuse Europe. Il y aura, dans six ans, deux siècles que cette petite démocratie, ignorant l'anarchie comme le despotisme, jouit en paix des plus grands biens qui puissent être départis aux sociétés humaines. C'est là, c'est dans la ville de Newport que naquit Channing, et qu'il suçait avec le lait ces doctrines à la fois chrétiennes et libérales qui font tout ensemble la consolation et la

dignité de l'homme sur la terre. C'est de là qu'il partit, fort du pur amour de Dieu et de l'humanité, pour exercer jusque dans les États voisins un empire d'amélioration et d'enseignement qui ne se comprend pas aisément dans nos mœurs européennes, et dont ses ouvrages ne donnent encore qu'une imparfaite idée. Il faut se placer, par l'imagination, dans le milieu social où sa mission s'est accomplie, pour en mesurer l'importance et l'utilité ; il faut créer, par hypothèse, autour de soi un ordre purement moral où les institutions et les conventions disparaissent, où ne règnent que l'intelligence, le sentiment et la volonté, et se représenter, dans la simplicité des mœurs républicaines, des assemblées toutes spontanées réunies par l'appât de la vérité et de l'émotion, autour d'un homme de leur choix, qu'elles acceptent librement pour conseiller et pour guide. C'est là presque tout ce que la religion a d'extérieur dans la plupart des sectes de l'Amérique du Nord, et l'on sait qu'elle n'en est pas moins puissante sur le plus énergique des peuples.

Des livres ne peuvent produire d'aussi grands effets, et ceux de Channing même auront beaucoup obtenu s'ils portent seulement les esprits à réfléchir. Ce qui dépend de nous, c'est moins la croyance que la réflexion religieuse; c'est à l'inspirer, à la guider que peuvent servir les écrivains d'un certain ordre. L'excessive activité de nos sociétés contemporaines, bien plus industrieuses que méditatives, les entraîne à l'insouciance sur tout ce qui n'est pas sensible et pratique. Le vol de la pensée ne s'élève plus; on se souvient à peine du ciel; beaucoup de ceux qui en parlent par état cachent mal une attache secrète aux intérêts de la terre. La force et le succès tiennent une trop grande place dans leurs pensées, et peu à peu l'autorité morale leur échappe; ils ne s'en doutent pas, mais ils déclinent. On a besoin d'entendre des voix plus pures et plus désintéressées; on les cherche sans le dire; on aime à rencontrer des âmes dominées tout entières par l'amour de la beauté morale, de la vérité, de la sainteté. On s'améliore à leur exemple et dans leur commerce, sans même les

suivre en toutes choses. Il semble que tel est le fruit qu'on peut tirer de l'ouvrage qu'on va lire. Heureux ceux qui peuvent retrouver dans leur âme les sentiments qui l'ont dicté !

C. R.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.
ST-PAUL, 11^e Ép. aux Cor. III, 17.

Lorsque, il y a quelques années, M. Laboulaye appela, dans le *Journal des Débats*, l'attention des esprits sérieux sur les écrits du célèbre pasteur unitairien d'Amérique, le docteur Channing, mort alors depuis dix ans, j'avais une conviction si profonde de l'intérêt que ces écrits inspireraient en France et du bien qu'ils pourraient y produire, que j'avais déjà entrepris d'en traduire moi-même quelques-uns des morceaux les plus remarquables. J'avais surtout à cœur de faire entendre aux ouvriers français cette voix qui avait su toucher si heureusement leurs frères d'Angleterre et d'Amérique.

Une partie de ma tâche était achevée, lorsque parut un volume des œuvres de Channing, dû aux soins de M. Laboulaye, et précédé d'une notice toute empreinte de l'esprit large et élevé de celui à qui elle était consacrée.

Ce premier volume, bientôt suivi d'un second, fut l'objet d'éloges unanimes dans les principaux organes de la presse périodique en France et en Belgique ¹. Le nom de Channing reçut ainsi un commencement de popularité en Europe, et les sympathies lui vinrent des camps les plus opposés.

Si tout ce concours de travaux et de témoignages d'intérêt, autour des œuvres de Channing, me remplit de joie en m'assurant qu'elles seraient désormais dignement connues en France, je sentis en même temps que je devais renoncer à mon premier projet, dont le but se trouvait rempli.

Une chose seulement me parut rester à faire.

La notice de M. Laboulaye mettait, sans doute, très-heureusement en lumière les principaux traits

¹ Nous citerons particulièrement les articles de M. Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes*; de M. Leroy, dans la *Revue de Paris*; de M. Pelletan, dans le *Siècle*; et l'étude si bien sentie de M. Van Niemen, publiée en Belgique.

du caractère de Channing; mais les détails intimes de la vie, qui sont si attachants, n'y avaient point trouvé place. Je crus donc me livrer à une œuvre utile en essayant de faire connaître, dans tout le cours de son existence et dans toutes les directions et les aspirations de sa pensée, ce ministre de l'Evangile dont la piété ardente, loin de dédaigner l'appui de la raison, l'invoquait avec d'éloquents accents, et dont l'esprit courageux se dévoua pendant plus de quarante ans à la recherche de la vérité et à la solution des grands problèmes qui tourmentent la civilisation moderne.

La vie de Channing, comme l'a fort bien dit M. Laboulaye, « est tout entière dans les idées qu'il a propagées et défendues. » C'est là son véritable intérêt. Cependant Channing n'était ni un philosophe parlant au monde du fond d'une paisible retraite, ni un pasteur uniquement occupé du soin de ses paroissiens. Sa vie, qui, grâce à la sérénité de sa belle âme, produit sur nous une impression si calme, fut mêlée à presque tous les événements du jour; et son existence intime, quoiqu'une des plus douces et des plus heureuses, ne fut pas sans quelques-unes de ces douleurs, et de ces

épreuves qui sont le partage de tous les hommes.

Ceux qui ont déjà quelque connaissance des écrits de Channing, et qui voudraient savoir comment il a pratiqué lui-même les principes dont il s'est fait le si persuasif apôtre, liront, je l'espère, avec indulgence cette modeste esquisse de sa vie. Puissent-ils éprouver ce bonheur qui se réveille au fond de l'âme, lorsque nous voyons régner entre les écrits et les actions d'un auteur que nous aimons, une belle et noble harmonie ! Puissent-ils reconnaître dans Channing, non-seulement l'écrivain et le prédicateur éloquent, le penseur consciencieux et intrépide, le défenseur de la raison humaine, mais le soutien du pauvre et des opprimés, le citoyen dévoué, le pasteur plein de la grandeur de sa mission, et l'ami, le fils, le père, l'époux le plus tendre et le plus aimant !

Les détails de cette vie sont presque tout entiers extraits de la biographie qu'en a faite son neveu, le révérend William Channing. Cet ouvrage, qui contient tout ce que le plus affectueux respect pouvait recueillir sur un oncle chéri et vénéré, est surtout intéressant par les nombreuses lettres qu'il renferme. Mais ces trois gros volumes sont plutôt

une source où ceux qui connaissent déjà à fond les écrits de Channing peuvent étudier de plus près cette nature privilégiée, qu'une biographie faite pour le révéler, soit à des lecteurs moins sérieux, soit à ceux qui ignorent encore ses œuvres.

Channing était, comme on le sait, non-seulement un protestant, mais un dissident, et ses doctrines religieuses ne sont celles d'aucune des grandes communautés connues; il n'était ni luthérien, ni calviniste, ni presbytérien, ni même de l'Eglise épiscopale d'Angleterre; il professait ce qu'on pourrait appeler des croyances ariennes. J'ai dû nécessairement parler de ses doctrines sans les approfondir, et j'ose espérer que mes lecteurs seront aussi tolérants pour Channing dans ces subtiles et difficiles questions, qu'il l'a été lui-même pour les autres. Il a suivi et écouté avec amour, avec fidélité les leçons de son divin Maître; et je ne saisis aucun écrivain, sauf les évangélistes, à jamais dépeint le Christ avec une vénération aussi tendre et aussi intelligente.

Il va sans dire que Channing était républicain. Il eut le bonheur de naître au moment où la république fédérale s'affermissait, et où de vertueuses

et vivifiantes traditions animaient et soutenaient les âmes. Sa vie entière fut inspirée par les généreux principes de la « Déclaration des droits; » et c'est là ce qui lui fera pardonner quelques expressions, qui paraîtront peut-être un peu vives, sur les événements politiques du jour.

Liberté absolue dans les croyances, respect des opinions d'autrui, droit égal de tous les hommes au développement de leurs facultés, destinée infinie de l'âme humaine, confiance dans la sagesse et la bonté de Dieu, telles furent les idées pour lesquelles vécut Channing.

Si, parfois, j'ai dû reculer devant la pensée d'adresser au public français un récit écrit dans une langue si fine et si délicate, mon courage s'est ranimé en lisant dans les lettres de Channing tout ce que lui inspirait d'intérêt, de crainte et d'espérance cette France éprouvée par tant de vicissitudes. Ces lettres sont données dans ce volume; puissent-elles plaider pour moi, et, en interprétant mes propres sentiments, me faire pardonner ma témérité !

On entendra, je l'espère, non sans émotion, ces paroles auxquelles la distance et la tombe n'ont

rien pu enlever de leur sagesse ni de leur chaleur. En les méditant, on devinera quel eût été aujourd'hui le langage de Channing, s'il eût vécu assez pour être témoin de nos tristesses et de nos alarmes.

« Croyez, nous eût-il dit, que les difficultés, et que les dangers les plus grands perdent de leur intensité, si nous avons la force de les comprendre et de les mesurer avec sang-froid. »

Puis, il eût ajouté, avec sa foi si vive, ces paroles prononcées peu avant sa mort : « Croyez, quoi qu'on en dise, et malgré l'obscurité qui l'enveloppe, que ce monde est un monde excellent ; quant à moi, plus je vis, plus j'aperçois la lumière qui perce à travers les nuages. Je suis sûr que le soleil est là-haut. »



PREMIÈRE PARTIE.



VIE DE CHANNING

CHANNING

CHAPITRE I.

Rhode-Island, Newport. — Parents de Channing. — Son enfance.

● — Son goût des choses sérieuses. — Rêveries. — Collège de Harward. — Etudes. — Clubs. — Ardeur politique des étudiants. — Retour de Channing dans sa famille. — Tristesse et aspirations au saint ministère.

La ville de Newport, où naquit William Ellery Channing, le 7 avril 1780, est le chef-lieu de Rhode-Island, le plus petit des États de toute la confédération américaine pour l'étendue du territoire, mais le plus grand et le plus glorieux par ses traditions ; car ce fut là que, pour la première fois, dans l'histoire moderne, la liberté religieuse fut non-seulement proclamée, mais pratiquée. Le jour où Roger Williams et sa petite bande de réfugiés fondèrent, en 1638, la ville de la Providence, le monde vit le spectacle nouveau d'une société qui savait unir la foi la plus ardente à la tolérance la plus entière pour les croyances d'autrui. En 1776, quand éclata la guerre de l'Indépendance, les populations de cet

État se montrèrent les dignes descendants de leurs pieux et héroïques ancêtres.

L'île de Rhode, qui donne son nom à l'Etat, est la plus considérable de tout un cercle d'îles qui séparent de l'Océan la magnifique baie de Narragansat. Baignée d'un côté par l'Atlantique, de l'autre par les eaux calmes de la baie, protégée au couchant par la proximité du continent, cette île jouit d'un climat doux et agréable. De frais et verts pâturages, des promenades variées sur la plage, des vues admirables sur l'Océan et sur les îles innombrables du golfe, firent bientôt de ce lieu le séjour favori des malades et des oisifs des États voisins. Au sud-ouest de la côte, assise sur une pente légère, s'élève la ville de Newport, fondée, comme celle de la Providence, par une petite colonie de persécutés. Son superbe bassin, où peuvent flotter les plus grands vaisseaux, en fit pendant un temps le port de mer le plus fréquenté de l'Amérique.

Petits-fils de ceux qui avaient fui deux fois la patrie pour garder la pureté de leur foi religieuse, il était naturel que les habitants de Newport conservassent un certain puritanisme dans les mœurs, et que les discussions théologiques tinssent une grande place dans leur vie quotidienne. D'un autre côté, comme ce port de mer attirait un grand nombre

d'étrangers, d'aventuriers et de marins plus ou moins atteints de l'esprit philosophique ou licencieux du XVIII^e siècle, la lutte ne pouvait tarder à s'établir entre des hommes et des opinions si contraires. Aussi la ville de Newport se trouvait-elle, à l'époque dont nous parlons, divisée en deux partis : le parti religieux, et le parti des mécréants ou des indifférents, qui se faisaient généralement distinguer par des habitudes et un langage dissolus. La famille de Channing appartenait à la première classe et elle se fit remarquer par sa droiture et son caractère honorable.

Son père, William Channing, était un homme probe, pieux, tendre dans ses affections, mais grave et un peu sévère dans l'exercice de l'autorité paternelle. Il fut membre du barreau, où il se distingua assez pour être appelé à remplir les fonctions de procureur-général à la petite cour de Newport. Attaché de toute son âme à la liberté, il suivait avec ardeur les importantes questions politiques qui agitaient le pays. Channing nous raconte que, n'ayant encore que huit ans, son père le fit assister à la cérémonie de l'adoption de la constitution fédérale par l'Etat de Rhode-Island, et il ajoute qu'il n'oublia jamais l'enthousiasme qu'excita cette solennité et l'émotion de son père qui témoignait une joie sans bornes. Ce digne citoyen aimait à

s'entourer d'hommes d'un esprit élevé et libéral, et la famille garde encore précieusement le souvenir de l'honneur que leur fit un jour Washington en venant s'asseoir à leur table. Il mourut, lorsque Channing, qui était son troisième enfant, n'avait que treize ans.

Sa mère, Lucy Ellery, était vive, courageuse et douée d'un grand bon sens. On lui pardonnait sa parole un peu trop incisive, et sa franchise incapable de ménagement pour les amours-propres, à cause de son grand cœur, de son jugement solide et de sa parfaite honnêteté. Eprouvée par la perte de son mari et de presque toute sa fortune, elle vécut jusqu'à un grand âge, conservant toujours la même vivacité de caractère; et Channing eut le bonheur, pendant cinquante ans, de chérir et de vénérer cette mère tendre et dévouée. Mais c'est peut-être à l'influence de son grand-père Ellery, plus encore qu'à celle de son père et de sa mère, que Channing doit certaines qualités si admirables de son caractère : nous voulons dire son esprit impartial et désintéressé, sa passion ardente de la liberté, tant religieuse que politique, et sa haute appréciation des devoirs du citoyen.

Elu par l'Etat de Rhode-Island, comme représentant au congrès de 1776, William Ellery signa la mémorable déclaration de l'Indépendance, et

passa plusieurs années dans la carrière politique. Profondément imbu du **sentiment** religieux, il voulut non-seulement que ses pensées et ses jugements, mais que sa conduite et tous ses actes, fussent inspirés par la droiture et en harmonie avec la charité et la justice ; il se faisait surtout remarquer par sa suprême impartialité et son respect pour les opinions d'autrui. Cet excellent homme descendit doucement au tombeau, portant avec une humeur sereine et heureuse ses quatre-vingt-treize ans. Channing ne garda pas seulement de son aïeul un souvenir affectueux et reconnaissant ; son esprit conserva aussi l'empreinte de sa parenté avec ce vieillard, d'un cœur si haut et d'un esprit si viril.

Nous pouvons donc dire que Channing fut élevé sous les plus heureuses influences, et qu'il dut beaucoup à ces puissants exemples domestiques ; mais ce qui lui appartient en propre, c'est cette tendresse de cœur, cette douceur de caractère, cette aspiration à la perfection et cette soif de la beauté morale et éternelle, qui le rendirent si plein d'indulgence pour les autres, si sincèrement convaincu de la perfectibilité de l'homme et si sensible à l'attrait du beau, soit dans les scènes de la nature, soit dans la poésie ou dans la vertu.

La pieuse famille de Channing paraît avoir eu des croyances calvinistes, à en juger par une anec-

dote qu'il nous raconte de son enfance. « Mon père, dit-il, me mena, n'ayant encore que six ans, entendre un grand prédicateur qui fit dans son sermon un si effroyable tableau du genre humain, de ses misères, de sa malice et de son abandon par le Tout-Puissant, que j'en ressentis une peur extrême. Je pensais qu'au sortir de l'église, mon père assemblerait sa famille autour de lui, pour lui conseiller de vivre d'une manière plus en harmonie avec ce que nous venions d'entendre. Quel fut mon étonnement, quand au lieu de cela, il se mit à siffler et ne parut nullement affecté par ce qu'il avait cependant appelé la vraie doctrine ! Je me dis : Ce n'est donc pas vrai, on n'y croit pas. Et cette leçon me servit toute ma vie. »

Six ans peuvent paraître un âge un peu précoce pour suivre un discours aussi sérieux, et en tirer des réflexions aussi sensées. Mais Channing avait déjà d'une manière particulière le goût des idées et des cérémonies religieuses. Imitant dans ses jeux les habitudes du culte, il disposait les chaises de sa chambre de manière à représenter l'intérieur d'une chapelle ; puis, montant sur un fauteuil en guise de chaire, il se supposait entouré d'auditeurs auxquels il adressait la parole. Quelquefois même ses jeunes amis se prêtaient à son jeu et venaient écouter silencieusement le petit ministre, qui ensuite prenait

part à leurs amusements avec une ardeur et une adresse dont ils auraient pu encore être jaloux.

Avec un esprit aussi naturellement porté à la réflexion et aux choses sérieuses, et vivant au milieu d'une société passionnée pour la théologie, Channing commença de bonne heure à trouver un grand charme dans l'étude des sujets abstraits. Les écrits des stoïciens le captivèrent, et bientôt il lut avec avidité tous les livres qui pouvaient lui apprendre quelque chose des mystères de la pensée humaine. Deux philosophes de l'école écossaise, Hutcheson et Fergusson, lui enseignèrent la haute destinée de l'homme, sa perfectibilité et ses rapports avec l'Être Suprême. Dès l'âge de quinze ans, ces vérités sublimes semblèrent s'emparer fortement de son âme ; et il nous raconte en paroles touchantes l'espèce d'extase où il fut ravi, quand, faisant sa promenade solitaire à l'ombre des saules qui bordaient une petite rivière et de vertes prairies, il se sentit pénétré tout d'un coup de la beauté de l'univers, de la grandeur de l'amour divin et de la gloire que retire l'humanité de ses rapports avec un être d'une sagesse et d'une puissance infinies. « Je voulais mourir, disait-il plus tard à un ami ; je sentais que le ciel seul était assez vaste pour de telles émotions ; mais comprenant qu'il fallait vivre, je jetai autour de moi un regard pour trouver à

faire quelque chose qui répondît à ces aspirations infinies. Je n'avais que quinze ans, mon enthousiasme se tourna de lui-même vers la femme ; je me dis que c'était elle qui gouvernait le monde, et que si elle voulait ne se dévouer qu'au bien, et n'en être jamais détournée par le caprice, tout irait à à merveille. Alors je me mis à écrire une lettre dans laquelle je développais toute ma pensée. (Sa femme était présente à ce récit.) Voilà, ajouta-t-il, en la montrant, la dame à qui je destinais cette lettre sans avoir pu trouver le courage de la lui envoyer.»

Cette tendance à la rêverie et même au mysticisme fut, nous dit-il, le défaut qui lui coûta le plus de combats. Pendant toute sa jeunesse, il lutta courageusement contre cette espèce de maladie qu'il appelle l'atrophie de l'âme. Les lettres qu'il adressa plus tard à des jeunes gens qui venaient lui demander conseil sur la vie, sont pleines de réflexions profondément senties sur cette disposition d'esprit si dangereuse. Il écrit à l'un d'eux : « Attachez-vous à n'importe quelle occupation innocente, plutôt que de vous abandonner à la rêverie. Je puis vous en parler d'après ma propre expérience ; je fus pendant une partie de ma vie un rêveur, je passais des heures entières à rêver... Enfin, je m'aperçus que, si je voulais être vertueux, il fallait m'arracher à cette habitude ; la lutte fut terrible. Je pris cepen-

dant ma résolution, je me mis à prier, à me combattre, je me jetai dans toutes sortes d'occupations ; enfin , je finis par triompher. » Mais quels que soient les reproches qu'il s'adresse à lui-même sur ce penchant à la rêverie , ce défaut ne se trahit guère tant que dura son séjour au collège. Là, il se distingua par une facilité rare dans l'acquisition des langues classiques, par une certaine grâce intellectuelle qu'il mettait à tout, par un sentiment chaleureux de la poésie, surtout celle de Shakespeare, et par une passion ardente pour la dignité et le perfectionnement de l'homme. Comme il unissait à ces qualités solides beaucoup de gaieté, de verve et d'entrain, avec un grand goût et de l'habileté pour les jeux et les exercices du corps ; bientôt il devint le centre et l'âme du collège.

Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il fut envoyé à l'université de Harward, près de Boston. Cette institution, fondée en 1636, et qui porte le nom d'un généreux donateur, est la plus ancienne de toutes celles de la Confédération, et paraît avoir été formée d'après les souvenirs de collège que les émigrés apportaient de la mère-patrie. Comme en Angleterre, les jeunes gens qui y faisaient leurs études n'étaient pas tenus d'habiter dans l'enceinte même du collège ; il suffisait qu'ils fussent présents aux cours, à la chapelle, aux solennités, et ils étaient

libres de choisir leur demeure dans le voisinage. Channing vécut chez son oncle, ancien magistrat, qui avait sa maison non loin de la ville de Cambridge où est situé le collège.

L'étude de Xénophon, de quelques livres de l'Iliade, de Salluste, de Tite-Live, un peu de mathématiques, de rhétorique, de philosophie, de grammaire et d'histoire, avec des exercices sur Locke et la logique de Wattle, c'était là toute l'instruction donnée au collège. Mais un certain nombre d'étudiants, pleins d'une juste ambition et avides de progrès, suppléèrent un peu à ce qui manquait aux leçons froides et restreintes des professeurs, en établissant entre eux des sociétés d'instruction mutuelle, qu'ils appelèrent des clubs. Channing fut élu membre de quatre de ces sociétés : le club des Débats, où chacun à son tour faisait un discours, puis écoutait les critiques de ses condisciples ; le club Phi Beta Kappa, qui existe encore aujourd'hui, et qui était établi dans un but de perfectionnement littéraire ; le club Adelphi, où se discutaient de graves questions théologiques, et le club Hasty Pudding qui avait un caractère moins sérieux et plus amical. Il suivait toutes ces réunions avec beaucoup d'ardeur ; et il y acquit, nous dit un de ceux qui les fréquentaient, une grande autorité, qu'il devait autant à son jugement solide et à son éloquence qu'à sa réputation

littéraire. « Il était aimé et estimé par tous ses camarades, nous raconte le juge Story; les petites rivalités et les jalousies montaient à peine jusqu'à lui, et depuis son entrée au collège jusqu'au moment où il le quitta, il conserva constamment le rang académique le plus élevé. Je ne crois pas qu'il ait eu un seul ennemi pendant tout son séjour, et nous étions tous fiers de ses talents et de sa réputation, et très-persuadés qu'il serait un jour un homme éminent. » Ce noble éloge devient encore plus remarquable, quand on apprend quelles influences dangereuses entraînaient une grande partie de cette ardente jeunesse.

La révolution française eut un effet extraordinaire sur les esprits en Amérique; et les bases de toute religion, de toute moralité et de toute autorité en furent ébranlées. Son action se fit profondément sentir dans le sein même du collège, dont l'existence fut menacée par l'insubordination d'une partie des étudiants. « Lorsque j'entrai au collège, disait plus tard Channing, la société tout entière traversait un moment critique. La révolution française avait faussé toutes les imaginations et ébranlé tous les esprits. Les vieux fondements de l'ordre social, de la tradition, des habitudes, le respect de l'antiquité, étaient, sinon détruits, au moins chancelants. L'autorité du passé n'avait plus d'empire

et rien autre ne la remplaçait. Le ton des livres et de la conversation était plein d'audace et de présomption. Dans tous les rangs les esprits inclinaient au scepticisme. En un tel moment, les difficultés ordinaires de l'éducation devinrent encore plus grandes ; l'œuvre aurait exigé des hommes d'une intelligence vaste et flexible, capables de s'adapter à ce nouvel état du monde ; au lieu de cela, le gouvernement du collège et l'enseignement continuèrent à être ce qu'ils avaient toujours été ; il en résulta une grande insubordination parmi les élèves, et un manque total de respect envers les supérieurs. Les mœurs des étudiants étaient fort mauvaises ; mais la pauvreté, la crainte de m'endetter, des amis bien choisis, les plaisirs intellectuels, mon affection pour ma mère et une horreur presque instinctive du vice, due peut-être un peu à ma timidité naturelle et à mes principes religieux, me protégèrent. J'en éprouve aujourd'hui une vive reconnaissance envers la divine Providence ; car si une fois j'avais enfreint les lois de la pureté, je ne sais si j'aurais jamais repris le sentier de la vertu. »

C'étaient cependant, au dire de Channing lui-même, de bons moments que cette vie si animée du collège de Harvard, où lui et d'autres, devenus plus tard également célèbres, s'initiaient tout à la fois à la science et aux devoirs de citoyen.

Les questions politiques, l'indépendance des États-Unis, la liberté de l'homme, passionnaient ces jeunes étudiants ; et faut-il s'en étonner ? Vingt-deux ans à peine s'étaient écoulés depuis que l'Amérique avait signé sa déclaration d'indépendance. La forme fédérale de la République n'était point encore parfaitement assurée. Toute cette jeune génération du collège était née au moment de la grande lutte, et s'était nourrie dès le berceau des généreux principes de la liberté politique et religieuse. Aussi apercevons-nous dans tout ce qu'a écrit Channing à cette époque une sûreté de jugement et une portée politique qui étonnent dans un jeune homme de dix-huit ans, mais qui s'expliquent par cette forte nourriture que lui et ses compagnons avaient reçue dès leur enfance. Son biographe nous raconte un petit épisode, que nous reproduisons comme donnant une idée de cette vie si passionnée de sa jeunesse, et de la place que Channing tenait dans l'affection et la confiance de ses condisciples.

La république de l'Amérique et celle de la France, bien loin de vivre, comme on aurait pu le penser, dans des rapports de fraternité, montraient au contraire les dispositions les plus hostiles, et la guerre semblait imminente entr'elles ; guerre d'autant plus redoutable pour la république américaine

qu'elle était déjà agitée de luttes intestines. Les élèves du collège de Harward s'émurent de ces bruits de guerre, et Channing se chargea de réunir ses jeunes collègues dans un meeting. Il leur fit un discours plein de vivacité, fut nommé président du comité, et chargé d'écrire une adresse remplie de protestations patriotiques à M. Adams, chef de la république des États-Unis, qui lui envoya en retour des remerciements flatteurs.

Quelques mois plus tard, eut lieu la distribution des prix du collège. On décerna à Channing, comme la première des récompenses, l'honneur de prononcer le discours de clôture. Le sujet proposé était : « Le siècle actuel, » mais avec la recommandation formelle d'éviter toute discussion politique. Le jeune Channing crut voir dans cet ordre un empiètement sur la liberté de la parole, et il répliqua qu'il aimait mieux renoncer à tous les honneurs que de se soumettre à cette restriction. Sa mère, son grand-père, tous ses amis le supplièrent en vain ; on ne put rien obtenir de lui, jusqu'à ce que le supérieur du collège eût apporté à cette défense des tempéraments qui permirent à Channing de concilier son obéissance avec le sentiment de son droit. Il fit son discours et traita d'une manière ferme et digne toutes les grandes questions auxquelles avait donné naissance la révolution française. Cependant

le sacrifice qu'il avait dû faire éveilla en lui une énergie d'autant plus profonde, qu'elle était contenue ; et lorsqu'à la phrase finale il cita, avec un bonheur d'expression remarquable, quelques lignes de Shakespeare qui semblaient résumer à demi-mot toute la situation, l'enthousiasme des étudiants ne connut plus de bornes ¹.

On le conçoit, lorsqu'arriva le moment pour Channing de quitter ses jeunes amis et la scène de ses premiers succès, il en eut un vif chagrin. Retourné à Newport, il souffre de n'être plus auprès de ceux avec qui il a passé quatre années d'une gloire si douce, et il écrit avec une naïveté de sentiment qui dut plus tard le faire sourire lui-même, à son ami de collège Shaw : « Je pense souvent à votre bon feu autour duquel nous nous réunissions, à ces nuits d'hiver que nos causeries, nos cigares, nos noisettes abrégèrent, pendant que notre amitié se fortifiait et grandissait. J'étais alors au comble du bonheur. Je me rappelle encore nos promenades au clair de la lune. Comme nous marchions doucement bras dessus bras dessous ! Nous nous animions à la dis-

¹ But that I am forbid, I could a tale unfold whose lightest word would harrow up thy soul.

« Si cela ne m'était défendu, je pourrais vous raconter une histoire dont le moindre mot vous déchirerait l'âme. »

(*Hamlet*, acte I, scène V.)

pute, qui donnait encore plus de prix à la paix et à l'union qui la suivaient. — Oh ! Guillaume, le souvenir de ces moments vivra toujours en moi. Il m'a fait verser bien des larmes ; je sens que mes jours de bonheur sont passés, et je ne puis que les pleurer. Maintenant mes promenades sont solitaires, nulle voix amie ne me soutient, nulle âme sympathique ne prend part à mes peines et à mes joies. Je suis, il est vrai, auprès de la meilleure des mères, des plus excellents frères et sœurs ; mais hélas ! je n'ai point d'ami. Le rivage de la mer est à un mille d'ici ; jamais je n'ai vu une nature aussi sublime ; des rochers immenses, le fracas des vagues, l'écume qu'elles forment en se brisant sur la plage, l'Océan infini, tout me remplit de joie et de terreur. J'y vais tous les jours, quelquefois je me compare à ces flots, je leur tends les bras, je cours à leur rencontre ; parfois je voudrais en être recouvert pour toujours. Quelquefois mon âme remonte vers le Dieu de la nature ; et dans un pareil temple, je ne puis que l'adorer. Combien ma position diffère de ce qu'elle était au collège ! Là, j'avais des amis auprès de qui me réfugier quand la vie me semblait sombre, et je m'oubliais ; ici, je ne puis que nourrir mes chagrins. »

Channing ne se rendait pas justice. Déjà son âme était pleine de la grande mission qui devait rem-

plir sa vie, et loin de passer ses jours dans de vagues tristesses, il méditait comment il pourrait s'élever lui-même et guider les autres vers cette perfection dont la pensée possédait depuis longtemps son âme. Sa passion pour le progrès de l'humanité le portant à étudier toutes les questions qui s'y rattachent, la religion se présentait naturellement à ses recherches ; et il nous apprend que l'esprit d'incrédulité qui venait de la France fut une des causes qui le déterminèrent à examiner les preuves du christianisme. « Alors, dit-il, je sentis à quelle mission j'étais destiné ici-bas. Mon cœur embrassa les grands objets de la religion chrétienne avec un intérêt qui est devenu de plus en plus fort. » Retiré pour quelques mois auprès de sa mère, il écrit à son ami Shaw : « Je suis sur le point de changer ma manière de vivre. De nouveaux horizons se dévoilent à mon regard, un nouveau champ d'action s'ouvre pour moi ; je veux développer toute mon énergie, rejeter loin de moi la lassitude de mon âme, et perdre le souvenir de mes peines dans l'activité. Dieu seul sait quel sera mon succès ; je veux faire mon devoir, et je suis indifférent à ce qui m'advient. J'aime les malheurs, quand ils nous viennent d'une constance résolue à une conduite vertueuse..... Oui, Shaw, je veux être un ministre, un pasteur du troupeau de Jésus ; je veux réformer un

monde vicieux , éclairer un monde ignorant. Nos vies n'auront pas le même cours ; mais nous nous rencontrerons au tombeau. Nous nous prosternerons devant le même tribunal ; nous jouirons tous les deux, je l'espère, du même ciel, et nous célébrerons ensemble l'amour du Tout-Puissant.

« Au collège je nourrissais déjà les mêmes vues qu'aujourd'hui. Pour moi, la religion n'est qu'un autre nom du bonheur, et plus je suis pieux, plus je suis heureux. »

Sa résolution était donc prise ; mais il n'avait pas encore dix-neuf ans. Il lui fallait faire des études de théologie et attendre plusieurs années avant de pouvoir entrer dans le ministère. La modique fortune de sa mère lui rendait douloureuse la pensée de vivre sans se suffire à lui-même. Il chercha et trouva une place d'instituteur dans une famille de la Virginie. Sa mère, ses frères le virent s'éloigner d'eux avec chagrin. « William nous a quittés, écrit à un ami son frère François, et presque tout mon bonheur s'est envolé avec lui. Vous ne sauriez imaginer tout ce que vaut ce garçon, d'une amabilité divine. Où trouverai-je quelqu'un qui puisse l'égaliser ? Je cherche en vain parmi ceux que je connais une âme aussi pure, unie à un esprit aussi noble et à des sentiments aussi exquis. »

Ici, commence pour Channing une ère nouvelle :

l'ère des luttes intérieures, à travers lesquelles nous suivrons le développement à la fois si douloureux et si sûr de son âme.

CHAPITRE II.

Départ de Channing pour la Virginie.—Il devient instituteur.—Description du pays.—Lettres de Channing.—Ses luttes morales, sa mélancolie.—Son ardeur à étudier les questions sociales.—Il rêve la communauté des biens.—Réflexions.

Il n'est pas nécessaire de rappeler à ceux qui connaissent l'histoire des Etats de l'Amérique, comment les États du Sud, avec leur climat presque tropical, avec leur végétation d'une richesse fabuleuse, tombèrent en partage à quelques grandes compagnies commerciales, à quelques courtisans favoris des rois Jacques et Charles I^{er}; tandis que les âpres contrées du Nord devinrent le refuge d'une population de puritains, qui étaient sortis pour la plupart de la classe moyenne de l'Angleterre, et qui se distinguaient non-seulement par des croyances et des vertus d'une force et d'une élévation extraordinaire, mais aussi par des mœurs rigides et des habitudes austères. L'aspect de ces deux contrées n'offre pas un

moindre contraste que les mœurs de leurs habitants; et, encore aujourd'hui, soit par l'effet du climat, soit par la puissance des traditions, le nord et le sud de l'Amérique diffèrent autant sous le rapport moral que sous le rapport physique.

Channing, l'aimable, le doux, le poétique Channing, sentit profondément le charme de la Virginie, de cette société élégante et de ce sol recouvert d'une végétation féerique. Aussi, écrit-il à son ami Shaw : « Que n'êtes-vous auprès de moi ! Nous traverserions doucement ensemble les prairies ; nous nous rassasierions de la vue de ces paysages où presque tout est d'une fécondité vierge, où la main de l'homme apparaît seulement à quelques traces de rare culture ; nous nous reposerions souvent sous la vigne ou sous le pêcher ; nous remplirions notre sein de grappes de raisins sauvages, nous dépouillerions ces fruits délicieux de leur duvet, et nous étancherions notre soif à un charmant petit ruisseau murmurant à nos pieds. Comme j'aime la campagne ! Errant au loin dans les champs, aussi libre que l'air que je respire, émancipé des formalités de la société, je m'enivre des fraîches brises ; je me jette sur le doux lit de gazon que la nature a fait pour ses amants. Je sens toutes mes facultés se renouveler, s'épanouir. » Les manières gracieuses et affectueuses des habitants de la Virginie le tou-

chaient aussi profondément, et il compare l'avarice et la froideur de ses compatriotes du Nord avec l'hospitalité et les chaleureuses amitiés des habitants du Sud.

Mais la grande, la douloureuse plaie de cette société se révéla bientôt à ses yeux. On peut deviner l'impression que devait produire l'esclavage sur ce cœur si ardent pour la liberté, si plein de respect pour l'âme humaine. Aussi écrit-il à son ami : « L'esclavage seul m'empêcherait de m'établir dans la Virginie. Je n'ai pas d'expression pour dire combien je l'abhorre. Maître et esclave ! Jamais la nature n'a voulu une telle distinction, jamais elle n'a établi une pareille dépendance.... Si vous le désirez, je vous donnerai quelque idée de l'état et du caractère des nègres de la Virginie ; mais c'est un sujet si dégradant pour l'humanité, que je ne puis m'y arrêter de mon plein gré. Je serais forcé de vous montrer tous les vices associés à toutes les bassesses et à toutes les souffrances. L'esclavage exerce sur les blancs une influence presque aussi funeste que sur les nègres eux-mêmes. » Nous verrons plus tard quel noble usage il fit de son expérience, et combien aussi il sut tempérer les mouvements de son cœur par une saine appréciation des faits et des difficultés de la question.

Il trouva dans la Virginie des opinions politiques

tout à fait opposées aux siennes. Les Etats du Nord avaient embrassé le principe fédéral; les Etats du Sud contestaient avec jalousie cette forme de république. Des inimitiés, soit avec l'Angleterre, soit avec la France, aggravèrent ces dissensions, et, pendant que les fédéralistes montraient quelque sympathie pour l'Angleterre par opposition à la France, les démocrates du midi embrassèrent la cause française et qualifièrent de traître le gouvernement du Nord. Channing suivit assidûment les débats de la ville de Richmond, et mettant les principes qu'il apportait du Nord en présence de ceux qu'il entendait défendre par des hommes éloquents du congrès de Richmond, il se forma ce jugement politique si impartial, si calme et si libéral, qui le distingua dans toute sa carrière, et jeta même un vif reflet sur ses écrits religieux. Mais, comme nous l'avons déjà fait entendre, Channing devait, pendant l'année qu'il passa dans la Virginie, traverser de douloureuses épreuves dont sa vie entière se ressentit.

Etabli à Richmond, dans la famille Randolphe, il forma une école de douze garçons, à qui il se dévouait toute la journée, pour donner ensuite ses nuits à l'étude. La lecture pour lui favorite des Stoïciens lui avait fait croire à la vertu et à la grandeur du triomphe de l'âme sur le corps. Dans le but de se fortifier et de fuir la volupté, il s'habitua à dormir sur

le plancher de sa chambre, et à se lever la nuit pour se promener exposé au froid. Il s'imposa également une rigide abstinence dans ses repas. Dans la crainte de dépenser l'argent de sa mère, il se refusait jusqu'aux vêtements nécessaires pour se soustraire aux rigueurs de l'hiver. Des moments d'inexprimable mélancolie assombrirent son esprit ; ses lettres à son ami témoignent de ses luttes, de son isolement, et de la fièvre de son âme, à cette époque qu'il appelle la plus importante de sa vie.

« Je vivais seul, écrit-il, trop pauvre pour acheter des livres, passant mes jours et mes nuits dans une mansarde, n'ayant jamais personne près de moi, si ce n'est pendant les heures de l'école. Là, je travaillais comme je n'ai jamais travaillé depuis ; peu à peu ma santé s'affaissa sous des efforts incessants. Sans un seul être à qui communiquer mes plus intimes pensées et mes sentiments les plus secrets, et me déroband à la société du monde, je traversai des luttes morales et intellectuelles, je ressentis des surexcitations du cœur et de l'esprit qui devinrent si absorbantes qu'elles chassèrent le sommeil, et détruisirent presque entièrement mes organes de digestion. J'étais devenu un squelette ; et cependant je rends grâces à Dieu, quand je me souviens de ces jours et de ces nuits de solitude et de tristesse. Si jamais j'ai lutté de toute mon âme

pour atteindre à la vérité, à la pureté, à la vertu, ce fut dans ce moment. Là, au milieu de dures épreuves, la grande question fut résolue pour moi : obéirai-je aux principes élevés, ou aux principes inférieurs de ma nature ? Serai-je la victime des passions et du monde, ou l'enfant libre et le serviteur de Dieu ? J'éprouve aujourd'hui une satisfaction intime de penser que ce combat se livrait en moi, et que mon âme prenait son essor vers la perfection, sans qu'une seule personne autour de moi s'en doutât. Et n'est-ce pas là, au reste, ce qui se passe tous les jours ? A notre insu, la plus grande œuvre de la terre peut se faire près de nous, sous notre toit même peut-être, sans que rien la révèle au dehors. Dans une ville licencieuse, débauchée, une âme au moins se préparait par le silence et la solitude à combattre, non sans fruit, pour la cause de la vérité et de la sainteté. »

Cette surabondance de vie spirituelle, cet incessant entretien avec soi-même, et, plus que tout, ce besoin impérieux qui, à un certain âge, s'empare de toute âme un peu forte et la pousse à dépenser au dehors, par l'action, l'énergie ardente qui la dévore en secret, amenèrent chez Channing tantôt un douloureux abattement, tantôt un enthousiasme qui se traduisait dans ses lettres par un langage et par des vues dont ses amis mêmes s'épouvantaient quelque-

fois. Cet abattement, il cherchait à y échapper en s'épanchant dans sa correspondance avec son ami Shaw. « Je vous écris, lui dit-il, pour alléger mon cœur trop plein; nous sommes au printemps, et une langueur universelle s'est emparée de moi. Il n'y a pas longtemps, je me sentais un aigle, je faisais mon nid au milieu des étoiles, je me transportais jusqu'aux régions éthérées. Mais je suis retombé du ciel, et l'élan qui m'animait a disparu; j'ai perdu toute l'énergie de mon âme, et tout ce qui reste de votre ami, c'est une imagination malade, une sensibilité fiévreuse... Toute ma vie, j'ai dû lutter contre ma sensibilité. Interrogez ceux qui m'entourent, ils vous diront que je suis un stoïcien. Je le croyais presque moi-même. Mais je couvais un feu qui un jour me consumera; je soupire après un bonheur paisible.... Je ne puis que le désirer, et je reste toujours ardent et inconstant. »

Ces moments de découragement ne l'empêchaient pas cependant d'étudier avec ardeur, non-seulement la théologie, mais l'histoire et tout ce qui pouvait l'éclairer sur les grands problèmes de l'humanité. Il aspirait à trouver une forme de société qui permît à la nature morale de l'homme un développement plus parfait. L'avarice lui apparut comme la plus grande plaie, comme le premier obstacle qu'il fallait surmonter, et dans ses recherches

passionnées, il finit par affirmer que : « jusqu'à ce qu'on eût établi une communauté de biens, l'humanité ne serait jamais plus heureuse qu'elle ne l'est actuellement. Je suis convaincu, écrivait-il, que la vertu et la bonté sont naturelles à l'homme ; je crois que l'égoïsme et l'avarice ont leur source dans deux idées universellement inculquées à la jeunesse, et pratiquées par l'âge mûr. Ces deux idées sont : que chaque individu a un intérêt distinct à poursuivre, à part de la société, et que le corps demande plus de soin que l'âme..... Il faut convaincre les hommes qu'ils forment, eux et tout ce qu'ils possèdent, les parties d'un grand tout, et qu'ils sont obligés par la providence de Dieu, leur père commun, à travailler pour le bien de ce grand tout. » L'imagination ardente de Channing lui peignait un monde où l'homme, revenant à ses sentiments naturels, vivrait dévoué à la vertu et à la science. Son cœur palpitait à la seule pensée de se consacrer à une telle cause ; il se demandait pourquoi des milliers d'autres hommes n'auraient pas une égale aspiration vers la perfection ; et tout transporté de ces généreuses émotions, il écrit à son ami :

« Je sens un noble enthousiasme courir dans mes veines, tous mes nerfs en sont travaillés, chacun de mes membres en est fortifié, mon sein palpite, agité par un sentiment à demi conçu et indi-

cible ; quelque chose de divin semble m'inspirer. » Ce n'était pas là seulement de puériles et vaines émotions ; il était sur le point de faire partie d'une société écossaise qui devait mettre en pratique ces maximes d'une communauté de biens. Son frère, son ami, et surtout son grand-père Ellery attaquèrent, les premiers par la raillerie, le second avec son sévère bon sens, ces projets de Channing. Il ajourna, par déférence à leurs avis, toute détermination immédiate, et se remit à ses études théologiques.

Nous avons donné avec quelque étendue ces détails sur le progrès des idées de Channing. Les erreurs mêmes des grandes âmes ont leur beauté ; celles de Channing nous invitent à juger avec indulgence tout effort, quelque irréalisable qu'il soit, qui a pour but d'améliorer le sort des hommes. La douce émotion excitée par des peintures, même idéales, de la vertu et de la perfection, dilate et fortifie notre cœur et nous rend capables de tous les sacrifices. Le spectacle des vices de la société et des souffrances des masses nous devient quelquefois si intolérable, que l'âme révoltée, ne se possédant plus, se jette dans mille chimériques projets pour y remédier. La courte vue de l'homme ne saisit guère qu'un seul point, et nous ne touchons trop souvent à un mal que pour en faire naître un

autre plus grand encore. Celui qui a tout ordonné, dit l'Écriture, est éternel, et à ses yeux « mille années ne sont que comme l'espace d'un jour. » Le temps nous paraît long, à nous mortels dépourvus de foi ; nos efforts ne peuvent accomplir que peu de chose ; et, comme le sillage sur l'Océan, ils semblent même s'effacer à chaque mouvement de l'humanité. Respectons, aimons ces élans, cette foi de notre prochain, et prenons garde que, dans notre prétendue sagesse et notre étroit bon sens, nous ne nous laissions trop dominer par le découragement et l'indifférence. Heureux ceux à qui la vertu et la perfection apparaissent si rapprochées, qu'ils espèrent y atteindre !

CHAPITRE III.

Channing revient à Newport.—Il se voue au saint ministère.— Il remplit les fonctions de régent au collège.— Ses études théologiques. — Observations sur ces études.— Channing prêche son premier sermon en 1802.— Admiration générale.— Il accepte l'offre que lui fait la Société de Federal-street.— Son ordination.

Channing avait vingt ans quand il quitta la Virginie pour retourner à Newport, auprès de sa mère. Ce n'était plus le jeune étudiant à l'œil étincelant, à la démarche légère, à la conversation animée; sa figure pâle et sérieuse, son air faible et absorbé trahissaient et les préoccupations de son âme et le douloureux état de sa santé.

Il passa un an et demi à Newport, se dévouant tout entier à l'éducation de ses jeunes sœurs, de son frère et d'un fils de la famille Randolphe. Soulagé les anxiétés de sa mère par de douces et encourageantes paroles; chercher, et dans sa famille et au dehors, à prodiguer son dévouement; se prêter aux amusements de ses petites sœurs, afin

d'avoir un accès plus facile dans leur âme ; se promener avec elles au bord de la mer, pour leur parler de Dieu et leur faire lire dans les scènes sublimes de la nature les gloires et l'amour du Tout-Puissant, passer enfin les nuits dans l'étude ; telle fut la vie de Channing, pendant son séjour à Newport, qu'il quitta, un an après, en 1801, pour aller remplir les fonctions de régent au collège de Harward.

Cette charge, dont les attributions paraissent avoir été fort légères, permit à Channing de se mettre en rapport avec les professeurs de théologie les plus en renom. Il put aussi, par l'accès qu'il avait à la bibliothèque du collège, faire des études plus approfondies pour se rendre digne du ministère évangélique auquel il voulait se vouer, comme déjà nous l'ont appris ses confidences à son ami Shaw. Dans une autre lettre écrite à son oncle, il lui avait aussi déclaré s'être solennellement consacré à Dieu, et ne désirer rien tant que de devenir un ministre de la religion, tel que le dépeint Fénelon. « Je regarde, disait-il, l'amour de Dieu comme le premier de tous les devoirs, et la morale ne me paraît être qu'une branche poussée sur la vigoureuse racine de la religion. J'aime les hommes, parce qu'ils sont les enfants de Dieu ; je cherche et la pureté de la vie et celle du cœur, afin de devenir un temple où le Saint-Esprit puisse habiter. » Aussi

ses nombreux écrits intimes, ses réflexions sur Dieu, sur la religion, sur lui-même et sur ses défauts, témoignent-ils de l'attention incessante avec laquelle il surveillait les facultés de son esprit et les aspirations de son cœur.

Les études théologiques qu'il fit pendant son second séjour au collège de Harward étaient loin de suffire à l'activité de son imagination et à l'étendue de son intelligence. Il se plaignait, et il a souvent depuis répété ces plaintes, de la froideur et de l'insuffisance de la science théologique. Dans sa correspondance et dans ses écrits sur ce sujet, il s'en prend surtout à l'école de l'Église épiscopale d'Angleterre, qui devait nécessairement être la principale source de théologie protestante pour l'Amérique. Dans une de ses lettres, il parle de cette école comme ayant peu répondu à ses besoins. Cependant, à en juger par ces mêmes lettres, il paraît avoir étudié tout ce que la langue anglaise pouvait lui fournir sur ces matières, depuis les œuvres des calvinistes et des épiscopaux, jusqu'aux déistes. La critique biblique, que nous devons à la puissante érudition germanique, n'existait pas alors, ou du moins n'était pas connue hors de l'Allemagne. Channing sentit cette lacune ; il déplorait le manque d'ouvrages sur la philosophie religieuse ; et dans son admirable morceau sur Fénelon, il re-

grette vivement la pauvreté de la littérature sacrée, surtout en ce qui touche l'histoire du christianisme.

Nous doutons cependant que l'esprit de Channing eût été modifié sensiblement par l'influence d'une littérature religieuse plus savante et plus élevée. Il était essentiellement un penseur vivant de lui-même; l'âme, le côté spirituel de l'homme, Dieu et les sujets abstraits, c'était là ce qui l'occupait. Une fois la vérité de la religion chrétienne établie à ses yeux, et elle l'était bien plus pour lui par ses preuves intrinsèques et son harmonie avec notre nature que par des preuves historiques, il ne cherchait plus ce qui eût été seulement une satisfaction de l'esprit. Ce n'est pas qu'il n'eût, toute sa vie, pris un vif intérêt aux travaux de l'intelligence; il a même fait preuve dans ses nombreuses études d'une activité d'esprit remarquable et d'un sens critique très-fin et très-juste; mais il avait toujours en vue l'humanité; il aimait mieux les hommes que les livres, et le même besoin de se dévouer à ses semblables qui l'empêchait d'être un mystique, l'empêchait aussi d'être un érudit. Ce qui fait sa force et aussi son originalité, c'est d'avoir tout puisé en lui-même, dans son étude des hommes excitée et vivifiée par un amour et un dévouement sans bornes.

Les écrits intimes de Channing à cette époque viennent à l'appui de ces observations. Il enregistrait avec soin et assiduité ses réflexions sur tous les sujets qui touchaient à ses études. Il se posait des règles sur sa manière d'étudier, se critiquait lui-même, cherchait les défauts de son esprit, et ne négligeait rien de ce qui pouvait servir au développement de toutes ses facultés ; mais c'est toujours le côté moral qui domine.

Une note, trouvée dans ses papiers, contient sur ce sujet les pensées les plus délicates, les plus utiles et les plus touchantes. Nous voulons les reproduire ici, à peu près en entier, parce qu'elles nous semblent de nature à intéresser intimement tous ceux qui travaillent avec sincérité à la culture de leur âme et de leur intelligence.

« C'est chose facile que de lire ; mais le difficile c'est de réfléchir. Nous ne pouvons nous approprier les idées des autres que par la réflexion, qui en fait une partie de nous-même. C'est mon malheur d'avoir beaucoup lu et peu réfléchi. Je veux, à l'avenir, faire exactement le contraire ; je préfère la force et la netteté des impressions à des connaissances superficielles, quelle que soit leur étendue.

« Il nous arrive souvent de croire que nous possédons des idées, quand nous n'avons que des mots ; nous prenons des synonymes pour des définitions.

Souvent, en analysant des mots, surtout les mots métaphoriques, j'ai découvert des idées précieuses. Il ne faut jamais se servir des mots sans en avoir bien précisé le sens. Des analogies imparfaites nous égarent facilement, surtout dans nos raisonnements sur la nature divine. On a eu raison de dire que, lorsqu'on veut s'instruire sur un sujet, il est bon de décider d'avance quel est le degré d'évidence qui devra commander notre assentiment.

« Je dois être persévérant et infatigable dans la poursuite de la vérité. Ne suis-je pas quelquefois tombé dans l'erreur, pour m'éviter la peine des recherches ? Je ne lirai aucune œuvre de fantaisie capable de m'affaiblir l'esprit, mais seulement les œuvres de poésie et d'imagination qui tendent à fortifier et à élever l'âme.

« Souvent mon esprit est confus, mille idées vagues me tourmentent ; à ces moments je ferais mieux de rompre le sujet de mes méditations et de quitter mes livres. Il y a des moments où l'esprit semble incapable d'une étude sérieuse, où, par une sympathie avec le corps malade, ses forces sont épuisées ; il lui faut alors le repos. Mais on doit bien distinguer cette infirmité naturelle, de la paresse qui s'accroît quand on l'écoute. Il est désirable de vaincre même la faiblesse physique, et je crois qu'on y peut arriver. Ne pouvons-nous pas

nous former à des habitudes d'attention que la souffrance même ne saurait interrompre? Ne m'arrive-t-il pas d'excuser trop souvent ma paresse, en la mettant sur le compte de la maladie?

« Il faut que je me corrige de l'habitude que j'ai prise de lire mille choses frivoles; car elles détruisent les forces de l'esprit, et nous dégoûtent de toute étude sérieuse. L'ordre et la régularité me sont essentiels, et quand j'ai arrêté un plan d'étude, je dois me soumettre à bien des épreuves avant de m'en départir. Je désire atteindre à la clarté des idées. Je devrais m'appliquer à séparer dans chaque étude ce qui lui est étranger, et à placer mon sujet dans le jour le plus saisissant. Lorsque j'aurai mis mes livres de côté, il faut que j'essaie de me débarrasser l'esprit de mes études, pour le laisser jouir avec une calme liberté de la contemplation des choses extérieures.

« Il est toujours mieux de réfléchir par soi-même sur un sujet, avant de recourir à ce qu'ont pensé les autres; on arrive ainsi à découvrir des vérités qui nous auraient échappé si nous avions d'abord emprunté à autrui une manière particulière d'envisager notre sujet. Nos principes ne doivent dépendre ni de l'éducation, ni de l'habitude. Je veux observer par moi-même, avant de rechercher les observations qui ont été faites avant moi. On détruit toute

pensée originale, en apprenant toujours des autres comment, et quoi penser. La force d'esprit de ceux mêmes qui nous sont supérieurs doit aider notre faiblesse, et non nous empêcher d'exercer nos facultés. C'est par cette foi aveugle dans les livres que les erreurs aussi bien que les vérités se transmettent de génération en génération. Les sources spontanées de la pensée sont alors taries, et l'esprit est inondé par des idées qui lui sont étrangères. Ne dépendre que de soi-même, est la voie qui conduit à la vérité. On pourra peut-être avoir une moindre quantité de connaissances ; mais la qualité en sera supérieure. Toute vérité qui nous vient par autorité, ou que nous n'ayons pas acquise par le travail personnel, ne produit qu'une faible impression.

• Avant de créer des hypothèses, je dois noter et juger avec soin les faits sur lesquels elles reposent. Je devrais écrire dans un livre à part les vérités auxquelles je donne mon assentiment, afin de les peser de nouveau et de les apprécier sans préjugé. Je dois craindre que le désir d'être original ne me fasse errer. L'ambition est aussi funeste que le préjugé ; l'amour de la vérité est le seul principe qui doit me guider, et les vérités qui influent sur la vie sont les seules dignes d'une attention immédiate. Je suis né pour l'action ; ma vocation est d'être utile au monde en faisant avancer la cause de la re-

ligion, et en y avançant toujours moi-même ; je veux donc faire entrer quelques vérités importantes dans mon esprit, plutôt que de me perdre dans un chaos de connaissances universelles, qui jusqu'à présent n'ont fait que m'égarer. La science est seulement un moyen ; que je n'en fasse pas un but. Me livrer à des spéculations abstraites sur des sujets inutiles, ce serait perdre mon temps. Comme je sens mon esprit rempli de préjugés en ce qui touche aux questions de gouvernement et de politique, je mettrai de côté ces sujets pour un an ; je m'abstiendrai même d'en parler, excepté avec des amis intimes. J'en ferai de même pour l'histoire, et je garderai le silence sur tous les sujets que je ne connais pas.

« Je dois veiller sur mon cœur, de crainte de recevoir sans examen, et par un sentiment d'enthousiasme, des erreurs sur la vérité chrétienne. La conversation sur des sujets religieux peut m'être très-profitable, si je tiens mon cœur ouvert à l'évidence, si je cherche sincèrement la vérité, si je sais écouter avec patience, sans interrompre celui qui parle, et ne pas désirer de briller. Je m'abstiendrai d'y faire parade de mes sentiments religieux, ou de parler de mon expérience ; enfin il serait bon que j'effaçasse le mot *moi* de ma conversation. J'implorerai la bénédiction divine sur toutes mes études. »

Cet extrait nous a paru non-seulement une preuve de la conscience que Channing apportait à ses études, mais aussi de cet esprit moral et pratique qui dominait en lui, et le poussait toujours à l'action.

Cependant, malgré cette activité intellectuelle, il se plaint quelquefois dans ses lettres d'un pénible abattement, et comme d'un poids qui pèse sur toutes ses facultés.

« Une sorte de stupeur a saisi toute mon intelligence, écrit-il à son grand-père Ellery ; mon imagination et ma sensibilité sont couvertes d'un nuage ; je n'ai plus de ressort. Rien ne me touche, et cependant je souffre. C'est une atonie malade ; je ne puis ni agir, ni sentir, et cette apathie n'est point volontaire en moi ; je suis enchaîné, et je gémis, comme Encélade, sous le poids d'une montagne ; je cherche à la soulever, mais à chaque effort que je fais, je la sens retomber plus lourde sur ma poitrine. »

Au bout de quelques mois, Channing fut admis, suivant l'expression usitée, membre « en pleine communion, » et eut la permission de prêcher. Ce fut en 1802 qu'il fit son premier sermon, dont le texte était cette parole des Actes des Apôtres : « Je n'ai ni argent ni or ; mais ce que j'ai, je vous le donne. » L'attente avait été grande, l'admiration fut universelle ; on le regarda comme

un jeune homme singulièrement doué, et deux sociétés de Boston lui firent offrir la charge de ministre. Il opta pour celle de Federal-Street dont les fonctions devaient être les moins fatigantes ; car sa santé, extrêmement faible, ne lui permettait de rien entreprendre qui demandât beaucoup à ses forces.

Au mois de juin 1803, Channing prit les Ordres. Un de ses amis, présent à ce pieux spectacle, nous le raconte avec un vif intérêt. Il nous dit que, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant et qu'il ne comprît rien à la cérémonie, il se sentait bien triste à la vue de ce jeune homme qui ne paraissait pas destiné à vivre, tant sa figure était pâle, sa voix tendre et émue, et son air presque céleste. Quant à Channing lui-même, il était tout pénétré de la grandeur de sa mission, et, en écrivant à son oncle, il s'écrie : « Je me sens fort peiné quand je vois l'anxiété de tous mes amis sur mon compte. Que suis-je ? que sont mes faibles facultés, pour qu'on me porte tant d'intérêt ? Combien peu je me sens capable de répondre à ces espérances !... Je suis rempli d'une sainte terreur à la pensée de la grandeur des devoirs qui vont m'incomber. L'Église de Dieu rachetée par le sang de son Fils, les éternels intérêts de l'humanité, que ces objets sont grands ! Je demande vos prières pour qu'il me soit fait la grâce de n'y jamais faillir. »

CHAPITRE IV.

Channing s'établit à Boston comme pasteur.—Ses idées élevées du ministère.—Ses défaillances morales.—Il hésite s'il se démettra de sa charge.—Il reprend ses études sur les questions sociales.—Il recherche comment améliorer le sort du pauvre.—Points sur lesquels son attention se porte spécialement.—Affection pour sa famille.—Comment elle se rattache à sa piété.—Mort de son frère François et de sa sœur Anne.—Pensées sur la vie future.

Channing alla donc s'établir à Boston, l'Athènes de l'Amérique, le centre de l'intelligence et des lettres de la République. Boston était aussi le foyer de la religion, et comptait déjà dans ses chaires plusieurs des prédicateurs les plus célèbres des États-Unis. Une telle société semblait être faite pour Channing, et elle l'accueillit avec bienveillance. Dans cette jeune république, qui, au premier coup d'œil, paraît être si absorbée par les intérêts matériels, il règne au fond une ardeur poétique et un goût des œuvres de l'imagination qui se révèle par des romans, par des poésies, par des livres pieux, mais surtout par l'accueil fait aux discours publics ; car c'est la passion de l'éloquence qui y domine. On

devinera quelle impression devait faire sur ce peuple la parole attachante, sérieuse et persuasive de Channing. La modeste chapelle de Federal-Street ne pouvait contenir la foule qui s'y pressait, et, en 1809, on dut construire un nouvel édifice.

Mais la grandeur de sa mission seule absorbait Channing. Aspirant à une perfection idéale, ses moindres défauts l'affligeaient douloureusement; ses études le préoccupaient à tel point, que, dans ses notes, il se reproche d'avoir le sommeil troublé par les questions qu'il s'obstinait à vouloir résoudre. Il se mesure les heures qu'il donnera à la méditation sur tel ou tel sujet; il prend la résolution, quand il se trouvera arrêté par quelque difficulté intellectuelle, d'attendre patiemment, et, lorsqu'il sera en société, de s'arracher à ses propres pensées. Ses succès, même dans la chaire, portaient le trouble dans son âme, à en juger par une lettre qu'il écrivit plus tard à un jeune ministre. « J'ai trop ressenti moi-même, dit-il, les peines que vous éprouvez, pour vous traiter avec dureté; je me suis trouvé souvent accablé sous un pareil fardeau... Il est impossible qu'un jeune homme, surtout s'il est habitué à une vie retirée, monte dans la chaire, c'est-à-dire, dans une des places les plus en évidence de ce monde, et qu'il s'oublie assez pour échapper à lui-même, pour se

livrer avec un cœur sans partage à une œuvre qui lui est nouvelle, et à laquelle il n'a pas été suffisamment préparé. La plus forte de toutes les passions, l'ambition, ne peut être réduite au silence ; et son incompatibilité avec l'esprit du christianisme et avec le ministère de la religion réveille en nous des remords aigus. »

Les reproches qu'il s'adressait à lui-même sur son insuffisance, la haute idée qu'il se faisait de sa charge, la faiblesse de sa santé, produisirent enfin en lui un tel découragement, qu'il eut la pensée de quitter le ministère. Son frère aîné, François, qui était auprès de lui et dont il prenait les conseils, l'en dissuada heureusement, et Channing resta à l'œuvre, se résignant humblement à la volonté de Dieu. Cette lutte avec lui-même devait développer toutes ses forces d'intelligence, de courage et de dévouement ; aussi verrons-nous peu à peu disparaître ces sombres nuages qui obscurcissent momentanément sa belle âme.

Nous avons déjà dit combien Channing était affecté des maux de la société, et vers quels systèmes il se tournait pour y remédier. Sans revenir à ses idées et à ses rêves de changement universel, il se montra, dès le début de son ministère, constamment préoccupé des grandes questions sociales. Unissant à une philanthropie active une

vive émotion à la vue des souffrances d'autrui, il croyait que ses devoirs l'appelaient surtout à connaître les pauvres et les malheureux. Péniblement impressionné des scènes de vice et de misère, et portant un respect qui était presque un culte à toute âme humaine, il étudiait constamment les moyens par lesquels il pourrait atténuer les souffrances du pauvre et les vices des ignorants.

Dans ses notes journalières, il fait de longues listes des sujets sur lesquels il devait porter son attention. Il y parle des améliorations à introduire dans la ville, des demeures des pauvres, de leurs récréations, de leurs livres et des moyens de les instruire. Il considère les besoins de ceux qui ont été forcés d'entrer dans la « maison des pauvres, » surtout les soins religieux qu'il leur doit ; il cherche à découvrir les sources de la misère, et se propose de mieux connaître chaque famille, de leur trouver du travail ; il fera, dans des temps de bon marché, de grandes provisions de bois et des objets de première nécessité, pour les revendre à bas prix ; il veut établir un four public pour les malheureux, associer les pauvres ensemble pour s'entre-aider dans la maladie et le chômage. Il se demande quels sont les moyens propres à éveiller chez le pauvre et chez l'ignorant la vie religieuse,

morale et intellectuelle. Il se propose d'unir ensemble le riche et le pauvre, en donnant aux familles riches le soin particulier de quelques familles indigentes. Il veut éviter de nourrir dans le pauvre le sentiment d'une dépendance servile, le stimuler à faire des efforts, le secourir de manière à éveiller son énergie et éloigner tout ce qui peut ou le décourager ou l'affaiblir ; enfin il désire, avec le concours d'autres personnes qui partagent ses sentiments, établir des écoles primaires. Il cherche à former une société pour sauver les filles perdues, pour les réformer et leur trouver du travail. Il étend ses soins jusqu'aux immigrants, en faveur desquels il veut former une société qui les dirigerait. Les nègres devaient aussi trouver leur place dans les pensées de celui qui s'était tant ému à la vue de l'esclavage ; il s'agit ici des Africains libres tombés dans une profonde dégradation ; il recherche tous les moyens pour les améliorer moralement et physiquement.

On voit, d'après ces Notes, dont nous n'avons donné qu'un aperçu, combien il était minutieux dans sa sollicitude. Aussi, dans les discours adressés tantôt directement à la classe ouvrière, tantôt aux ministres qui se préparaient à être leurs pasteurs, aperçoit-on une connaissance approfondie des vices et des besoins des classes

pauvres. C'est là ce qui donne à ses discours une si grande force et même un véritable charme. Ce qu'il y a de remarquable et de touchant, c'est que cette analyse si patiente et si triste des misères de toutes ces classes ne fit jamais rien perdre à Channing de sa foi au perfectionnement de l'homme, et cela, malgré une délicatesse de sensibilité physique qui lui faisait détourner la vue de toute espèce de laideur, et surtout du spectacle de la dégradation morale.

Mais la tendresse de Channing ne se dépensait pas tout entière dans son intérêt pour la classe ouvrière et dans les préoccupations qui en résultaient. Fils et frère dévoué, il souffrait d'être éloigné des siens, et il écrivait à sa sœur aînée : « Anne, venez, car je suis triste. » Et peu après il installa chez lui sa mère et ses jeunes frères et sœurs. La franche vivacité de madame Channing mère, et la gaité un peu bruyante de la jeune famille faisaient un singulier contraste avec l'air sérieux et absorbé de Channing, qui, toujours appliqué à la réflexion et à la contemplation de sujets graves et profonds, restait souvent silencieux et se sentait peu propre à prendre part aux conversations ordinaires ; ce dont il était le premier à se faire reproche. Cependant sa douceur, son dévouement de toutes les minutes, et les soins qu'il prenait pour dérober à sa mère les

sacrifices qu'il lui faisait, en ne gardant à son usage qu'une humble portion de sa propre maison et de sa fortune, son entière abnégation de lui-même, et surtout sa tendre et candide piété, le rendirent toujours plus cher à sa famille ; et son frère François, en écrivant à sa sœur Anne, dit de lui : « Vous ne pouvez concevoir combien je suis heureux d'avoir un tel frère. C'est une lumière éclatante dans ce monde : il éclaire, il anime, il nous montre le chemin. » On s'arrête avec d'autant plus de plaisir sur ce besoin qu'éprouvait Channing de s'entourer de ses parents, et de se dévouer avec une sollicitude incessante à sa mère et à ses frères et sœurs, qu'on n'a que trop souvent vu, dans ceux qui se croyaient mus par l'amour de leurs semblables et appelés à quelque grande mission, une indifférence, au moins apparente, à l'égard de leurs devoirs de famille, poussée quelquefois même jusqu'à l'abandon de leurs enfants. Êtres faibles et imparfaits, il semble que nous ne puissions trouver en nous la force de conviction et l'énergie de volonté nécessaires pour accomplir un grand but, sans faire de ce but une passion qui absorbe tout notre être, et qui nous aveugle sur tous les autres devoirs de la vie.

Channing était d'un caractère si aimant, il avait en lui une telle profondeur de sentiments tendres,

que se dévouer à sa famille et à ses amis lui était, pour ainsi dire, une douce récréation. Il puisait dans ces sentiments un aliment à sa piété; il remerciait Dieu d'avoir organisé les hommes en familles et en sociétés, non-seulement parce que ces rapports sont la source de toutes nos qualités morales et affectueuses, mais surtout parce qu'il voyait dans ces liens terrestres, particulièrement dans celui qui rattache le père à l'enfant, un type attendrissant de notre union avec Dieu, notre Père commun. Jamais Channing ne s'exprime en paroles plus inspirées que lorsqu'il nous dépeint ce lien, qui révèle à la fois la gloire de l'homme et l'amour du Tout-Puissant.

Mais la reconnaissance et la piété de Channing prenaient un élan encore plus touchant, et qui s'élevait jusqu'au sublime, lorsque la mort venait lui enlever quelque cher objet de ses affections. Il perdit, en 1810, son frère François, et, en 1815, sa sœur Anne, tous deux ses aînés, qui avaient guidé son premier âge, et dont il n'avait jamais cessé de respecter la douce autorité.

Son journal nous le montre supportant ces épreuves avec le courage d'un chrétien; et, pendant qu'il aime à se rappeler leurs vertus et la place que tenaient dans sa vie et dans ses affections ce frère et cette sœur bien-aimés, il puise dans ces

douloureux événements une confiance plus grande dans les desseins de Dieu. On dirait qu'à mesure qu'il voit disparaître un à un de cette terre ceux qu'il aime, sa foi dans l'immortalité devient plus puissante, et que le monde futur revêt pour lui une forme réelle et palpable. Écrivant à un ami sur la perte de sa sœur, il dit : « Je suis arrivé à regarder l'état futur des bienheureux d'une manière plus attrayante, plus touchante, que je ne le faisais autrefois. Je le conçois comme un état de dépendance mutuelle, où s'échangent de bons offices et les plus tendres affections. Nos amis, en quittant le corps, ne dépouillent pas leur humanité; ils ne perdent pas leur attachement pour ceux qu'ils laissent derrière eux. Pourquoi donc croirions-nous qu'ils perdent leur sollicitude et leur compassion pour ceux qu'ils ont aimés? Ces sympathies, qui sont si vertueuses lorsqu'elles sont ressenties par nos amis sur la terre, et que Jésus éprouva, seraient-elles indignes du ciel? Un ciel sans cœur, où les heureux oublieraient leurs amis, où il ne leur serait pas permis de sentir profondément pour eux, ne me paraîtrait pas bien enviable. Comment supporter l'idée que ce lien qui unit ceux qui souffrent sur la terre et les saints dans le ciel, soit rompu? » Dans ses notes intimes, il écrit : « Dieu multiplie nos épreuves; notre famille s'en va. N'y a-t-il plus de

liens qui nous unissent ensemble? Devons-nous être perdus l'un pour l'autre? Que ma chère Anne ne nous quitte pas sans m'emporter avec elle dans la vie future. Pensons seulement à suivre nos amis; qu'ils nous conduisent au ciel; que les morts soient dans nos cœurs; pensons, parlons comme des êtres immortels. » Son frère laissait une veuve et une jeune famille; Channing les regarda comme confiés par la Providence à ses soins, et il insista pour qu'ils vinssent sous son toit, afin de mieux les protéger et les consoler.

Il est temps que nous suivions Channing dans sa vie publique et sacerdotale, à travers les événements politiques du jour et de la controverse unitairienne.

CHAPITRE V.

Réflexions historiques.—Intérêt que prend Channing aux grandes questions de la politique.—Sa sympathie pour l'Europe. —Ce qui explique l'ardeur de ses sentiments et la sévérité de ses jugements. — En 1810, il prêche un sermon sur l'état de l'Europe.—En 1812, guerre imminente entre l'Angleterre et l'Amérique; sermon à ce sujet.—Nouvelle de la chute de Napoléon; sermon de Channing à cette occasion. — Il concourt à former la Société des Amis de la Paix. — Le révérend Noah Worcester.— La Revue du Monde Chrétien.

Retracer ici l'état des esprits et les événements qui agitaient le monde au moment où Channing entra dans la vie publique, serait chose inutile. Personne n'ignore les phases du long et terrible drame qui, dans les dernières années du siècle passé et dans les premières de celui-ci, ébranla si fortement l'intelligence humaine, et fit chanceler la foi des âmes les plus fortes. Il y eut alors comme un frémissement de l'humanité s'enivrant de liberté et d'espérance. Mais quand vinrent les déplorables excès qui compromirent et souillèrent tant de généreuses aspirations, et quand, plus tard, un homme se leva pour refaire à son profit et à sa manière le vieux despotisme, alors les cœurs les

plus généreux s'affaissèrent et, par une réaction trop naturelle, les uns en vinrent à douter, les autres à s'épouvanter de toute liberté et de tout progrès.

Le récit des années de collège de Channing nous a appris jusqu'à quel point la révolution française de 89 agita les esprits en Amérique. Tout en déplorant l'influence de cette révolution sous le rapport religieux et moral, Channing, nous l'avons vu, ne craignait pas d'en parler dans un sens approubatif, au risque même de perdre ses honneurs académiques. Le vif attrait qu'il ressentait pour la France se retrouve à toutes les époques de sa vie. Tantôt ses espérances déçues se trahissent dans un langage qui va jusqu'à l'amertume ; tantôt la joie de quelque événement favorable à ses vœux anime et échauffe sa parole. Plus tard, ce seront des sentiments, des préoccupations plus calmes, mais intimes et touchantes dans leur sollicitude, qu'il confiera à des correspondants français. Mais les années mêmes, si elles lui apportent une plus grande somme de sages réflexions et de craintes, ne refroidissent pas son cœur pour ce pays destiné, comme tout ce qui souffre, à éveiller tant de sympathie, à faire naître tant d'espérances.

Dans la pensée de Channing, la religion l'appelait, lui plus que tout autre, à ne rien négliger

de ses devoirs de citoyen ; et cette religion, qui voyait dans l'homme un être immortel et un fils de Dieu, donnait à ses sentiments politiques une grandeur, un élan et surtout une unité et une fermeté qui se remarquent chez peu d'hommes, même parmi ceux dont la carrière est exclusivement politique. Jamais le noble cœur de Channing ne renia un seul moment sa foi et sa confiance dans l'avenir de l'humanité ; et si, dans ses sermons et dans ses écrits sur la France, une indignation passionnée se fait quelquefois sentir, c'est toujours contre ceux qui avaient si cruellement foulé aux pieds les droits et les espérances des hommes.

Nous ne mettrions pas ce qu'on va lire sous les yeux des lecteurs français, si nous n'étions assuré qu'ils sauront comprendre les sentiments que devait inspirer à un ministre de l'Évangile la guerre universelle, à un républicain l'ascendant illimité du pouvoir absolu. Ceux mêmes qui y trouveraient quelque exagération la pardonneront volontiers, nous n'en doutons pas, à son immense amour de la justice et à ses sympathies si vives pour la France.

C'est en 1810 que nous voyons Channing, pour la première fois, porter en chaire l'expression de sa douleur à la vue de ce qui se passait en Europe. Un jeûne public avait été proclamé, et l'Amérique implorait la protection du ciel contre celui qui pa-

raissait prétendre à la monarchie universelle par l'envahissement de l'Angleterre. Bravant les critiques, les reproches de ceux qui croyaient que de tels sujets ne convenaient pas à la chaire, Channing n'écouta que ses propres inspirations, et s'efforça de peindre avec d'énergiques paroles l'état de la France et du monde. « Le monde est en larmes, s'écriait-il ; les plus belles parties de la terre, les demeures de la civilisation sont ravagées, la tempête de la guerre étend de tous côtés les ruines et la destruction. Non-seulement nous l'entendons au loin, mais elle s'approche de nous et de tout ce qui nous est cher. Les nations tombent, l'une après l'autre, avec un son lugubre, et nul signe n'indique que le conquérant doive être bientôt las de son œuvre ; ce n'est pas assez que tant de millions de victimes aient versé leur sang sur l'autel de son ambition ; ce n'est pas assez que tant de trônes soient tombés sous ses pieds. Chaque nouvelle conquête ne fait qu'agrandir son insatiable orgueil, et lui offrir, pour ainsi dire, les arrhes d'un empire plus étendu. Il nous est bien permis de trembler dans un tel moment. Le cœur le plus vaillant est excusable de frémir en face des scènes qui s'ouvrent devant nous. » Puis, il montre à ses auditeurs que, comme ministre, il lui appartient d'exciter en eux « une vive et profonde sensibilité en présence des mal-

heurs qui accablent le monde. » Il essaie d'éveiller en eux la crainte qu'il éprouve pour la cause de la religion et de la morale, menacées par une nation qui met toute son énergie à poursuivre la conquête de l'univers pour un seul homme. L'Angleterre, aux yeux de Channing, formait la grande barrière à l'ambition de Napoléon; les richesses de ce pays, son énergie, son esprit public, étaient les seuls obstacles à l'empire universel. L'Amérique, fille de l'Angleterre, ne pouvait être étrangère à ses pensées. « Me dira-t-on, reprend Channing, que Napoléon ne veut pas nous conquérir, qu'il nous désire pour ses alliés. Alliés de la France! y a-t-il un homme qui ne frémit à cette pensée? y en a-t-il un qui n'aimât mieux périr en luttant noblement contre sa haine, que d'être étouffé dans l'étreinte de son amitié? Son alliance! Pour vous en montrer tout le bonheur, je ne reporterai pas vos pensées vers Venise, vers la Suisse, vers la Hollande; leurs derniers soupirs sont presque oubliés au milieu de plus récents outrages. L'Espagne! l'Espagne! voilà l'alliée qu'il faut interroger. Ce ne sont pas, ajoutait-il, les maux politiques que je redoute le plus; mais la religion, la vertu périront; le conquérant ne croira pas avoir achevé son œuvre jusqu'à ce qu'il ait triomphé de l'esprit, de l'intelligence et de l'âme. » Puis, craignant qu'on

ne fût ébloui par la gloire des armées françaises, il s'écrie : « On devrait savoir que la France boit jusqu'à la lie le calice d'amertume qu'elle a versé pour les autres nations. » Mais si, d'un côté, il cherche à éveiller dans son auditoire le sentiment des dangers qui menacent l'Amérique, de l'autre, il le met en garde contre toute passion exagérée et contre des sentiments haineux : « Rien, dit-il, que la vérité ne peut donner de l'énergie et de la force. Je supplie ceux qui aiment leur pays de travailler de toute leur âme à répandre la foi et la pratique de l'Évangile. Le christianisme, il est vrai, chassera de nos cœurs tout sentiment d'amertume et de vengeance envers la France et son souverain, car ce sont là des sentiments que cette religion ne permet pas ; mais elle nous donnera horreur des desseins de la France, et nous fera frémir à la pensée de tomber sous sa puissance ou de contribuer à ses succès. Nous devons chercher à répandre le christianisme, non-seulement parce qu'il nous aidera à sauver notre pays, mais parce que, si notre pays devait tomber, ce serait là encore notre refuge et notre consolation. Le vrai chrétien n'est jamais sans espérance, même dans les temps les plus sombres et les plus dégénérés. Il sait que le pouvoir tyrannique n'est que pour un moment ; et son cœur est animé par la promesse de Dieu, que, même dans

ce monde, sur cette scène de cruauté et de misère, le règne de la paix, de la vérité, de la sainteté arrivera sûrement sous un sauveur bienfaisant. »

Channing était bien loin de prévoir que le moment approchait où la république de l'Amérique déclarerait la guerre à l'Angleterre, ce pays qui, à ses yeux, était le dernier asile de la liberté et de la religion. Aussi ne cacha-t-il pas sa douleur quand, en 1812, à l'occasion d'un autre jeûne public, il fit un nouveau sermon inspiré par les circonstances. Si l'on est étonné de la vivacité et de l'énergie des paroles de Channing dans son premier discours, on n'est pas moins frappé dans celui-ci du calme, du recueillement et de la parfaite sérénité qui y règnent.

Ne pouvant défendre la légitimité de cette guerre, il ne lui restait qu'à traiter la question si épineuse de l'opposition à l'autorité. Il fallait une droiture de cœur bien rare, pour pouvoir dans un pareil moment, et avec les profondes convictions qu'avait Channing, faire d'une manière aussi impartiale la part du citoyen et celle du pouvoir. Il conjure ceux qui l'écoutent de veiller sur eux-mêmes, afin que leur opposition ne respire en rien l'insubordination, l'impatience de l'autorité, ou le besoin de changement. « Il faut vous souvenir, continue-t-il, que le gouvernement est une institution divine, essentielle aux progrès de notre nature ; c'est le pro-

tecteur de l'industrie, le bouclier de la propriété et de la vie, le refuge du faible et de l'opprimé. Nous sommes tenus de le respecter comme la sauve-garde du bonheur social, et nous devons entretenir avec soin l'habitude de l'obéissance à ses lois. » Puis, leur montrant que les gouvernements les plus sages ne peuvent pas éviter de peser sur quelques intérêts particuliers, dans un but général, il flétrit comme un crime la résistance au pouvoir qui s'exerce pour le bien de la communauté. « Mais, continue-t-il, ces remarques sur le devoir de l'obéissance ne doivent point persuader au gouvernement qu'on ne puisse user contre lui d'aucune opposition. Le citoyen a ses droits aussi bien que ses devoirs ; le gouvernement est établi dans un seul but, le bien des gouvernés, pour la protection, la paix, le bonheur de la société. Quand il est détourné de ce but, pour servir à la rapacité, à l'ambition ou à l'esprit de parti, nous devons le combattre de manière à le ramener au but premier de son institution. Mais il faut nous garder de nourrir un esprit frondeur, et ne pas permettre à nos passions de juger nos griefs. »

Descendant ensuite de ces considérations générales à des réflexions sur des questions du jour, il leur recommanda surtout de tenir ferme à la liberté

de la presse et de la parole, sans quoi c'en est fait de toute autre liberté. Mais en même temps, il les adjure de se servir de cette liberté avec conscience, de ne rien exagérer, de n'écrire que des choses vraies, sans passion et sans fiel. « Car, ajoute-t-il, souvenez-vous qu'à mesure qu'un peuple devient esclave de ses passions, il tombe dans les mains des hommes ambitieux et sans principes, et qu'un gouvernement corrompu, qui veut tromper un peuple, ne peut rien désirer qui conduise plus sûrement à son but, que de voir l'esprit public en délire. Travaillons à établir, en nous-mêmes et dans nos concitoyens, l'empire de la vraie religion. Souvenons-nous qu'il n'y a de fondement pour la liberté que dans la vertu publique, et que le seul moyen d'obtenir la protection de Dieu, c'est d'être fidèle à ses lois. »

En 1814, la descente de l'armée anglaise à Boston paraissait imminente, et nous retrouvons de nouveau Channing s'efforçant, du haut de la chaire, de soutenir tous les cœurs, d'éveiller dans son troupeau la confiance en Dieu et ce patriotisme héroïque qui, regardant le danger en face, se prépare avec sérénité à sacrifier sa vie pour la défense du pays.

Dans cette même année, arriva la nouvelle de la chute de Napoléon. Un événement aussi immense,

aussi inattendu, devait exciter une joie sans bornes chez ceux qui, comme Channing, avaient toujours vu en Napoléon, non-seulement l'ambitieux conquérant de l'Europe, mais l'oppresseur de la pensée. L'État de Massachussets, dont Boston est la capitale, en ressentit un vif enthousiasme. Aussitôt un meeting fut tenu, dans la demeure du sous-gouverneur de l'État, « pour délibérer sur la manière dont on célébrerait dignement la destruction du despotisme militaire qui, depuis si longtemps, avait enchaîné le monde. Profondément sensibles aux bienfaits qui devaient sortir de cette révolution, ils recommandaient à leurs concitoyens une solennité religieuse, afin de célébrer la bonté de Dieu qui avait détruit un pouvoir méchant et injuste, et arraché le monde à un esclavage cruel et honteux. » Channing, qui avait assisté à ce meeting, fut choisi pour prêcher le sermon. Les quelques extraits que nous avons donnés du discours qu'il prononça, en 1810, ont montré combien étaient douloureuses les impressions qu'il recevait alors des événements qui se passaient en Europe.

Quatre années s'étaient écoulées depuis lors, et chacune d'elles avait semblé étendre et fortifier la puissance du conquérant. Ce n'était pas tout. Tant de brillants triomphes, tant de génie et de gloire jetaient un éclat qui semblait justifier les faits. Il se

trouva bien des esprits qui se laissèrent éblouir et qui, en adorant le succès, lui sacrifièrent leur foi dans les principes que Channing regardait comme sacrés ; il craignait non-seulement pour l'Europe, mais pour l'esprit de liberté en Amérique. Le grand événement dont le retentissement arrivait à travers l'Océan lui apparaissait comme l'avant-coureur du règne de la liberté, de la religion et du progrès. Son discours, inspiré par cette solennelle et profonde conviction, fut radieux de joie et d'espérance. Après avoir fait hommage à Dieu du gouvernement de ce monde, il annonce à ses auditeurs qu'ils sont réunis pour prendre part aux joyeuses louanges qu'adressent au ciel les nations affranchies ; il repousse la pensée que, parce qu'ils sont si loin de l'Europe, ils ne doivent pas sympathiser à ses douleurs et à ses joies. « Loin de nous ce froid et barbare égoïsme ; la religion et la nature l'abhorrent. La religion et la nature nous enseignent que nous sommes tous frères, tous d'un même sang, unis dans un même Père commun. Dieu veut que nos sympathies soient larges et généreuses. » Puis, retraçant rapidement les diverses phases d'humiliation par lesquelles l'Europe avait passé, il s'écrie : « Mes amis, avec quels regards attristés avons-nous contemplé cette scène de dégradation ! La lumière du monde semblait s'éteindre. L'Europe,

terre de nos ancêtres, terre de chrétiens, la demeure de la civilisation, région couronnée de cités splendides, de temples vénérables, d'antiques foyers de la science, d'asiles pour la douleur humaine, d'institutions innombrables qui servent à embellir, à consoler, à policer la société; l'Europe, si florissante, si pleine d'intérêt, l'espoir du monde, semblait livrée au glaive du destructeur !

« Oui, telle était la fatale influence de ce despotisme que Dieu, dans sa sainte providence, avait laissé s'élever au milieu du monde civilisé; et ce despotisme est tombé ! Il est tombé au moment même de sa gloire la plus éclatante, quand ses fondements semblaient, à l'œil assombri de la crainte, être aussi fermes que les montagnes, et que ses piliers superbes paraissaient toucher jusqu'aux cieux ! Les foudres du ciel l'ont frappé, et il est tombé ! Oh, Dieu ! tout saint, tout miséricordieux, c'est votre œuvre, à vous toute la gloire ! Qui est-ce qui ne se réjouit pas ? Quelle bouche ne répète pas ce cri d'allégresse qui vole à travers tant de régions : L'oppresseur est tombé, le monde est libre !!! » On sent dans ces paroles, affaiblies encore par la traduction, vibrer une telle passion d'enthousiasme et une joie si héroïque, qu'on croit entendre un hymne plutôt qu'un sermon. Aussi, l'effet sur l'auditoire fut inexprimable : il se leva

tout entier d'un mouvement unanime et poussa des acclamations que Channing dut réprimer, en rappelant à ceux qui se laissaient ainsi transporter qu'ils étaient dans le temple du Seigneur, où lui seul devait être glorifié. « Apprenez, mes amis, dit-il en terminant, que la vertu seule est digne de notre respect et qu'elle seule peut durer... Apprenons aussi, des événements que nous célébrons aujourd'hui, à garder notre confiance en Dieu, à ne jamais désespérer de la cause de l'humanité, quelque sombre perspective qui s'étende devant nous. »

Mais ce n'était pas assez pour Channing d'élever une voix éloquente contre les forfaits du despotisme. Ce qu'il cherchait surtout, c'était de le combattre, et de le prévenir, en affermissant dans les cœurs un si profond sentiment de la dignité morale de l'être humain, que la tyrannie de la majorité, pas plus que celui d'un seul homme, ne pût dominer dans le monde.

La passion de la guerre lui parut surtout fatale à la liberté, par la puissance qu'elle donne à un seul chef et par l'habitude de l'obéissance passive qu'elle inculque aux masses. De plus, il voyait d'infailibles sources de despotisme dans l'activité intellectuelle absorbée à inventer des moyens de détruire les hommes, dans l'abdication morale de l'homme, qui se rend l'instrument aveugle d'un

autre homme; dans le mépris de la loi d'amour de l'Évangile, et surtout dans l'impulsion donnée par la guerre aux passions qui, en obscurcissant l'intelligence des hommes, les préparent à devenir esclaves. Ce que Channing déplorait le plus dans la guerre, ce n'était pas tant la haine de nos semblables, car haïr montre encore quelque souci de la chose qu'on hait; c'était plutôt la dégradation morale qu'elle engendre, c'était le mépris de l'homme, qu'elle compte individuellement pour rien et à qui elle apprend ainsi à se mépriser lui-même.

Channing ne voyait de remède que dans la religion du Christ, dans cette religion d'amour et de respect absolu pour toute âme humaine. Selon lui, le sacerdoce n'avait pas mis assez en lumière la contradiction qui existe entre l'esprit des sociétés qui s'appellent chrétiennes et l'esprit des leçons du Christ; et il ne tarda pas à s'associer avec le révérend Noah Worcester, qui venait de fonder une publication dont le but était d'attirer une attention sérieuse sur le crime de la guerre. En 1816, Channing prêcha un sermon sur ce sujet devant une assemblée de pasteurs de l'État de Massachussets; et bientôt après se forma la société des Amis de la Paix, dont Channing fut un des membres les plus actifs. Il rédigea un mémoire important, adressé par la société au Congrès des États-Unis. Dans ce

mémoire, la société supplie le Congrès de rechercher s'il n'y aurait pas des moyens pour le gouvernement des États-Unis de faire pénétrer un esprit pacifique dans le droit public qui régit les nations.

« Nous sommes, y est-il dit, persuadés qu'un gouvernement qui serait sincèrement disposé à soutenir le grand et sublime rôle de pacificateur du monde, ne manquerait pas de moyens pour arriver à ce but. Grâce aux efforts persévérants et sages d'un tel gouvernement, des principes plus doux s'introduiraient dans le règlement des démêlés internationaux. Les sujets de disputes entre nations pourraient être déférés à un arbitrage impartial, et les peuples s'entendraient pour réduire leurs établissements militaires, si considérables et si ruineux. »

L'âme de cette société fut le révérend Noah Worcester, appelé dans les États l'Apôtre de la Paix. Fils de laboureur, ayant eu peu de secours pour son éducation, chargé jeune encore d'une nombreuse famille, aux besoins de laquelle son dénuement avait peine à pourvoir, il avait cependant en lui un esprit de piété à la fois si éclairé et si élevé, qu'il fut appelé par un pauvre village à se charger du soin des âmes. Là, obligé le matin de conduire lui-même sa charrue, le soir de devenir cordonnier pour suffire aux nécessités de sa famille,

il tenait, à côté de ses outils, sa plume et son papier, afin d'écrire les pensées qu'il méditait pendant que ses doigts continuaient leur dur travail. Son premier livre, qui traitait des questions de controverse théologique, montra de quel esprit de paix il était animé. Ses écrits parurent si remarquables, qu'il fut invité à s'établir à Boston pour prendre la direction d'une revue qui portait alors le nom de *Disciple chrétien*, et qui fut célèbre plus tard sous celui de l'*Examineur chrétien*. C'est dans cette publication que parurent les nombreux essais de Channing, dont quelques-uns, purement littéraires et philosophiques, comme les morceaux sur Milton et sur Fénelon, charment par leur grâce et leur vérité profonde ; tandis que d'autres, qui traitent des questions politiques ou des sujets de polémique religieuse, se font remarquer par leur sincérité, leur élévation et leur esprit éminemment libéral ; c'est sur ces derniers écrits que nous devons maintenant nous arrêter.

CHAPITRE VI.

Répugnance qu'inspirent à Channing les doctrines calvinistes. — Progrès de ses idées religieuses. — Il ne veut s'allier à aucune secte. — Explication de sa réserve. — Aperçu de l'histoire religieuse de l'Etat de Massachussets. — Intolérance des calvinistes. — Mouvement contre leur doctrine. — Résistance de Channing à leur tyrannie. — Explication de sa doctrine sur la divinité de Jésus-Christ et sur la Rédemption. — Il aspire après une Eglise universelle. — Sa sympathie pour la vertu et la piété dans toutes les communions.

On a vu, au commencement de cet écrit, comment Channing encore enfant fut épouvanté de la doctrine calviniste, alors presque exclusivement professée par les descendants des puritains. A mesure que son intelligence se développa et que son cœur s'enflamma de dévouement pour les hommes et de l'amour de Dieu, il sentit toutes ses idées sur la justice et la bonté divines se révolter contre ce qu'il appelait des dogmes impitoyables. Vainement ces doctrines étaient-elles un objet de foi pour ceux que sa jeunesse honorait, et que son cœur aimait; il ne pouvait croire qu'un Dieu infiniment juste et bon eût formé des millions d'êtres condamnés inexorablement au péché et à la damnation, et que quelques-

uns seulement eussent été choisis par son caprice pour jouir de la félicité éternelle. L'esprit droit et courageux, l'âme pieuse de Channing sentit que ce n'était pas là le Père tout-puissant, miséricordieux et juste dont la voix parlait à son cœur. Longtemps souffrant de l'incertitude de ses croyances et cherchant la foi avec ardeur, il se plongea dans l'étude des saintes écritures, et il y trouva, nous dit-il, cette grande vérité : que Dieu est un père tendre et compatissant, qu'il a envoyé son fils Jésus-Christ pour nous faire connaître son amour incommensurable, et qu'il est prêt à verser son esprit saint, sa lumière sur tout homme qui travaille sérieusement à triompher du péché, et qui s'efforce d'arriver à cette perfection qui seule est le ciel.

Examinant ensuite l'histoire et les doctrines des diverses communautés chrétiennes, Channing y vit que, dans le sein de chacune d'elles, s'étaient élevés des hommes d'une vertu sublime ; que chacune avait contribué pour sa part aux progrès de l'humanité ; que Fénelon, Pascal, Milton, Newton et d'autres, qu'il aimait souvent à nommer, tous avaient illustré différentes Églises ; que plus enfin la vertu d'un homme était élevée, plus cet homme semblait se dégager de toute communion particulière, pour être membre de la grande Église universelle du Christ. Mais, tout en reconnaissant avec joie les

•

saintes influences qu'exerce le christianisme, quelle que soit la forme qui l'enveloppe, Channing sentit qu'aucune de ces formes ou de ces Églises n'est exempte de la partie d'erreur, plus ou moins grande, qui s'attache à toutes les choses humaines. L'infailibilité donc, à ses yeux, ne pouvait être le partage d'aucune communion. A cette conviction venait s'en joindre une autre, à savoir que Dieu, en donnant la religion chrétienne à l'homme, l'avait adressée à sa raison autant qu'à son cœur ; que le but de cette religion est le progrès et le développement de toutes les facultés tant intellectuelles que morales de l'homme, et que ce développement et la vertu même, ne sont possibles qu'autant que chaque homme possède la liberté d'agir en bien ou en mal, et partant de croire ou de ne croire pas, selon les progrès de son cœur et de son intelligence. Channing regardait donc comme la plus grande violation des lois de Dieu les efforts que font les communions pour imposer à l'humanité leurs doctrines et leurs pratiques particulières, comme étant nécessaires au salut. Il flétrissait surtout chez les sectes protestantes cette tyrannie spirituelle qu'elles avaient condamnée elles-mêmes dans la puissante Église de Rome.

Aussi, tout en croyant profondément au christianisme, Channing refusa-t-il de s'allier à aucune des

nombreuses sectes qui le divisent ; et, ce qui même peut paraître extraordinaire, il prit les ordres sans avoir fait de profession de foi. Il arriva qu'à son début chacune de ces communions regarda l'éloquent et pieux ministre comme lui appartenant ; ce fut seulement quelques années plus tard que les circonstances le décidèrent à prendre le nom d'*unitairien*.

Ce qui peut expliquer cette diversité d'opinions sur la foi de Channing, c'est qu'à l'époque où il devint ministre, il n'existait point à Harward de chaire de théologie, et les examens des aspirants au sacerdoce étaient laissés au jugement personnel de quelques pasteurs. Soit que la réputation de sa piété eût déjà gagné en sa faveur les ministres chargés de l'examiner ; soit que l'orthodoxie de la famille de Channing fût regardée comme un garant de sa foi, la seule question qu'on lui adressa, après qu'il eut prononcé le sermon obligé, fut : Si Dieu est l'auteur du péché ? Et Channing lui-même se rendait si peu compte de ce que ses opinions particulières pouvaient renfermer d'hétérodoxe, qu'il pria un ami, professeur de théologie à Harward, dont la foi était le pur calvinisme, de prêcher le sermon à l'occasion de son ordination. Toujours plus disposé à chercher les points sur lesquels tous les chrétiens peuvent se réunir, qu'à s'arrêter sur ceux qui les divisent, et

porté à la dévotion plutôt par l'ardeur de son cœur que par les efforts de sa raison, Channing, quoique sa pensée se fût arrêtée de bonne heure devant le mystère de la Trinité, n'avait pas apparemment éprouvé le besoin de bien préciser ses croyances dogmatiques. Peut-être même n'avait-il pas conscience encore de la profondeur de ces divergences ; rien autour de lui ne l'avertissait de la pente sur laquelle il était placé. L'unitairianisme, à cette époque, était à peine connu en Amérique ; Priestley, qui en fut le grand apôtre, arriva, en 1794, à New-York, et y passa quelque temps avant d'être invité à expliquer publiquement ses opinions particulières. L'accueil qu'il reçut fut donné à l'homme de science et surtout à l'exilé ; et les controverses religieuses, qui avaient soulevé contre lui la populace de Birmingham, n'avaient point eu de retentissement en Amérique.

On comprendra donc comment Channing put remplir, pendant quelques années, les fonctions du ministère, sans que rien l'appelât à se prononcer sur le dogme. Cependant sa doctrine de la perfectibilité de l'âme était trop évidemment contraire à celle de la corruption innée de l'homme, qu'enseignaient les calvinistes, pour ne pas attirer peu à peu sur lui plus que l'attention.

Son grand-père, Ellery, lui écrivait que sa doc-

trine manquait de précision ; il s'alarmait de voir son petit-fils si tolérant pour les croyances abstraites, pourvu que le cœur fût vraiment animé de l'esprit chrétien. Les lettres de Channing à cette occasion se font remarquer par sa ferme adhésion aux principes libéraux qui déjà le guidaient.

« Il me semble, répond-il en 1806 à M. Ellery, que voici les points principaux qui distinguent l'école moderne religieuse : la pratique de la vertu est la seule chose essentielle, et tout système qui tend à porter les cœurs vers cette pratique, contient une somme suffisante de vérité ; c'est par l'amour ou la charité que nous obéissons à la loi et à l'Évangile. »

« Je crois, dit-il, dans une autre lettre, que c'est une opinion universellement reçue, qu'on doit reconnaître le vrai chrétien à l'état de son cœur et de ses affections, et que les croyances abstraites doivent leur importance aux sentiments qu'elles supposent et qu'elles contribuent à nourrir. Or, pouvons-nous affirmer que telles ou telles erreurs, qui existent dans le monde chrétien, soient contraires à un esprit pieux, bienveillant et humble ? A moins de pouvoir prouver une incompatibilité entre la croyance à certaines idées et l'esprit de l'Évangile, sommes-nous autorisés à appeler ces idées damnables ? La doctrine essentielle au salut est, à mes yeux, insé-

parable de l'esprit de charité et d'amour. Je ne puis donc accuser un homme d'hérésie damnable, à moins d'apercevoir dans sa conduite la preuve que ce sont ces croyances qui l'empêchent d'être guidé par la charité chrétienne. Si ces réflexions sont justes, ne devons-nous pas nous abstenir de porter un jugement sur le caractère d'autrui? Tout en critiquant ses opinions, ne pouvons-nous pas aimer notre prochain, quand même nous n'aurions pas grande estime pour son intelligence? » Ces vues si larges et si généreuses répondaient aux besoins de bien des âmes, et trouvaient un écho dans le cœur de ceux que les doctrines austères et étroites des calvinistes poussaient à sortir du christianisme même. La popularité toujours croissante de Channing en fut la preuve. C'est qu'un esprit nouveau commençait à poindre en Amérique.

Sans entrer dans l'histoire religieuse des États-Unis, il faut rappeler au lecteur que les habitants de l'État de Massachussets étaient, pour la plupart, descendants des puritains qui, ayant rejeté l'autorité et l'organisation de l'Église épiscopale d'Angleterre, s'étaient formés en autant de petites communautés religieuses; chaque communauté pourvoyait à ses besoins spirituels, élisait ses pasteurs, se cotisait pour leur donner un modeste revenu et pour former des écoles et des institutions

de charité. Ils étaient, pour la plupart, calvinistes. Après quelques déchirements intérieurs, la paix se fit, et l'ardeur de la foi était la garantie de l'unité des croyances. Plus tard, lorsque l'Amérique eut traversé ses crises politiques, et que le principe du libre examen parut fortifié par ces luttes, il se fit sentir un besoin de liberté en matière religieuse ; et le sombre fatalisme de l'ancienne foi calviniste fut discuté par ceux qui avaient reçu, dès leur berceau, la croyance à la liberté de l'homme. Qu'importait cette liberté restreinte dans le cercle de cette vie passagère, si elle ne pouvait rien pour la vie éternelle ? Qu'avait-elle donc de si sacré, qu'il fallût sacrifier pour elle sa patrie et sa vie ?

Il se fit donc un mouvement contre le calvinisme et dans un sens tout libéral. Les plus exaltés des ministres calvinistes s'en émurent tellement, qu'ils proposèrent d'ériger une espèce de tribunal spirituel qui serait chargé du maintien de la vraie doctrine, et qui, en examinant tous les ministres, les déclarerait dignes ou non d'être pasteurs. C'était non-seulement jeter le trouble dans chaque communauté, soulever des discussions épineuses et interminables ; c'était encore le plus grave attentat à la liberté civile et religieuse.

Channing l'envisagea sous ce dernier point de vue, et il prit la plume pour sauver la religion d'un

pareil abîme. En 1813, aidé par le révérend Noah Worcester et par d'autres amis qui partageaient ses sentiments, il fonda la Revue dont nous avons parlé; et, pendant plusieurs années, le *Disciple chrétien* fut l'organe du parti appelé les Chrétiens libéraux. La lutte fut des plus vives; les calvinistes reprochaient à Channing et à ses amis de nier la divinité du Christ, et les accusaient d'hypocrisie et de bassesse, comme cachant leurs opinions. Nous ne suivrons pas cette polémique à travers toutes ses phases; elle dura des années, et remplit le cœur de Channing de tristesse; car, s'il croyait au christianisme comme à la religion de la liberté, il y croyait encore plus comme à la religion de la charité et de la paix. Aussi, avec quelle ardeur il supplie ses frères de ne porter dans la lutte qu'un zèle humble, doux, éclairé; de se rappeler, tout en combattant les principes, que nous sommes tous faillibles, tous fort éloignés de comprendre les choses infinies de Dieu, et qu'il n'y a pas de zèle aux yeux de Dieu qui vaille l'amour du prochain et l'humilité de notre propre cœur!

Channing croyait remplir un devoir sacré en s'opposant aux efforts anti-libéraux. Quinze ans plus tard, lorsque tout était rentré dans le calme, il publia un volume de ses écrits, où il s'exprime ainsi sur la part qu'il avait prise à cette lutte :

« Ce fut mon sort d'entrer dans la vie publique au moment où ce pays était visité par ce que je regarde comme le plus grand des fléaux : je veux dire, un réveil de l'esprit d'intolérance et de persécution. Je vis le commencement de ces efforts systématiques, qui se développèrent ensuite pour imposer à la communauté une croyance particulière. Des opinions, que je regardais comme vraies et ennoblissantes, étaient non-seulement attaquées comme des erreurs, mais flétries comme des crimes. Alors commencèrent ces menaces contre la liberté de la pensée et de la parole, qui, si elles avaient réussi, ne nous eussent laissé que le nom de la liberté religieuse. Je prévoyais que la haine et le mépris publics, peines bien plus sévères que l'amende et l'emprisonnement, allaient atteindre ceux qui oseraient défendre les idées libérales dans le christianisme, et qu'une uniformité d'opinions dégradante serait imposée par tous les genres de persécutions que l'esprit du temps permettrait. Dans un tel moment, il ne m'était pas permis de me taire; combattre ce que je croyais être des erreurs dogmatiques, fut le moindre des motifs qui me déterminèrent. Je crus que mon devoir était, avant tout, de défendre résolument et d'une manière pratique les droits de l'esprit humain; de vivre, de souffrir, si c'était nécessaire, pour cette

liberté religieuse et intellectuelle, que je regarde comme infiniment plus précieuse que mes droits civils. Les circonstances demandaient que des voix fortes et courageuses s'élevassent, et je me réjouis d'avoir été une de ces voix qui se firent entendre de près et de loin. Les personnes timides, sensibles, modestes et indécises, avaient besoin d'un tel secours ; sans cela, elles eussent été écrasées par les cris de l'intolérance. Si j'ai rendu quelque service à l'humanité et à la religion, qui soit digne d'être reconnu lorsque je ne serai plus, c'est en cette occasion. »

Il n'entre pas dans notre dessein d'exposer ici à fond les principes théologiques de Channing ; cependant, comme la connaissance de sa doctrine est importante pour juger l'homme tout entier, nous citerons quelques-unes de ses opinions, telles qu'il les exposait lui-même dans la *Revue du Disciple chrétien*¹.

« On nous objecte, y dit-il, que nous nions la divinité de Jésus-Christ. Que veut dire cette objection ? Qu'entend-on par la divinité du Christ ? Dans le sens où elle est prise par beaucoup de chrétiens, loin de la nier, nous y croyons aussi fermement

¹ Voir l'article intitulé : *Objections to unitarian christianity*. 1849.

qu'eux-mêmes. Nous croyons fermement en la divinité de la mission et des fonctions du Christ ; nous croyons qu'il a parlé avec une autorité divine, et qu'il était l'image resplendissante des perfections divines. Nous croyons que Dieu habitait en lui, qu'il se manifesta par lui, qu'il instruisit les hommes par sa bouche et qu'il lui communiqua son saint Esprit. Nous croyons que Jésus-Christ a été la plus éclatante expression, révélation et représentation de Dieu auprès de l'humanité ; qu'en voyant et connaissant le Christ, nous voyons et connaissons le Père invisible : de manière que, quand le Christ est venu, Dieu visita le monde et y demeura avec les hommes d'une manière plus manifeste qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Dans les paroles du Christ, nous entendons Dieu parler ; dans ses miracles, nous voyons Dieu agir ; dans son caractère et sa mansuétude, nous voyons l'image sans tache de l'amour et de la sainteté de Dieu. Nous croyons donc à la divinité du Christ dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot. On nous demandera en quoi nous différons des autres chrétiens ? Nous différons en ce point important : Pendant que nous honorons le Christ comme le fils, comme le représentant et l'image du Dieu suprême, nous ne croyons pas qu'il soit lui-même ce Dieu suprême. Nous soutenons que le Christ et Dieu sont deux

êtres distincts, deux êtres, et non un. » De cette doctrine en découlait une autre de la plus haute importance : le dogme de la Rédemption changeait de nature. La médiation du Christ n'était pas, aux yeux de Channing une manifestation exigée par la vengeance divine, une expiation infinie de la chute d'Adam et de l'état du péché de l'homme par le sacrifice de Dieu le Fils : mais c'était une manifestation de l'amour de Dieu qui, par un effet de sa miséricorde sans bornes et de sa grâce infinie, avait choisi celui qui était l'image de ses perfections pour porter aux hommes la révélation de leur filiation divine et de leur immortalité.

Selon Channing, le Christ avait quitté librement sa demeure céleste pour se revêtir de la forme et de la nature humaines, afin de montrer son union avec Dieu, son amour de l'humanité et sa profonde pitié pour ceux que le péché avait égarés loin des vérités divines. En choisissant sa demeure sur la terre au milieu d'hommes pauvres et méprisés, en rejetant toute ambition terrestre, et plus que tout, en embrassant une vie d'angoisses et de souffrances, il enseignait aux hommes que le monde matériel est indigne de nous occuper, qu'il n'y a de réel et d'éternel que le monde spirituel ; que, pour arriver à ce monde spirituel, Dieu promet son secours à

ceux qui le cherchent et qui vivent selon ses lois d'amour et de pureté. C'est ainsi que Channing interprétait le dogme sur la nature de Dieu et du Christ, et sur le mystère de la Rédemption. Il croyait cette doctrine en harmonie avec le sens des Écritures saintes, et surtout avec les attributs de Dieu. Mais il sentait que ce que l'homme croit comprendre des mystères divins n'est rien, comparé à l'infini de Dieu; il sentait aussi de plus en plus que ce n'est point par l'esprit, mais par le cœur, que nous pouvons connaître et servir Dieu. Cette croyance ne cessa de se fortifier en lui; et, quelques mois seulement avant sa mort, il écrivait à un ami ces mots, où se peint si bien l'esprit qui l'avait toujours animé :

« A mesure que je vieillis, je souffre davantage des chaînes qui pèsent sur l'esprit humain, et de l'art par lequel quelques hommes subjuguent la foule. Je me méfie de plus en plus des influences sectaires. Je me sens plus libre en dehors de toute communion particulière, et je m'efforce de rendre plus intimes les rapports qui me lient à l'Église universelle et à tous les hommes excellents et saints. Je ne suis guère un unitaire; j'ai peu de sympathie pour le système de Priestley et de Belsham, et je me tiens éloigné de tous, excepté de ceux qui cherchent et qui prient pour une lumière plus éclatante,

pour une manifestation plus pure, plus effective de la vérité chrétienne¹. »

¹ Le lecteur qui désire s'instruire plus amplement sur les doctrines et les idées religieuses de Channing, peut consulter les lettres et les extraits de ses œuvres à la fin du volume.

CHAPITRE VII.

Mariage de Channing.—Ses réflexions sur l'influence des femmes dans la société.—La mort de son enfant. — Ses pensées sur le baptême et sur la Sainte-Cène.—Son bonheur domestique.—Sa faible santé.—Voyage en Europe.—Perte d'un fils.—Retour en Amérique.

En France, le célibat du clergé est si profondément entré dans les idées et les habitudes, que ceux mêmes qui tiennent peu à l'Église croient encore à l'utilité de cet isolement du prêtre et au caractère de sainteté que ce sacrifice lui prête aux yeux des masses. Il n'en est pas de même dans les pays protestants ; là , le mariage semble conférer une sorte de dignité au pasteur ; il lui est même nécessaire pour le préparer à recevoir les mille confidences de ses paroissiens, qui font appel à ses sympathies et à ses lumières dans les questions intimes de famille. De plus, la femme du ministre protestant remplit un rôle quelque peu analogue à celui des Sœurs dans les pays catholiques ; et son aide est

presque indispensable au pasteur dans sa sainte mission de charité.

Channing obéissait à cette haute pensée du ministère religieux autant qu'à un attrait personnel quand, en 1814, il épousa sa cousine mademoiselle Ruth Gibbs, celle à qui il avait adressé, à l'âge de quinze ans, une lettre sur la vocation de l'homme. Il nous est permis de croire qu'il a dépeint lui-même la douce et noble intimité de cette union, lorsque deux ans plus tard, prêchant sur le but de la solennelle institution du mariage, il décrivit la félicité exquise d'une société où deux cœurs, tout en cherchant avec une tendresse incessante leur commun bonheur ici-bas, voient cependant dans le mariage une fin encore plus élevée, celle du perfectionnement mutuel de leurs âmes et une préparation à la vie éternelle. Dans son enthousiasme, il appelait le bonheur d'une telle union « une joie presque trop pure pour ce monde, et un avant-goût de nos attachements dans un monde meilleur. »

Comme il arrive presque toujours aux hommes d'une nature tendre et sensible, Channing avait, dès son enfance, revêtu la femme de tout l'idéal de son imagination ingénue et poétique. Il disait un jour en voyant une petite fille dont, enfant, il avait connu la mère, « enfant comme lui : « Combien cette

petite me rappelle sa mère, que je regardais de ma fenêtre avec ravissement, bondir au sortir de sa pension avec ses blonds cheveux flottant sur ses épaules et sa démarche si légère ; elle me paraissait si merveilleusement belle, qu'il me semble que j'aurais moins de peine aujourd'hui à comprendre la félicité d'un ange, que je n'en avais alors à me faire une idée de l'esprit qui animait cette gracieuse forme. » Cette admiration pour tout ce que Dieu a donné à la femme de grâce, de sensibilité, de dévouement et d'instincts religieux, ne faiblit jamais dans Channing. « Je pense quelquefois, écrivait-il à sa sœur, que les femmes nous sont en tout supérieures ; ce monde serait certainement un triste lieu sans vous. La femme a apporté du paradis son sourire et sa tendresse, qui valent bien plus que toutes les roses sans épines et tous les doux zéphyrus qu'elle y aura laissés. » Il continuait donc de croire, comme dans sa première jeunesse, que si la femme comme mère, comme épouse, comme amie, voulait se servir de son influence pour éveiller dans les hommes l'amour des choses spirituelles ; que si, au lieu de chercher la satisfaction de la vanité personnelle, elle mettait son orgueil à exciter dans les hommes des pensées et des goûts élevés, la société moderne serait sauvée du matérialisme et de la corruption qui la rongent.

Aussi Channing, qui n'avait que des larmes de pitié pour l'homme criminel ; qui dans ses longues controverses ne proféra jamais que des paroles de paix et de conciliation ; lui, dont l'âme était toujours si pleine de miséricorde et de mansuétude, s'exprimait-il presque avec de l'amertume, lorsqu'il parlait de ces femmes du monde, de ces êtres vains et frivoles qui, dans leur vie artificielle, semblent mettre tout leur esprit à cacher ce que Dieu leur a donné de facultés élevées et de puissance pour opérer le bien. C'est que Channing sentait que non-seulement elles effacent en elles cette nature divine qui est notre seule gloire à tous, mais que, par leurs attraits et leur grâce, elles donnent de l'importance aux choses futiles et faussent, pour ainsi dire, la conscience de la société entière.

En 1816, Channing vit naître son premier enfant, et son fidèle journal nous révèle tout ce qu'il ressentit de douleur, lorsqu'au bout de quelques heures la mort le lui enleva. « Je pleurais, y écrit-il, comme si j'eusse été privé d'un trésor que j'aurais longtemps possédé. Jeudi, je l'ai porté au tombeau avec la pleine et entière espérance d'une sainte résurrection ; je me sens affecté comme si mes prières pour cette petite, comme si son baptême et les offices funèbres de sa sépulture eussent formé un lien de plus entre nous. Je crois posséder, dans un

monde plus heureux, une enfant qui connaît son passé, et qui sait combien eussent été ardents mes désirs pour l'élever et la guider dans les voies du bien. J'espère la retrouver un jour, et savoir que mes prières n'ont point été vaines, et qu'elle est plus heureuse et plus parfaite que je n'aurais pu la rendre. »

On aura remarqué ce que dit ici Channing du baptême de son enfant, et nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux les réflexions qu'il a écrites sur un sujet si important et si intéressant.

« On demande, écrit-il, pourquoi on applique une cérémonie religieuse à un enfant, avant qu'il puisse la comprendre et en désirer le bienfait ? Poser une pareille question, c'est oublier qu'à notre naissance nous entrons dans diverses relations humaines, que nous faisons partie d'une société, d'une communauté chrétienne, aussi bien que d'une famille. Vainement dit-on qu'on doit laisser à l'enfant le choix de sa religion ; peut-il échapper aux influences de sa famille, de sa patrie ? si les principes chrétiens ne le guident pas, d'autres principes usurperont l'empire de ses tendres années. Telle est la nature et la condition de l'homme. Le christianisme doit donc s'incliner jusqu'au berceau, et prendre l'enfant dans ses mains

dès l'heure de la naissance. Il est sage et convenable que notre religion, à l'aide de quelque signe visible, étende sa protection bienfaisante sur les jeunes êtres qui doivent être élevés sous sa discipline. Il est vrai que l'enfant n'a pas la conscience des intentions qui président à son baptême ; mais il n'en est pas moins à ce moment un être spirituel et immortel, ayant en lui le germe d'affections et de facultés qui doivent se développer jusqu'à l'infini. Bientôt il éprouvera ce sentiment filial qui est chez lui la première expression de la piété. Et combien il est attendrissant ce rite par lequel l'enfant est offert à Jésus-Christ pour recevoir les influences de la religion !

« Cette cérémonie apporte aussi au cœur du père la conscience de sa responsabilité envers l'enfant. La faiblesse et l'ignorance de l'enfant tendent à nous faire oublier la grandeur de sa nature. Or, la religion chrétienne nous apprend à traiter l'enfant avec respect, à l'accueillir comme devant être l'héritier des mondes inconnus, à voir dans sa jeune intelligence l'aurore d'une lumière qui ne doit jamais s'éteindre. Pour éveiller en nous cette noble manière de penser et de sentir, n'est-il pas convenable et utile que, par quelque acte positif et visible, par une forme publique religieuse, les pères consacrent solennellement leurs enfants à Dieu et

au Christ, qu'ils reconnaissent dans ces enfants des êtres spirituels, et qu'aux yeux mêmes de la société ils les mettent, pour ainsi dire, à part pour un saint enseignement et une destinée immortelle ? »

Cette explication des idées de Channing sur le rite du baptême nous mène naturellement à rechercher de quelle manière il envisageait le sacrement de la communion. Ici encore nous n'avons que quelques lignes d'une lettre pour nous éclairer; mais heureusement elles sont parfaitement précises. « Le rite de la Sainte Cène, écrit-il, tel que Jésus nous l'a laissé, est aussi simple que touchant. C'est seulement un souvenir, un moyen de frapper le cœur et l'entendement. Il a été institué pour fortifier notre foi, notre amour, notre obéissance. La nature du rite montre quelles sont les qualités indispensables en nous pour nous en approcher. Désirez-vous nourrir en vous les sentiments que cette institution est destinée à y éveiller? Avez-vous une conviction assez grande de la vérité et de l'importance du christianisme, qui vous porte à faire un usage sérieux et bienfaisant de ce rite? Alors vous êtes autorisé à vous en approcher; pour vous la table est préparée. Qu'aucune crainte d'en être indigne ne vous arrête. »

Tel était l'enseignement de Channing sur les deux principaux rites du christianisme. On voit que

son interprétation est en harmonie avec toute sa doctrine sur la nature spirituelle, libre et progressive de l'homme.

Nous avons vu Channing pleurer douloureusement la perte de son premier-né; quelques années s'écoulent, et nous le trouvons entouré de trois petits enfants, goûtant toutes les joies de la famille, et jouissant de la considération affectueuse d'un troupeau dévoué. Aussi son cœur débordait-il de reconnaissance, et il disait un jour à un ami « que, sans les souffrances physiques dont il était éprouvé, un bonheur si grand serait pour lui un danger, car il lui manquerait la discipline de la douleur. » Mais cette discipline était malheureusement si rude, si continuelle, qu'il dut, en 1822, s'abstenir entièrement, pendant une année, des devoirs du ministère.

Écoulant les avis de son médecin et les prières de ses amis, il s'embarqua avec sa femme pour l'Europe. Il est à regretter que les notes journalières de Channing ne nous fournissent point tous les détails dont nous serions curieux sur cette visite à l'ancien monde, qui, de loin, avait excité si vivement sa curiosité depuis son enfance, dont la littérature avait nourri sa pensée, et dont l'esprit et les mœurs étaient alors inconnus à la jeune Amérique. Toutefois, il nous en dit assez pour nous permettre d'ap-

précier l'effet que produisirent sur lui ces contrées d'une beauté et d'un caractère si variés. Il les vit en poète qui entend le langage de la nature aussi bien par l'âme que par les sens, en observateur qui s'attache surtout à l'étude des mœurs et des coutumes, et plus que tout, il les vit en chrétien portant Dieu dans son cœur, et reconnaissant partout dans les hommes la divine fraternité qui les unit. Son journal nous rend compte de toutes ces impressions, surtout du bonheur qu'il éprouva en face des scènes sublimes de la nature, sur les flots de l'Océan, sur les montagnes de la Suisse, et devant les lacs gracieux de l'Angleterre. C'est aux bords de ces lacs qu'il fit connaissance avec le poète Wordsworth, qui les a chantés dans des vers aimés depuis longtemps de Channing, et dignes de la place à part qu'il leur faisait dans ses sympathies et dans son cœur. C'est encore là qu'il vit le fameux Coleridge à la poésie virile et passionnée. Mais ni l'Angleterre, ni la France, ni la Suisse, ni l'Italie, ne pouvaient lui faire oublier les intérêts si chers et si élevés qu'il avait quittés en se séparant de son pays. A Rome aussi, la nouvelle de la perte d'un de ses fils vint éprouver son cœur, et comme il le disait lui-même, le faire trembler pour tous ceux qui lui étaient chers. La mort de cet enfant lui fait épancher dans ses lettres et dans son journal les regrets les

plus tendres et les plus touchants. « Mon doux, mon aimable enfant, y écrit-il, je ne dois donc plus revoir ce sourire qui était pour sa mère et pour moi comme un rayon du ciel, et quand nous retournerons dans notre foyer nous le chercherons en vain ! Oh ! quel vide dans le cœur d'un père quand un enfant lui est enlevé. » « Mais ne pensez pas, ma chère, écrit-il à une amie, d'après ce que je dis, que je sois en danger d'être abattu. Je souffre, mais je n'ai jamais oublié que mon enfant appartenait à un père meilleur que moi, et qu'il était destiné à un autre et meilleur monde. Je sais qu'il est entre les mains de Dieu dans la mort comme dans la vie ; je ne puis croire que le progrès d'un esprit immortel soit limité au monde d'ici-bas. Je ne puis croire que la mort rompe les liens qui unissent le père et l'enfant. Quand je pense à mon enfant, à sa beauté, à sa douceur, à la tendresse qu'il éveillait en nous, à l'âme que Dieu lui avait donnée et qui commençait à se développer, je ne puis douter que Dieu ne l'ait en sa garde. » Mais si la mort de cet enfant avait excité chez Channing une pénible anxiété pour la vie de tous ceux qui lui étaient chers, anxiété qui lui faisait reporter ses regards vers son pays avec une sorte d'affection passionnée, il trouva, d'un autre côté, une source de consola-

tion exquise dans les affections et les dévouements qui l'accueillirent à son retour auprès des siens.

« Que je suis heureux, dit-il aussitôt à sa sœur, de vous écrire encore une fois de ce lieu bien-aimé ! Unissez votre cœur au mien pour remercier notre Père miséricordieux qui nous a protégés moi et ma chère Ruth sur terre et sur mer, et nous a ramenés encore auprès de vous. Il est vrai qu'en arrivant nous sentîmes que nous avions été éprouvés par un malheur irréparable, et pour un moment la pensée de notre perte nous fit presque oublier les bienfaits qui nous ont été accordés. Mais maintenant, il me semble en sentir plus que jamais et le nombre et le prix. Mon bonheur est presque trop grand pour mes forces ; il est trop grand pour durer dans ce monde où tout change sans cesse ; il est surtout trop grand pour mon bien. Ma santé s'est beaucoup améliorée, et le voyage dont je redoutais tant la fatigue m'a été des plus salutaires. »

CHAPITRE VIII.

Adresse à la société de Federal-street. — Réflexions sur son voyage. — Ce qu'était le christianisme aux yeux de Channing. — Comment il comprenait le rôle du ministère chrétien. — Ses pensées sur l'éloquence de la chaire. — Sa prédication. — Les forces lui manquent de nouveau. — Il réunit chez lui des ministres et des laïques pour étudier les besoins des pauvres. — Ses amis les docteurs Follen et Tuckerman. — Sa pitié pour l'homme criminel. — Intérêt qu'il porte à la classe ouvrière. — Question de l'éducation. — Théorie sociale de Channing. — Sa santé l'oblige à s'éloigner de Boston.

Le premier dimanche après ce retour, le troupeau entendit la voix de son pasteur bien-aimé lui exprimant toute sa joie de voir enfin venue cette heure si longtemps, si impatiemment attendue. « Au milieu, leur disait-il, au milieu des scènes magnifiques à travers lesquelles Dieu m'a conduit, au milieu des beautés incomparables de l'art et de la nature, mon cher pays se levait devant moi revêtu d'un éclat et d'un intérêt qui ne s'affaiblirent jamais. Des liens invisibles, que la distance rendait plus forts, me rappelaient, à travers l'Océan, aux affections, aux amitiés, aux joies, aux devoirs et aux douceurs de mon propre foyer. »

Le bonheur qu'éprouva Channing de pouvoir encore une fois s'adresser à son peuple sans souff-

frances, ni lassitude, ne fut que de courte durée ; peu de mois après il dut demander à la Société dont il était pasteur qu'elle lui choisît un collaborateur, et qu'en même temps la rétribution qu'il recevait fût diminuée. C'est ainsi que d'année en année jusqu'à 1840, il se démit peu à peu de ses fonctions pastorales, et refusa enfin le traitement qui y était attaché. La Société de Federal-Street dut regretter de n'entendre qu'à de rares intervalles cette parole à laquelle un sentiment profond de la hauteur de sa mission communiquait l'éloquence et la ferveur de l'inspiration ; mais ce que la Société perdait fut gagné pour l'Amérique, pour le monde entier. Plus libre de suivre l'étude des hautes questions morales, de méditer le christianisme et ses applications à la société moderne, Channing aborda une à une toutes les grandes questions du jour tant politiques que morales, et les éclaira toutes de sa large piété et de son inébranlable dévouement à la vérité. Son voyage en Europe l'avait mis en rapport avec plusieurs hommes éminents, et il y vit de près des institutions, des mœurs qui lui étaient étrangères. Son esprit semble avoir acquis une hardiesse et une ampleur nouvelle de ce contact avec l'ancien monde, et sa foi dans le christianisme, comme la seule institution capable de planer au-dessus de toutes les races, de toutes les sociétés

et de les unir toutes dans un progrès infini, se fortifia de cette communication plus large avec l'humanité.

Dans le discours qu'il adressa à ses paroissiens et dont nous venons de parler, il leur fait part des enseignements qu'il a rapportés de son voyage. « Les observations que j'ai faites, leur dit-il, m'apprennent qu'il ne faut pas attendre le bonheur des hommes, des révolutions, des changements politiques, des luttes violentes, ni des hommes d'État ou des mesures d'État, en un mot d'aucune modification extérieure de la société ; à des institutions corrompues succéderont d'autres institutions également corrompues, si ce n'est plus encore, tant que la racine ou le principe de cette corruption vivra dans le cœur des hommes et des nations ; il n'y a de remède que dans le changement moral que le christianisme et la puissance divine qui l'accompagne peuvent seuls opérer. »

Mais le christianisme, on le sait déjà, était aux yeux de Channing tout autre chose qu'une pratique de dévotion, ou un cercle étroit dans lequel serait enfermé l'esprit humain ; pour lui, la religion était comme le soleil, dont les rayons bienfaisants pénétraient partout, et partout communiquent la force et la vie. Elle lui paraissait constituer l'essence même

de notre âme, et lui être aussi nécessaire que l'air l'est à la vie du corps; il étendait l'influence de la religion sur toutes les facultés de l'âme et de l'esprit, qu'elle vivifie et élève.

Channing reconnut avec douleur que cette religion tout-puissante pour le bien des hommes, et qui seule peut assurer à la société moderne tout à la fois la liberté, la durée et la force, se trouve malheureusement aujourd'hui reléguée dans quelques livres de piété, concentrée dans quelques rites extérieurs, et qu'elle est devenue ainsi le partage presque exclusif du sacerdoce, ou tout au plus l'espérance et la consolation de quelques âmes d'élite. Channing aurait voulu non-seulement que les œuvres philanthropiques, mais que la littérature, que la politique, et même le commerce, fussent guidés et relevés par l'esprit du christianisme; ce fut pour populariser cette pensée qu'il publia, dans l'*Examineur chrétien*, une série d'articles sur Fénelon, sur Milton, sur Napoléon Bonaparte, sur l'importance d'une littérature nationale, et qu'il se rendit de plus en plus aux invitations qui lui étaient adressées, pour prêcher des sermons à l'occasion de certains événements politiques, de l'ordination de pasteurs unitariens, et à l'inauguration d'églises ou d'écoles. On comprendra mieux la nature et la portée de ces sermons, si nous recherchons quels

étaient, aux yeux de Channing, le grand but du ministère religieux et le vrai caractère du ministre.

Non-seulement Channing repoussait, comme tous les dissidents, la doctrine de la transmission du Saint-Esprit par le rite de l'ordination, mais il déplorait tout ce qui pouvait donner au ministre un rôle officiel dans la société moderne. Il accusait non-seulement l'orgueil du prêtre, mais aussi la paresse et l'indifférence du laïque, qui poussent, pour ainsi dire, le prêtre à prétendre au monopole des connaissances religieuses. L'effet, disait-il, de cette faiblesse, c'est non-seulement de donner à la religion un caractère ascétique, monastique et professionnel, mais aussi de placer le ministre en dehors de la vie ordinaire et d'en faire un objet de superstition. Channing comprenait trop bien que tant que la vie spirituelle serait aussi faible qu'elle l'est dans la société, que tant qu'il y aurait aussi peu d'hommes pénétrés de la grandeur des choses éternelles, et capables de s'élever par eux-mêmes au-dessus des intérêts matériels, il serait nécessaire de choisir des instituteurs religieux et de les mettre à part, en quelque sorte, pour offrir aux hommes un guide céleste et un saint exemple. Mais Channing voulait que le ministre ne dût son influence qu'à sa seule supériorité morale. Il poussait ce sentiment si loin, qu'il lui répugnait d'adopter le titre de Révé-

rend, qui se donne aux pasteurs en Angleterre et en Amérique. C'est là aussi l'explication de ce qui, au premier abord, pourrait paraître ou de l'orgueil, ou une prétention d'originalité, dans plusieurs des écrits de Channing, quand il répète si souvent qu'il parle en son propre nom, qu'il ne représente aucun parti, que lui seul est responsable des opinions qu'on va entendre. Il craignait d'imposer sa pensée; il respectait tellement la liberté individuelle de chaque âme, qu'il répétait souvent à son troupeau : « Je m'offre, il est vrai, pour être votre ami, votre guide spirituel; mais Dieu vous a donné de meilleurs aides que moi. Je ne suis qu'un secours, et c'est surtout en vous-mêmes qu'il faut puiser. Il faut que chaque âme opère elle-même son salut. » Fidèle à cette pensée, il ne cessait d'inviter ses paroissiens à lui faire part des idées qui pourraient leur venir, soit sur la doctrine, soit sur les réformes utiles à apporter au culte. Il aurait voulu voir surtout des laïques d'un esprit philosophique se réunir pour discuter avec intelligence le christianisme. « Je désirerais, dit-il, dans une de ses lettres, qu'un penseur, qui ne serait pas du clergé, ouvrît un cours où il traiterait du christianisme, tout comme il traiterait de la philosophie de Platon ou d'Aristote. N'y a-t-il donc pas moyen, répétait-il souvent, d'enlever ce monopole aux

maines des ministres, de faire sentir aux esprits élevés que le christianisme leur appartient aussi bien qu'aux prêtres, et que c'est une honte pour eux d'emprunter au dehors, à d'autres hommes, toutes leurs idées sur la religion ? Pourquoi les savants ne s'intéresseraient-ils pas à l'étude du christianisme, aussi bien qu'à l'étude des autres systèmes ? »

Mais plus Channing refusait aux ministres une influence et un rôle mystérieux, plus son idéal du pasteur chrétien s'élevait. Il faut, écrivait-il à ce sujet, que le ministre ait un esprit héroïque, et que la hauteur habituelle de sa pensée rayonne sur toute sa vie. Il faut qu'il soit tellement pénétré de la beauté infinie de la vertu, qu'il puisse en parler, non avec une sentimentalité douceuse, non avec des phrases vagues, mais avec l'énergie d'une croyance profonde; il faut qu'il nourrisse en lui la conscience de l'amour que Dieu porte à tout homme, qu'il soit convaincu de la capacité infinie de l'âme humaine pour le bien comme pour la science. Quant à l'éloquence de la chaire, elle devait être le résultat d'une vie passée à méditer sur la perfection spirituelle, le débordement d'une âme possédée d'un amour immense, d'un sentiment intime de la présence de Dieu, et d'une foi puissante en la destinée infinie de l'homme. Ce que Channing demandait surtout, c'était un oubli complet de soi-même.

« Oh ! quelle n'est pas, s'écriait-il, la petitesse de celui qui, chargé de parler à des êtres immortels au nom de Dieu, s'abaisse jusqu'à avoir des préoccupations personnelles ! Le ministre doit faire de la chaire un autel, sur lequel il s'offre en sacrifice vivant, pur et sans tache. »

Quoique empêché par des maladies fréquentes de monter souvent en chaire, Channing ne se résigna pas sans de grands efforts à un silence qui, du reste, ne fut jamais complet. A ses yeux, exercer le saint ministère, était le plus glorieux des privilèges. L'éloquence chrétienne lui semblait devoir surpasser tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus sublime, et il s'y dévouait comme au grand but de sa vie. La vérité, la sincérité étaient cependant les caractères distinctifs de sa prédication. Donnant un jour des conseils à un jeune pasteur, il lui dit : « Surtout ne faites pas un seul geste, ne dites pas un seul mot que vous ne sentiez ; soyez *vrai* avant tout, même au risque de paraître froid. »

La profondeur de la piété de Channing et la tendresse de son âme communiquaient à sa voix un charme qui paraît lui avoir été tout particulier ; mais ceux qui nous en parlent ajoutent que la séduction de cette voix s'oubliait au bout de quelques moments, tant l'éloquence intime des choses s'emparaît vite des âmes.

Un peu réservé et timide dans la conversation, Channing semblait se retrouver tout entier dans la chaire. Là, non-seulement il exprimait sans contrainte ses aspirations, sa foi, son amour pour ses fidèles ; c'était là aussi que son âme aimait à épancher ses douleurs et ses joies ; là, avec une naïveté touchante, et sans amour-propre, il essayait de faire profiter son troupeau des leçons que lui apportaient les événements, des consolations que Dieu et son propre cœur lui donnaient. Aussi, lorsque nous lisons ses nombreux discours, tous si pleins de tendresse, de vérité, si exempts d'affectation, où se reflètent si souvent les événements et les émotions du temps, tous d'une clarté, d'un bon sens et d'une fermeté de raisonnement si rares, comprenons-nous sans peine l'influence qu'ils ont exercée sur ceux qui les écoutaient, et qu'ils exercent encore sur ceux qui les lisent. C'est, sans doute, à cet entraînement de l'orateur et à la chaleur de son improvisation qu'il faut attribuer la lassitude et les insomnies dont souffrait Channing après chaque prédication. En vain cherchait-il le silence et le repos, pendant l'été, dans sa retraite près de Newport ; une faiblesse extrême suivait chaque nouvel effort, et le réduisait à ne pouvoir plus remplir sa mission que par la pensée et par la plume, heureux encore quand cette ressource lui était laissée.

Privé d'exercer son ministère par la prédication et même de continuer ses visites aux pauvres, Channing s'en consolait en attirant autour de lui ceux qui avaient à cœur l'élévation de la classe ouvrière, et, les réunissant chaque semaine dans son salon, il étudiait avec eux toutes les causes, physiques ou morales, qui agissent sur la classe indigente.

Dans cette société il aimait surtout à retrouver les révérends docteurs Tuckerman et Follen, deux amis qui lui étaient également chers, et dont l'affection était, disait-il, un des plus grands biens de sa vie. Follen était Allemand de naissance ; le libéralisme de ses opinions politiques et son intimité avec Sand, l'assassin de Kotzebue, contribuèrent à le rendre suspect aux yeux du gouvernement prussien ; après avoir en vain cherché un refuge en Suisse contre les rigueurs de la Sainte-Alliance, il traversa la France avec le passeport d'un ami, et s'embarqua, le 24 novembre 1824, sur le Cadmus pour New-York. Le général La Fayette, qui était alors en Amérique, et de qui il était connu, lui fit un accueil plein de bienveillance et le recommanda à ses amis. Follen apportait dans sa nouvelle patrie, non-seulement un grand savoir, surtout comme légiste, mais aussi un cœur des plus élevés et une foi dans la liberté et le progrès qui

étaient faits pour toucher Channing. Il apprit l'anglais assez correctement pour pouvoir donner des cours de littérature allemande et de droit civil au collège de Harward. Plus tard, poussé par des sentiments de piété, et entraîné surtout par son admiration pour Channing, il se livra à l'étude de la théologie, sous la direction de son ami, et finit par entrer dans les Ordres. Son journal, publié après sa mort par sa femme, nous apprend de quels hauts sujets on s'entretenait constamment dans le cercle intime de Channing.

Mais ce fut surtout dans le docteur Tuckerman que Channing trouva un puissant auxiliaire pour sa grande œuvre de moralisation des classes indigentes. Tuckerman était un des amis les plus anciens et les plus intimes de Channing ; son amour pour les pauvres et ses connaissances spéciales sur tout ce qui les touchait, rendaient sa coopération très-précieuse.

Après avoir étudié ensemble au collège de Harward, les deux amis vécurent en frères pendant plus de quarante-sept ans, se communiquant leurs pensées, leurs sentiments, s'avertissant réciproquement sur leurs défauts, et s'encourageant l'un l'autre dans leur mission de dévouement. A son entrée au collège, Tuckerman, qui était d'une humeur gaie et sociable, se laissa entraîner par des plaisirs

et par des amis qui n'étaient pas ceux de Channing ; mais cédant peu à peu à l'influence de sa mère, femme pieuse et tendre, il prit goût aux choses sérieuses, et finit par entrer dans le ministère. Etabli d'abord à la campagne , son caractère ardent et énergique ne trouva pas dans cette retraite un aliment suffisant à son activité ; et il vint à Boston pour se donner tout entier aux pauvres, et surtout à cette classe que le vice ou la misère condamnent à une triste dégradation. Son dévouement fut bientôt récompensé par l'influence qu'il acquit auprès de ces infortunés. « Au commencement, ce fut entremblant, nous dit Channing, qu'il pénétra chez eux, pour leur exprimer son amitié et sa sympathie ; mais la brebis reconnut bientôt la voix du pasteur, et le pauvre sentit instinctivement le lien d'affection qui devait exister entr'eux. Tuckerman avait aimé les pauvres avant de les connaître, alors que l'imagination seule lui avait révélé leurs souffrances ; mais dès qu'il se trouva en rapport avec eux, sa sympathie fut si profonde, qu'on aurait dit qu'une nouvelle source intarissable d'amour venait de s'ouvrir en lui. Jamais favori de la fortune ne s'est montré plus empressé à paraître devant les grands du monde, que Tuckerman ne l'était pour visiter la misère dans les plus sombres réduits de Boston. Un de ses éléments de succès dans sa mission, nous dit encore Chan-

ning, c'est qu'il cherchait toujours quelque chose à aimer dans ceux à qui il s'adressait. Il saisissait avec joie le moindre indice de vertu qui pouvait encore rester dans une âme déchue ; arrivait-il à toucher une seule corde d'affection, à éveiller un seul tendre souvenir, une seule émotion de honte ou de regret pour le passé ? il s'en réjouissait et prenait courage, comme le médecin qui, penché sur le corps d'un noyé, écoute avec anxiété pour saisir la plus faible pulsation. »

On peut deviner avec quel enthousiasme Tuckerman, dans les conférences dont nous venons de parler, s'associa au désir de Channing d'organiser une mission consacrée exclusivement aux besoins des pauvres, qui devait non-seulement les éclairer, les consoler et leur porter des secours, mais qui aurait aussi pour but d'approfondir ces nombreuses et difficiles questions sociales, telles que l'influence du crédit, des monts-de-piété et des lois pénales sur la condition des pauvres, et de chercher les moyens de pourvoir à leur éducation, à leur logement et à leur bien-être. Tuckerman fut l'âme de cette œuvre ; les rapports où il consigna plus tard le résultat de ses expériences, et qui devinrent célèbres jusqu'en Angleterre, contenaient un récit instructif et attendrissant des tentations, des dangers moraux et des souffrances de la classe indigente.

Channing engageait aussi ses amis à étudier l'état des prisons, à rechercher les moyens par lesquels on exercerait une influence bienfaisante sur le criminel, et comment on pourrait venir en aide aux malheureux détenus pour dettes. Le vice de l'ivrognerie, si terrible dans les pays septentrionaux, attirait également leur plus sérieuse attention. Il en était de même de tout projet ayant pour but de protéger et de garantir ceux que leur genre de travail expose à des influences contraires à la religion et aux bonnes mœurs.

L'intérêt, la pitié profonde qu'inspiraient à Channing les criminels condamnés, et son désir de coopérer à leur moralisation, s'expriment vivement dans des lettres qu'il adressait alors sur ce sujet à mademoiselle Roscoe, fille du philanthrope anglais qui s'était dévoué à la réforme du système pénitentiaire. Il dit dans une de ces lettres :

« La compassion que m'inspire le criminel fait taire en moi tout sentiment de colère. Lorsque je réfléchis jusqu'à quel point toutes les parties de la société sont solidaires, comment elles réagissent les unes sur les autres, combien les classes pauvres dépendent des classes élevées, dont elles gagnent trop souvent les vices par contagion, et quelle grande part de responsabilité dans chaque crime revient à la société, qui laisse le coupable exposé à la

tentation, sans lui donner la force morale pour s'en défendre, je m'étonne comment on ose parler de vengeance, et de vengeance seule, contre le criminel. Les châtimens sont en rapport avec l'esprit de chaque siècle et ils s'adoucissent avec les mœurs. Dans un âge de fer, ils seront cruels; à mesure qu'on comprendra et qu'on sentira mieux l'esprit du christianisme, la punition deviendra un instrument de réforme. Je me réjouis que votre père ait provoqué cette discussion, et je ne doute pas que, quand même on ne serait pas toujours de son avis sur ce qu'il y a à faire, il n'y ait bien des personnes à qui il fera sentir qu'elles ont une nature commune avec le criminel, et qu'elles doivent travailler à le réformer. »

En 1828, il écrit encore à la même personne : « La législation peut-elle beaucoup pour la réforme des coupables ? La puissance du gouvernement, en ceci comme dans toutes choses, n'a-t-elle pas été exagérée ? Les associations peuvent-elles également faire beaucoup ? N'est-ce pas par l'intérêt affectueux que lui témoigne en particulier un simple individu, et non par des actes officiels, que le coupable pourra être amené à sentir ce qu'il est, et surtout ce qu'il peut devenir ? D'après ces réflexions, le grand but de la prison serait de mettre les prisonnier sous l'influence d'hommes vertueux et éclairés ;

et jusqu'à ce que de tels hommes se montrent, qui, au lieu d'agir dans des associations, se mettront personnellement en rapport avec le prisonnier, comment attendre sa réformation? Il faut que le prisonnier s'aperçoive qu'il inspire de l'intérêt; il faut qu'il sente que sa nature est encore respectée, et qu'il y a des hommes qui ont encore pour lui de bonnes espérances; sans cela, le principe rédempteur ne sera pas éveillé en lui. Je ne doute pas que nous n'arrivions un jour à ce résultat; la séparation qui existe entre le monde et le criminel n'est pas, comme nous sommes portés à le croire, un reste des temps barbares; mais elle fait partie d'un système barbare qui existe aujourd'hui, et qui disparaîtra à mesure que la lumière de la vérité et de la vertu chrétienne pénétrera l'obscurité qui nous couvre encore. »

« Si vous n'avez pas déjà visité ce pénitencier, écrit Channing, en 1832, de Philadelphie, à son ami Tuckerman, je le recommande à votre attention; j'y suis allé, il y a quelques jours, et j'en regarde le système comme fort supérieur à ce qu'on a fait jusqu'ici. Le pouvoir discrétionnaire du châtiement, confié au gouverneur de la prison dans le système d'Auburn, système que je redoute et que je déteste, n'est point nécessaire ici, où le seul châtiement même qu'on emploie, c'est de priver quelque-

fois le coupable d'un repas. J'ai causé avec les prisonniers aussi longtemps que mes forces me l'ont permis, afin d'apprendre quelle est l'influence du système cellulaire sur l'intelligence et sur le caractère ; les craintes que j'avais de l'hébêtement qui pouvait résulter de ce système me paraissent sans fondement. Je vais m'informer auprès des médecins sur ce point. La seule mauvaise influence dont je me suis aperçu venait des écrits et des prédications religieuses. Deux des prisonniers que j'ai vus m'ont paru tout à fait abasourdis de ce qu'ils avaient entendu dire à un prédicateur sur l'impossibilité pour le pécheur de changer l'état de son cœur. Mon grand désir a toujours été de mettre les prisonniers en rapport avec des personnes pieuses et intelligentes ; chaque criminel serait confié aux soins de deux de ces personnes. Mais quand je réfléchis entre quelles mains ce soin tomberait, je tremble ; cependant le bien l'emporterait, parce que les sympathies de la nature humaine sont encore plus fortes que les systèmes théologiques. »

Mais quelle que fût la commisération de Channing pour ceux que le vice ou la misère entraînent au crime dans nos grandes villes, il n'oubliait pas qu'ils ne sont qu'une faible partie du grand corps social ; que s'il est du devoir de tout chrétien de travailler à réformer le criminel et d'aider les malheu-

reux, ce n'en est pas un moindre de venir au secours moral et intellectuel de cette grande population des travailleurs, où la classe indigente se recrute de tous ceux que des principes et des goûts élevés ne fortifient pas contre l'entraînement des passions ou contre les habitudes d'imprévoyance.

La classe ouvrière, comme le témoignent les divers écrits que lui adressa Channing, occupait vivement ses pensées. Ses discours sur *la Culture de soi-même*, sur *l'Élévation de la classe ouvrière*, sur *la Tempérance*, et d'autres encore, tous si pleins d'idées justes et pratiques, montrent combien il avait réfléchi sérieusement aux besoins de cette classe jusque dans les plus minces détails, et avec quelle ardeur il cherchait tous les moyens de l'aider dans le perfectionnement spirituel.

De toutes les classes de la société, ce fut la classe ouvrière qui parut exciter chez Channing à la fois le plus d'espérance et le plus de sympathie. D'autres ont pu écrire des pages plus sublimes, ou prononcer des sermons plus éloquents, ou montrer une plus profonde science théologique ; mais aucun n'a écrit ni parlé à l'ouvrier comme l'a fait Channing. Ce fut là véritablement son œuvre de génie ; ce fut lui qui le premier adressa à la nombreuse classe des travailleurs ces conseils si bienveillants, ces incitations si puissantes au progrès, ces assurances si

consolantes de leur avenir moral et intellectuel, ces hautes vérités sur la nature spirituelle et immortelle de tous les hommes. Prenez, par exemple, le discours de *la Culture de soi-même*, adressé par Channing aux artisans de Boston. Avec quelle bonté il tend, pour ainsi dire, la main à l'ouvrier pour l'aider à monter patiemment avec lui tous les degrés de la culture morale à laquelle il peut et doit atteindre ! quelle forte et heureuse impression laissent dans l'âme ces paroles à la fois si simples et si belles ! Ce ne sont pas des phrases vagues, de vaines adulations, des idées mystiques, fruits de l'imagination ; Channing ne leur donne pas un conseil qu'il ne l'ait mûrement étudié ; jamais il ne fait briller à leurs yeux une seule espérance qui ne puisse se réaliser. Il parvient même à enlever au travail tout ce qu'il a de pénible ou d'humiliant, pour en faire une source de bonheur et un moyen de perfectionnement.

Mais tout en honorant le travail, Channing n'en déplorait pas moins sa répartition si inégale dans les sociétés modernes. Son rêve, c'était l'union du **labeur**, même le plus dur, avec l'éducation et le **goût** des choses intellectuelles, et il accueillait chaque nouvelle découverte scientifique ou économique comme un pas vers la réalisation de ce rêve ; il eût voulu qu'aucun homme ne fût accablé par le

labeur manuel et que les découvertes scientifiques tendissent à diminuer de plus en plus les heures consacrées au travail des mains, afin de laisser à l'ouvrier plus de temps pour cultiver son intelligence et pour jouir de la vie des affections.

Il ne s'arrêta pas à des discours et à des conseils bienveillants ; il voulut connaître et aider toutes les institutions ayant pour but de donner à l'ouvrier le sentiment de sa dignité personnelle. « Je suis un niveleur, disait-il ; mais je voudrais accomplir ma mission en élevant ceux qui sont au dernier rang, en tirant les classes laborieuses de leur abaissement. Toutes les institutions sociales sont défectueuses, quand elles ne tendent pas à élever les dernières classes, par l'intelligence et le sentiment, au niveau des classes supérieures. »

Channing aida donc de sa coopération, de ses conseils et de sa bourse, les efforts que firent divers hommes excellents pour réunir les ouvriers dans des sociétés littéraires, où ils devaient trouver des livres, des journaux, et de plus un enseignement oral. Mais ce qu'il avait surtout à cœur, c'était de former une association qui aurait la religion chrétienne pour base et pour lien. Il voyait avec douleur que, dans cette classe qui a tant besoin de fortes croyances spirituelles pour combattre ce qu'il y a de dégradant dans le travail exclusivement mécanique,

il ne se trouvât que peu d'hommes qui ne fussent pas non-seulement mécréants, mais athées.

De là, son désir de fonder un collège, dont le but serait de préparer de jeunes ministres capables de comprendre l'esprit des ouvriers, et de leur faire connaître l'Evangile dans ce qu'il a surtout de consolant et d'ennoblissant. Il aurait voulu qu'on y étudiât les besoins moraux et intellectuels des classes ouvrières et les dangers auxquels elles sont exposées, par suite des circonstances toutes particulières qui tiennent à leur condition, à leurs occupations ou aux mœurs du pays. Channing avait même le projet de fonder une église qui serait à l'usage exclusif des ouvriers, et où la prédication aurait un caractère particulier; mais sa santé ne le lui permit pas; toutefois, les nombreux discours qu'il leur avait déjà faits furent si bien appréciés par eux, qu'ils en sollicitèrent instamment la publication. Les ouvriers mêmes d'Angleterre reçurent avec reconnaissance ces conseils qui avaient été adressés à leurs frères d'Amérique, et l'association des mécaniciens de Slaithwaite, en Angleterre, lui envoya une lettre de remerciements, dont il fut touché à un tel point, qu'il répéta plusieurs fois, en la lisant, le regard plein de joie : Voilà qui est un honneur, un grand honneur. « C'est là, disait-il dans une autre circonstance semblable, toute la renommée, toute la

gloire que je désire, et je suis au comble de mes vœux quand un pauvre jardinier, un quaker vivant loin du monde, vient à moi pour me dire que j'ai trouvé le chemin de son cœur. »

Déjà l'Amérique, de même que tous les pays où le protestantisme a posé comme principe l'étude de la Bible par chaque fidèle, possédait de nombreuses écoles primaires ; mais ces écoles étaient loin d'avoir atteint le degré de perfection qu'elles prirent dans la suite sous la direction éclairée de M. Mann ; et l'esprit public se préoccupant vivement de leur réforme et de leur extension, plusieurs personnes, entraînées par leur zèle, demandèrent que des institutions fussent fondées, où le pauvre recevrait une éducation à l'égal du riche. A ceci Channing faisait cette réponse remarquable : « Il serait injuste d'obliger une classe de la société à soutenir les enfants d'une autre classe ; les riches s'en plaindraient à bon droit. On ne peut enlever à un homme par l'impôt que ce qui est indispensable à la sécurité et aux nécessités publiques. Parce que nos écoles communales sont défrayées par des taxes prélevées sur les riches, on en conclut qu'on peut bien encore les imposer pour la fondation de nouveaux établissements d'instruction supérieure destinés aux classes pauvres. Mais on ne réfléchit pas que nos écoles communales sont établies dans un but de sûreté et d'ordre publics, et

non directement pour perfectionner l'individu. Ce n'est pas par respect de la nature humaine, ce n'est pas par bienveillance pour les individus que ces écoles ont été fondées; c'est pour assurer l'obéissance aux lois et pour prévenir dans la jeunesse des mœurs funestes à la paix et à la sûreté publiques. Tout homme, même le riche, a un intérêt à ces écoles, quoiqu'il n'ait point d'enfants; ses droits en sont mieux respectés, et les fins de la société politique sont mieux assurées, lorsque l'instruction première est départie à tous les membres de la communauté. Mais ce n'est pas pour un intérêt politique qu'on doit donner au peuple une éducation plus élevée, et que les sciences et le goût des arts doivent être répandus parmi toutes les classes. Le philanthrope désire l'élévation des masses, non pour la grandeur de l'Etat, mais pour le bien de ses semblables; ce n'est pas parce qu'ils sont des citoyens, mais parce qu'ils sont des hommes, qu'il voudrait donner au peuple une culture plus élevée. C'est même une question, si une communauté qui ferait de l'élévation intellectuelle du peuple son but principal en deviendrait plus riche. Elle aurait peut-être à sacrifier des intérêts matériels à cette élévation de tous ses membres. Nous ne pouvons donc pas obliger le riche à fonder et à maintenir des institutions coûteuses pour l'éducation univer-

sellesous prétexte de l'intérêt de l'Etat. Le principe qui justifie la levée d'impôts pour défrayer nos écoles communales, ne s'applique pas à des institutions qui cherchent quelque chose de plus noble que le bien politique. »

Le raisonnement de Channing a, au premier abord, quelque chose qui étonne, qui choquemême; on a de la peine à comprendre comment, avec son ardent désir d'élever toutes les classes en intelligence, il a pu tracer aussi sévèrement la ligne qui sépare la politique de la philanthropie privée. Ce n'est qu'après un moment de réflexion que l'on saisit sa pensée, et que l'on s'aperçoit aussi que c'était précisément ce zèle pour la grandeur morale des classes moins aisées qui lui faisait rejeter, comme pleine de danger pour leur dignité et leur liberté, une telle proposition; car, en supposant qu'elle pût être mise en pratique, on enlèverait par là au pauvre, et plus encore à l'ouvrier, toute indépendance, et l'on éteindrait en lui ce vif intérêt pour l'avancement de ses enfants, qui est le résultat des sacrifices qu'il s'impose pour leur assurer une éducation supérieure.

Channing, dans sa théorie sociale, sépare très-nettement les rôles de l'Etat et de la société. Le devoir du premier est, à ses yeux, de veiller impartialement aux droits de tous les citoyens, à ces

droits qui sont inhérents à tous les hommes, au plus riche comme au plus pauvre ; en un mot, l'attribut principal de l'Etat, c'est la justice. A la société, ou plutôt aux individus qui la composent, est dévolu le rôle plus actif de la philanthropie et de la charité, en prenant ce mot, comme il le faisait, dans son sens le plus large, le plus intelligent, le plus chrétien. Il protégeait ainsi la liberté individuelle ; car ce qu'il redoutait le plus au monde, c'était d'y porter atteinte. Il pensait que la société n'existe que pour mieux assurer le droit et la liberté de l'individu ; qu'elle manque à sa mission et commet une véritable usurpation, dès qu'elle s'attribue un droit qui n'est pas strictement et rigoureusement indispensable pour cette protection.

Channing n'était pas indifférent aux souffrances dont trop souvent l'homme paye ce don précieux de la liberté ; lutte ardente des intérêts, incertitude des existences, maux causés par l'imprévoyance et l'entraînement des passions, il n'ignorait aucune de ces misères ; mais il n'y voyait que l'effet de la responsabilité inséparable de l'idée de liberté ; et c'était dans la pratique et le plus grand développement de la liberté elle-même, et non dans sa suppression, fût-ce même au profit d'un gouvernement paternel, qu'il cherchait le remède à tous ces maux. Mais si Channing entourait d'un respect si vrai le droit et

la liberté de l'individu, soit vis-à-vis de l'Etat, soit vis-à-vis de la grande société humaine, il étendait aussi en proportion ses devoirs ; s'il ôtait des mains de l'Etat toute action philanthropique, c'était pour l'imposer de la manière la plus solennelle aux individus, et il ne cessait d'écrire et de prêcher que si, par paresse ou indifférence, ils négligeaient ces devoirs ou s'en remettaient aux soins de l'Etat, le moment d'un grand cataclysme social ne se ferait pas longtemps attendre.

Channing pensait avec raison que toute institution qui aurait un caractère purement philanthropique, serait moins bien administrée par l'Etat que par les individus ; il redoutait aussi extrêmement les effets moraux et politiques d'une pareille immixtion de l'Etat. « Mettez, disait-il dans l'écrit que nous venons de citer, à la disposition du gouvernement la richesse du pays, dans l'intention de pourvoir à une éducation supérieure et égale pour toutes les classes, à quels misérables intérêts de politique et de parti, à quels usages corrupteurs une telle puissance ne servirait-elle pas ? Une des plus mauvaises doctrines du jour, poursuit-il, c'est que le gouvernement doit régénérer la société et élever l'individu à sa véritable dignité. La vérité, c'est que le gouvernement est institué pour permettre aux hommes de vivre

en société et de faire des efforts communs, tant pour le bien général que pour le bien individuel ; mais le progrès social dépend de l'essor qui est dans le cœur de chacun de nous, et non de l'action de l'État. On peut comparer le gouvernement aux fondements et aux murs d'une fabrique, qui entourent et protègent les forces motrices, mais qui ne sont pas eux-mêmes ces forces. Il ne faut pas qu'un peuple s'en remette à son gouvernement ; il faut qu'il se fie à sa propre énergie. Un despote peut donner l'enseignement, mais non l'éducation ; il peut instruire un peuple, il ne saurait l'élever. »

Channing aurait donc voulu que ce fût l'ouvrier qui prît l'initiative de cette grande œuvre, et qu'il donnât un gage de sa sincérité en cherchant à établir à ses propres frais des institutions d'éducation supérieures à celles qui déjà existaient dans les communes. De pareilles institutions se trouveraient alors en harmonie avec ses besoins et uniraient le travail manuel à la culture intellectuelle. Un tel effort de la part de l'ouvrier ne manquerait pas d'exciter une généreuse sympathie dans le cœur des riches. Ces institutions seraient aussi mille fois mieux surveillées et administrées, elles auraient plus de vie que si elles étaient à la charge de l'État.

Cette question de l'éducation occupa constamment la pensée de Channing. Ecoles normales, écoles agricoles, écoles industrielles, réforme même des collèges et de l'Université, où il eût voulu introduire une éducation d'un caractère plus large et plus philosophique, tout fut l'objet de l'étude de cet esprit si intrépide dans la poursuite du bien. Nous devons en grande partie à son vif intérêt pour ces institutions un volume de ses sermons, qu'il publia afin de se procurer l'argent nécessaire pour aider à établir une école agricole.

En 1830, obligé par l'épuisement de ses forces de s'éloigner de nouveau de Boston, Channing alla chercher dans le doux climat des Antilles un abri contre les rigueurs de l'hiver. Là encore, nous le trouvons préoccupé des grandes questions d'organisation sociale.

« Je n'ai pas vu un seul pauvre ici, écrit-il à son ami Tuckerman ; l'esclavage et le paupérisme ne peuvent coexister. J'ai pensé qu'à ce point de vue, l'esclavage favorise le système social d'Owen ; car tous deux ont des traits qui se ressemblent. Les esclaves sont nourris d'un fonds commun, ils travaillent sur une terre commune, leurs tâches leur sont assignées par un surintendant. Les différences entre les deux systèmes sont : premièrement, que chez Owen la surintendance est aux mains d'un

comité, tandis qu'ici elle appartient au maître ; en second lieu , dans le système d'Owen tous les membres de la communauté ont une part égale, tandis qu'ici c'est le maître qui s'empare de tout. Les maux de l'esclavage sont infinis, et cependant tel est l'effet d'un travail en commun et d'un fonds commun, que la forte population de cette petite île de 25,000 âmes, sur une surface de 28 milles de long et de 6 de large, est nourrie et vêtue suffisamment pour les besoins de la santé. Ce système, tout mauvais qu'il est, exclut l'indigence ; les orphelins, les vieillards, les infirmes, qui doivent avec les enfants former un tiers de la population, sont aussi bien soignés que ceux qui travaillent.

« Je n'approuve pas les moyens qu'emploie Owen ; mais son but, qui est d'assurer le bien-être à tous les hommes au moyen d'un travail modéré, est fort à désirer. Il voudrait y arriver en absorbant la personne individuelle dans la communauté ; tandis que, de mon côté, je travaillerais au même but, en donnant plus d'importance à l'individu, en agrandissant ses capacités morales et intellectuelles. J'ai de moins en moins confiance dans les systèmes artificiels, et je n'ai guère d'espérance que dans l'extension des lumières, que dans l'énergie, le désintéressement, la sympathie et la tolé-

rance qui peu à peu gouverneront les masses.

« C'est pourquoi je vous regarde comme un laboureur très-utile dans la vigne : continuez toujours, soyez fort de corps et d'âme, et prospérez. Vous me demanderez maintenant ce que je fais. J'ai fait peu de chose, quoique je n'aie pas été paresseux. Ma pensée s'occupe sans cesse de l'état actuel du monde. Je sens qu'une ère nouvelle va s'ouvrir devant nous, ou que quelque grand développement de ce qui est aujourd'hui est proche; je ne puis en douter. Je voudrais pouvoir aider les hommes à comprendre le siècle actuel, afin qu'ils puissent coopérer avec ce qu'il a de bonnes influences et résister à ce qu'il a de mauvais; mais c'est un travail immense. »

L'individu, la société et le gouvernement étaient, on le voit, trois choses distinctes dans la pensée de Channing. Au lieu de subordonner l'individu à l'Etat, à la société et au gouvernement, il faisait de l'individu le centre de tout l'édifice social. Perfectionner l'individu, c'est-à-dire l'âme humaine, lui assurer le plus grand développement de toutes ses facultés, c'était là, aux yeux de Channing, la fin supérieure de toute organisation sociale.

S'il veillait avec jalousie sur la liberté individuelle, ce n'était assurément pas pour nourrir ni la licence, ni l'orgueil, ni l'égoïsme; c'était, au con-

traire, pour développer dans chacun le sentiment de la sainte mission donnée à l'homme et au chrétien, de respecter et d'aimer le prochain, et de travailler avec ardeur à son progrès personnel et à celui de ses frères. En remettant à la conscience de chaque homme l'accomplissement des devoirs que nous impose le christianisme envers nos semblables, et qui sont la seule garantie de toute durée et de toute grandeur dans un Etat, il assurerait à la distribution de la charité ces soins éclairés qui sont impossibles à la philanthropie officielle; il empêchait que la charité fût séparée de cet esprit de progrès toujours ingénieux à s'adapter aux nécessités nouvelles, et aussi de cet esprit d'amour qui est au simple devoir ce que le beau est au vrai.

CHAPITRE IX.

L'île de Sainte-Croix.—Lettre de Channing.—Effet que produit sur lui le spectacle de l'esclavage.—Retour de Boston.—Discours adressé à son troupeau sur l'esclavage.—Historique de la question. — État des esprits. — Garrison fonde le journal *le Libérateur*. — La Société de l'abolition. — Position isolée de Channing. — Il publie un écrit sur l'esclavage.—Exaspération des partis.—Persécution des abolitionnistes.—La liberté de la presse et du droit de réunion menacée en leurs personnes.—Channing se rallie à eux.—Il devient homme politique. — Meeting à Boston ; vues de Channing sur l'affranchissement des esclaves.—Réflexions sur cette question.—Sympathie et amitié de Clarkson pour Channing.

La petite île de Sainte-Croix, où Channing passa plusieurs mois, est une de celles que conserve encore la couronne du Danemark. Son climat et son sol, comme dans les îles avoisinantes, sont surtout propres à la culture de la canne à sucre ; aussi cette île est-elle habitée presque entièrement par des nègres esclaves, et par les agents de quelques propriétaires absents.

Le lecteur n'aura peut-être pas oublié les profondes émotions que ressentit Channing à la vue de l'esclavage, lors de son séjour dans la Virginie. Trente années d'une vie consacrée à répandre la doctrine de la liberté spirituelle de l'homme et de sa destinée infinie, devaient nécessairement l'avoir

rendu plus que jamais sensible à l'outrageante iniquité d'une institution par laquelle l'homme enlève à ses semblables cette liberté que Dieu même, en nous laissant le libre arbitre, a voulu respecter. Aussi l'âme de Channing ne tarda-t-elle pas à se soulever à la vue du triste spectacle qui l'entourait. La nature même, dans ces régions si belles et si riantes, semblait à ses yeux recouverte d'un voile épais ; et la splendeur de l'inépuisable fertilité de ces îles ne lui parlait que des maux et des crimes de l'esclavage.

Triste et ému, il écrit bientôt à un ami : « Cette île pourrait être un des lieux les plus heureux de la terre, avec son climat délicieux et son sol fertile. Le moment viendra, je l'espère, où ces pays favorisés ne seront point abandonnés à l'oppression et à la sensualité. C'est aujourd'hui dimanche, et en me promenant sur les hauteurs d'où la vue embrasse cette terre et cette mer si resplendissantes, j'ai senti combien les forfaits humains défigurent la création. J'ai senti aussi toute la bonté de la Providence, qui sait mêler le bien avec le mal. En voyant comment les esclaves des diverses plantations jouissaient de leurs loisirs, j'ai éprouvé une grande reconnaissance de l'institution du sabbat. Le spectacle de ce peuple m'émeut profondément ; quoi qu'on en dise, leur sort est déplorable. La dou-

ceur même du climat leur fait tort. Dans notre pays , l'hiver et des orages fréquents arrêtent les travaux agricoles ; mais ici il n'y a point d'hiver, et les orages sont rares, de sorte que le pauvre nègre ne cesse jamais ses labeurs depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année , si ce n'est le dimanche et les jours de fête. Dans cette île, quoique les esclaves soient bien nourris et qu'ils jouissent d'un bien-être plus grand que les laboureurs de beaucoup de pays, leur nombre décroît : preuve certaine qu'il y a quelque mal effroyable dans leur condition ; et tout en continuant de croire que les maux qui les affligent sont surtout d'une nature morale, je suis porté à penser que ce travail sans relâche contribue à les détruire. »

Channing passa l'hiver de 1830 et le printemps suivant à Sainte-Croix. Il y vivait au milieu d'une plantation, c'est-à-dire, sur une terre cultivée par des esclaves. Au pied de la terrasse de sa demeure étaient groupées les huttes des nègres. Leur propriétaire, homme de bien, avait fait faillite et hypothéqué ses terres avec ses esclaves qui, habitués à son joug humain, souffraient doublement de l'oppression de l'agent chargé de les diriger. Souvent, le cœur dévoré de rage et d'indignation, ils montaient chez Channing pour lui faire le triste récit des outrages qu'ils subissaient ; leur langue,

une espèce d'anglais fort défiguré, n'était pas facile à saisir ; quelquefois aussi le mensonge et l'exagération se mêlaient à leurs plaintes ; mais le plus souvent Channing comprenait avec douleur qu'il n'y avait pour eux ni justice ni humanité, et que tout recours des esclaves au propriétaire contre leur licencieux oppresseur leur était interdit. « Je vis, dit Channing à ce sujet, que la servitude la plus douce peut, par le changement de propriétaires, devenir le plus cruel esclavage. »

Cependant il paraît que la condition des esclaves que voyait Channing n'était point comparativement dure ; car, en écrivant à mademoiselle Roscoe, fille du philanthrope anglais, il déclare que les récits des souffrances physiques des nègres esclaves sont exagérés. Il est probable aussi qu'il se souvenait de ceux qu'il avait vus dans la Virginie, où la servitude domestique a souvent un caractère tout particulier de douceur. Il était peut-être heureux pour Channing que l'esclavage se présentât sous cette forme à ses yeux, et que sa pensée pût ainsi se concentrer sur le côté moral de cette institution. Au lieu d'être entraîné par sa sensibilité, il resta calme et tempéré, dans une cause qui devait exciter si fortement les passions et faire trembler les bases mêmes de l'Union.

Il retourna en juin 1831 à Boston, et selon son

usage il rendit compte aussitôt à son troupeau de son voyage. Il va sans dire que l'esclavage occupait presque entièrement ses pensées ; il en décrivit les malheurs avec des paroles simples et touchantes. « Rien, leur dit-il, ne peut donner une idée des maux de l'esclavage ; ces maux sont surtout moraux ; mais en agissant sur l'âme ils engendrent aussi des souffrances corporelles terribles. Autant que l'âme humaine peut être détruite, l'esclavage est son destructeur. Il est en guerre avec toutes les facultés et tous les principes élevés de notre nature, il ravale l'homme presque au niveau de la brute. L'esclave est regardé comme une propriété, et traité comme tel ; il n'a point de droits, il est assujéti à la volonté arbitraire d'un autre et perd toute idée de ce qu'il est ou devrait être. Il n'a plus le sentiment même de sa dégradation ; elle semble faire partie de son âme. Il n'a aucune raison pour exercer ses facultés ou pour s'améliorer ; car, quoi qu'il fasse, sa position est toujours la même. Il ne travaille pas en vue d'une récompense, mais parce qu'il y est forcé ; car, qu'il travaille ou non, il reçoit toujours les mêmes distributions. Sa femme et ses enfants ne dépendent en rien de lui ; ils sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire par le maître commun , de sorte que les relations les plus douces et les plus attachantes sont rompues

et que le travail n'est animé par aucune des incitations, n'est consolé par aucune des affections qui le rendent chez nous si bienfaisant.

« L'avenir pour l'esclave n'est qu'une répétition du passé ; il n'a point d'espérances ; et si à cela vous ajoutez l'ignorance dans laquelle il est élevé, vous comprendrez qu'il s'abandonne à la jouissance du moment, qu'il devienne une créature sensuelle, qu'il continue à être aussi peu prévoyant qu'un enfant, et qu'il se livre aux vices les plus grossiers. Ce sont ces dérèglements, joints quelquefois à un travail excessif, qui font décroître la population esclave ; la maladie, la faiblesse et une vieillesse prématurée lui apportent une somme affreuse de souffrances physiques. Que sous de telles influences le sentiment de la justice s'éteigne, que ceux dont les droits sont à chaque instant violés ne comprennent pas les droits d'autrui, que les esclaves se fassent du mensonge et de la fourberie une habitude, et qu'ils profitent de chaque occasion qui se présente de voler le tyran par qui ils sont volés, tout cela n'est que trop naturel ; de sorte que tous les vices anti-sociaux s'unissent en eux aux vices sensuels, et ils ne connaissent plus d'autre frein que la peur. Je vous soumets ces remarques, continue Channing, parce que je sens que nous avons à peine l'idée du mal infini attaché à l'esclavage. Je

désire ardemment éveiller en vous un sentiment plus vif sur ce sujet ; et je suis persuadé que l'expression claire et décidée d'un tel sentiment, répandue au loin, produirait de grands résultats. »

Il sera peut-être utile de jeter, ici, un coup d'œil rapide sur l'historique de cette grande question, et sur l'état des esprits au moment où Channing appelait ainsi l'attention publique sur ce mal.

Lorsque les premiers colons anglais s'établirent dans la belle et fertile Virginie, ce n'était pas tant la misère ou le manque de travail qui les poussaient à s'exiler de la patrie, que la cupidité et la soif du gain. Que ce fussent des compagnies commerciales ou de grands seigneurs qui possédassent ces terres, ils ne pouvaient les exploiter sans une population agricole. Ils appelèrent donc à grands cris des travailleurs ; l'Angleterre leur envoya premièrement ses criminels, puis ses condamnés politiques, qui devinrent ce que l'on pourrait appeler des esclaves à terme ; c'est-à-dire qu'ils étaient forcés de travailler pour des maîtres pendant un certain nombre d'années ; puis, ils devenaient libres, et quelquefois à leur tour propriétaires. On comprend que c'étaient là des laboureurs peu faciles et peu commodes. Aussi lorsqu'en 1620, un Virginien acheta un petit nombre de nègres à un capitaine de vaisseau hollandais, sentit-on bientôt

que dans cette race patiente et résignée on trouverait non-seulement tous les bras dont on aurait besoin, mais des travailleurs dociles, que leur constitution physique protégerait contre l'influence dévorante du climat. La culture par les noirs se répandit donc rapidement; et quand, en 1776, l'Amérique déclarait si fièrement au monde son indépendance et ses droits, le nombre des esclaves dépassait déjà 500,000.

La Virginie, comme on le sait, joua un grand rôle dans la lutte contre l'Angleterre; ce fut un de ses fils qui rédigea la célèbre Déclaration; et, tant par ses richesses que par le talent de ses hommes d'Etat, elle fut la puissance principale parmi les colonies. Craignant, peut-être, de l'effrayer ou de l'offenser, les législateurs de 1776, au lieu d'inscrire à côté de la déclaration de leurs propres droits la déclaration des droits du nègre, au lieu de prendre des mesures immédiates pour assurer à ceux-ci la liberté, se contentèrent d'une allusion indirecte à l'esclavage et laissèrent la question dans le vague. Ce fut en vain que plusieurs de ces hommes illustres montrèrent, par l'affranchissement de leurs propres esclaves, leurs dispositions personnelles; le nombre de ces malheureux, dans le Sud, alla toujours en augmentant. Il n'en fut pas de même dans le Nord. Là, on reconnut bientôt le crime de cette insti-

tution ; peut-être aussi s'aperçut-on de son inutilité pour le défrichement et la culture de ces pays, surtout pour toute industrie manufacturière ; et on l'abolit peu à peu. Il restait aussi au Sud bien des propriétaires dont la conscience se soulevait contre la servitude des noirs.

Comme un premier pas vers leur affranchissement, on imagina de leur créer une nouvelle patrie, et, aidé par les Etats du Nord, on forma la Société de colonisation qui devait transporter les nègres libres sur les côtes de l'Afrique. Ils y fondèrent un petit Etat, appelé la république de Liberia. Ce moyen d'abolition, déjà fort lent, parut tout à coup presque illusoire, lorsqu'on s'aperçut que les vides que pouvaient laisser quelques nègres déportés étaient aussitôt remplis par la reproduction des jeunes esclaves, dont le Maryland et la Virginie faisaient un commerce inique ; car, là, on élève des nègres, comme ailleurs on élève des animaux, pour les vendre à l'enchère sur les marchés publics.

Bientôt la question de l'esclavage se présente sous une forme nouvelle et menaçante pour la constitution même des Etats-Unis. Les éleveurs de nègres avaient, on le comprend, les raisons les plus puissantes pour préconiser et étendre l'esclavage ; les propriétaires des plantations eux-mêmes sentaient l'inconvénient du voisinage des Etats libres ; et, en

■ 1820, lorsque l'Etat de Missouri allait être admis dans la Confédération américaine, tous les Etats du Sud se coalisèrent pour forcer le congrès à le reconnaître comme Etat à esclaves, malgré certaines difficultés qu'y apportait la constitution fédérale. L'exaspération du Nord fut extrême ; cependant, on gardait encore une sorte de respect traditionnel pour la riche et brillante aristocratie du Sud ; on se promit d'être plus avisé et plus fort une autre fois. Et lorsque Channing revint à Boston de Sainte-Croix, la pensée toute remplie des maux terribles que son séjour dans cette île lui avait révélés, l'émotion du Nord s'était calmée, et il régnait dans les esprits à l'égard de l'esclavage une apathie apparente, et même une sorte de connivence secrète causée par les rapports commerciaux du Nord avec le Sud. C'est pourquoi Channing se proposait d'éveiller l'attention des âmes généreuses sur ce sujet, et, aidé par elles, de toucher, s'il était possible, le cœur des propriétaires, qui, ayant reçu l'institution de l'esclavage comme un héritage de leurs pères, pouvaient ne pas en comprendre toute l'iniquité.

Plein de respect pour les personnes, indulgent pour les planteurs, qu'il croyait encore plutôt aveuglés que criminels, ne se cachant point les difficultés extrêmes de l'émancipation, voulant plu-

tôt préparer les esclaves à recevoir le bienfait de la liberté, que les pousser à la revendiquer par eux-mêmes, ayant une horreur d'autant plus profonde de l'esclavage qu'il avait une idée plus élevée de la grandeur, de la divinité même de toute âme humaine, Channing était particulièrement propre à entreprendre cette mission délicate et éminemment chrétienne. Mais le calme n'était qu'à la surface, et bientôt Channing n'eut plus à exciter les esprits, mais à les contenir ; il ne tarda pas à s'apercevoir que d'autres, plus impétueux que lui, l'avaient devancé dans l'œuvre qu'il se proposait.

Un journal, intitulé le *Libérateur*, venait d'être fondé par un de ces esprits héroïques que les dangers et les difficultés fortifient et exaltent. Garrison, naguère ouvrier dans une imprimerie, poussé par sa haine de l'esclavage et aidé d'un ami nommé Knapp, ouvrier imprimeur comme lui, s'établit dans une petite chambre où il édita et imprima lui-même une modeste feuille, à laquelle il donna le nom de *Libérateur*. Puis les deux amis, vivant de pain et d'eau, attendirent jusqu'au jour où quelques âmes sympathiques, se prenant d'enthousiasme pour cette œuvre, formèrent la société appelée Société de l'Abolition, et dont le mot d'ordre était : Émancipation immédiate. Ce dévouement devint bientôt une passion ardente, enflammée par l'opposition féroce que

la Société de l'Abolition ne tarda pas à rencontrer sur tous les points du territoire de l'Amérique. Aristocrates, conservateurs, commerçants du Nord, joignirent leurs cris aux plaintes plus excusables des propriétaires du Midi, et accusèrent les abolitionnistes de pousser les esclaves à la révolte et au massacre.

Le *Libérateur*, devenu plus populaire et plus puissant, répondait en flétrissant non-seulement l'institution de l'esclavage, mais les propriétaires eux-mêmes, en termes amers et outrés. D'ardents apôtres de l'abolition parcouraient le pays, semant partout des brochures, des appels à l'abolition, et prêchant à qui voulait entendre la destruction immédiate de l'esclavage. Alors on vit un affreux spectacle ; on vit des masses d'hommes, mus par une sorte de frénésie, traquant et pourchassant ces trop zélés missionnaires comme autant de bêtes fauves ; dans quelques villes, les édifices où ils se réunissaient furent incendiés, et le meurtre donna le sceau du martyr à cette héroïque Société. Cependant, cette association comptait dans son sein des hommes et des femmes de la piété la plus pure ; une véritable philanthropie les animait, et une application généreuse des principes de la constitution républicaine était toute leur politique.

Channing, qui était intimement lié avec quelques

membres de cette Société, le docteur Follen entre autres, ne voulut point cependant s'y adjoindre ; sans parler de son antipathie pour toute grande association, il reprochait aux chefs de celle-ci leur propagande d'une émancipation immédiate, leur défaut de jugement, leur passion et même leur injustice envers les propriétaires d'esclaves ; il souffrait de voir une cause à laquelle il était si attaché, compromise par des exagérations et des impatiences que ne pouvaient excuser les plus louables intentions. Ce fut peut-être le moment le plus difficile de sa vie. Accusé de froideur par les abolitionnistes, qui attribuaient sa réserve à la crainte de compromettre sa popularité ; en butte aussi aux reproches de ses amis de Federal-Street, indignés que leur pasteur s'occupât de l'esclavage, qui était à leurs yeux, comme aux yeux de toute la société élégante de Boston, un sujet vulgaire et de mauvais goût, Channing resta isolé, et fut l'objet des accusations de tous les partis. Ce ne dût pas être une médiocre épreuve à un cœur aussi sensible que le sien, de se voir ainsi attaqué et faussement accusé par ceux dont il avait été, pendant tant d'années, le ministre aimé et vénéré ; mais fort du sentiment du devoir, il persista tranquillement dans sa voie, et se dévoua de plus en plus à la cause des nègres.

En 1835, voyant que l'anarchie des opinions était à son comble, il crut devoir rappeler les esprits aux grands principes qu'on paraissait avoir oubliés dans la lutte des passions. Il composa donc et publia son écrit sur l'Esclavage, l'œuvre peut-être la plus remarquable que sa plume ait produite. Là, dans quelques chapitres admirables de clarté, il expose, avec ce calme et cette sérénité qui ne lui firent jamais défaut, les droits naturels de l'homme, et le crime et les maux de l'esclavage ; puis, touchant légèrement quelques-unes des mesures qui faciliteraient l'émancipation graduelle des esclaves, il s'adresse aux abolitionnistes, et leur montre comment ils nuisaient par leur zèle aveugle à une cause qui pourrait être bien mieux servie par les moyens tout évangéliques de la justice et de la douceur. Ce fut assez pour attirer sur lui, tout à la fois, les sarcasmes du *Libérateur*, les reproches des abolitionnistes et la colère des propriétaires du Sud. Le livre proscrit par les Etats du Sud, et que les libraires mêmes de la ville de Washington n'osaient pas vendre publiquement, fut cependant lu avec avidité ; et Channing, dans plusieurs de ses lettres, exprime sa reconnaissance de l'attention que le public donna à sa parole.

Ce fut vers cette époque que la population de

Boston, à la fois dévote et marchande, préférant la politique du laisser-faire, et trouvant qu'il valait mieux confier au temps le soin d'émanciper les esclaves que d'effrayer leurs propriétaires, de plus redoutant extrêmement l'exaspération des États du Midi et le cri de la dissolution de l'Union, voulut témoigner de sa sympathie pour le Sud, en convoquant un meeting qui devait flétrir les abolitionnistes. Enhardis par un pareil acte, les présidents des divers États du Sud écrivirent à la législature de l'Etat de Massachussets, demandant qu'elle rendît des lois pour empêcher les abolitionnistes de se réunir et de publier leurs écrits. Ceux-ci réclamèrent le droit d'être entendus devant le Sénat. Leur pétition ayant été admise, les chefs, parmi lesquels se trouvaient Garrison, le fougueux rédacteur du *Libérateur*, se rendirent devant un comité fort hostile, pour exposer leurs griefs. Ils attendaient l'ouverture de la séance, quand tout à coup apparut au milieu d'eux la souffrante et pâle figure de Channing. Un murmure prolongé courut dans la salle, lorsqu'on le vit s'avancer la main tendue vers Garrison ; puis, la séance étant ouverte, il s'assit derrière le banc des abolitionnistes, et les aida, pendant plusieurs jours que dura le débat, de ses notes et de ses conseils. La victoire resta aux abolitionnistes ; mais, pendant quelques jours les

amis de la liberté de la presse et de la parole purent craindre qu'on ne portât des lois qui feraient violence à ce principe. C'était cette crainte qui avait poussé Channing à paraître dans les rangs d'une Société dont il s'était toujours tenu éloigné.

On peut dire qu'il devint, dès ce moment, un homme politique. C'était bien malgré lui, car il était convaincu que la question de l'abolition de l'esclavage devait rester dans le domaine purement moral, et que plus la politique serait mêlée à ces questions, plus aussi elles seraient envenimées, et plus la cause serait affaiblie. Aussi, lorsque les abolitionnistes firent présenter au congrès leur pétition contre l'esclavage, Channing les blâma-t-il ; il écrivit dans une lettre à ce sujet : « Le plus grand obstacle, dans le Nord, aux progrès de l'opinion contre l'esclavage, c'est la crainte de la dissolution de l'Union, et cette crainte se fortifie par le spectacle de l'agitation que cause dans le sein du congrès tout débat sur cette question. Je crois qu'il n'y a que des influences morales et religieuses qui puissent toucher efficacement à ce mal, et je crains que ces influences ne soient affaiblies en portant la question de l'abolition devant la législature. »

Mais, malgré ce désir de Channing de s'abstenir de toute action politique, les événements ne lui permirent pas cette réserve. En 1837, il fut de nou-

veau appelé à paraître devant le public comme écrivain politique, et à remplir ce qu'il regardait comme un devoir solennel. Il s'agissait de faire connaître et de flétrir les menées que faisait le Sud pour obtenir la possession d'une contrée appartenant au Mexique, appelée le Texas.

Le Mexique avait autrefois permis à une colonie d'Américains de s'y établir; peu à peu cette colonie s'agrandissant conspira, avec les États du Sud, pour en chasser les Mexicains dans le but de faire déclarer le Texas indépendant et de l'admettre ensuite dans la confédération des États-Unis. Les États du Sud y voyaient un grand accroissement de richesses, le trafic des esclaves et des voix de plus au congrès. Au Nord même, cette folle ambition d'extension territoriale, qui semble devoir être l'éternel écueil des peuples et des gouvernements, disposait les populations à favoriser l'annexion du Texas aux États-Unis.

Channing, qui croyait que ce qui est inique et criminel pour un individu ne l'est pas moins pour un État, attendait que quelque voix puissante fit vibrer les cœurs de ceux qui voulaient garder leur chère république sans tache et sans souillure. Mais cette voix ne se fit point entendre; d'un côté, la peur de se compromettre pour les prochaines élections; de l'autre, la difficulté

d'arracher les esprits aux sophismes de la politique, tenaient dans le silence ceux qui eussent été capables d'éclairer les populations. Channing donc, voyant le congrès prêt à se réunir, et redoutant ce qu'il regardait comme un déshonneur pour son pays, écrivit et publia une lettre adressée à M. Clay, homme d'État célèbre, pour faire voir le crime d'un pareil acte, ainsi que les dangers et les châtimens inévitables qu'encourraient les États par suite de la reconnaissance de l'indépendance du Texas. Sa lettre fut écoutée; l'honnête homme, parlant courageusement et dévoilant toutes les menées, imposa la réflexion et commanda la pudeur. L'accomplissement de cet acte funeste fut retardé pour un temps; la mort seule épargna à Channing la douleur de voir son pays entrer dans une politique de conquête dont il prévoyait tous les dangers, et dont il avait signalé l'immoralité. L'annexion du Texas eut lieu en 1845, trois ans après sa mort.

Nous avons vu Channing se rallier au parti des abolitionnistes, lorsque ce parti représentait la liberté de la presse et du droit de réunion. La victoire venait d'être remportée à la législature; mais elle était loin d'être assurée dans l'esprit public, et Channing dut encore une fois quitter la vie douce et tranquille qu'il menait à Newport, pour combattre

de nouveau en faveur de principes qu'il regardait comme sacrés.

Cette même année de 1837, l'éditeur d'un journal abolitionniste, dans l'Illinois, fut massacré par la populace, et sa presse détruite. Channing pensa que le moment était venu pour la ville de Boston de repousser, par une manifestation publique, toute solidarité avec un parti dont quelques membres avaient pu se souiller d'un tel crime. Une pétition, portant en tête le nom de Channing, fût présentée aux autorités de la ville pour que la grande salle de réunion, appelée Faneuil-Hall, fut mise à la disposition des signataires. Les autorités refusèrent, alléguant la crainte d'une agitation populaire. Channing fit sentir aussitôt avec l'éloquence du cœur, dans une lettre publiée par le journal de Boston, la honte qu'un pareil refus attirait sur la ville. Les autorités, ébranlées dans leur résolution, se rendirent à une seconde pétition; et le 8 décembre, cinq mille personnes s'assemblèrent dans cet endroit si cher aux habitants et célèbre dans leurs annales sous le nom de Berceau de la liberté.

Ce fut Channing qui dut le premier prendre la parole devant cette immense assemblée, pour exposer le but de leur réunion. « Je sais, dit-il, qu'il y a des hommes qui prétendront que ce n'est pas ici ma place, que ma voix ne devrait

se faire entendre que dans les saints temples de la religion. Quoi donc ! n'y a-t-il rien de sacré dans ce lieu ? N'y avait-il rien de saint dans le cœur de nos pères quand, sous cette voûte, ils invoquaient la bénédiction de Dieu sur leurs luttes pour la liberté ? Il n'y a pas de lieu que de saintes actions ne sanctifient. Rien, rien au monde ne me tenterait de venir ici pour me mêler aux luttes des partis ; mais quand une haute question d'humanité et de justice doit y être discutée, quand un grand nombre de mes concitoyens s'y réunissent pour protester contre la violence et le meurtre, et pour défendre les lois et la liberté de la presse, je sens que ma place est ici. J'ai la conscience que j'agis comme il sied à un homme, à un citoyen, à un chrétien. » Les résolutions qui furent votées à la fin de la réunion étaient rédigées par Channing ; tout en témoignant d'un grand esprit de conciliation, ces résolutions montraient combien étaient immenses les périls qui menaçaient les institutions si chères aux Américains, par suite des attaques continuelles dirigées contre la liberté de la parole et la liberté de la presse ; libertés qui étaient la source même de la force et de la grandeur de la république des États-Unis.

Le rapprochement entre Channing et les abolitionnistes ne se borna pas à la question des

libertés civiles. Il y avait entre lui et eux de trop grands rapports d'opinion et de sentiments, pour ne pas produire à la longue une fusion plus complète. Channing-lui-même s'animait à la lutte, et, dans ses derniers écrits, on sent non-seulement l'apôtre des droits naturels du nègre, mais aussi le philanthrope ému de leurs souffrances, le moraliste, et enfin le politique convaincu et prévoyant. Avec sa charité et sa foi dans les principes de vertu et de justice, il avait cru au commencement du débat qu'il suffirait d'exposer fidèlement et sans passion le crime de l'esclavage, pour éveiller chez les propriétaires eux-mêmes le désir de concourir à l'abolition. Il modifia un peu cette opinion ; et, lorsqu'il crut apercevoir que les calculs d'argent, que la crainte des pertes pécuniaires étaient le secret de l'opposition violente des hommes du Sud, son indignation prit le dessus. Mais ce ne fut que pour un moment, et il continua toujours à espérer que le grand mouvement en faveur de l'abolition commencerait du côté des propriétaires. Il écrivit, en 1842, à ce sujet, une lettre qui caractérise fort bien son esprit juste et méditatif. « Il est évident, dit-il à un ami, que vous avez trouvé plus de sympathie parmi les propriétaires d'esclaves qu'on n'aurait pu le croire ; et c'est là une leçon utile. Les ennemis de l'esclavage ont été trop portés à



donner toute leur sympathie à l'esclave et à refuser au maître tout sentiment humain. Je ne suis jamais tombé dans cette erreur. Ce qui m'en a préservé en grande partie, c'est la profonde impression qu'ont faite sur moi, depuis de longues années, les contradictions du cœur et de l'esprit humain : tantôt je vois un étrange mélange de grandeur et de petitesse dans le même individu, tantôt une horrible union de sentiments et d'actions féroces avec une tendre sensibilité. Rien peut-être dans l'histoire ne m'a plus frappé que les forfaits des hommes vertueux ; de sorte que, malgré ma conviction profonde du crime de l'esclavage, je n'ai éprouvé aucune difficulté à garder un sentiment de bienveillance et même de respect envers les propriétaires, quels que soient leurs torts. »

Channing avait de plus la ferme persuasion qu'il n'y avait que les propriétaires eux-mêmes qui pussent entreprendre l'œuvre de l'émancipation. Il pensait, avec raison, que le nègre, affranchi par une main étrangère, ignorant, abruti, incapable de se conduire, brûlant peut-être de se livrer à la vengeance, deviendrait un objet de terreur pour les autres, et que sa liberté ne serait pour lui-même qu'une cause de souffrance. Mais, d'un autre côté, il était convaincu aussi que, si les propriétaires tardaient à accomplir cette œuvre de justice et de réparation,

le moment viendrait non-seulement de la dissolution de l'Union, mais peut-être d'une horrible guerre sociale, dans laquelle seraient forcément entraînés les États du Nord. On frémit, lorsqu'on songe que déjà, lors de la déclaration de l'indépendance américaine, quand il n'y avait encore que quelques milliers de nègres, leur affranchissement présentait de si grandes difficultés. Quels en doivent être les dangers et les obstacles, aujourd'hui que les esclaves se comptent par millions, et que, dans quelques parties du territoire, ils composent la moitié de la population entière !

On a souvent répété cet étrange sophisme de l'exemple de la Virginie, qui, en 1776, fut l'État le plus fier et le plus résolu dans la revendication de ses droits, et on en conclut que l'esclavage est favorable à l'esprit de liberté chez les possesseurs d'esclaves. Channing accable cet argument de tout le poids de son ironie : « La liberté, s'écrie-t-il, avec un esclave pour piédestal et une chaîne à la main, c'est là une image qui révolte et nos intelligences et nos cœurs ; on ne peut imaginer une doctrine plus blessante, plus insultante. »

L'effet de l'esclavage sur les mœurs des blancs ne lui échappait pas davantage, et il en signala avec vigueur la fatale influence. Il n'est que trop vrai que l'esclave se venge de ses maîtres en les

corrompant ; c'est là un moyen d'émancipation qui ne manquera pas plus à l'Amérique qu'il n'a manqué à l'antiquité, car les lois de la Providence le veulent ainsi. Déjà cette iniquité porte ses fruits, et en envenimant tous les grands débats politiques qui sont, on le sait, la vie quotidienne du citoyen américain, elle engendre, même dans les États du Nord, un esprit de haine, de passion et de défiance hostile à tout progrès et à tout gouvernement calme et éclairé.

Le profond intérêt de Channing pour l'affranchissement des esclaves le porta plusieurs fois encore à prendre la plume, pour éclairer les consciences sur des questions qui touchaient de près aux institutions du Midi. Un de ces écrits, celui sur l'émancipation des nègres dans les colonies anglaises, fut reproduit en Angleterre par milliers d'exemplaires, et lui valut une lettre de remerciements du vénérable Clarkson, apôtre de la même cause, qui, dans son enthousiasme et sa naïve confiance, lui envoya, comme preuve de son amitié, une boucle de ses cheveux. L'acte par lequel l'Angleterre abolit l'esclavage dans ses possessions ajouta encore à la force de l'enthousiasme de Channing pour une cause qui passionnait déjà son âme ; et le dernier sermon qu'il prêcha, deux mois avant sa mort, célébrait l'anniversaire de cet affranchissement

avec des paroles pathétiques et pleines d'espérance.

L'Amérique est bien loin de nous sans doute, quoique la rapidité de nos communications nous en rapproche de plus en plus. Mais la Grèce, mais Rome antique ne nous sont-elles pas encore beaucoup plus étrangères ? Et cependant, avec quelle ardeur ne cherchons-nous pas dans leurs annales ces grands enseignements qu'y a tracés le doigt de la Providence ? Pourquoi dédaignerions-nous les leçons vivantes, palpitantes, que nous offre l'Amérique ? Entendez la voix de ses hommes les plus illustres : c'est Washington, Franklin, Jefferson, qui nous disent que ce ne sont pas d'éloquentes paroles ou de solennelles déclarations qui peuvent assurer l'avenir, la gloire et le bonheur d'une nation, si ses actes ne sont pas tous fondés sur la vérité et la justice éternelles. C'est eux qui nous disent encore : Ne transigez jamais avec le mal ; ayez le courage de l'attaquer en face pour en extirper jusqu'aux racines. Il fut un temps où, avec un peu d'énergie et quelques sacrifices, l'Amérique aurait pu se délivrer de cette gangrène de l'esclavage, qui la gagne tous les jours et l'envahit si fatalement. Elle a hésité, elle a voulu ignorer le mal ; et, aujourd'hui qu'il se manifeste à elle dans toute sa terrible réalité, elle voudrait y remédier, mais il est peut-être trop tard.

Ecoutez, peuples d'Europe, continuent ces grands

hommes ; recueillez-vous jusqu'au fond de vos âmes , et si vous trouvez que, vous aussi, vous couchez dans votre sein des maux que vous n'osez pas sonder ; si vous aussi vous n'avez pas le courage d'ouvrir les yeux sur ces milliers d'âmes humaines perdues au milieu de vous dans l'ignorance, la misère et le vice ; si, méconnaissant quelle sainte et grande chose est la liberté, vous négligez de vous y préparer par l'éducation , par le respect d'autrui, par le sentiment profond de votre dignité morale ; et si, confiants dans vos richesses, dans votre industrie, dans vos forces physiques, vous détournez vos regards des maux qui minent secrètement cette apparente prospérité, alors ne nous accusez pas ; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, et tremblez de subir la responsabilité de votre imprévoyance et de votre indifférence.

CHAPITRE X.

Craintes qu'inspiraient à Channing les grandes associations. —
Extrait d'un écrit à ce sujet. — Son amour de la liberté. —
défend des catholiques contre l'émeute. — Procès d'un journa-
liste athée. — Condamnation. — Channing signe une protestation
contre ce jugement. — Amères attaques qu'il s'attire.

Dans le récit que nous venons de terminer, nous
avons parlé de la crainte qu'inspiraient à Channing
les grandes associations, même celles qui ont pour
but d'opérer un bien moral. Ces vastes associa-
tions sont entrées dans les mœurs, non-seulement
des populations des États-Unis, mais aussi dans cel-
les de l'Angleterre ; elles semblent être, d'ailleurs,
la conséquence des institutions démocratiques de
ces deux pays, de la liberté de réunion, de la li-
berté de la presse, et des facilités qu'apporte la civi-
lisation pour répandre, à un moment donné, dans
tout un pays, des sentiments destinés à préparer
une action commune. Il ne sera donc pas sans inté-
rêt peut-être de rechercher pourquoi Channing

séparait sur ce point de ses compatriotes, et pour-
quoi il croyait voir dans ces associations des insti-
tutions dangereuses à la liberté.

« Le principe de l'association, dit Channing dans un écrit composé tout exprès, est digne de l'attention même du philosophe qui cherche seulement à pénétrer les éléments constitutifs des sociétés ; mais il est particulièrement intéressant pour le philanthrope et pour le chrétien ; car c'est une puissance immense, qui doit agir pour le bien ou pour le mal, avec une force et une étendue que nul homme ne peut calculer. Quiconque connaît la nature humaine sait l'effet de l'enthousiasme au sein des masses ; quand cet enthousiasme est excité et prolongé à dessein, il détruit la réflexion et l'empire de soi ; l'individu s'absorbe dans la masse , et il est emporté comme par un tourbillon. Toutes les prérogatives de notre nature morale, l'étincelle même de la divinité qui est dans nos âmes, s'effacent sous la servitude à laquelle les grandes réunions sont réduites par la double tyrannie de la passion et de la foule. Dans les associations nombreuses , ce sont toujours quelques hommes qui gouvernent et agissent ; et si ces associations sont établies pour un objet sur lequel il y a division d'intérêts ou d'opinions, il ne tardera pas à s'élever des conflits, que les chefs exploiteront pour exciter dans les masses

des passions violentes et prendre sur elles un ascendant dangereux. Telle association, répandue sur tous les points du territoire, et cependant étroitement unie par les liens de parti, peut devenir, dans les mains d'hommes ambitieux et habiles, un moyen de faire entendre au loin leur voix et d'imposer leurs idées ; que s'ils y trouvent aussi de grandes ressources d'argent, ils peuvent réunir ainsi une multiplicité d'instruments divers de domination, et, en y ajoutant la menace et l'appel aux intérêts, parvenir à faire taire toute opposition.

« Nous craignons donc que dans ce pays, à l'aide de vastes associations, il ne se propage des influences hostiles à l'esprit de notre république ; à moins qu'elles ne soient surveillées avec jalousie, elles porteraient atteinte à la liberté de la pensée, de la parole et de la presse. Je suis persuadé qu'en multipliant habilement des associations dont les objets paraîtraient divers, mais qui, en réalité, obéiraient aux mêmes chefs, on parviendrait à organiser, dans un pays libre, contre des opinions et des partis impopulaires, une persécution tout aussi cruelle que celle qui pourrait exister sous un gouvernement despotique. De là vient la nécessité de s'opposer à toute association qui cherche à établir son pouvoir par la force numérique ; car cette force crée des tyrans

tout aussi sûrement que pourraient le faire des armées permanentes. Il faut donc les combattre dans toutes les hypothèses. Que leurs opinions soient bonnes ou qu'elles soient mauvaises, jamais les croyances ne doivent être réduites au silence par de tels moyens. Le meilleur but ne saurait légitimer d'aussi dangereux instruments. »

Ces paroles, qui, au premier abord, paraissent trop absolues, se trouvent, dans l'écrit de Channing, tempérées par d'autres réflexions sur les occasions et sur les sujets qui peuvent justifier et même exiger l'intervention du principe d'association. De plus, il faut se rappeler quelle action puissante ont sur la société américaine les brigues électorales et l'appât des grandes fonctions publiques. Qui ne sent combien ces circonstances tendent à faire de certaines associations un instrument politique, sous le masque de la philanthropie ? Mais ce qu'il nous importe de remarquer dans ces observations de Channing, c'est la constance de sa foi dans la sainteté du principe de la liberté individuelle, sentiment qui le faisait veiller d'un œil jaloux sur tout ce qui pouvait y porter la moindre atteinte. Animé par cette foi, nous le trouvons sur la brèche à chaque événement de quelque importance, flétrissant les violences, soutenant les cœurs découragés, et s'efforçant d'éclairer

les esprits sur les véritables devoirs du citoyen. Jamais le sophisme n'obscurcit un seul moment son esprit ; jamais la crainte, la bigoterie, ni même l'enthousiasme ne l'égarèrent hors des voies de la justice, et ne lui font oublier son culte pour la vraie liberté. C'est que ce culte était fondé sur des principes raisonnés, et avait sa racine dans la religion même. Chez Channing, la foi dans la liberté n'était ni un souvenir de ses études classiques, ni une tradition de ses ancêtres, ce n'était même pas un généreux instinct ; c'était un sentiment réfléchi, que ni les excès de la licence, ni les bienfaits momentanés du despotisme ne pouvaient ébranler. Dans sa pensée, tout à la fois philosophique et religieuse, la liberté était le droit divin de l'homme. Dieu eût pu faire l'homme vertueux ; il l'a créé sujet aux bonnes et aux mauvaises passions. Dieu eût pu faire l'homme heureux ; il a voulu qu'il dût son bonheur à ses propres efforts. Dieu eût pu révéler le christianisme de telle manière qu'il eût été impossible à l'homme de n'y croire pas ; mais il a respecté à ce point la liberté humaine, qu'il a voulu que la vérité même fût adoptée par le libre effort de sa volonté et de sa raison. Tout en nous livrant cependant à notre libre arbitre, Dieu nous dit, dans l'Évangile : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Dieu veut donc que

l'homme se perfectionne , et il veut que ce progrès soit le fruit de la liberté et du triomphe de l'homme sur ses passions et sur le monde extérieur.

On comprend quelle force et quelle unité une telle croyance a dû communiquer à la pensée et à la vie de Channing ; son cœur l'embrassa avec cette passion qu'il est donné aux seules vérités abstraites d'éveiller dans l'homme. Cette idée et ce sentiment, constamment présents à son esprit, étaient comme une lumière éclatante qui rayonnait sur toutes les questions, et qui élevait Channing bien au-dessus des agitations du jour. Aussi, lorsqu'en 1834, une foule insensée brûla un couvent catholique établi sur le mont Bénédicte, il reparut en chaire pour flétrir avec des paroles sévères un acte aussi odieux : « Quelques personnes, dit-il, se consolent d'un tel outrage , parce qu'il est dirigé contre une secte impopulaire, parce qu'il aurait fait crouler une des forteresses du papisme. On convient qu'une émeute est chose dangereuse ; mais, dit-on, elle a fait du bien dans cette circonstance , en détruisant ce monument détesté du romanisme. Ce langage est aussi indigne qu'erroné, et mérite d'être blâmé tout autant que l'émeute elle-même. On n'a fait aucun bien ; et le mal qui en résulte est le plus grand qui puisse humilier un peuple. Non , il n'est pas bon qu'un couvent ait été brûlé ; mieux

vaut que vingt couvents s'élèvent, que d'en voir un seul détruit par la force. On se flatte que le catholicisme en aura reçu un échec ; moi , j'espère que non ; mieux vaut qu'il triomphe, que d'être ainsi vaincu. L'expérience nous apprend que la persécution fortifie les sectes religieuses. Puisse cette expérience ne pas nous être épargnée à nous-mêmes ! puissent les persécuteurs apprendre, par une déception infaillible, qu'ils préparent leur propre ruine, et que les armes dont ils se servent se retourneront contre eux-mêmes ! »

Ce ne fut pas la seule occasion où l'on vit Channing braver l'impopularité et les reproches pour défendre la liberté religieuse, soit qu'il la vît menacée pour son propre parti, ou qu'elle le fût pour ceux qui professaient des croyances et des opinions opposées aux siennes, quelque antipathie qu'il éprouvât pour ces croyances.

En 1833, il existait à Boston un journal intitulé *l'Investigateur*, dont le but prétendu était le libre examen, mais qui, peu à peu, avait fini par afficher une incrédulité cynique. L'éditeur de ce journal fut cité devant les tribunaux sur une accusation de blasphème, pour avoir publié trois articles : l'un, comprenant un extrait obscène de Voltaire, au sujet de la naissance miraculeuse du Christ ; un deuxième, qui déclarait la prière une chose

absurde; et enfin, un troisième, qui contenait une lettre dans laquelle l'auteur déclarait qu'il ne croyait pas à l'existence d'un Dieu, que Dieu et ses attributs moraux n'étaient qu'une création chimérique de l'imagination. Quelques difficultés légales arrêtaient le procès sur les deux premiers points; mais l'éditeur, se reconnaissant l'auteur de la lettre, fut condamné à trois mois de prison, le juge ayant déclaré que « nier Dieu constituait une violation de la loi. »

Le jugement ne fut pas plus tôt rendu, que quelques personnes s'émurent de ce qu'un citoyen se trouvait ainsi condamné par la loi pénale, pour l'expression d'une opinion religieuse. Channing fut consulté, et lorsqu'on lui montra que la condamnation ne portait pas sur les articles obscènes et blasphématoires, mais qu'elle était motivée par le troisième article, qui exprimait seulement une opinion, il n'hésita pas à inscrire son nom en tête d'une pétition adressée au gouverneur de l'État de Massachusetts, demandant la remise de la peine infligée à l'éditeur du journal. Les motifs invoqués par les pétitionnaires furent : Que la condamnation était contraire à l'esprit du temps, ainsi qu'aux droits civils et religieux garantis aux citoyens de la république; que la liberté de la parole et de la presse est le grand instrument des progrès humains, et que la législation

ne doit jamais y porter atteinte , à moins qu'elle ne menace les droits d'autrui ou ne pousse au crime; que s'il était permis d'infliger des peines pour de simples opinions, il y aurait peu d'opinions qui ne fussent, aux yeux des partis, un danger pour l'État; que la religion n'avait nul besoin d'un tel soutien. La pétition se terminait en exposant le danger des procès contre la libre manifestation des opinions, et elle exprimait la sollicitude avec laquelle les pétitionnaires veillaient à l'honneur de la république, compromis par un zèle inintelligent.

La pétition fut rejetée par le gouverneur et son conseil ; mais l'effet moral n'en fut pas moins grand, et celui qui nous raconte cet épisode ajoute que c'est probablement la dernière fois qu'on entendra parler , dans l'État de Massachussets , de procès contre un athée.

Le lecteur devinera quelles attaques amères dut s'attirer Channing par cette démarche; mais sa grande âme ne ressentit que l'émotion d'une indulgente pitié pour ceux qui avaient si peu de foi dans leurs principes, et qui comprenaient si peu la nouvelle vie que le Christ nous a apportée.

« Je m'attendais, écrit-il à un ami, qu'on crierait au scandale ; c'est pourquoi je n'en suis point ému. Dans de telles occasions, je sens que le seul mal que puisse me faire un homme, c'est de diminuer

l'amour que je lui porte, c'est d'éveiller en moi de pénibles pensées. Il m'est doux de sentir que je puis soutenir les reproches sans en vouloir à celui qui me les adresse. J'ai, il me semble, une compassion de plus en plus profonde pour cette portion de la société à laquelle il est de mon devoir de résister. Je vois combien leurs yeux sont fermés à la dignité de l'âme humaine, et je serais heureux de dépenser ma vie pour les éclairer. Quant à la faveur des hommes, je sens qu'il ne faut pas y penser. Si je comprends bien le christianisme, il est si opposé à la société telle qu'elle est aujourd'hui, qu'on ne peut le suivre et agir selon ses préceptes sans scandale. Ce défaut d'esprit chrétien, de cet esprit du Christ envers nos semblables, est quelque chose de triste. C'est de cet esprit que je voudrais pouvoir inonder mon cœur.»

CHAPITRE XI.

Réflexions sur la vie de Channing. — Son impartialité, sa tolérance, sa piété. — Influence de la nature sur son esprit. — Ses étés à Newport. — Sa biographie écrite par son neveu. — Détails de sa vie intime. — Récit de mademoiselle Martineau. — Passion de Channing pour les scènes de la nature. — Sa conversation. — Ce qu'en dit le docteur Dewey, sa grande activité intellectuelle. — Son désir d'écrire un ouvrage sur l'homme. — Ses œuvres. — Sa correspondance intime.

Nous avons suivi Channing à travers les rudes épreuves de la vie publique. Nous l'avons vu intervenir dans la polémique religieuse de son temps pour revendiquer les droits de la raison humaine et assurer à ses concitoyens la liberté de croyance. Nous l'avons vu, dans son désir d'élever les questions politiques jusqu'à la hauteur de la morale éternelle, braver l'impopularité et les froideurs de ses amis mêmes. Nous l'avons vu plaider la cause des esclaves, en même temps qu'il protégeait leurs maîtres contre les outrages des abolitionnistes. Nous l'avons vu, comme gage suprême de la sincérité de son respect pour la liberté des opinions, inscrire son nom en tête d'une pétition en faveur d'un

homme qui, dans ses écrits, avait foulé aux pieds tout ce qu'il y avait pour Channing de plus sacré. Nous l'avons vu, enfin, toujours plein de la grandeur de son ministère, et pénétré d'une foi vive au christianisme, comme à la seule religion capable de sauver les sociétés modernes et d'aider l'homme à s'élever vers la perfection divine.

Il aimait tendrement cette religion ; il sentait avec douleur combien l'ignorance, la superstition, les passions des hommes, voilent sa beauté aux yeux même des plus vertueux. Il voyait, avec une tristesse infinie, l'état de dégradation morale du monde, et cependant pas un mot d'amertume ni d'impatience ne lui échappe ; pas une seule fois l'intolérance ne trouble son ardeur chrétienne ; jamais le découragement n'ébranle un seul moment sa foi dans la haute destinée de l'homme ; toujours intrépide, ardent et croyant, il est en même temps toujours compatissant, serein, plein de patience et de respect pour les opinions d'autrui.

Comment expliquer cette union de qualités en apparence si opposées ? Sans nul doute, la religion chrétienne était le soutien et l'aliment de cette nature si éminemment spirituelle, si noblement impartiale ; mais cette religion ne lui parlait avec une telle autorité, que parce qu'il la sentait en harmonie avec sa propre raison et ses plus hautes aspira-

tions. Avant d'écouter la parole du Christ, il avait entendu celle de la nature qui lui révélait par ses mille voix la toute-puissance, la bonté suprême et la sagesse infinie de Dieu. Sur le rivage de son île natale, au mugissement des flots de l'Atlantique, au majestueux fracas des tempêtes, il avait senti s'agiter en lui des émotions que la prière et les louanges de Dieu pouvaient seules soulager.

Channing aimait à se rappeler et à reconnaître en lui ce travail intérieur, ce premier développement de son âme sous l'influence des scènes sublimes ou gracieuses de la création ; et quelques années avant sa mort, dans un sermon prononcé à Rhode-Island , il remerciait Dieu de l'avoir fait naître dans cette île délicieuse. « Rarement, disait-il, je reviens sur cette plage sans penser au travail qui s'opérait en moi, en face de ce beau spectacle, au bruit de ces vagues. Aucun lieu sur la terre n'a eu sur moi autant de puissance que ce rivage aimé. Là, au milieu de la tempête, j'élevais mes louanges vers le ciel ; là, pénétré de reconnaissance et ravi d'enthousiasme pour la beauté de la nature, je m'épanchais en larmes et en humbles confessions ; là, sympathisant avec les forces qui m'entouraient, je sentis aussi quelle force était en moi-même. » Ces paroles contiennent l'explication que nous cherchions. Il était facile à Channing de re-

connaître les droits de la raison et de la conscience, et de respecter les révélations intimes de l'âme, après avoir senti lui-même au plus haut degré leur spontanéité et leur puissance.

Sa vive et exquise sensibilité pour les charmes de la nature lui fut toute sa vie une source intarissable de bonheur. Ses lettres, ses notes intimes débordent à exprimer ses jouissances et les actions de grâce qu'il en reportait vers Dieu. « Il me semble, disait-il quelquefois, que plus je vis, et plus j'aime la vie ; l'existence serait encore un bienfait, ne fût-ce que pour voir ce ciel et cette terre ; la nature a toujours été pour moi une vraie amie ; elle me donne plus que du plaisir, elle m'inspire une joie profonde et solennelle. Au milieu des hommes, je me sens souvent étranger ; mais je suis chez moi, lorsque les montagnes, les vallées, les rivières m'entourent... Je vois venir chaque jour avec une nouvelle reconnaissance ; je m'étonne presque de moi-même, quand je pense au plaisir que me donne ce soleil levant que j'ai vu tant de fois. Cette sainte lumière du ciel, comme elle m'est chère ! Cette terre que je foule depuis tant d'années, avec quelle affection je la contemple ! Il n'y a qu'un instant, je regardais la pelouse qui est devant ma maison avec son émail de rosée qui fait mieux ressortir l'ombre des arbres,

et j'ai éprouvé une émotion plus vive peut-être que je n'en ai jamais ressentie dans ma jeunesse. Je n'aime pas que les anciens aient appelé cette terre notre mère; elle est si fraîche, si jeune, si pleine de vie et de joie! Je crois, il est vrai, à un autre monde plus splendide que celui-ci; mais celui-ci, ma première demeure familière, m'est très-cher, et je ne puis penser sans regret à quitter son soleil, son ciel, son océan, ses champs.»

De tous les lieux, de tous les pays, celui que Channing affectionnait le plus, c'était sa chère Rhode-Island. Ce fut donc avec joie qu'il accepta la proposition de sa belle-mère, madame Gibbs, de venir passer une partie de l'année dans sa campagne, près de Newport. A mesure que la santé de Channing s'affaiblissait, il habita de plus en plus fréquemment ces lieux, dont il gardait un si pieux souvenir, et pendant les dernières années de sa vie, il y passa ses étés. Suivons-le dans cette retraite, au milieu des scènes de la vie privée où ses amis aiment à le dépeindre.

C'est surtout à son neveu que nous devons de nombreux détails sur l'intérieur de Channing. Cet excellent homme, fils de François, le frère bien-aimé de Channing, est aujourd'hui lui-même un des prédicateurs célèbres de l'Amérique, et un des plus ardents apôtres de l'abolition. Animé

d'un tendre respect pour la mémoire de son oncle, il a enregistré avec une sorte de piété filiale tout ce qui pouvait le faire revivre dans le souvenir de ses amis et le faire connaître fidèlement à ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de le voir. Nous reproduirons donc, à peu près textuellement, une partie de son récit : « Mon oncle, écrit-il, aimait à se lever de grand matin, pour descendre dans son jardin avant que personne ne fût debout. Puis il passait une ou deux heures à consigner par écrit les pensées qui l'avaient assiégré pendant ses insomnies, ou qui lui étaient venues dans sa promenade. C'était au jardin que la famille se réunissait. Qui de nous ne se rappelle le regard, le ton de voix de mon oncle, le serrement de main qui accompagnait son bonjour ? Cet accueil reflétait bien la prière qu'il adressait tous les jours à Dieu, et dans laquelle il lui demandait de faire que, chaque matin, en revoyant ses amis, il en ressentît de la joie et de la reconnaissance, comme d'un bienfait nouveau.

« Le déjeuner fini, il nous réunissait tous, amis, famille, serviteurs, et le bras passé autour du cou d'un enfant, dont il dirigeait le doigt sur la page sacrée, il lisait quelques passages des Psaumes ou de l'Évangile, qu'il nous expliquait ensuite ; puis venait une simple et courte prière, et

après quelques questions bienveillantes sur les occupations qui rempliraient la journée, il se retirait dans son cabinet pour écrire. Il n'y restait jamais plus d'une heure sans passer dans le jardin, tant il avait besoin de ménager ses forces, tant aussi la communication fréquente avec la nature lui était nécessaire. Il y trouvait, non-seulement du repos, mais un réveil de force et d'inspiration, et la pensée qui l'obsédait ne tardait pas à se manifester par son regard et par le mouvement de ses lèvres. Souvent la fatigue le forçait d'abandonner tout à fait le travail, et alors il se plaisait à trouver quelque délassement dans la conversation avec les jeunes gens et les jeunes personnes qui habitaient la maison, et qui aimaient à le consulter.

« L'après-midi était consacrée aux excursions. Avec quel plaisir mon oncle conduisait un ami nouveau-venu de rocher en rocher, pour voir cette Atlantique venir en grosses vagues se briser à nos pieds ! Au retour de ces visites, avant de rentrer dans la maison, il se rendait toujours à une certaine petite promenade au delà du jardin, où rien n'interceptait la vue du coucher du soleil. Ce spectacle avait pour lui un si grand charme, qu'il ne pouvait s'éloigner de ce lieu que lorsque la nuit était tombée. Des lectures, des conversations, la musique, quelquefois même des charades, animaient les soirées, qu'il quittait de

bonne heure à raison de sa santé , mais non sans nous appeler pour voir le clair de lune ou les étoiles qui scintillaient à travers les arbres. »

Une Anglaise, mademoiselle Martineau, écrivain bien connu, nous donne aussi des détails, moins intimes, il est vrai, mais qui sont aussi pleins d'intérêt. C'est elle qui nous apprend qu'une certaine réserve dans les manières de Channing, vis-à-vis des étrangers, donnait au premier abord une fausse impression de lui ; qu'il se révélait à mesure que la conversation l'animait, et que l'on pouvait seulement alors deviner la tendresse de sa bienveillance et la hauteur de son esprit. « A mesure qu'on l'entend, écrit-elle, on s'étonne des pensées sublimes qui remplissent sa conversation, non moins que de la modestie et de la bienveillance qui font disparaître chez lui toute prétention de professeur et de prédicateur. D'abord, sa voix participe de la sécheresse de ses manières; mais peu à peu elle devient plus naturelle et plus sympathique, et on se surprend à l'écouter encore alors qu'il a cessé de parler, tant son accent vous a captivé. Il sait combien son premier accueil est froid, et il le regrette lui-même. Il aimait à nous voir passer la plus grande partie de la journée au dehors; le matin au jardin, à midi sur quelque point de la plage, et l'après-midi dans la vallée qui débouchait sur la mer, et où les soirées d'automne

étaient délicieuses : c'était la promenade favorite de la famille de Channing. Quelquefois il nous conduisait à une pointe plus éloignée de la côte, appelée le Purgatoire : c'était une échancrure étroite et profonde du roc, dans laquelle pénètre la mer. Le docteur Channing me dit qu'il y avait là une énigme pour le géologue ; les rochers fendus présentent une surface polie comme du marbre, quoique la fente traverse une masse de pierre qui ressemble à la pierre poudingue. Après avoir plongé nos regards dans les profondeurs de ce Purgatoire, nous longeâmes ces masses de rocs à pic, contre lesquels la mer venait se briser et jaillissait en écume autour de nous. Les oiseaux et les araignées ne craignent cependant pas de choisir leur asile au milieu de ce fracas et de ces ébranlements de la nature ; les toiles des unes tremblaient sous ces voûtes de rochers et au-dessus des brisants, les nids des autres étaient suspendus dans les crevasses. Tels sont les lieux où Channing a passé son enfance, et où il a entendu ces voix mystérieuses, qui lui avaient révélé ce monde inconnu où vit toujours sa pensée. »

• L'hospitalité de Channing n'était pas limitée à sa famille ; selon le désir de sa belle-mère, la maison était ouverte à tous les étrangers, qui y affluaient pendant la belle saison. La proximité de Newport

multipliait beaucoup les visiteurs, et c'est ainsi que se formait souvent autour de Channing un cercle nombreux. C'est dans ces occasions que son caractère se montrait sous son plus beau jour ; alors la préoccupation du penseur, la réserve du solitaire disparaissaient pour faire place à une conversation riche et variée, à une courtoisie pleine de grâce, « il devenait une sorte de gentilhomme chrétien. » Le charme de sa conversation était, au dire de tous ses amis, supérieur encore à celui de ses écrits et même de ses prédications.

Goûtant particulièrement le plaisir des causeries intimes et le commerce des pensées échangées, il lui suffisait quelquefois de la présence d'un ami sympathique pour faire disparaître la fatigue et l'abattement, qui furent l'épreuve perpétuelle de son existence. En le voyant pour la première fois, on se demandait comment une intelligence si active pouvait s'allier à un corps si souffrant et si frêle, et par quel miracle la vie s'y maintenait. Mais dès qu'on abordait devant lui un sujet intéressant, son âme prenait feu ; sa figure pâle et malade s'anima peu à peu, et ses yeux d'un gris foncé brillaient et s'élevaient de toutes les impressions qui traversaient son âme.

Comme son esprit s'était familiarisé avec les matières les plus élevées, il lui arrivait fréquem-

CHANNING.

ment de discourir pendant des heures entières sur les plus graves sujets , sans effort et sans fatigue apparente ; son imagination revêtait d'une forme saisissante et agréable les questions les plus abstraites, et captivait l'attention de ceux qui l'écoutaient. Son ami et co-pasteur, le docteur Dewey, dit en parlant de ce don merveilleux d'improvisation familière qu'avait Channing : « J'ai souvent pensé que, si à la fin de la journée on avait pu écrire mot à mot la conversation de Channing, elle l'aurait fait connaître au monde d'une manière aussi avantageuse et aussi élevée que ses écrits ; un entretien, une pensée, un mot de lui restaient souvent dans l'esprit de ceux qui les avaient entendus, comme un événement. »

Ne pouvant plus exercer par la prédication cette action sur les âmes qui était sa vocation suprême, la conversation devenait son moyen principal d'influence. Qu'on ne croie pas cependant qu'il ait été un de ces esprits perdus dans les abstractions, qui ne se mêlent qu'avec une sorte de condescendance aux intérêts et aux joies ordinaires de la vie ; l'amour des hommes guidait et échauffait ses études, et son esprit délicat savait jouir des créations de l'art et des chefs-d'œuvre de la littérature. Il possédait même à un degré remarquable le sentiment du comique, et une

certaine ironie aimable ne lui était pas étrangère.

Cette vie, toute contemplative en apparence, était cependant une vie pleine de mouvement et mêlée à quantité d'affaires, à en juger par la volumineuse correspondance de Channing datée de Newport, et par le grand nombre de discours et d'articles qu'il y prépara. Ce fut là qu'il composa ses célèbres écrits sur l'Esclavage et ses lettres politiques, celles entr'autres sur l'annexion du Texas. Ce fut encore là qu'il prépara ses admirables discours adressés aux classes ouvrières. En lisant ces morceaux si pleins de grandes pensées, de conseils pratiques, d'éloquents raisonnements exprimés dans un style toujours si plein de vie, qui pourrait croire qu'ils furent le fruit d'efforts pénibles et d'une lutte obstinée contre un abattement physique extrême, à tel point que, rendant compte à un ami de ces discours, il dit les avoir écrits avec une fatigue pareille à celle d'un malade qui serait condamné à porter un lourd fardeau sur une montagne?

A côté de ces œuvres provoquées par les événements et les questions du jour, Channing en poursuivait une autre, à laquelle il n'attachait pas une moindre importance. C'était un travail sur l'homme, qui occupait son esprit depuis bien des années.

La pensée dominante dans la vie de Channing, ce fut la grandeur de l'âme humaine et son développe-

ment infini. Il aspirait à nous faire connaître, à nous faire aimer cette âme appelée à un progrès éternel ; il voulait rechercher pourquoi, aujourd'hui encore, l'humanité semble répondre si peu à sa haute destinée. Pour cela, Channing étudia surtout les grandes institutions sociales. Aussi son livre devait-il porter ce titre : « *Des principes des Sciences morales, religieuses et politiques.* » Channing n'acheva jamais ce travail, où il espérait déposer enfin l'ensemble des profondes méditations dont il croyait n'avoir donné dans ses autres œuvres que d'incomplets aperçus. « J'éprouve, disait-il, un désir immense d'écrire, car je sens comme si je n'avais communiqué au monde qu'une partie du message dont je suis chargé ; toute ma vie me paraît n'avoir été qu'une préparation pour une œuvre que je n'ai pas accomplie, et que peut-être je n'accomplirai jamais ici-bas ? » Un amas de notes, de réflexions, fruits d'un grand nombre d'années d'étude et d'observation, témoigne de l'importance qu'il attachait à ce travail. Un tel ouvrage, écrit par un esprit aussi sincère, aussi original, aussi pratique que celui de Channing, qui avait étudié avec conscience les hommes et les mœurs dans un pays où la liberté des croyances et la pratique des institutions républicaines donnent une forme nouvelle à la société, n'eût pas manqué d'avoir un haut intérêt. Qui sait même s'il

n'eût pas jailli de ce livre quelques-unes des grandes vérités qu'il est peut-être de la mission de cette jeune et vaste république de nous révéler?

Ceux qui ne connaissaient pas l'esprit naturellement méditatif de Channing, qui ignoraient combien, dès sa plus tendre jeunesse, il avait soumis toutes ses pensées à une méthode rigoureuse, avaient peine à comprendre l'ordre, la profondeur et l'unité qui distinguent ses œuvres, en voyant le peu de suite apparente de ses habitudes littéraires. Rarement, en effet, comme nous l'avons déjà vu, tenait-il la plume une heure entière sans s'échapper pour se donner quelques distractions auprès de sa famille. Cette habitude, jointe au peu de soin qu'il prenait de ses compositions une fois qu'elles étaient livrées à la publicité, et la répugnance qu'il avait à réviser ses œuvres, faisaient croire qu'il ne se donnait même pas la peine de corriger les premiers jets de sa pensée. On se trompait; Channing se préparait avec un soin extrême, et s'entourait toujours de nombreux documents avant de prendre la plume; il veillait aussi attentivement à ses corrections, non, il est vrai, pour l'éclat et l'ornement, mais pour resserrer sa pensée et la rendre plus claire. Ces corrections, il les faisait avec la même conscience qu'il avait mise à l'étude du fond de son sujet. Doué par la nature d'une imagination

peut-être, selon nous, que se distinguent au plus haut degré toutes les qualités de son esprit et de son cœur. On ne saurait imaginer combien sont suaves et douces ces peintures de simples citoyens, dont toute la gloire fut d'avoir aimé Dieu et leurs semblables, et quelle délicatesse, quelle sensibilité exquise, quelle véritable piété se révèle dans ces portraits qu'une main amie a religieusement tracés.

Mais ces œuvres ne doivent pas seulement exciter l'admiration par la beauté des sentiments et les grâces du style ; elles sont encore plus remarquables par l'intention élevée qui les inspirait. Channing croyait que rien n'est propre à éveiller dans les hommes l'amour de la vertu, l'idée de la dignité de l'âme, comme les grands modèles de sainteté, et c'est ce qu'il se proposait d'atteindre dans ses discours bien plus que de remplir de simples devoirs d'amitié.

Dans son voyage en Europe, il fut surtout touché du culte rendu dans les pays catholiques aux saints illustres que l'Église a canonisés ; ce culte répondait aux besoins de son âme et à sa haute croyance d'une Église universelle, et il en parle avec une grande éloquence dans un de ses derniers sermons sur cette Église après laquelle il aspirait. « Un rapport intéressant et édifiant, dit-il, unit le catholique d'aujourd'hui avec les martyrs d'autre-

fois et avec une foule d'hommes qui ont acquis, par leur piété, leur génie et leur sagesse, une gloire éternelle. Ce n'est pas peu de chose que d'entendre ainsi les idées et les affections des hommes, que d'éveiller leur vénération pour la grandeur morale, que de leur enseigner leurs relations avec les plus illustres esprits de tous les siècles ; c'est là un des traits du catholicisme qui m'a le plus frappé, lorsque j'ai visité les pays catholiques. Leurs cérémonies religieuses, loin de me toucher, m'inspiraient un sentiment de tristesse ; mais quand, jetant les yeux sur les peintures qui tapissent les murs des églises catholiques, j'y voyais ces saints hommes des temps passés, ici absorbés dans de pieuses extases, là souffrant une mort cruelle pour l'amour de la vérité avec un courage résigné et une foi céleste, j'étais ému et comme rendu meilleur ; je n'entendais pas la voix du prêtre, mais celle de ces morts sanctifiés qui parlait à mon cœur. Jamais l'idée ne me venait que ces saints fussent des catholiques romains ; je ne les rattachais à aucune Église particulière ; ils étaient pour moi les vénérables et vivants témoins du Christ, du pouvoir de la religion et de la grandeur de l'âme humaine ; ils m'apprenaient ce que les hommes peuvent souffrir pour la vérité, combien ils peuvent s'élever au-dessus d'eux-mêmes, combien la simple pensée de Dieu et d'une

vie plus noble peut devenir une réalité puissante. N'est-il pas à désirer que, dans nos églises, nous ayons des prédications et des cérémonies qui nous enseignent nos relations avec le grand corps des chrétiens? Je ne demande pas que nos églises soient ornées de tableaux de saints ; si jamais cet usage pouvait s'introduire parmi nous, cesserait par un changement graduel dans nos goûts et dans nos sentiments ; mais pourquoi la chaire ne servirait-elle pas quelquefois à nous faire aimer et connaître la vie et les vertus des hommes éminents des siècles passés ?

Ce vœu de Channing répondait trop aux généreux enthousiasmes du cœur humain pour ne pas trouver de l'écho : ces éloges, adressés aux vertus illustres que la mort a consacrés, sont aujourd'hui un des usages qui distinguent l'église unitairienne de l'Amérique.

Il faut ajouter à cette liste des œuvres de Channing sa correspondance, aussi nombreuse que variée. Nous ne pouvons nous refuser la satisfaction d'inscrire ici quelques extraits de ces touchantes lettres, adressées à des mères, à des enfants, à des cœurs éprouvés par la souffrance ; on y verra une fois de plus la tendre et inépuisable sympathie de Channing. La première de ces lettres, adressée à une amie, peint bien la nature aimable et aimante de celui qui l'écrit.

« Je vous envoie un mot, un seul mot, pour que vous ayez une assurance visible de notre souvenir. Vous n'en avez pas besoin, je le sais ; mais notre faible nature aime cela. Vous savez que vous êtes mêlée à toutes nos pensées, et que nous vous sentons près de nous, même quand nous ne pensons pas directement à vous. Ne savez-vous pas ce que c'est que d'avoir une espèce de souvenir latent des amis, lors même qu'ils ne sont pas présents à notre esprit ? On a comme un sentiment intime de leur existence qui illumine notre vie, comme les rayons du soleil qui nous éclairent et nous affectent, sans que notre pensée en soit occupée. »

Qui n'a senti, sans pouvoir le rendre, ce que Channing dit ici avec un bonheur d'expression si remarquable ?

La lettre suivante est encore un exemple de la délicatesse de sa plume et de ses sentiments ; on ne peut lire sans admiration ces conseils si fermes et si élevés, donnés avec un tact exquis à un cœur blessé qui demandait les plus grands ménagements :

« La mission à laquelle m'appelle votre lettre, celle de venir en aide à une âme malade, est, vous le savez, une des plus difficiles ; parce que les maladies morales sont presque toujours accompagnées de maladies physiques ; parce que la souffrance intérieure a souvent sa source dans une individua-

lité morale, qu'une autre individualité ne saurait aisément comprendre. Je crois cependant que cet isolement, cet affaissement de l'âme que vous décrivez, est senti assez communément pour pouvoir être compris jusqu'à un certain point. Vous dirai-je que je l'ai souvent éprouvé, que j'ai traversé les ténèbres les plus sombres, et que moi aussi j'ai su ce que c'est que la solitude du cœur? Je vous dis ceci, afin que vous ne me croyiez pas étranger à cette douleur secrète que je désire alléger. Il faut, pour triompher de cette désolation de l'âme dont vous me parlez d'une manière si émouvante, qu'une force intérieure s'éveille en nous-même; aucun secours étranger ne peut nous aider. La sympathie, la tendresse, à moins d'être dirigées avec une sagesse toute particulière, ne peuvent que nous affaiblir. Il faut que l'essor soit en nous-même, et que nous ne nous confiions qu'à nos propres forces. Peut-être me direz-vous que la maladie de l'âme est précisément dans cette faiblesse, et vous me demanderez comment la combattre par une force intérieure. Je répondrai que cette faiblesse est plus apparente que réelle, qu'il y a une puissance infinie en nous-même, et que les souffrances mêmes que vous me décrivez portent des indices de force. Quand je vois une âme qui recherche avec ardeur des objets d'affection sur lesquels elle puisse dé-

verser un amour profond, et dont elle voudrait être elle-même aimée, je reconnais dans cette noble nature un être qui doit s'agrandir à l'infini pour connaître et adorer Dieu, et pour aimer de plus en plus ce qui est bien et beau dans son univers. De quoi une telle âme a-t-elle besoin? Seulement de se connaître, d'être juste envers elle-même, de se respecter, de sentir qu'elle a en elle une puissance d'affection qui ne peut manquer de lui apporter un bonheur infini, à moins qu'elle ne pervertisse cette puissance, qu'elle ne la perde même par sa propre faute.

« Si j'étais appelé à conseiller une femme sensible et richement douée, qui aurait été blessée dans ses plus tendres affections et qui serait prête à se décourager, je lui dirais : Comprenez-vous et honorez-vous-même ; reconnaissez ce que vous possédez en vous ; sentez que vous avez un esprit trop divin pour le livrer au désespoir, pour le sacrifier à aucun désenchantement terrestre ; sentez combien vous seriez injuste envers vous-même, si vous permettiez à aucun être humain d'arrêter une âme comme la vôtre dans son élan vers le progrès éternel ; reconnaissez que vous êtes faite pour un amour infini, pour un amour qui ne doit jamais cesser, et qu'aucune affection trompée ne tarisse en vous cette source inépuisable.

« Il se peut que vous soyez appelée à souffrir

pendant toute votre existence ici-bas ; mais soyez consciencieusement fidèle aux devoirs que l'épreuve même vous impose , et vous fortifierez de plus en plus les liens qui vous unissent à Dieu et à sa glorieuse famille spirituelle ; vous hâterez l'arrivée du moment où il vous sera donné de goûter un amour plus pur , des amitiés plus heureuses que nous ne pouvons en connaître dans ce monde. Je ne veux pas blâmer votre désir de la mort : je ne connais pas de privilège aussi grand que la mort ; mais c'en est un seulement pour ceux en qui le mal est de plus en plus anéanti , et qui vivent toujours plus en dehors d'eux-mêmes. Combien je me réjouirais de pouvoir éveiller en vous , ainsi qu'en moi-même , cet esprit de sacrifice et d'amour désintéressé ! Combien je voudrais pouvoir vous donner une plus profonde conscience de notre nature spirituelle , une force intérieure plus puissante , une foi plus vive dans le principe divin , qui est l'essence même de notre être , ainsi que dans l'amour que Dieu porte à ce rayon de sa divinité qui est en nous ! Rien ne peut nous nuire , si nous ne sommes pas infidèles envers nous-mêmes , si nous reconnaissons avec respect la grandeur de notre âme. En y manquant , nous devenons esclaves des circonstances et de nos semblables ; en nourrissant ces sentiments , nous sommes forts et libres. »

Les lettres suivantes offrent aussi un grand intérêt, non-seulement pour la douce sensibilité qui y respire, mais par l'exposition des idées de Channing sur la destinée de l'âme et sur la vie future.

« Je ne suis nullement disposé, écrit-il en juin 1838 à une autre personne, à blâmer le chagrin profond que vous cause la perte de votre enfant. Il me semble qu'il y a quelque chose de sacré dans nos affections naturelles, et surtout dans l'amour maternel. Le cœur d'une mère a été formé pour aimer ardemment, et quand l'objet de son amour lui est enlevé, n'est-il pas juste, n'est-il pas bien qu'elle pleure? La religion chrétienne n'étouffe pas les sentiments de la nature; elle ne cherche pas à purifier le cœur en l'endurcissant, et ne nous rend pas nos enfants moins chers; au contraire, elle donne de nouveaux droits à l'enfant, en lui donnant une nouvelle beauté, en répandant sur lui une lumière céleste, et le sceau divin qu'elle lui imprime le recommande à notre amour comme un enfant immortel de Dieu. L'excellence de notre religion, c'est qu'elle éveille en nous une affection plus pure et plus profonde pour nos enfants, et qu'elle nous donne en même temps la force de nous en séparer. Vous n'avez aucune raison de penser que vous ayez trop aimé votre enfant; peut-être, seulement, ne l'avez-vous pas aimé avec au-

tant de sagesse et un amour aussi sanctifié que le doit une mère chrétienne. Voilà où aura été sans doute votre erreur.

« Je m'aperçois que vous êtes incertaine sur la manière dont vous devez prendre votre affliction. Vous dites que vous ne pouvez l'envisager comme un châtiment, et vous dites bien, si vos idées sur le châtiment sont justes; car, par là, vous semblez entendre des châtiments infligés par la colère, et infligés pour tel ou tel péché ou pour l'oubli de quelque devoir. De telles punitions ne me paraissent pas entrer dans le gouvernement de Dieu. Cependant, on peut dire avec une grande vérité que Dieu nous afflige pour nos péchés, et nous ne devons pas l'oublier dans nos moments d'épreuve. La grande cause de l'existence des douleurs humaines, ce sont les péchés, les forfaits des hommes. Nous sommes des êtres sujets à faillir, et nous avons besoin d'être châtiés pour nous tenir sur nos gardes, pour humilier nos cœurs et les adoucir. »

« J'espère, écrit-il encore à une autre amie également éprouvée, que C*** vous aura aidés, vous et votre mari, à vous confier à l'Être suprême, comme à votre père, et le père de vos chers enfants. Oui, ils étaient ses enfants, et ils le sont aujourd'hui plus que jamais. L'amour que vous leur portiez, cet amour si ardent et si profond, c'est lui qui vous

l'inspirait. C'est de cette source de tout amour que le vôtre a découlé, et il n'était qu'une faible image de l'ineffable bonté paternelle avec laquelle Dieu a regardé et regarde encore vos enfants; combien l'intérêt qu'il leur porte doit-il dépasser le vôtre! L'amour de la créature peut-il égaler celui du Créateur? le faible jet d'eau peut-il se comparer à la source inépuisable? C'est par un effet de la bonté de Dieu envers vous et envers vos enfants, qu'ils vous ont été donnés; et c'est cette même bonté qui vous les enlève. Ils sont venus dans ce monde, afin de développer une nature immortelle; ils sont entrés dans l'autre, pour accomplir plus pleinement cette fin. Ils n'ont point vécu en vain, quoique leur vie ait été si courte. Les soins que vous leur avez prodigués ne sont pas perdus; ces facultés que vous avez aidées à se développer, vivent toujours et vivront éternellement; vous devez être heureuse et reconnaissante d'avoir commencé une œuvre aussi glorieuse, qui doit se continuer à l'infini. Vos enfants sont entre les mains d'un père meilleur que vous, laissez-les lui avec une sainte confiance. Travaillez à continuer en vous-même l'œuvre qu'il opère en eux. Ils croissent en perfections, qu'il en soit de même de vous. C'est là le moyen le plus sûr de vous réunir à eux; vous les retrouverez un jour dans l'autre monde, si au lieu de vous abandon-

ner à un chagrin stérile, vous travaillez à purifier votre cœur, et si vous cherchez l'allègement de vos peines dans un plus grand dévouement à Dieu et à vos semblables..... Nous nous exprimons quelquefois comme si l'enfant, en mourant si jeune, n'avait rempli aucune fin. Mais nous nous trompons ; quel bien, quel grand bien ce petit enfant n'a-t-il pas fait en vous ! de quelle chaleur n'a-t-il pas inondé votre cœur ! que de saintes émotions il y a éveillées ! quelle douce image il vous a léguée ! Et quel lien nouveau n'a-t-il pas formé entre vous et le monde invisible ! Tout cela n'est-ce rien ? n'avons-nous pas raison de remercier Dieu, toutes les fois qu'un être pur est confié à notre tendresse ? Pleurons ceux qui nous quittent ; mais que le sentiment de leur perte ne nous fasse pas oublier tout ce qui nous a été donné avec eux, et quelles précieuses espérances nous restent encore. »

Souvent les lettres de Channing nous découvrent des vérités profondes, enveloppées dans un style d'une grâce charmante. Il semble que rien dans l'étude de l'homme ne lui échappe ; il a un art, qui est tout à lui, de nous faire voir les secrets replis où se cachent les petites faiblesses du cœur, et de nous les analyser avec une finesse presque microscopique, tout en y mêlant une bonté inépuisable et des considérations d'une nature si élevée, qu'elles laissent

toujours dans l'âme une vive impression de lumière et de force. Le lecteur a dû le sentir déjà plus d'une fois, et il le sentira plus intimement encore peut-être dans les lettres suivantes.

« Vos aspirations généreuses, écrit-il à un ami, le 3 septembre 1838, m'encouragent à espérer que vous vivrez pour de grandes choses, et que votre vie ne sera pas seulement une répétition machinale et monotone des occupations et des préceptes qui ont cours autour de vous. En même temps, j'aperçois en vous des tendances contre lesquelles il faut vous mettre en garde. On a tort de se conformer en toutes choses sans réflexion aux usages du monde, de même qu'on aurait tort aussi de leur chercher querelle sans raison. L'excentricité, surtout lorsqu'elle est affectée et qu'elle est une prétention d'indépendance dans des choses indifférentes, ou un refus de s'associer à des usages innocents, est une sottise, une perte des forces que l'on devrait garder pour des objets plus importants, une preuve d'entêtement et de vanité. Dans bien des choses, la société est plus éclairée que l'individu ; le véritable esprit de bienveillance qui doit nous animer, c'est de nous prêter même à ses chimères. Un homme qui respecte les usages établis là où ils ont un caractère innocent, a bien plus de poids lorsqu'il lui faut devenir l'avocat des grands principes qui sont en opposition avec le

monde. Je désire avant tout que vous soyez un homme de principes inflexibles, que vous ayez l'esprit de justice et de charité; et ces qualités vous forceront souvent à vous séparer de la foule. Mais je ne voudrais pas vous voir attaquer des choses indifférentes ou appeler sur vous l'attention par d'inutiles particularités. Il n'est guère sage de se frayer un chemin à soi, lorsqu'il y a une grande route contre laquelle il n'y a point d'objections.

« Quant à la toilette, évitez tout ce qui est singulier. Gardez-vous de la vanité, qui peut se cacher tout autant dans le mépris des usages établis que dans le culte de la mode; ne vous habillez jamais dans le but d'être remarqué. En même temps, il est bien de faire entrer le bon goût dans nos vêtements, aussi bien que dans nos manières et dans l'arrangement de nos demeures. La toilette convenable, c'est celle qui est l'expression d'une beauté et d'une dignité intérieures; mais c'est à un autre siècle de faire cette découverte. Cette lettre me fait sourire. Que moi je devienne le professeur des grâces, cela me semble un peu déplacé. On me dira : Médecin, guéris-toi toi-même. »

Écrivant, en 1839, à un ami qui souffrait comme lui d'un peu trop de réserve et de timidité, il dit :
« Quel mystère est cette espèce de mauvaise honte, cette défiance de soi-même ? Nous tremblons devant

ceux que nous ne pouvons respecter, quelquefois même devant ceux que nous méprisons. Ce n'est pas un signe de lâcheté, car les hommes les plus braves l'éprouvent; ce n'est pas un signe de modestie, car je l'ai vu dans des personnes pleines d'orgueil et d'ambition. On dirait, au premier abord, que c'est un indice d'égoïsme; la preuve qu'un homme s'occupe sans cesse de lui-même, qu'il s'inquiète de l'opinion qu'on aura de lui; et cependant ne le voit-on pas dans les hommes les moins personnels? c'est un grand mystère. Etudiez-le, je vous en prie. Je crois que c'est là le seul moyen de le vaincre. On dit ordinairement qu'un homme s'est rendu maître d'un sujet lorsqu'il le comprend, et une véritable connaissance apporte avec elle une grande puissance. Cette mauvaise honte, cette sauvagerie, est-ce un sentiment primitif, ou dérive-t-il d'autres sentiments? Sa rencontre fréquente chez les enfants semble indiquer que c'est un sentiment primitif. S'il en est ainsi, pour quelle fin nous aurait-il été donné? Comment se relie-t-il à toute notre nature? Vous voyez que je voudrais vous obliger à réfléchir sur ce tyran qui est en vous; je vous avoue que je ne le comprends pas, quoiqu'il m'ait assez souvent paralysé et énervé pour que j'en reconnaisse la puissance.

• Il y a deux grands moyens d'en triompher. Le

premier, c'est de se mêler beaucoup au monde, de combattre ce sentiment sur son propre terrain, de nous endurcir en nous affranchissant de ceux qui nous font peur ; c'est là le procédé qui transforme de jeunes recrues en soldats aguerris. L'autre moyen de combattre cet ennemi invisible est plus élevé : c'est la culture et le respect de soi-même ; c'est la résolution, non de paraître digne de la considération d'autrui, mais de l'être ; c'est d'avoir une sage estime de soi, et de sentir que le jugement que d'autres portent sur nous ne peut nous rendre meilleurs ni pires. Il faut se dire combien peu les autres s'occupent de nous, et combien ils sont incapables de nous connaître. Il faut nous oublier nous-mêmes en nous intéressant généreusement aux autres, en adoptant de nobles et immuables principes d'action, en y restant fermement attachés, que la voix du public soit avec ou contre nous, en appréciant les faiblesses et les folies de ceux devant qui nous tremblons, sans cesser de rendre justice à leurs bonnes qualités, en triomphant enfin de l'ambition et en nous élevant au sentiment de la présence de Dieu en nous-mêmes. Je me suis assuré que ces moyens moraux sont très-efficaces ; malheureusement cette même défiance de nous-mêmes nous décourage sur la possibilité d'en triompher ; mais si ce sentiment ne peut jamais tout à fait

s'effacer, je sais qu'on en peut neutraliser ce qu'il a de paralysant et d'accablant. »

« J'ai eu grand plaisir, écrit-il, dans une autre lettre, à lire un article de vous sur le *Songe d'une nuit d'été*, dans lequel vous parlez de Don Quichotte. Cet ouvrage n'a jamais produit sur moi un effet complet, à raison de l'intérêt profond que m'inspire le héros, intérêt qui fait que je m'indigne de toutes les humiliations qu'on lui fait subir. J'ai trop de sympathie et de respect envers le chevalier pour rire à ses dépens, et je serais bien plus disposé à me joindre à lui pour mettre en déroute ceux qui l'attaquent. L'auteur avait-il une idée bien nette de son ouvrage au moment où il le commença ? Le premier portrait qu'il trace de Don Quichotte est celui d'un fou, et on n'est nullement préparé à l'élévation de son âme. Cervantes aurait-il commencé avec cette première intention, et disposé les aventures de son héros en conséquence, et puis, une plus noble conception de son sujet lui serait-elle survenue ? Je ne sais si d'autres ont fait cette observation ; mais, pour moi, il y a quelque chose d'incohérent entre les diverses parties de cet ouvrage. J'aime Don Quichotte beaucoup trop pour trouver du plaisir à son histoire.

« Je ne puis vous dire l'effet qu'a produit sur moi la mort de lord Byron. Qu'un esprit si bien doué

ait pu consacrer tout ce qu'il avait de puissance à propager le vice et l'impiété, et qu'il ait été sitôt et si soudainement emporté, avant d'avoir fait réparation à la vérité et à la vertu outragées ; qu'un tel esprit doive se survivre pendant des siècles dans ses écrits, seulement pour dégrader et pour corrompre, c'est là, pour moi, un des mystères de l'action de la Providence divine ici-bas. J'avais toujours espéré qu'après la fièvre des passions de la jeunesse, ce malheureux homme, réfléchissant, se repentirait et donnerait la preuve que dans le génie il y a toujours quelque chose qui se relie à la religion ; mais il est aujourd'hui là où les reproches humains ne peuvent l'atteindre. De tels exemples de talents pervers devraient réconcilier à leur obscurité ceux qui sont moins richement doués.

« Vous me demandez ce que je pense de la doctrine de Moore, quand il prétend que les hommes de génie sont impropres aux affections de la vie domestique. Je ne suis pas de son avis. Je ne doute pas que le génie ne soit souvent mêlé au vice, mais ce n'est ni naturellement ni nécessairement. La médiocrité d'esprit peut se flatter de compter autant d'hommes licencieux, obstinés et pervers, qu'il y en a parmi les grands talents. Moore semble croire que le génie est une espèce de fièvre, de frénésie, d'enivrement ; comme il en comprend peu

le caractère divin ! Je sais que quelquefois le cœur de l'homme s'émeut jusque dans ses dernières profondeurs, et que l'âme est alors pour ainsi dire inondée par un torrent de pensées et de sentiments ; mais le vrai génie se montre ordinairement capable de se gouverner..... Je crois que le génie le plus élevé est une puissance calme et vaste. Animé du même esprit que l'auteur de l'univers, il crée avec ordre ; il y a de la vérité jusque dans ses plus fantasques créations, et il illumine les plus sombres tableaux de quelques rayons de beauté. Quant à l'idée que le génie doit bientôt se dégoûter des réalités, parce qu'il aime l'idéal, c'est faux ; c'est le contraire qui est vrai. Celui qui conçoit et qui aime la beauté dans ses formes les plus élevées, est aussi le plus sensible à ses charmes dans ses formes les plus humbles ; il l'aime, non par comparaison, mais pour elle-même. Celui qui a le culte du beau le trouve dans la plus petite fleur qui s'épanouit à ses pieds, autant que dans les étoiles impérissables. »

CHAPITRE XII.

La révolution française de 1830.—Anecdote.—Lettres de Channing à M. de Sismondi et à M. le baron de Gérando. — Réflexions sur ces lettres.—Comment Channing comprenait les diverses formes de gouvernement.

On a déjà vu, dans la première partie de cet écrit, l'intérêt et la sympathie de Channing pour la France. La révolution de 1830 donna un nouvel aliment à son enthousiasme. On cite, à ce sujet, une anecdote qui montre la vivacité et la jeunesse de ses sentiments. Quand arriva en Amérique la nouvelle des journées de Juillet, Channing se trouvait encore à Newport. Ce grand événement, qui semblait devoir ouvrir à la France une ère nouvelle de progrès et de liberté, le remplit de joie ; il quitta précipitamment la campagne pour retourner à Boston, où il pourrait partager son émotion avec ses amis, et épancher publiquement ses espérances du haut de sa chaire. La part prise par le général La

fayette à cette révolution lui parut surtout de bon augure. Mais quelle fut sa peine, lorsqu'il vit que la population de Boston, absorbée par le commerce et les intérêts matériels, restait indifférente ; sa douleur fut encore plus grande, lorsqu'il remarqua que c'était surtout dans la jeunesse que toute ardeur semblait éteinte. Son désappointement fut tel qu'il lui arriva de dire un jour, avec un accent d'amertume, à un jeune étudiant qui le visitait : « Et vous, Monsieur, êtes-vous aussi, comme les jeunes gens de Harward, si vieux et si sage, que vous n'ayez point d'enthousiasme à dépenser pour les héros de l'École polytechnique de Paris ? — Ce n'est que trop vrai, répliqua l'étudiant, je ne connais ici de jeune homme que vous. — Oui, reparut Channing en lui serrant chaleureusement la main : oui, je suis toujours jeune pour la liberté ! »

Mais, au milieu de sa joie, une pensée le préoccupait : on lui assurait que les principes religieux ne tenaient que peu de place dans la vie de la France ; et il sentait que, sans ces principes, tout changement de gouvernement, tout effort politique serait une déception. C'est le cœur rempli de crainte qu'il écrit, en 1832, à M. de Sismondi : « L'immense puissance morale qu'exerce aujourd'hui la France sur tout le monde civilisé, puissance qu'elle doit à sa position géographique, à son ini-

tiative politique, comme centre et foyer du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe, à l'universalité de sa langue et de sa littérature, en fait, dans ce moment, la nation la plus digne d'intérêt qu'il y ait dans le monde; la cause des institutions libres et du progrès humain semble lui avoir été spécialement confiée. Avec une telle idée de la France, je ne puis qu'être profondément affligé d'apprendre qu'il existe aussi peu de sentiments religieux dans la population française; car, sans la religion, un peuple ne peut jamais s'élever à la grandeur morale, ni rien faire pour le bien de l'humanité. Je désire savoir si ce que l'on nous dit à ce sujet est vrai; si le christianisme est réellement relégué par la grande majorité des hommes sérieux de ce pays parmi les impostures avérées; si la religion, sous quelque forme qu'elle se présente, y est négligée, méprisée et sans aucun pouvoir? Ceux qui reconnaissent son importance, car il en existe nécessairement, sont-ils en si petit nombre et si clairsemés, qu'ils ne puissent exercer aucune influence générale? Voltaire est-il toujours un oracle? Je l'ai regardé autrefois comme l'expression la plus vraie de l'esprit français; cela est-il encore vrai pour la France d'aujourd'hui? Je ne veux pas vous accabler de questions, mais il me reste à vous en adresser une importante: Par quels moyens, par

quels efforts pourrait-on préparer un meilleur état de choses en France ? Que peut-on faire pour la religion dans ce pays ?..... J'ai la conviction que le christianisme ne peut revivre en France sous aucune de ses vieilles formes ; le catholicisme, et même le protestantisme, sont à jamais tombés. En vérité, ce dernier n'était que l'antagoniste du premier, une religion toute de lutte, constituée pour combattre l'Église de Rome. Sous ce rapport, il a fait un grand bien, mais sa mission est terminée ; il n'est pas assez adapté aux besoins de l'esprit humain pour reconquérir son pouvoir. Une forme de christianisme plus pure, plus élevée, est devenue nécessaire ; une forme telle, qu'elle devra se recommander par elle-même à tous les hommes d'un savoir et d'un sentiment profonds, comme étant la source réelle et l'instrument le plus efficace de l'élévation de l'âme, d'une morale puissante et d'un amour désintéressé. S'il m'était permis de vous adresser une autre question, je vous demanderais s'il existe quelques symptômes, en France, de l'avènement de cette religion plus pure ; si le besoin, au moins, commence à s'en faire sentir ? Le saint-simonisme, d'après ce que j'en connais, est un instrument politique, un mouvement d'intérêts purement matériels ; on n'y reconnaît point la tendance de la nature morale, religieuse, immortelle de l'homme vers une action

plus libre et vers un développement nouveau. Les écrits de M. Cousin et de Benjamin Constant feraient espérer un meilleur état de choses : représentent-ils une partie notable de la classe intelligente ? Pourriez-vous me désigner quelques hommes doués d'intelligence qui s'intéresseraient à ce sujet, et qui voudraient entretenir une correspondance avec moi ? Pouvez-vous m'indiquer quelques ouvrages propres à m'éclairer ; j'ai lu les travaux de Damiens sur la philosophie des temps actuels en France. »

Les mêmes préoccupations sur l'état religieux de la France se remarquent dans d'autres lettres, dont nous croyons devoir reproduire également ici quelques extraits.

A M. le baron de Gérando, à Paris.

..... juin 1831.

« Je ne désire rien tant que de connaître avec exactitude l'état religieux de la France, les tendances de la classe intelligente et de la masse du peuple, et les vues des hommes éclairés sur les moyens les plus efficaces d'étendre l'influence de la religion au milieu de vous.

« Je sais que des événements récents ont absorbé les esprits, et que le moment serait mal choisi pour espérer un réveil un peu énergique du sentiment

religieux en France ; et cependant l'aspiration vers un meilleur état de choses, si elle était réelle et profonde, se manifesterait par quelques signes extérieurs. Je désire vous poser une question à laquelle, j'en suis assuré, vous répondrez avec une entière franchise. Les opinions sur la religion, que j'ai développées dans mon volume, répondent-elles, dans une certaine mesure, aux besoins et à l'état des esprits d'une classe considérable en France ? Je ne suis pas fâché que les efforts que font les sectes d'Angleterre pour importer parmi vous leurs formes de christianisme, aient échoué ; ç'eût été de pauvres superstitions. Depuis bien longtemps, l'Angleterre a fait peu de progrès dans les hautes vérités ; si la France se laissait entraîner à sa suite, elle reculerait de trois siècles. Je désire que la religion, lorsqu'elle reparaitra au milieu de vous, s'y manifeste dans une forme plus divine. J'espère que la France, après toutes ses luttes pour le progrès, n'est pas destinée à reprendre la théologie des temps de barbarie.

« Vous voyez quelles sont les préoccupations de mon esprit. Lorsque la France combattait pour la liberté, elle a eu mes plus ardentes sympathies ; mais je désire pour elle une liberté digne de ce nom, et ce désir ne peut être exaucé qu'autant que cette liberté s'alliera avec une religion épurée et ration-

nelle. J'ajouterai qu'une partie de mon volume peut ne pas rencontrer votre entière approbation : je vous parle de mes réflexions sur Bonaparte. Ce que je puis dire en toute sincérité, c'est que j'ai écrit cet article sous l'inspiration d'un intérêt bien vrai pour la cause de la liberté et de l'humanité. Je puis m'être trompé cependant ; et, si mes erreurs méritent d'être signalées et rectifiées, je prie tout ami de la vérité de le faire, et je l'en remercie d'avance. »

En décembre 1832, il écrit de nouveau à M. de Sismondi : « Je continue à tourner mes regards vers la France avec un vif intérêt. Tôt ou tard, elle sortira de son indifférence actuelle pour suivre une nouvelle impulsion religieuse, et ce fait aura une immense influence sur les progrès de la société. Je ne suis nullement découragé par l'avortement de toutes les tentatives qui ont été faites pour restaurer les anciens systèmes de théologie. Je n'attends ni je ne désire que le christianisme revive en France sous ses vieilles formes ; il faut quelque chose de mieux. Le christianisme ne peut être rétabli que par le développement clair et saisissable de ses vérités essentielles et primitives. Un des moyens les plus sûrs de lui rendre sa force, c'est de le dégager de ses vieilles formes, de rompre avec cette habitude, à peu près universelle en France, qui l'identifie avec le catholicisme et le vieux protestantisme. Un autre

moyen, c'est de montrer sa parfaite harmonie avec l'esprit de liberté, de philanthropie, de progrès, et de prouver que cet esprit ne peut recevoir son complet développement, sans emprunter l'aide du christianisme. L'identité de cette religion avec la bienveillance la plus universelle et le plus pur dévouement a surtout besoin d'être bien comprise. Aucune religion ne peut désormais prévaloir, si elle ne se présente comme l'aliment de nos sentiments et de nos facultés les plus nobles ; et, à moins que le christianisme ne satisfasse pleinement à cette condition, je ne peux faire des vœux pour son succès.

« Avec de telles opinions, je ne puis en aucune manière acquiescer à ce que vous pensez être, en ce moment, le devoir des partisans d'une religion éclairée. Votre avis est qu'ils doivent attendre. Si, par là, vous entendez que le temps n'est pas venu pour eux de s'organiser en sectes nouvelles, je suis d'accord avec vous, et je doute que ce temps arrive jamais. Je doute que le christianisme épuré, dont je prévois l'avènement, puisse se reproduire sous la forme d'une secte ou d'un parti, que ses amis aient à se distinguer par aucun signe extérieur, ou qu'il ait à faire son chemin en s'imposant par le nombre. Le temps des symboles, des cérémonies pompeuses, des clergés, des organisations reli-

gieuses toutes puissantes, est passé ; la religion doit se répandre de plus en plus par des moyens purement rationnels, c'est-à-dire, par les efforts libres des esprits individuels, par le développement lumineux des grandes vérités, par la persuasion morale et par l'exemple de la sublime efficacité du christianisme sur le caractère et sur la vie. Il est toujours opportun d'employer de tels moyens, et jamais ils n'ont été plus nécessaires qu'en ce moment. J'ai la confiance que ceux qui sont frappés de cette haute manifestation du christianisme seront attirés les uns vers les autres, et uniront leurs efforts autant qu'ils le pourront en conservant la parfaite liberté de leur intelligence ; mais la largeur de leur esprit et de leurs sympathies, aussi bien que leur respect pour la religion, les empêcheront de s'enchaîner dans les liens d'une secte.

« L'intérêt, dit-il ailleurs, que m'inspire l'état actuel de l'Europe est très-grand, et je puis si peu me fier aux rapports contradictoires que m'en transmettent les feuilles publiques, que je suis vraiment très-reconnaissant aux amis intelligents de la liberté et de l'humanité qui, résidant sur les lieux mêmes, veulent bien me transmettre leurs vues et leurs impressions. J'ai foi en l'avenir du monde, mais je ne suis pas sans inquiétude. Il y a bien des motifs pour s'alarmer, quand on considère la force que le

despotisme puise dans la concentration et dans l'unité de son action, dans les divisions qui se glissent nécessairement parmi les hommes dont la pensée est indépendante, et surtout dans l'esprit factieux et égoïste des prétendus amis des institutions libres. Pour moi, rien ne me décourage plus que l'absence du principe moral et religieux en France; je n'entrevois pas comment un peuple corrompu pourrait atteindre à un meilleur état de choses, et comment un gouvernement libre pourrait s'établir solidement dans un pays où il n'y aurait aucun élément de confiance mutuelle, ni aucune source de dévouement. J'attends avec un ardent désir quelque manifestation du sentiment religieux en France.

Peu de temps avant sa mort, Channing écrivit encore à M. de Sismondi une dernière lettre, où on sent quelque chose de l'accent prophétique mêlé à sa sympathie persévérante pour la France :

« Septembre 1841. — Les récents désastres ne me découragent pas autant que vous. Je m'attends à ce que le peuple se trompe souvent dans son chemin. Il semble que les lois de la Providence veulent que nous n'avancions qu'après bien des essais inutiles; quelquefois nous ne découvrons la véritable voie qu'après avoir essayé toutes les autres. J'aperçois d'immenses obstacles à surmonter. Réconcilier la liberté et l'ordre, la législation

populaire et un pouvoir exécutif assez fort, le labeur manuel et la culture intellectuelle, le suffrage étendu et une administration stable, l'égalité et le respect mutuel, une population croissante et le bien-être pour tous : tout cela, c'est l'œuvre des siècles ; c'est presque défaire tout notre passé et reconstituer la société à nouveau. Pouvons-nous espérer accomplir tant de choses en un jour ? De tous côtés, je vois des forces hostiles ; dans ce pays, ce sont des idées fausses et malfaisantes sur la démocratie ; c'est le scepticisme des institutions libres. Je ne m'aveugle pas sur les dangers qui nous menacent, quoique nos amis autant que nos ennemis, en Europe, me semblent les avoir exagérés... Ce que vous appelez la science sociale est encore dans l'enfance, et toute notre civilisation est si infectée d'égoïsme, de cupidité et de sensualité, que je crains parfois qu'il ne faille qu'elle disparaisse pour faire place à quelque chose de mieux. Mais, au milieu de ces maux, est-ce que des germes d'amélioration ne se révèlent pas ? Les intelligences ne se développent-elles point ? Est-ce que de grandes idées, quoique restant encore à l'état vague, ne travaillent pas l'esprit des masses ? L'idée des droits de l'homme ne peut plus désormais être étouffée.

« Il est vrai qu'il y a un danger dans le vague des grandes pensées ; mais ne faut-il pas qu'elles passent

par ce vague avant de prendre une forme précise et pratique ? L'esprit du christianisme me semble s'affranchir de plus en plus des croyances pernicieuses qui l'ont si longtemps enchaîné. Le christianisme prend une puissance nouvelle dans le monde. Je ne m'attends pas à des changements merveilleux ; vous et moi nous ne verrons pas le millénium. La révolution française n'a été peut-être que la première éruption du volcan. Mais cette éruption terrible n'a-t-elle pas produit un grand bien ? Est-ce que chaque gouvernement en Europe n'en est pas depuis lors mieux administré ? Mais je m'arrête ; je désirais seulement vous dire que je vois autant de rayons de lumière que de points obscurs dans l'époque où nous vivons, et que je m'achemine vers le tombeau sans ressentir rien de cette tristesse qui, trop souvent, nous vient avec les années. Il y a un sujet sur lequel je voudrais m'entretenir avec vous : c'est l'état des classes laborieuses, pour lesquelles j'ai une vive sympathie. Il est inévitable que de grands changements aient lieu dans leur condition. Il est impossible qu'elles n'aient pas une plus large part aux fruits de leurs labeurs et aux bienfaits de l'éducation. Comment accomplir cette transformation ? C'est un problème qui me préoccupe constamment ; je désirerais voir la route s'éclaircir. »

On remarquera, dans toutes ces lettres sur la

France, que Channing ne fait pas la plus légère allusion à la forme du gouvernement que pouvait se choisir ce pays. Il n'admettait rien d'exclusif, pas plus en politique qu'en religion. Sans doute, il préférait, surtout pour son pays, la forme républicaine; il la croyait la plus en harmonie avec la dignité et le progrès de l'homme; mais il ne se cachait pas que ce qui pouvait convenir à une jeune société habituée à la pratique des institutions libres, n'était point peut-être la forme de gouvernement convenable à une nation qui conservait encore tant de traces des institutions monarchiques. C'est que, à son avis, la liberté et le progrès étaient indépendants de la constitution politique de l'État. De plus, il avait vu de près les dangers qui peuvent menacer la liberté dans un gouvernement républicain tout autant que dans une monarchie absolue. Channing ne demandait au gouvernement qu'un seul bien : c'était de faire respecter les lois également par tous et pour tous, et il ne reconnaissait pas d'autres mérites et d'autres droits à l'État que celui d'assurer le libre et parfait développement des facultés humaines. Le gouvernement qui approchait le plus près de cet idéal, c'est-à-dire, du rôle de protecteur impartial des libertés publiques et individuelles, avait seul ses sympathies, que ce gouvernement s'appelât république ou monarchie. Du reste, Chan-

ning répétait sans cesse que le bonheur et la dignité d'un peuple dépendent de la valeur morale des individus qui le composent ; que tant que le citoyen n'est pas vertueux, il ne peut y avoir de gouvernement libre. Il avait appris par l'expérience ce que Montesquieu avait senti par le génie, qu'il n'y a de république possible que pour un peuple qui pratique les vertus privées, et qui respecte religieusement les droits d'autrui. C'est cette opinion que Channing exprimait dans une lettre remarquable adressée à un démocrate de son pays :

« Le 27 mai 1825. — Je trouve à regret, dans vos remarques, quelque chose que j'appellerai la bigoterie du républicanisme, je veux dire, cette opinion que la liberté ne peut exister avec d'autres institutions que les nôtres, et cette disposition à voir avec des regards hostiles et à traiter en ennemi toute constitution différente de la nôtre. C'est là une erreur si commune qu'elle mériterait de trouver une place parmi les Idoles de Bacon ; cette erreur consiste à confondre les moyens avec la fin.

« Vous parlez comme si nous étions le seul peuple libre dans le monde, parce que nous sommes le seul dont tout le système politique repose sur l'élection. Souvenons-nous cependant que l'Angleterre est notre mère, que toutes nos institutions libérales sont venues de cette source, et qu'elle aussi est très-réellement

libre avec un roi et une noblesse héréditaires. C'est à tort que l'on suppose que l'opinion publique ne peut se faire jour par une infinité d'autres voies. Il n'y a pas de pays dans le monde où l'opinion publique ait plus d'empire qu'en Angleterre, et cependant vous ne faites aucune distinction entre ce pays et les autres monarchies de l'Europe. Je ne voudrais dans un si excellent discours, rien qui puisse diminuer la sympathie, déjà trop affaiblie, qu'inspire cet admirable pays, auquel Dieu a accordé l'insigne honneur, depuis deux siècles, d'être le boulevard du protestantisme et de la liberté. Vous ne trouverez pas sur la terre un peuple plus éclairé, plus jaloux de ses droits, plus hardi dans l'expression de sa pensée, plus résolu et plus persévérant dans le développement de toutes les facultés de la nature humaine ; et quelque contradiction que ce fait semble offrir avec vos théories, nous voyons dans ce pays sous une aristocratie qui possède une grande partie du royaume, une agriculture perfectionnée et productive donnant au sol un aspect de beauté et de fécondité auprès duquel toutes les autres contrées paraissent presque incultes.

« La base la plus solide de la liberté est dans une presse libre, dans la liberté de penser et de parler, et d'influencer l'esprit d'autrui dans une mesure qui n'est limitée que par les fa-

cultés de chacun. C'est par là que se forme ce que nous appelons l'opinion publique : puissance qui n'existe dans aucun pays de l'Europe à un aussi haut degré qu'en Angleterre, et qui fonctionne là avec une admirable énergie. L'influence de la presse en Angleterre trouve des auxiliaires puissants dans des causes particulières à ce pays. La principale est l'existence d'une métropole comme Londres, ce vaste cœur à travers lequel circule tout le sang de l'empire, et qui, dans le même jour, reporte dans chaque village la nouvelle des services ou des fautes de l'homme public, produisant ainsi un sentiment commun profond, et communiquant au corps entier une impulsion électrique dont aucun autre pays n'est susceptible. Le pouvoir de l'opinion publique s'est surtout manifesté d'une manière remarquable dans les changements apportés au système prohibitif qui, jusqu'à ce jour, et depuis des siècles, avait été regardé comme la sauvegarde des nations et la source de leurs richesses. Ce système a cédé devant les progrès de l'intelligence du peuple, et devant des doctrines plus libérales sur les rapports des nations entr'elles, doctrines non-seulement proclamées hautement aujourd'hui, mais consacrées encore par les lois commerciales de ce pays. Portez vos regards sur les immenses travaux de l'Angleterre : ils ont été construits, non par le gou-

vernement, mais par des associations privées. Qui n'est frappé de cette confiance de l'homme envers l'homme, de cette influence des lois égales pour tous, et de l'énergie indomptable de caractère que de tels travaux supposent ?

« Mais ce n'est pas seulement une injustice envers l'Angleterre, ce noble modèle de la liberté, que je déplore dans votre écrit; je crains aussi que vos remarques ne fassent tort à la bonne cause, en prêchant l'incompatibilité du progrès et de la liberté avec l'existence d'une royauté et d'une aristocratie. Si cette opinion se répandait, elle pousserait tous les souverains à une opposition désespérée contre les institutions libres, et exaspérerait les passions du peuple contre leurs vieux gouvernements. Pourquoi ne pas enseigner, au contraire, aux monarques que leur pouvoir deviendra plus fort, mieux établi, comme cela se voit en Angleterre, en accordant à l'opinion une plus grande influence sur le gouvernement, et en développant l'intelligence, l'énergie, l'industrie, l'esprit public de la nation, sources véritables de la richesse et de la grandeur du pays ? Pourquoi ne pas enseigner aux sujets qu'ils seraient plus certains d'améliorer leur condition et d'étendre leur puissance, si, au lieu d'importer chez eux des innovations empruntées à des pays étrangers avec lesquels ils ont peu de sentiments communs, ils s'att

chaient à perfectionner ce qu'il y a déjà de bon dans leurs propres institutions, en bâtissant sur les anciens fondements; s'ils procédaient par le développement progressif, plutôt que par des bouleversements; s'ils se contentaient de changements qui relieraient leur avenir à leur passé, et d'institutions conformes à leur génie, à leurs habitudes, à leur caractère national; si enfin, ce qui n'est pas moins important; quoique j'en parle en dernier lieu, ils faisaient des efforts persévérants pour croître en science, en industrie, et surtout en vertu.

« Cette prétention de donner les mêmes institutions à toutes les nations n'est à mes yeux qu'un empirisme; nous n'avons pas, je le crains, le droit de penser que des institutions formées comme les nôtres dans l'enfance de la science du gouvernement soient, malgré tous les bienfaits qui en sont découlés, tellement parfaites, qu'elles méritent une imitation universelle.

« Voici ce que je veux vous dire : je désire que nous nous exprimions avec plus de modestie sur nous-mêmes, et dans un langage plus conciliant pour les autres; que nous attendions l'affranchissement du monde d'une réforme plutôt que d'une convulsion; que nous prêchions la paix aux rois comme aux sujets; que nous ne parlions jamais de guerre, et surtout de guerre civile, sans éprouver

ce sentiment d'horreur que le christianisme et la philosophie nous inspirent. Quant aux rois, nous venons-nous que ce sont des hommes comme nous, ne valant pas mieux que les plus humbles de leurs sujets ; mais ne leur refusons pas la justice due à tous les hommes. C'est le hasard de leur naissance, et non leur volonté, qui les a faits maîtres des nations, et la plupart d'entr'eux, lors même qu'ils le voudraient, ne pourraient pas descendre sans forfaiture de leurs trônes ; car les peuples, mal préparés pour un gouvernement libre dont ils seraient appelés à jouir trop soudainement, ne manqueraient pas de remplir le trône vacant par des tyrans pires que leurs anciens maîtres. La liberté n'est pas le fruit de la violence ; c'est sans doute le plus grand des biens politiques, et il doit être apprécié au-dessus de tout ; mais c'est aussi un bien moral, et il ne peut se répandre que par cet esprit d'amour qui rend l'homme cher à l'homme, et qui, le jour où le christianisme sera mieux compris, unira d'un lien doux et puissant toutes les classes de la société. »

CHAPITRE XIII.

Channing à Boston. — Mort de sa mère. — Mort du révérend Noah Worcester, de Follen et de Tuckerman. — Portrait que fait Channing de la femme de Tuckerman. — Visite à Philadelphie. — Sermon sur l'Église universelle. — Institutions littéraires pour les ouvriers. — Lettre à un communiste.

Channing rentrait à Boston pour y passer ses hivers. Là, sa vie était naturellement plus active et plus répandue qu'à Newport. Des sermons, des discours, des réunions, des conférences pour étudier quelques grandes questions, ou pour coopérer à quelque réforme, étaient le principal emploi de son temps. Souvent aussi son salon se remplissait d'hommes et de femmes distingués, venant s'entretenir avec lui de publications nouvelles, œuvres de poésies, de philosophie, d'histoire, et quelquefois même d'une littérature moins sérieuse. Un de ses plus grands plaisirs était d'entendre réciter des vers de Shakespeare. Quant à la musique, il regrettait de n'en avoir pas cultivé le goût. « J'ai beaucoup perdu, disait-il quelque temps avant sa mort, en

négligeant la musique ; il me semble que j'y deviens plus sensible à mesure que mes oreilles vieillissent ; je sens que la musique touche dans les profondeurs de mon âme des cordes que nulle autre puissance ne fait vibrer ; j'en éprouve un plaisir qui ne ressemble à aucune autre sensation. Rien ne me paraît plus mystérieux, plus inexplicable ; un sentiment secret a toujours poussé les hommes à regarder la musique comme une des joies du ciel, et je comprends que le chrétien, sous son influence, puisse avoir comme une conscience surnaturelle de son immortalité. De tels phénomènes me montrent combien notre nature est pleine de mystères. » Aussi Channing croyait-il à l'influence toute morale et civilisatrice de la musique, et il eût voulu en répandre le goût parmi les masses. « Je désire, écrit-il, que les peuples soient non-seulement instruits, mais sensibles et délicats, et je crois que la musique leur fera plus de bien que toutes les connaissances arides qu'on pourra leur inculquer. » S'il en était besoin, on verrait ici une preuve de plus de la passion avec laquelle Channing poursuivait son grand problème de l'élévation morale et intellectuelle des peuples. Pas une seule de ses observations psychologiques — soit sur lui-même, soit sur les autres, qu'il ne mît à profit pour la mission qu'il s'était assignée de révéler l'homme à lui-même.

Dans ses promenades journalières au parc de la ville, appelé la Commune, Channing n'avait pas de plus grand bonheur que de s'arrêter pour voir les enfants dans leurs ébats, pour les contempler ; il aimait à s'en entourer et à se mêler à leurs jeux.

En 1835, son fils aîné partait pour le collège, emportant avec lui ces lignes d'une austère tendresse : « Souvenez-vous que ce qui distingue surtout un homme, c'est de savoir se gouverner, et que celui qui ne peut être constant dans ses résolutions, qui ne peut suivre avec persévérance, soit les études qu'il se propose de faire, soit un plan d'action, n'aura jamais dans ce monde qu'une position inférieure, et, ce qui est encore pis, qu'il perdra dans sa propre estime.

« Je vous supplie d'être toujours vrai, loyal, franc et juste en face de toutes les tentations ; quoi qu'il doive vous en arriver, dites toujours la vérité. Soyez entièrement digne de la confiance de vos compagnons ; regardez le juste comme étant toujours absolument obligatoire. Il n'est pas nécessaire que vous conserviez vos biens, ni même que vous conserviez la vie ; mais il est de toute nécessité que vous gardiez sans tache votre honneur.

« Entrez au collège avec la ferme résolution d'obéir à toutes les règles ; ne faites rien dont il faille

vous cacher ; que ce soit pour vous un principe et un point d'honneur de vous abstenir de tout ce qui pourrait nuire à l'institution dont vous êtes membre. N'excitez jamais dans vos camarades le moindre esprit de révolte ; soyez ami de l'ordre. S'il vous arrivait quelquefois d'avoir à vous plaindre de vos maîtres, abordez-les avec franchise, et expliquez devant eux avec calme vos griefs. Soyez envers vos compagnons plein de magnanimité et de loyauté ; sympathisez avec eux, et cherchez leur amitié autant que vos principes vous le permettront ; mais ne leur sacrifiez jamais vos convictions du bien. Que le ridicule ne vous fasse jamais abandonner la vertu ; mettez-vous hardiment sur votre propre terrain, et vous imposerez bientôt le respect. Vos compagnons ne pourraient vous faire un plus grand mal que d'affaiblir en vous l'idée du bien et du juste.

« Respectez et aimez Dieu, et vivez comme étant toujours en sa présence. Chaque matin nous prions Dieu pour vous ; que chaque matin vous aussi, vous fassiez de même pour nous ; et qu'à cette heure, nous nous rencontrions tous devant le trône de la miséricorde de notre Père commun. »

Ce fut à Boston, en 1834, que Channing ferma les yeux de sa vénérable et bien-aimée mère ; elle avait quatre-vingt-deux ans ; mais ses facultés

avaient presque échappé à l'influence des années, et l'âge n'avait en rien refroidi la vivacité de ses affections.

« Hier est morte ma mère ! écrit Channing dans son journal avec la sensibilité d'un enfant. Quel changement pour moi ! elle dont la tendresse ne m'a jamais fait défaut dans tout le cours de ma vie ; elle qui, pendant tant d'années n'a cessé de me porter et dans son cœur et dans ses pensées ! Que j'ai été heureux de pouvoir contribuer à son bonheur ! J'espère que mon affection lui aura rendu la vie plus douce. Et maintenant elle nous a quitté, cette amie de toute ma vie ; celle qui, au milieu de tant d'autres changements, n'a jamais changé dans sa tendresse ; celle à qui toute mon existence était rattachée ! Cette voix, la première que j'ai entendue, je ne l'entendrai plus ; ces bras qui m'ont soutenu sont maintenant immobiles ; ces yeux si expressifs n'ont plus de lumière ; la chambre où pendant tant d'années j'ai reçu ses conseils et sa bénédiction, ne contient que ses restes inanimés ; son fauteuil est vide ! Chère amie, dont le cœur partageait mes épreuves, tu n'es plus ! Je ne puis plus serrer ta main, lire dans ton regard, écouter tes paroles de pieuse gratitude envers Dieu, offrir avec toi des prières à notre Père commun ! Celle qui donnait l'unité à toute mon existence, qui, par sa présence,

par son affection, par l'intérêt qu'elle me portait, reliait ensemble tous les événements de ma vie, elle m'a quitté ! Qui peut me la remplacer ? à qui puis-je être ce que je fus pour elle ? Un lien est brisé, qui ne peut plus être renoué sur cette terre. Oh ! saint et doux lien que celui qui unit la mère et l'enfant ! combien n'est-il pas vrai que les dons les plus précieux de Dieu se trouvent dans les sentiers ordinaires de la vie ! Oh ! que n'avons-nous pu prolonger ses jours avec bonheur pour elle-même ! Mais elle est maintenant auprès de Celui qui l'aime plus que nous n'aurions pu l'aimer. Je me soumetts à ses volontés. »

Cette perte fut suivie de celle de son ami, le révérend Noah Worcester, l'Apôtre de la paix. Ces morts douces et sereines, et venues à leur temps, ne laissaient après elles que de pieux souvenirs, et Channing dut s'y résigner moins amèrement, comme au cours naturel de la vie. Mais la fin terrible de son ami Follen, qui eut lieu quelques années plus tard, fut une des plus douloureuses épreuves de sa vie. Follen revenait de New-York sur le bateau à vapeur le *Lexington*, quand, près d'aborder, le navire prit feu et s'engloutit avec tous ceux qui étaient à bord, à l'exception seulement de quatre personnes. En apprenant la mort tragique de son ami et les détails de cette effroyable agonie au milieu

des flots et des flammes, Channing éprouva un moment d'émotion convulsive; mais retrouvant bientôt sa sérénité habituelle, il prit la plume pour célébrer dans un sermon les vertus extraordinaires de son ami, et pour affermir la foi de son troupeau dans les hauts desseins de Dieu, même quand il nous entoure des épreuves les plus douloureuses. Ce triste événement eut lieu en 1840.

Une année après, Channing assistait à la dernière maladie de l'excellent docteur Tuckerman. Les forces de cet homme, dont le cœur recélait des trésors de tendresse et de compassion, étaient déjà minées par les soins infatigables qu'il prodiguait à son troupeau de pauvres, quand une blessure intime vint l'accabler. Il succomba à la douleur que lui causa la perte de sa femme. Channing, dans le sermon qu'il fit à la mort de son ami, nous a tracé, avec l'exquise délicatesse qui caractérise sa plume, le portrait de cette personne intéressante. « J'ai connu particulièrement, écrit-il, cette femme avec qui il passa une grande partie de sa vie, et je suis heureux de pouvoir offrir un hommage à ses vertus. Sa réserve, et une pudeur extrême, jetaient un voile sur ce gracieux caractère. Elle était peu connue hors du foyer domestique; mais là, elle répandait silencieusement cette douce et pure lumière dont on ne comprend bien le prix que lors-

qu'elle est éteinte. Cette bonté particulière de la Providence qui adapte les bienfaits qu'elle nous prodigue à nos besoins, fut surtout visible lorsqu'elle donna à notre ami une telle compagne. Sa sagesse si calme, sa douce modestie, sa sympathie qui, bien que pleine de tendresse, était aussi d'un caractère trop serein pour nuire à sa raison : tout la rendait propre à agir, à son insu, sur l'esprit plus ardent de son époux, sans qu'aucun des deux en eût la conscience ; elle était vraiment un esprit bienfaisant, qui répandait secrètement et sûrement ses heureuses influences. Le coup qui l'enleva à son mari laissa à celui-ci une blessure que le temps ne pût cicatriser.

« Si les forces de mon ami lui eussent permis de s'échapper de sa maison de deuil pour visiter les demeures de la misère, il eût, peut-être, oublié pour un moment le sentiment de sa perte. Mais, après quelques instants de promenade, il était obligé de rentrer chez lui épuisé. Là, ce regard aimant qui avait toujours brillé à son retour, ne répandait plus sur lui son doux reflet ; cette voix était muette, qui chaque jour le questionnait sur ses labeurs, et qui, comme une seconde conscience, murmurait une tendre approbation ; il ne la trouvait plus cette main aimée sur laquelle s'appuyait sa tête souffrante, et qui avait, par ses

soins assidus, si souvent éloigné pour lui l'heure de l'épuisement et de la maladie. Il n'était pas seul, il est vrai, car l'amour et le respect filiaux l'entouraient ; mais, tout en reconnaissant le prix de ces dévouements, il sentait que rien ne pouvait remplacer celle qui lui avait été enlevée. Il ne fit voir, à l'occasion de cette grande perte, aucun violent éclat de chagrin ; c'était une douleur intime, profonde, le sentiment d'un vide immense, le dernier fardeau dont l'âme puisse s'affranchir. Dès lors, son attachement pour la vie diminua sensiblement ; par moments, il aurait voulu la quitter. Il gardait toujours près de lui le portrait de son amie, et il me parlait souvent de la consolation que cette image lui apportait comme d'une chose que moi, plus heureux que lui, je ne pouvais comprendre. Il entendait sa voix lui venir d'un autre monde, et sa foi en ce monde meilleur, toujours profonde, devint encore plus vive et plus touchante. Il fut un martyr de la cause du pauvre. Le travail incessant abrégea sa vie. Pour plaire à ses amis, il voulut restreindre ses labeurs ; mais les pauvres le suivirent jusque chez lui, et il ne pouvait résister à leurs supplications. Jeune encore par les années, la vieillesse l'avait surpris ; ses promenades devinrent de plus en plus rares, et il fut enfin emprisonné chez lui. Une fièvre ardente, une toux déchirante

suivirent la perte de ses forces. Pendant bien des semaines, j'étais le seul de ses amis qui pût le voir; et c'était pour moi une joie que de contempler sa pâle et maigre figure tout illuminée de sentiments de gratitude envers Dieu pour l'œuvre qui lui avait été confiée, et d'espérance que cette œuvre continuerait quand il dormirait dans la poussière... Sa fin fut triste; quelquefois, par une dispensation mystérieuse de la Providence, la puissance de souffrir survit, après que les facultés de la raison ont semblé succomber. Tel fut le sort de mon ami; il trépassa en proie à des douleurs épouvantables; enfin son martyre cessa, et qui de nous peut concevoir ou exprimer la béatitude de cet esprit s'élevant de ces sombres ténèbres à la lumière céleste?»

On pardonnerait volontiers à Channing, si dans ses écrits intimes, dans ses lettres, il laissait échapper quelque accent de tristesse ou de découragement, en voyant disparaître ainsi un à un ceux qui l'avaient animé et soutenu dans les hautes missions de la vie; mais telle était sa piété que la douleur, la joie, la santé, la souffrance, tout servait à alimenter sa foi en Dieu et à l'immortalité. Les années, en s'accumulant, loin de refroidir son cœur, lui rendaient la vie plus belle et plus précieuse, et l'inondaient d'un amour toujours

plus profond. « Quels êtres mystérieux nous sommes ! écrivait-il quelques mois avant sa mort ; me voici trouvant le calice de la vie plus doux à mesure que j'approche de ce qu'on appelle la lie ; me voici contemplant cette belle, cette glorieuse création avec un amour toujours plus serein, et trouvant plus de raisons pour espérer dans l'avenir des sociétés, au moment même où leurs maux pèsent le plus sur mon esprit... Les affections les plus communes me paraissent tous les jours plus pleines de charmes ; je sens quelquefois comme si je n'avais rien connu de la vie jusqu'à présent, et il en sera toujours ainsi. Nous ne cesserons d'ouvrir les yeux à des merveilles et à des beautés pour lesquelles nous avons été jusqu'alors aveugles, et nous découvrirons de nouvelles créations sans mettre le pied hors de nos vieilles demeures. » Plus loin, il écrit : « Au milieu de tant de devoirs, d'affections, et au sein d'un pays dont les beautés ont pour moi un charme infini, je n'étudie pas beaucoup ; je sens de plus en plus que l'amour vaut mieux que la pensée, ou plutôt, que la pensée vaut peu quand elle n'est pas trempée dans l'amour. Je ne puis perdre tout à fait, après tant d'années, ma froideur extérieure, mais la glace se fond. » Channing avait plus de soixante ans quand il écrivait ces paroles ; on comprendra maintenant pourquoi, lorsqu'on lui demanda un jour quel était

l'âge le plus heureux, il répondit en souriant que c'était l'âge de soixante ans : il en eût dit autant, sans doute, à soixante-dix et à quatre-vingts.

Channing éprouvait, à mesure qu'il vieillissait, le besoin de se rapprocher toujours davantage des hommes. Il multiplia ses voyages pour agrandir le cercle de ses relations ; il visita les campagnes, les lieux célèbres, les grandes villes des Etats-Unis, s'arrêtant tantôt pour prêcher, tantôt pour adresser un discours à quelque association d'ouvriers. Ce fut à cette époque (1841) qu'il séjourna quelques semaines à Philadelphie, et qu'il prêcha, le 30 mai, un sermon sur l'Eglise Universelle, devant un nombreux auditoire, composé de personnes appartenant à des croyances religieuses diverses et accourues pour écouter sa parole célèbre.

Ce sermon, dont le but est de montrer qu'il y a une tolérance plus élevée et plus philosophique que celle fondée sur l'indifférence, mérite surtout notre attention, en ce que, étant un des derniers discours de Channing, nous devons le regarder comme l'expression calme et réfléchie de sa pensée mûrie par les années et par la recherche de la vérité. Tout, dans ce discours, est si grand, si serein, si céleste ; le sujet qui y est traité est si vaste ; Channing nous fait planer avec si peu d'effort dans une région si élevée, il

y marcha lui-même d'un pied si ferme, que ce serait une grande lacune dans sa biographie, si nous ne nous arrêtions pas pour considérer, un peu en détail, cette exposition lumineuse de ses principes sur la religion et sur l'église.

La vie de Channing, comme le sait le lecteur, fut une longue protestation contre l'esprit de secte, et une défense constante de la sainteté et de la beauté de la vertu, abstraction faite de toutes croyances doctrinales. Sa passion pour la vertu la lui faisait reconnaître, avec une sorte d'instinct, partout où elle se trouvait, et ce seul rayon de la divinité dans l'homme effaçait à ses yeux toutes les distinctions de rang, de condition ou de croyances. Quoiqu'il eût aspiré toute sa vie après une société qui serait unie seulement par la pratique d'une large charité et par l'amour de Dieu, ce ne fut cependant que dans ce sermon sur l'Eglise Universelle qu'il donna une forme nette à sa pensée.

Channing n'était ni un théoricien, ni un doctrinaire, et c'est sans songer à faire un système qu'il a peut-être trouvé la solution du grand problème qui a préoccupé et préoccupe encore tant d'esprits. Il nous a montré l'unité religieuse la plus parfaite, accompagnée de la liberté la plus entière des consciences et du complet affranchissement de toutes les facultés humaines; il nous a fait voir un terrain

commun, sur lequel tous les chrétiens peuvent se rencontrer : celui de l'amour de Dieu et des hommes ; mais à côté de cette union des cœurs, il a voulu la variété, la diversité de l'esprit. Pour qu'une telle unité fût possible, il sentit qu'aucune de nos nombreuses Eglises ne devait avoir le droit de se dire une institution divine. C'est pourquoi, au début de son discours, il recherche si, dans les enseignements du Christ ou de ses disciples, on peut trouver l'institution d'une Eglise avec un rituel et une organisation immuables. Voici ce qu'il dit :

« Dans le sermon sur la montagne, lorsque le Christ traite particulièrement de la prière, il ne fait aucune mention de l'Eglise ; de même, ses disciples n'ont jamais défini d'une manière exacte le symbole ni les pratiques extérieures nécessaires au culte ; il devait en être ainsi d'une religion telle que le christianisme. Le judaïsme avait été institué pour former et élever une nation à part ; c'est pourquoi il enfermait le peuple juif dans une multitude de formes et de pratiques. Mais la grande mission du christianisme était d'étendre le culte spirituel et intérieur de Dieu à toutes les nations, à toutes les phases de la société, à toutes les variétés de climat, de gouvernement et de conditions ; on ne peut donc pas supposer qu'une pareille religion s'enchaînât dans une forme extérieure quelconque. Le

Christ n'a point institué un mécanisme de cérémonies et de rits, les mêmes pour tous les pays et pour toutes les époques ; il ne nous a point donné une législation minutieuse sur le culte et l'organisation de son Eglise ; mais il a laissé ces choses extérieures à régler par l'esprit, par les besoins et les progrès des siècles successifs. » Channing en conclut qu'aucune Eglise ne peut prétendre avoir une constitution divine telle, que ceux qui n'en feront pas partie se trouvent, par cela seul, en état de désobéissance envers Dieu. . . « La pureté du cœur et de la vie, dit-il, l'amour de Dieu et de nos semblables, voilà les seules choses essentielles, et l'Eglise qui contribue le plus à éveiller en nous cet esprit est la vraie Eglise, quels que soient son culte et son organisation. »

Channing connaissait trop le cœur humain et son besoin de sympathie pour ne pas respecter le sentiment qui nous porte à nous réunir à d'autres, dans le but d'exprimer à Dieu en commun notre gratitude, ou de chercher ensemble un soutien à notre foi et une consolation dans nos douleurs ; il comprenait aussi que la nature humaine est infiniment diverse, et que l'expression du sentiment religieux peut varier selon les degrés d'esprit, d'intelligence ou d'imagination des peuples comme des individus.

« Dieu, disait-il, aime la variété dans la nature et

dans l'âme humaine, et il ne la rejette pas dans l'adoration chrétienne. Ce n'est pas que je prétende, continue-t-il, que toutes les Eglises soient également bonnes ; il y en a sans doute qui sont plus ou moins en harmonie avec l'esprit et le but du christianisme, avec la simplicité des temps primitifs et avec les principes de notre nature ; toutes ont leurs superstitions, leurs corruptions, et nous devons chercher celle qui nous paraît la plus pure et qui nous aide le plus à devenir pieux, désintéressés et forts ; mais gardons-nous de la choisir pour notre prochain. Son tempérament, son intelligence, les impressions que l'éducation et l'habitude ont laissées sur son esprit, différent des nôtres ; peut-être que le culte qui vous touche le plus l'émeut à peine ; il a besoin, lui, qu'on excite son cœur, et vous, qu'on parle à votre raison ; ne l'en blâmez pas. Si, dans une atmosphère spirituelle plus ardente, il atteint à une foi plus vive que la nôtre, son Eglise est meilleure pour lui que la nôtre ne l'est pour nous. Ne jugez jamais un homme, en bien ni en mal, à cause de l'Eglise à laquelle il appartient ; chassez de vos cœurs ce démon de l'esprit de secte, de bigoterie, d'intolérance ; nourrir cet esprit, n'est pas, comme nous le croyons, un péché léger : c'est la négation même de la suprématie de la vertu. »

Au-dessus de toutes les manifestations exté-

rieures, de toutes les diverses associations religieuses, Channing plaçait une seule Eglise qui les contenait et les embrassait toutes : l'Eglise universelle du Christ, c'est-à-dire, l'union de tous les cœurs vertueux, de tous ceux qui s'inspirent de l'esprit du Christ, qui cherchent avec ardeur la vérité, le progrès dans le bien, qui reconnaissent dans leurs semblables des frères, et dans Dieu le père juste et plein d'amour pour tous. « Oui, s'écrie-t-il dans son saint enthousiasme, il y a une Eglise plus sublime, plus grande que toutes celles que vous connaissez, une Eglise qui s'étend sur toute la terre et ne fait qu'un avec celle qui est dans le ciel. Dans cette Eglise, sont réunis tous ceux que des dénominations diverses ont séparés ou séparent encore. Là, il n'y a ni Eglise romaine, ni Eglise grecque, ni Eglise anglicane; il n'y a que l'Eglise du Christ...

« Tous ceux qu'anime l'esprit chrétien sont essentiellement unis; car cet esprit a une puissance qui attache plus fortement que tous les autres liens. Des océans peuvent séparer les membres de cette Eglise; mais leurs sympathies ne sont pas moins étroites et moins inébranlables. Je tressaille de joie au nom des saints hommes qui ont vécu il y a des siècles; le temps ne peut nous séparer; je les vénère, au contraire, d'autant plus à raison de ce qu'ils sont plus an-

ciens. Ne sommes-nous pas les ministres d'une même cause? cette union n'est-elle pas une réalité?... Vous pouvez m'exclure de vos Eglises romaines, — épiscopales, calvinistes, à cause des prétendus défauts de ma doctrine ou de mon symbole, et je ne m'en plains pas; mais je ne veux pas qu'on me retranche du grand corps du Christ. Qui est-ce qui peut me séparer d'hommes tels que Fénelon, Pascal, Charles Borromée, Newton, Howard? qui peut rompre les liens qui m'attachent à eux? est-ce que je ne les chéris pas? est-ce que leur esprit, coulant à larges flots de leur vie et de leurs écrits, ne pénètre pas mon âme? ne sont-ils pas une partie de mon être? serais-je devenu ce que je suis, si leur esprit n'avait pas agi sur le mien? est-il donné à un synode ou à un concile de me séparer d'eux? La bulle d'un pape ou l'excommunication d'un concile peuvent-elles étouffer en moi la pensée et l'affection qui m'attachent à eux? Mon âme brise avec mépris ces barrières, ces toiles d'araignée, pour aller se joindre à ces esprits grands et excellents; qu'ils soient morts ou vivants, me repousseront-ils parce que je ne suis pas de telle ou telle secte? Une âme pure se meut librement dans l'univers; elle appartient à l'Eglise, à la grande famille des âmes pures de tous les mondes, et nul homme ne peut être exclu de cette Eglise

que par lui-même, en laissant mourir la vertu dans son propre cœur.»

Les lettres de Channing ont fait voir qu'il regardait comme assez prochain le moment où le christianisme se montrerait enfin dégagé des formes dans lesquelles il a été jusqu'à présent trop emprisonné. Il décrit, dans ce sermon, la marche de l'esprit humain vers ce but inévitable. « C'est la tendance, dit-il, des progrès de la civilisation, de l'éducation et de l'élévation des âmes, de faire naître un sentiment opposé à l'esprit sacerdotal et à la croyance en certaines Eglises, en certaines pratiques comme étant nécessaires pour assurer le salut. A mesure que le monde avance, il laisse derrière lui ces questions de formes extérieures ; à mesure que les hommes entrent dans le cœur d'un sujet, ils se soucient moins des manifestations matérielles ; à mesure que la religion devient pour nous une réalité intime, nous nous lassons du spectacle de ses pompes. Dans la succession des siècles, on trouve toujours un nombre d'hommes de plus en plus grand, dont la virile pensée embrasse la liberté spirituelle, et qui, unissant le respect d'eux-mêmes au respect de Dieu, ne peuvent, sans un sentiment de honte et d'humiliation, se soumettre à une Eglise qui les oblige d'approcher du Père infini par un culte simplement extérieur. Une voix en eux proteste contre cette répétition des

mêmes signes, des mêmes mouvements, des mêmes paroles, comme contre quelque chose qui est au-dessous de leurs facultés spirituelles, au-dessous surtout de Celui à qui s'adresse l'hommage le plus élevé de leur raison et de leur cœur. Dans la vie ordinaire, un esprit supérieur s'exprime d'une manière simple et naturelle, et cette même tendance se retrouve dans les choses religieuses.

« Le progrès qu'opère le christianisme, c'est de développer en nous une connaissance et un sentiment plus profonds de ce culte spirituel du Père que le Christ a annoncé comme l'objet de sa mission ; et devant ce progrès, l'ancienne foi idolâtre des formes et du symbole doit disparaître. Il y a donc un courant qui se grossit de siècle en siècle, et contre lequel les Eglises exclusives auront à lutter ; tôt ou tard il les engloutira.

« Mes amis, dit-il en terminant, respectez la vertu, la sainteté, la volonté forte qui reste fidèle au devoir et au bien. N'honorez rien en comparaison de ces vertus. Des diversités de goût, d'opinions, d'habitudes peuvent nous porter à adorer Dieu avec des formes diverses ; mais la variété n'est point le schisme, elle ne rompt point l'unité de l'Eglise du Christ. Malgré nos dissidences, nous pouvons nous aimer, nous respecter et nous réjouir de nos progrès mutuels ; nous pouvons unir nos cœurs et nos

maines en faisant le bien, en avançant les desseins de l'amour de Dieu pour la race humaine; en travaillant, en souffrant pour l'humanité; en protégeant l'intelligence, la liberté, la vertu; en faisant arriver à Dieu la vénération, l'amour de ses créatures; en résistant aux abus et aux corruptions du monde; en recherchant et en tarissant les sources de la misère. Puisse cette charité universelle posséder nos cœurs, et par sa douce influence faire disparaître de la terre tout esprit de secte et de bigoterie ! »

Le grand désir de Channing, comme il ne cessait de le dire à son ami Tuckerman, était de voir l'Église dont il se faisait l'apôtre, se distinguer surtout par une large tolérance, par une philanthropie active, et par une conciliation pleine de bienveillance avec l'esprit éclairé des temps modernes. Il aurait voulu que ses membres prissent simplement le nom de *Philanthropes chrétiens*, et qu'ils se dévouassent spécialement au progrès matériel et moral de la classe ouvrière et de la classe indigente. Il semble, en effet, que nulle forme nouvelle du christianisme ne puisse s'élever aujourd'hui que sur ces deux bases : la foi en la destinée infinie de l'humanité et une sympathie universelle pour ses souffrances.

La ville de Philadelphie, comme celle de Boston, est remarquable par le nombre de ses Sociétés litté-

raires, établies, non pour quelques érudits ou quelques hommes de goût, mais pour les ouvriers, les artisans, les commis et les jeunes gens de toutes les classes. Ce sont de vastes cercles et cabinets littéraires; les membres, en payant une souscription annuelle, peuvent non-seulement y lire les journaux, les revues, ou étudier des œuvres plus sérieuses dans une riche bibliothèque qui contient quelquefois jusqu'à 15,000 volumes, mais aussi emporter chez eux un certain nombre de livres. Comme chacune de ces institutions est établie dans un but spécial, et qu'elles sont gouvernées par un comité de membres pris dans leur sein, elles varient nécessairement dans leur organisation. Les connaissances et le degré d'éducation des membres déterminent la nature des études qui s'y font; car ce sont aussi des espèces de collèges, où les plus instruits enseignent aux autres moins avancés ou moins heureusement doués.

Quelquefois des professeurs sont engagés pour prononcer devant les jeunes gens réunis ce qui, dans leur langue, s'appelle une *lecture*; c'est un discours instructif sur un sujet choisi. L'histoire, la poésie, la littérature, les arts, tout sert de matière à ces conférences intéressantes. Un orateur célèbre vient-il à visiter leur ville, une députation de membres d'une de ces Sociétés s'em-

presse de se présenter devant lui pour lui demander la faveur d'une *lecture*. Ce fut ainsi que Channing, prié par la Société littéraire des commerçants de Philadelphie, se rendit à leur cercle, où il fit, en mai 1841, son beau discours sur les Signes distinctifs de l'époque actuelle, dont le caractère principal est à ses yeux la tendance à l'universalité; discours qui témoigne du vif intérêt avec lequel il suivait la marche morale et intellectuelle du siècle.

Ce même intérêt se retrouve dans une lettre qu'il écrivit vers cette époque (mars 1842), et qui est empreinte d'une sensibilité si particulière, que nous ne croirions par avoir donné une juste idée de Channing, si nous ne la reproduisions ici, à peu près en entier. « Je crains, y dit-il, d'être trop porté à me dérober au travail des réformes. Réformer, c'est s'opposer à des corruptions, à des maux enracinés ; et moi, je suis plutôt tenté de détourner mes yeux du mal. Mon âme cherche le bien, le parfait, le beau ; c'est pour moi une espèce de torture, d'être obligé d'étudier ce que l'homme souffre de ses propres crimes, ou de la méchanceté et de la cruauté de ses frères. Aucune perfection de l'art ne peut m'attacher à des sujets purement tragiques ou horribles ; c'est seulement par un sentiment de devoir, que je me décide à lire dans les journaux le récit d'un malheur ou d'un crime. Il

est vrai que quand le côté sombre du tableau est éclairé par la grandeur ou la beauté morale, non-seulement je le supporte, mais même j'en éprouve du bonheur.

« Vous voyez que je suis assez pauvrement constitué pour un réformateur. Mais c'est pour cela que cette œuvre m'est bonne; j'en ai besoin, non pour m'exciter, car je le suis suffisamment par les événements de la vie ordinaire et par la méditation des vérités abstraites, mais pour me sauver d'un égoïsme raffiné, et pour me donner le désintéressement, le courage, la vraie dignité et la vraie grandeur, pour me lier à Dieu par une foi plus vive, par un amour plus profond pour mes semblables. Il ne faut pas rejeter cette croix; acceptons-la plutôt avec gratitude et bonne volonté, quand Dieu nous l'impose; et il nous l'impose, toutes les fois qu'il pénètre nos cœurs d'un sentiment profond de la dégradation, de la misère, de l'oppression et des crimes de nos frères, et que nous désirons ardemment leur rédemption.

« La persécution qui s'attache presque toujours aux bienfaiteurs de l'humanité est peu de chose, comparée à la douloureuse nécessité d'arrêter nos regards et notre pensée sur le mal, avec le sentiment constant de notre impuissance à y remédier; voilà où est l'épreuve. L'œuvre du réformateur

serait trop douce, si nous pouvions d'un seul effort élever notre prochain au bonheur et à la perfection où nous aspirons ; mais, hélas ! si nous parvenons à remédier à quelques-uns de ces maux les plus sensibles, combien n'en reste-t-il pas, et quel sombre nuage pèse encore sur la terre ! Quelquefois le mal semble s'agrandir sous les efforts mêmes que nous faisons pour le réprimer. Si la foi ne nous soutenait, qui pourrait persévérer ? Mais avec cette foi, quelle joie encourageante se mêle secrètement à tous nos travaux sincères pour l'humanité ! Le peu que nous accomplissons devient un gage de succès pour ce qui nous reste à faire d'infiniment plus grand. Nous savons que cette vie future, vers laquelle aspirent nos cœurs, n'est point un songe, que le bien doit triompher du mal, et triompher par le sacrifice des bons.

« Je voudrais que nous pussions unir nos efforts pour la réforme ; mais nous devons être quelque chose de plus que de simples réformateurs. Il faut donner pleine carrière à notre nature, et ne pas l'enchaîner dans des bornes trop circonscrites. Que votre génie se développe donc librement ; nous serons des réformateurs d'autant plus puissants que nous aurons l'esprit plus à l'aise et plus calme ; nous aurons plus de moyens pour notre œuvre, si nous donnons un vaste horizon à

notre pensée, à notre imagination, à notre goût et à nos affections. Nous devons aussi garder notre sérénité d'humeur dans la guerre contre le mal ; car un esprit chagrin peut facilement devenir de la morosité ou de l'amertume. »

Une autre lettre, adressée vers cette époque à M. Blanco-White, qui habitait l'Angleterre, et que de terribles souffrances physiques, autant que morales, avaient entouré d'une sorte de sympathie publique, nous initie à la méthode ingénieuse que pratiquait Channing pour triompher de la vivacité de ses impressions. Après être convenu qu'il n'a éprouvé dans sa vie que très-peu de souffrances excessives, il ajoute : « Je me suis persuadé qu'en analysant la douleur, je pouvais y trouver des éléments de bonheur ; j'ai pensé aussi que regarder la souffrance en face et la comprendre pouvait en affaiblir l'intensité. Une perception distincte, loin d'aggraver le mal, le diminue. J'ai reconnu ce fait à la lecture de quelques accidents épouvantables qui m'avaient d'abord fait frémir ; en les analysant et en me rendant compte de tous les détails, j'ai pu y penser avec calme et me sentir même capable de les braver. Ce procédé agrandit la sympathie, mais non la crainte. La sympathie fait disparaître toute terreur pour soi-même ; mais ce n'est pas là toute l'explication de ce phéno-

mène : l'âme, en résistant à sa première émotion et en se transportant par un effort de sa volonté au milieu du péril, développe une énergie qui la révèle à elle-même, et lui donne la conscience de quelque chose de plus puissant que la souffrance. Je ne me souviens pas que d'autres aient remarqué combien l'appréciation exacte d'un danger ou d'un mal fortifie notre courage, et cependant j'en ai fait sur moi-même l'expérience. L'inconnu, le vague, le sombre, tout ce qui fait rêver l'imagination d'infini, voilà ce qui nous épouvante. Il me semble que ceci s'applique également aux souffrances morales. »

Nous avons fait connaître, dans un précédent chapitre, le désir que nourrissait Channing de voir une rétribution plus équitable du travail. La lettre suivante, adressée à un communiste, nous montre avec quelle patience dévouée il continua de chercher, jusqu'à sa dernière heure, la solution de ce grand problème ; peut-être, en écrivant ces lignes si pleines de charité, se souvenait-il des rêves généreux de sa jeunesse, et se rappelait-il ses propres paroles à son grand-père : Que le jugement du prochain peut être fort mauvais et son cœur excellent.

27 février 1841.

« Cher Monsieur, j'ai reçu hier votre écrit; et la promptitude avec laquelle je vous réponds vous

sera, j'espère, une preuve de l'intérêt que m'inspire la société fraternelle que vous avez dessein de former.

« Le but que vous vous proposez me semble digne de tout intérêt ; je vois, je sens les grands maux de notre état social ; la matière domine trop l'esprit, la vie animale est plus forte que la vie morale et intellectuelle. On a presque perdu la conscience de ce que l'homme peut devenir, de ce que vaut l'âme immortelle ; il s'ensuit que tous nos rapports sociaux doivent être malheureusement défectueux, et que les facultés les plus élevées de l'homme y sont à peu près oubliées. Je désire ardemment voir le moment où la masse des hommes sera affranchie d'un labeur incessant qui les abrutit, où ils ne seront plus absorbés par les soins du corps, où le travail pourra se combiner avec la culture de l'esprit, de telle sorte qu'il soit, non une tache dégradante, mais un bienfait. Depuis des années, j'ai rêvé une société dont les membres, au lieu d'être la proie les uns des autres, au lieu de chercher à se rabaisser, comme il arrive dans ce monde, vivraient en frères, cherchant mutuellement leur bien spirituel et leur élévation morale ; mais je n'ai pu trouver les éléments d'une pareille communauté. Je sympathise entièrement avec les intentions qui vous dirigent ; mais jusqu'à que■

point avez-vous adopté les moyens les plus efficaces pour exécuter votre projet? et même dans l'état actuel de l'esprit chrétien et de l'humanité pourriez-vous le réaliser? Ce sont là des questions à part, et la plupart des hommes répondraient que non. Je ne voudrais, cependant, décourager aucun effort sincère pour l'amélioration de la société ou de l'individu; je vous dirai seulement : que Dieu vous aide. Il y a un ton de bonne foi et de sincérité dans votre travail qui me fait espérer; et cependant je ne vous dis pas que je sois sans crainte. J'ai vécu si longtemps en dehors du monde des affaires, j'ai eu si peu de relations avec la société, excepté celles de mon ministère religieux, que je ne puis former un jugement sur les obstacles que vous rencontrerez.

« Je crois, cependant, apercevoir celui qui vous sera le plus grand, et il faudra que vous le regardiez en face. Le voici : c'est la difficulté de faire accorder tant de volontés diverses, d'amener les individus à cette unité d'opinions et de sentiments nécessaires pour le gouvernement d'une affaire aussi étendue; c'est la difficulté que vous aurez d'empêcher cette malveillance, ce scandale, cet enjêtement, ces jalousies et cette soif de pouvoir qui sèment la discorde et le chagrin dans tous nos rapports sociaux. Les catholiques se sont défendus de ces maux, dans leurs communautés religieuses, par l'établissement

d'une autorité absolue, et en enseignant aux membres de la communauté que l'obéissance est leur premier devoir ; il reste à avoir si l'on peut conserver une unité suffisante dans une institution libre, fondée seulement sur les sentiments de fraternité et d'égalité. Je désire que vous en fassiez l'essai, et qu'afin de réussir vous envisagiez toutes les difficultés, et que vous sentiez que celle que je viens d'indiquer en est une très-grande ; on ne peut la surmonter qu'à l'aide du renoncement à soi-même, et surtout par la culture de l'humilité, de la douceur et de la charité.

« Sans doute, des dangers particuliers accompagnent toutes les conditions sociales, et nous devons nous en rendre compte afin de les prévenir. Ce qu'il faut craindre, dans une communauté comme la vôtre, c'est la perte de l'énergie individuelle par suite de la dépendance où l'individu est de la communauté ; ce sont les facilités données aux paresseux de rejeter le fardeau du travail sur les autres mieux disposés ; c'est le relâchement des liens de famille, conséquence de l'adoption virtuelle des enfants par la communauté ; c'est la restriction de la liberté de pensée et de d'action, par suite de la nécessité inévitable de faire ployer la volonté individuelle sous la volonté ou de la majorité, ou d'un directeur, et la tendance à une uniformité de vue

qui rétrécira et abrutira l'esprit. Ces dangers ne sont pas imaginaires ; on doit redouter la perte de l'esprit d'individualité, de la force et de la vie de l'âme ; il faut chercher des sauvegardes contre ces dangers , en entretenant l'esprit de philanthropie et de liberté, auquel vous attachez, avec raison, une si grande importance.

« Je n'ignore pas qu'il y a de grands avantages économiques à réunir une communauté dans une même habitation. Mais ce système a aussi ses écueils. Il est fort à craindre que les familles ne soient pas assez séparées, que les sentiments domestiques soient lésés, et, plus encore, que les individus perdent cet esprit de solitude, de recueillement, de méditation et de piété intime, sans lequel les relations sociales sont remplies de dangers, et le caractère perd toute force et toute dignité. Il me semble que ces points demandent votre attention particulière.

« J'aurais désiré voir, parmi vos articles, quelques mots qui reconnussent l'importance que vous attachez aux manières polies ; elles contribuent beaucoup à entretenir la bienveillance et le respect mutuels. Dans ce pays, nous souffrons beaucoup de la grossièreté des manières ; la délicatesse, la déférence réciproques sont les fruits du christianisme, et sont surtout nécessaires dans la réunion que vous

voulez fonder. Si, en visitant une communauté, je voyais le plancher couvert de salive, il me serait difficile de croire que les membres de cette société se respectent, ou qu'avec un tel manque d'ordre et de convenance, il existe chez eux une grande aspiration vers la pureté intérieure. A mesure que les chrétiens se reconnaîtront les uns les autres pour les enfants spirituels et immortels de Dieu, une déférence sans affectation distinguera le ton de leur voix et de leurs manières ; et la réaction de cette déférence sur le sentiment d'où elle naît est très-grande. Là où existeront ces habitudes de vie, il n'y aura aucune difficulté à réprimander celui qui serait en faute. Des paroles douces, que l'on sait inspirées par l'amour, ne blessent jamais ; et , pour dire vrai , dans une telle société, il y aurait peu à réprimer.

« J'espère que cette lettre sera une preuve de l'intérêt sincère que je porte à vos efforts. Je prie Dieu de vous bénir. Je mourrais en paix, si je pouvais entrevoir l'espérance d'une organisation plus heureuse de la société. Mon âme est oppressée par ce que je vois ; puisse l'aurore de quelque chose de mieux apparaître à mes yeux , avant qu'ils ne soient — fermés par la mort ! »

CHAPITRE XIV.

Voyage de Channing dans la Pensylvanie. — Son séjour à Lenox. — La famille Sedgwick. — Dernier discours. — Paroles célèbres. — Abattement de Channing. — Il quitte Lenox. — Les montagnes vertes. — Il tombe malade à Bennington. — Craintes des médecins. — Sa famille l'entoure. — Ses derniers moments. — Sa mort. — Douleur universelle. — Paroles du docteur Dewey. — Réflexions.

En 1842, dérogeant à son habitude de passer l'été à Newport, Channing fit un voyage dans l'intérieur de la Pensylvanie, aux célèbres vallées de la rivière Juniata et de la Susquehanna. Comme il craignait la fatigue que les grandes chaleurs lui feraient éprouver, il voyagea la nuit sur des canaux. La suite de ces nuits sans sommeil fut un accès de fièvre qui le retint un mois enfermé à l'auberge.

Remis de cette maladie, il alla se reposer à Lenox, dans le Massachussets, délicieux pays de montagnes, qu'affectionnent surtout les artistes et les célébrités littéraires de la Nouvelle-Angleterre. De petits lacs cachés dans le sein des montagnes, de vastes forêts s'ouvrant sur de vertes et riantes

prairies où paissent d'immenses troupeaux de bœufs, source principale de la richesse de ce pays ; un certain air de bien-être, une nature calme, aimable et gracieuse ; une société peu nombreuse, mais choisie, rendaient ce séjour fort attrayant à Channing ; il y passa deux mois auprès de la famille Sedgwick, qui unissait le goût des lettres aux plus hautes qualités morales.

Madame Sedgwick, qui ne connaissait Channing que par ses œuvres, ressentit bientôt pour lui une vénération pleine d'affection, et elle enregistra soigneusement les impressions qu'elle recevait de la présence de cet ami si sympathique et si bon, qui caressait si bien ses enfants et qui avait dans son regard, dans le ton de sa voix et dans sa parole une sainteté qui semblait appartenir à un être d'un autre monde. « Lorsque Channing parle, écrit-elle, que ce soit chez lui ou en public, surtout lorsqu'il touche à des sujets religieux, sa figure est tout à fait inspirée ; ses prières sont simples, comme l'expression d'un enfant tendre et aimant qui serait plein de dévouement et d'amour pour son père. L'impression faite sur nous par sa prière, dans une simple chambre, est si profonde, qu'il nous semble que l'atmosphère qui l'entoure en est sanctifiée ; nos cœurs, au moins pour un moment, sont purifiés et élevés, et nous tardons à nous en

éloigner comme si, en quittant ce lieu, nous devions perdre quelque sainte influence. »

Le 1^{er} août, il prononça son dernier discours, celui-là même dont nous avons déjà parlé dans le chapitre sur l'esclavage. Malade, faible, Channing, mû par son seul enthousiasme, s'offrit spontanément et par une impulsion du cœur à célébrer l'anniversaire de l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises, par un discours aux habitants de Lenox. « Le jour était magnifique, écrit madame Sedgwick, chacun paraissait joyeux et ému. Jamais je n'oublierai l'effet que Channing fit sur moi ; sa figure resplendissait d'une sainte beauté, et quand il prononça la touchante invocation qui termine son discours, il avait l'air inspiré. » Voici ces paroles, qui devinrent célèbres, et que les Américains appelèrent le dernier chant du cygne.

« J'ai ouvert ce discours par des paroles d'espérance, je le termine de même. Je vous ai parlé de la grande iniquité qui souille notre pays, et qui nous rend un objet de honte aux yeux de toutes les nations ; mais je ne puis désespérer d'un meilleur avenir. Des forces puissantes agissent en ce moment dans le monde ; et qui peut les arrêter ? Dieu a envoyé au loin sa parole ; elle ne peut lui revenir impuissante. Une nouvelle intelligence de l'esprit chrétien, un nouveau respect pour l'humanité, un nou-

veau sentiment de notre fraternité et du lien qui unit tous les hommes à un père commun : voilà ce que je découvre parmi les signes de notre siècle. Nous les voyons, et ne les sentons-nous pas aussi ?

« Devant cette nouvelle force, toutes les oppressions tomberont ; la société, qui en est silencieusement travaillée, sera renouvelée, et changera en paix une guerre universelle. La puissance de l'égoïsme, qui nous semble invincible, doit céder à cette force divine. Le chant des anges : Paix sur la terre, ne résonnera plus comme une fiction. Venez, ô royaume des Cieux, pour lequel nous prions sans cesse ! Venez, Sauveur ami de notre race, qui avez versé votre sang sur la croix pour réconcilier l'homme avec l'homme, et le Ciel avec la terre ! Venez, âges promis de vertu et d'amour, dont nos cœurs sont si avides ! Venez, Père éternel, couronner de votre toute-puissance les humbles efforts que font vos enfants pour triompher de l'oppression et du mal, pour étendre la lumière et la liberté, la paix et la joie, la vérité et l'esprit de votre Fils sur toute la terre ! »

L'effort que fit Channing fut suivi d'un abattement qui lui ôta jusqu'à l'usage de la parole pendant plusieurs jours. « Lorsqu'il fut mieux, dit madame Sedgwick, il s'asseyait dans le coin du sofa, nous écoutant, mais ne pouvant parler. »

Aussitôt que sa santé le lui permit, il quitta Lenox et l'aimable famille Sedgwick, se disposant à retourner à Boston. C'était au mois de septembre, saison qui revêt les paysages de l'Amérique d'un éclat et d'une beauté extraordinaires, dûs en partie aux immenses forêts de hêtres qui couvrent sa surface, et qui, touchées par les premières gelées, deviennent, dans une seule nuit, resplendissantes de couleurs d'or, d'ambre et de cramoisi. Channing, entraîné par sa passion pour les belles scènes de la nature, et attiré par le voisinage des montagnes Vertes, se proposa d'y faire un petit détour pour en visiter les gorges pittoresques. Ces montagnes, qui donnent leur nom à l'Etat de Vermont, ont un caractère de sauvage grandeur. Channing avait déjà, plus de vingt ans auparavant, admiré leurs côtes taillées à pic, leurs sombres forêts de pins, leurs cascades, leurs hautes cimes et leurs profondes solitudes ; mais il ne devait plus retrouver ces émotions. Arrivé à Bennington, au pied des montagnes, la fièvre le prit de nouveau ; bientôt elle s'aggrava ; et les symptômes furent si alarmants, que les médecins durent en prévenir sa famille, qui se réunit aussitôt autour de lui.

Pendant vingt-six jours, on passa alternativement de la crainte à l'espérance ; mais tous les soins furent inutiles. L'action excessive de l'esprit dévorait ses

forces. « Que ne pouvez-vous m'aider, disait-il, à chasser de ma pensée ces foules d'images, ces visions immenses qui me poursuivent! » La nuit même était agitée par des songes pleins des choses éternelles. Souvent, cependant, il causait avec animation des desseins qu'il avait encore à cœur d'accomplir ; il discourait sur les moyens de faire triompher ses idées, qui lui semblaient plus vraies à mesure que la terre disparaissait à ses yeux. « Y a-t-il, dans le monde, disait-il, aucune puissance qui assure le bonheur et le progrès des hommes autant que la religion chrétienne ? Je sens tous les jours plus profondément combien est intime la relation qui existe entre le Père céleste et ses créatures, et combien est puissant le lien de cette nature spirituelle qui nous unit tous. Mais il faut être en garde contre des idées exaltées, contre une sentimentalité vague ; il faut craindre de mêler nos théories ou nos rêves à la vérité. Ce qu'il nous faut, c'est de sentir la réalité de la vie spirituelle ; oui, la réalité, répétait-il, appuyant sur ce mot. Dans nos affections, dans nos relations ordinaires et les plus communes, dans tous les faits de notre existence journalière, il faut que nous apprenions à distinguer une Providence toujours présente, une bonté qui ordonne tout. Puis, la fatigue le gagnant, il dit : Mais j'ai assez parlé... »

« Trois jours avant sa mort, il sentit qu'il s'affaiblissait, et, appelant le médecin, il lui dit avec sa sérénité habituelle : « Je me sens de plus en plus mal ; j'aurais désiré, si c'eût été la volonté de Dieu, retourner chez moi. — Et, après un moment d'hésitation, il ajouta : — Pour y mourir ; mais c'est bien, tout est bien. » Le dimanche, 2 octobre, lorsqu'il nous pria, dit un de ceux qui veillaient auprès de lui, d'aller à l'église, nous lui répondîmes que c'était agir selon la vraie religion que de soigner ses amis malades. « Oui, répondit-il, vous avez raison. » Il nous demanda ensuite de lui lire le Sermon sur la montagne ; nous le fîmes, et comme nous terminions la prière du Seigneur, il dit : « C'est assez ; ces paroles me donnent une consolation immense ; elles sont pleines de l'esprit divin de notre religion. » Le reste de la journée, il parla peu et d'une voix éteinte, les seuls mots que je pus entendre furent ; « J'ai reçu bien des messages de l'esprit. » A mesure que le jour s'avança, ses traits s'altérèrent, et il devint de plus en plus faible. Nous l'aidâmes à se tourner vers la fenêtre, d'où la vue s'étendait sur les vallées et les collines boisées à l'Est. Nous ouvrîmes les rideaux, et la lumière tomba sur sa figure ; quoique le soleil fût couché, le ciel était encore resplendissant. Sa respiration devint de plus en plus faible ; et, sans un effort,

sans un soupir, il s'endormit du dernier sommeil, le visage tourné vers l'Orient. C'était au milieu des splendeurs de l'automne, dans une heure qu'il avait toujours sanctifiée par de pieuses pensées, et le jour même consacré au souvenir du Christ ressuscité. » Il était dans sa soixante-treizième année.

Son corps fut transporté à Boston, où il fut reçu au milieu des larmes de ceux dont il avait été, pendant plus de quarante ans, le pasteur dévoué, l'ami compatissant, le guide et le soutien. Dans une adresse de condoléance offerte à madame Channing, les habitants exprimèrent le vœu d'un enterrement aux frais du public. Pendant la célébration de l'office funèbre, le cercueil fut déposé ouvert au milieu de l'église, selon l'usage du pays ; et à la fin de la triste cérémonie tous les assistants, obéissant à une même émotion, s'avancèrent pour contempler une dernière fois ces traits vénérés qui, dans leur immobile repos, semblaient illuminés d'un reflet céleste.

« Tout le pays sentit, dit le docteur Dewey, qu'un grand homme n'était plus ; qu'un soleil qui avait pendant si longtemps brillé d'un éclat si pur dans notre ciel, s'était éteint. Tous ceux qui l'avaient connu et aimé, étaient consternés, entendant à peine ce qu'on leur disait. Ils ne croyaient pas possible qu'un tel homme fût mort. C'était comme si sa vie eût fait partie de notre lumière de tous le S

jours, et qu'elle n'eût pu cesser de rayonner sur nous ; comme si sa sagesse eût été un aliment journalier, qui ne pût nous manquer ; comme si son influence fût devenue une loi de notre nature, qui ne dût jamais cesser. »

Ce n'était pas seulement la société de Federal-Street qui pleurait la perte d'un éloquent et pieux pasteur ; ce n'était pas seulement la ville de Boston qui regrettait un de ses plus nobles ornements : c'était l'Amérique entière qui déplorait la mort d'un citoyen généreux et éclairé ; et lorsque, au sortir de l'enceinte sacrée, on entendit tout à coup résonner la cloche funèbre de la cathédrale des catholiques en l'honneur de celui qui avait si bien compris et aimé leur évêque Chéverus, tous sentirent que Channing n'était d'aucune secte, d'aucune communauté, mais que son vœu le plus ardent était réalisé et qu'il appartenait seulement à l'Église universelle du Christ.

Ainsi mourut cet homme de bien, qui fut, jusqu'à l'heure suprême, jeune de cœur, jeune d'enthousiasme, jeune de foi et d'espérance. Il nous a légué plus que ses écrits, plus encore que son souvenir ; il nous a légué la noble et douce assurance qu'une vie consacrée tout entière à Dieu et à la vérité, qu'une vie passée dans le dévouement aux grandes et belles choses, dans le culte de la pureté

intérieure et dans l'amour de nos semblables, conserve à l'âme une jeunesse et une beauté éternelle. Admirable et consolant spectacle, qui, dès ici-bas, nous donne et la conscience du rôle que Dieu nous assigne et le sentiment de notre immortalité!

FIN DE LA VIE DE CHANNING.

1

DEUXIÈME PARTIE.

EXTRAITS

DES

ŒUVRES DE CHANNING

EXTRAITS

DES

OEUVRES DE CHANNING

I

LETTRES POLITIQUES DE CHANNING.

En 1839, éclata aux États-Unis une de ces immenses perturbations financières qui suivent inévitablement les époques de spéculations frénétiques. Le système monétaire, fondé sur une extension excessive du crédit et du papier-monnaie, montra tout à coup combien cette richesse apparente était illusoire et impuissante. La banque des États-Unis suspendit ses paiements; et, à sa suite, quatre cent-vingt-neuf des neuf cent cinquante-neuf banques privées des divers États se déclarèrent incapables de remplir leurs engagements. La ruine et l'épouvante se répandirent dans toute l'Amérique, et l'honneur national reçut la plus grave atteinte, lorsque plusieurs des États, notamment celui de la Pensylva-

nie, allèrent jusqu'à renier leurs obligations financières à l'égard des pays étrangers dont l'argent les avait enrichis de canaux, de chemins de fer et de diverses grandes industries. Ce fut surtout l'Angleterre qui protesta contre ces vols audacieux, et une plume cléricale¹, la plus piquante et la plus spirituelle de ce pays, châtia et immortalisa cette violation de la foi publique.

Dans les lettres suivantes, Channing nous trace un tableau animé de l'état d'excitation de son pays, qui, entraîné par le sentiment de ses jeunes forces, s'était lancé dans une fièvre de spéculations trop semblable à celle de l'époque de Law.

« J'ai été très-frappé dernièrement, dit Channing, de voir combien en Europe on est porté à rejeter tout le mal qui nous arrive sur le compte de nos institutions libres, comme si la liberté était le seul élément de notre constitution sociale. La vérité est que, dans ce moment surtout, la liberté a moins d'influence sur nous que n'en ont bien d'autres causes. Un des traits qui nous distinguent le plus, c'est que nous sommes une nation jeune qui se sert de toutes les forces d'une civilisation avancée et d'une énergie extraordinaire dans le travail, pour agir sur une contrée vierge dont les richesses sont inépuisables.

¹ Le révérend Sydney Smith.

Chaque jour nous révèle de nouvelles sources de richesses. Non-seulement notre propre capital abonde ; mais le capital étranger nous arrive en masse, et les occasions d'un placement avantageux semblent s'accroître avec le capital lui-même. Vous pouvez facilement vous imaginer ce qui en arrive. Le peuple est enivré d'une excitation à laquelle la nature humaine n'a jamais été assez forte pour résister. L'esprit de la spéculation, la passion d'un gain sans limite nous dévore ; et nous nous soucions peu de politique à côté des améliorations matérielles ; car c'est là ce qu'on cherche dans les nouvelles applications de la vapeur, dans les nouvelles colonies de l'Ouest. En un pareil moment, il n'est pas un homme qui se sente dans une position un peu fixe. A peine connaît-on ici cet attachement si puissant qu'on a dans d'autres pays pour une certaine localité. Un débordement immense de population entraîne, comme un torrent irrésistible, notre jeunesse aventureuse vers l'Occident. Des voyages de cinq cents lieues, de mille milles, nous sont un amusement. L'imagination se repaît sans cesse du lointain et du vaste. Il résulte de là un développement très-vigoureux, mais très-partiel de la nature humaine. Nous comprenons mieux que tout autre peuple les intérêts positifs et matériels ; mais l'effet de cette activité sans bornes c'est que les

intérêts élevés de l'humanité, les intérêts spirituels, ne sont ni compris, ni recherchés. Nous surpassons même l'Angleterre dans notre culte de l'utile ; le prix de la culture intellectuelle, de l'étude des arts et des sciences qui ennoblissent les hommes, n'est pas senti. Mais ceci n'a rien à faire avec notre liberté, et ne doit pas être mis sur le compte de nos institutions. Et cependant, quand je réfléchis à la tendance qu'a notre prospérité à matérialiser et avilir les esprits, je m'étonne que notre condition morale soit encore aussi saine qu'elle l'est , et j'y vois un argument bien plus puissant en faveur des institutions libres que contre elles. Pour ceux qui estiment les institutions d'après la prospérité d'une nation, les nôtres devraient être les meilleures qui aient jamais existé ; car jamais peuple ne fut plus florissant.

« Quant à moi, je voudrais que nous fussions moins prospères ; notre liberté et notre gloire sont en danger par suite de notre développement si rapide, surtout dans l'accroissement de notre population venue de l'étranger. Cette population nous devient peu à peu un fléau ; nos pères, ne pouvant prévoir ce qui est arrivé, et voulant faire de notre pays un asile pour l'humanité opprimée, ont commencé par donner trop facilement le droit de citoyen ; et nous, exagérant leur erreur, nous avons

conféré la franchise électorale à toutes les hordes ignorantes arrivant de l'Europe, qui ne peuvent qu'en abuser. Cette profanation d'un si haut privilège soulève toute mon indignation. Vous vous méprenez, quand vous pensez que j'ai dit que notre civilisation actuelle accroît la distance entre les classes; j'ai voulu dire seulement qu'elle est cause d'un paupérisme plus accusé. Laissez-moi, en finissant, ajouter que ces tendances matérialistes de mes compatriotes ne me découragent pas. Peut-être est-il mieux que la nature humaine se développe complètement dans une certaine direction. Elle est trop noble, et ses facultés sont trop variées pour qu'elle travaille toujours dans une même voie. Une activité plus élevée se manifestera, quoique peut-être ce ne soit pas de mon temps. »

7 février 1842.

Je ne doute pas que vous n'entendiez des bruits bien lugubres vous arriver à travers l'Océan. Notre pays est abaissé aux yeux de l'étranger; quant à moi, je trouve que la perspective de son avenir est plus rassurante. C'est un bien immense que notre crédit en Europe ait été ébranlé; nous avons été ruinés par la facilité avec laquelle nous avons pu emprunter, et par le vertige de la spéculation que cette facilité a développé. Ce que nous appelions si

faussetment notre prospérité, était la prospérité d'un prodigue. On nous dit que nous marchons vers une *crise*; ce qui veut dire que les hommes qui ne peuvent payer ce qu'ils doivent cesseront de paraître solvables, que les banques sans argent tomberont, et qu'il y aura un grand écroulement de tout ce qui aurait dû tomber il y a déjà longtemps. Mais de quelle autre manière un soulagement peut-il nous arriver? Du moins il me semble, à voir les choses de loin, que cela doit être ainsi. Je vous avoue que quand je contemple la folie des individus et des États, je m'étonne qu'ils en soient quittes encore à si bon marché. L'idée que notre pays doit succomber sous le fardeau du moment est absurde; mais que notre système monétaire doive produire de grands maux lorsque les affaires reprendront un peu d'activité, c'est là une chose à laquelle je m'attends. Du reste l'expérience que nous avons payée si cher ne peut pas être entièrement perdue. Peut-être que les États qui ont le plus souffert seront les premiers à remédier à leur système monétaire, et qu'ils donneront une leçon à leurs voisins. Le Congrès est dans un malheureux état : il est furieux, factieux, et dépourvu de tout bon sens; et, si je ne voyais pas ailleurs dans mon pays de puissantes influences qui le gouvernent, et que quelques politiques fous ou égoïstes ne peuvent

arrêter, je pourrais avoir de grandes craintes ; heureusement que ces gens-là dépensent leurs forces à s'entre-déchirer et qu'ils ne font rien ; et le résultat de cette politique est plus heureux pour le pays que ne le serait le triomphe d'aucun parti.

7 février 1842.

C'est une singulière énigme de savoir comment il se fait qu'un peuple aussi intelligent et aussi pratique que nous le sommes au fond, soit représenté par de pareils hommes. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que chacun de ces hommes, pris isolément, est, dans la vie privée, probablement un fort honnête homme. Le mot de l'énigme, c'est que le pouvoir politique aveugle, corrompt et enivre plus que tout autre pouvoir, et nous devrions apprendre à restreindre l'action du gouvernement dans les limites les plus étroites que comporte l'ordre social. L'Europe, en voyant notre Chambre des représentants, doit nous croire une nation moitié folle, moitié idiote ; et cependant, en fait de progrès politique, nous sommes en avance sur l'Europe. C'est seulement sur la scène politique que de telles extravagances ont lieu ; le peuple paraît sentir l'humiliation que le Congrès inflige au pays. Cependant, il se passera encore bien du temps avant que les esprits turbulents ne soient domptés.

5 mars 1836.

Quant à notre état politique, nous sommes aussi grognons et pessimistes que jamais. Nous sommes bien peu raisonnables ; nous nous donnons un gouvernement populaire, et ensuite nous refusons d'en accepter la condition essentielle, qui est que ce gouvernement ait les imperfections du peuple. Un souverain absolu peut être plus avancé que son peuple ; mais un peuple ne peut pas se dépasser lui-même ; il doit gouverner selon ses capacités et son caractère. Si, au lieu de gémir, nous nous mettions à améliorer notre souverain, nous montrerions que nous comprenons un peu mieux notre situation.

.....1842.

De tout temps, j'ai combattu l'idée que la classe ouvrière ne doit pas avoir de pouvoir politique. Je dois cependant à la cause de la vérité de dire que je crois la franchise électorale trop étendue dans notre pays. Je trouve que ce grand privilège ne devrait pas être confié à celui qui n'aurait pas été instruit des principes de notre gouvernement et des devoirs d'un bon citoyen, et qui ne peut donner quelques preuves d'une vie au moins honnête. Un des buts principaux de nos grandes écoles publiques, ce devrait être d'enseigner aux personnes de toutes les classes leurs devoirs comme

citoyens, et de leur donner assez de connaissance des principes politiques pour qu'elles puissent faire un usage éclairé de leur vote. Ce devrait être une fête nationale, une solennité publique que l'admission des jeunes gens au privilège du vote. Ce pouvoir ne devrait être conféré qu'après un examen des aspirants, et il faudrait que cet examen se fît entouré des cérémonies les plus imposantes, propres à éveiller dans la jeunesse et dans toute la communauté le sentiment de la haute responsabilité et de l'honneur de cette charge. Aucun de nous ne semble assez comprendre que, conférer la franchise de l'élection, c'est admettre celui qui la reçoit à participer à la souveraineté, au pouvoir suprême de l'État. La légèreté avec laquelle cette dignité se donne, le peu de réflexion qui en a accompagné l'extension, est un de nos plus grands dangers politiques. Nous devrions aviser à exclure du suffrage universel ceux qui en sont indignes, quel que soit le rang qu'ils occupent. Une société est tenue de s'assurer le meilleur gouvernement possible ; ce qui implique l'obligation de priver du pouvoir politique tous ceux que l'ignorance grossière ou la mauvaise conduite rendent incapables de comprendre et de chercher le bien général, et qui ne peuvent exercer la souveraineté sans nuire à la chose publique. Je reconnais parfaitement les obstacles que la violence de l'esprit

de parti mettrait au système que je viens d'indiquer, et je crains même que le pouvoir politique n'ait été déjà tellement prostitué dans ce pays, qu'il n'y ait guère plus de remède. Cependant, il n'est pas inutile de montrer à un peuple ce qu'il se doit à lui-même. Au moins ces remarques empêcheront-elles que nos concitoyens ne regardent comme l'avocat du suffrage universel dans l'état actuel de notre société. Je crois cependant que nous devrions établir au sein de la république un système d'éducation dans le dessein de rendre possible le suffrage universel, c'est-à-dire, une éducation qui préparerait les hommes au vote. Mais il faut enlever tout pouvoir politique à ceux qui ne veulent pas se servir des moyens d'amélioration qui leur sont offerts.

24 juin 1837.

Je vous remercie de votre lettre et des journaux qui l'accompagnaient. En vérité, l'émeute était une affaire bien douloureuse, et cependant, de telles explosions ont leur utilité. Elles nous montrent au milieu de quels éléments inflammables et destructifs nous vivons, et il est bon que le mal se montre quelquefois à nu. Le dégât produit par l'émeute n'était rien; un seul incendie suffit quelquefois pour en causer dix fois plus; le terrible de l'affaire, c'est l'esprit infernal qui l'a causé. On a convoqué un

meeting pour condamner ce qui s'est passé et pour réparer le dégât ; on n'en a point convoqué pour rechercher le moyen d'extirper des âmes le mal moral, l'esprit licencieux, les passions horribles qui engendrent l'émeute, et le moyen de les remplacer par l'esprit pur et généreux du christianisme. C'est ainsi que nous vivons, replâtrant la surface, et laissant la vraie maladie sans y toucher. Nous possédons cependant des moyens moraux d'opérer un notable changement dans notre ville. Est-ce que nous ne nous en servons jamais ? Une grande partie de notre cité sera-t-elle toujours abandonnée à la tentation, à l'ignorance et à la corruption ? Et ceux qui prétendent avoir atteint quelque degré de pureté et de lumière seront-ils toujours si peu touchés du bien-être spirituel de leurs semblables ? Vivant sous des institutions qui ne permettent pas l'usage de la force matérielle, nous sommes tous coupables de nous refuser d'y suppléer par des moyens moraux. Quel peu d'intérêt, par exemple, nous a inspiré le mouvement en faveur de la tempérance ! Je me réjouis de votre dévouement à cette cause. Continuez, et que votre zèle s'étende, au delà de cette cause, à tous les moyens d'améliorer les hommes.

Je souffre quand j'entends les hommes parler de la prochaine législature, comme si des lois plus sévères étaient tout ce qu'il nous faut pour notre

sécurité. Ayons ces lois ; mais, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'efforts généreux, patients et éclairés pour l'amélioration des classes ignorantes, elles ne nous seront que d'un faible secours. Le peuple, quoiqu'il nous ait parlé avec des cris confus et discordants, nous a cependant exprimé bien clairement une vérité ; et cette vérité, c'est qu'il existe parmi nous ce qui ne devrait pas exister dans un pays chrétien, un amas de vices et une ignorance grossière. Cette vérité enseigne aux personnes pieuses, vertueuses, philanthropiques, riches, et qui ont reçu de l'éducation, qu'elles ont une grande œuvre à accomplir, qui est d'éclairer et de relever une bonne portion de leurs semblables ; qu'elles n'ont pas le droit de dépenser leur vie à accumuler des richesses ou à satisfaire des besoins égoïstes, mais qu'elles doivent travailler, et sacrifier, s'il le faut, leur temps, leur pensée, leur richesse pour arracher les masses qui les entourent aux ténèbres, à la sensualité, aux excès et aux crimes sous lesquels elles succombent. Voilà la grande leçon que doit nous enseigner l'émeute. Si nous refusons de l'écouter, si nous cherchons à nous sauver par des lois pénales, plutôt que par notre dévouement au devoir individuel, par les efforts désintéressés qu'inspirent l'amour chrétien, et par l'usage constant de tous les moyens qui peuvent purifier et élever la société,

nous n'aurons qu'à nous en prendre à nous-mêmes si la société devient la proie de la violence et de la sédition.

8 septembre 1837.

Je ne suis jamais découragé ; mais cependant je n'ai pas grande foi dans le résultat immédiat de ce que j'ai fait. Les journaux de Boston gardent le silence, le peuple est entièrement absorbé par la question monétaire, de sorte qu'on juge plus convenable de ne pas essayer de tenir un meeting. J'espère cependant un certain bien de ma lettre ; elle pourra peut-être porter quelques personnes à appliquer, plus qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici, les principes du christianisme à la morale, et à faire intervenir la religion dans les questions politiques. Ce ne serait pas peu de chose. J'attache une si grande importance à l'influence qu'on peut exercer sur l'âme individuellement, que je me trouverais pleinement récompensé si une ou deux personnes seulement avaient été touchées de mon écrit. Il est impossible de détourner le torrent qui emporte mon pays. Un peuple qui s'est laissé absorber par une idée en vivra et la poursuivra jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée. L'idée de la richesse, de la grandeur matérielle a possédé notre nation ; et certainement elle opère des merveilles. La civilisation, une civilisation, il est vrai,

un peu dégradée, s'étend sur tout le pays avec une rapidité extraordinaire, et la nation est enivrée de ses succès. Mais, encore une fois, je le répète, je ne désespère pas ; aucune idée ne peut posséder un peuple exclusivement. La nature humaine est trop vaste, trop variée, trop généreuse pour être absolument sous le joug d'une passion basse. Il y a parmi nous des hommes qui luttent contre les chaînes matérielles qui pèsent sur la société ; et tout homme converti au spiritualisme et à la vraie liberté prépare le terrain pour la révolution qui doit inévitablement avoir lieu. Je dis qu'il faut que cette révolution arrive ; la violence même d'un mouvement tend à l'épurer. L'esprit humain ne peut pas travailler toujours dans une même voie ; il poursuit silencieusement son grand but, le développement de ses facultés, alors même qu'il semble s'amoindrir. De nouveaux besoins se développent peu à peu, et l'âme n'agit jamais avec plus d'énergie que lorsqu'elle s'élance dans une direction opposée à celle qu'elle a longtemps poursuivie. Ce qui m'a conduit à vous soumettre ces réflexions, c'est que j'ai cru sentir que vos remarques indiquaient du découragement. Je voudrais que vous vissiez l'étendue du mal, sans que cette connaissance vous inspirât ou un sentiment de désespoir, ou le besoin de vous dépenser en efforts exagérés ;

vous êtes en danger d'être entraîné par ce dernier mouvement. Votre lettre m'a laissé entrevoir un état d'esprit que je connais par expérience, et qui vous porte à des actes de désespoir. Travaillons avec calme et sagesse, autant qu'avec une forte volonté. Je mourrais content, si je pouvais voir seulement un petit groupe d'hommes qui fussent pleins de respect pour l'humanité, d'ardeur pour la vraie liberté, et de foi dans une constitution plus chrétienne de la société. Jusqu'à présent, les quelques indices de ce sentiment çà et là répandus ont fait toute ma consolation ; mais ceux en qui se révèlent ces aspirations sont perdus dans la foule, ne se connaissent pas et ne font rien pour s'entr'aider et se raffermir les uns les autres. Je suis sûr cependant que cet esprit d'humanité ne mourra pas ; je suis sûr qu'il s'étendra, et je rends grâces à Dieu de ce que je puis espérer que ma faible voix a contribué en quelque chose à le réveiller.

. . . septembre 1838.

Si je devais décrire en peu de mots l'Etat ou le pays qui me semble le plus glorieux, je dirais que c'est celui où la nature humaine a son plus libre et plus parfait développement. Ce pays-là est le plus heureux et le plus grand, dont les institutions et les tendances permettent à tous les hommes le libre

usage de leurs forces et de leurs affections, et le développement de toutes les diverses facultés humaines. Ce pays-là est le plus heureux, où il y a le plus d'intelligence et de liberté de la pensée, le plus de dévouement et d'amour, le plus d'imagination et de goût, le plus d'industrie et d'énergie, le plus d'esprit public, le plus de vertu privée, le plus de conscience et de piété. Les richesses ne sont estimables que lorsqu'elles représentent l'usage vigoureux des forces humaines, et elles n'ont de prix que lorsqu'elles aident à grandir l'homme dans ses facultés et ses affections. L'homme, l'individu, est le seul titre de gloire d'un pays ; et c'est l'amélioration, le développement de sa nature qui est le véritable intérêt d'un Etat.

Si ce que nous venons d'affirmer est vrai, nous apprenons par là que la fin suprême d'un gouvernement et le plus grand bien politique, c'est la liberté. Je suis presque tenté de dire que c'est le seul bien politique, le seul don précieux que les lois et l'ordre peuvent assurer à un pays. Je ne parle pas de ce qui autrefois s'appelait la liberté, et qui souvent n'en avait que le nom, je veux dire la protection de chaque individu, dans ses droits garantis contre toutes autres restrictions que celles qu'exige le bien public. Nous n'avons pas besoin qu'un gouvernement nous donne tel ou tel bienfait,

mais seulement qu'il nous assure le libre usage de nos forces pour travailler à notre propre bien. La source du bonheur est dans le sein de l'individu, et non dans le gouvernement sous lequel il vit ; et le meilleur service que le gouvernement puisse lui rendre, c'est d'enlever tout empêchement à l'action de cet esprit inépuisable et de cette énergie qui vit en lui. La liberté est donc le plus grand des biens politiques, c'est elle qui distingue un pays bien gouverné. La liberté, en un mot, est un bien incommensurable. Ainsi donc, la gloire d'un pays réside dans le caractère libre de ses institutions, et dans la sécurité qu'elles donnent aux droits de tous. Chacun peut contribuer à la gloire de son pays ; car chacun peut, quelle que soit sa position, s'exercer à des occupations utiles, se vouer à la défense des principes justes et des affections vertueuses. Qu'aucun ne s' imagine qu'il ne peut aider au bien de la chose publique parce qu'il est dans une position obscure. La grande erreur a toujours été d'attribuer aux hommes publics et aux institutions une trop large part dans la prospérité d'une nation. Les grandes forces du monde physique, celles d'où dépendent le mouvement, la vie, la beauté, le bonheur, sont subtiles ; elles pénètrent partout. De même les véritables causes de la félicité d'un peuple sont bien diffé-

rentes du mécanisme grossier par lesquels agissent les gouvernements humains. Ces causes sont aussi cachées, aussi subtiles que l'est le principe vital qui est en nous. Elles ont leur source dans ce qui s'appelle l'esprit d'un peuple, dans le respect du droit, qui est le seul fondement de la liberté civile, dans l'industrie, dans la sobriété, dans l'intelligence, dans l'esprit d'humanité et dans la pitié. Voilà les éléments qui font vivre un pays, et l'homme qui les multiplie ou les fortifie est un bienfaiteur public. L'idée que c'est la vertu qui fait le bonheur d'un peuple n'est point neuve, je le sais ; mais, si je ne me trompe, cette vérité se démontre aujourd'hui d'une manière toute nouvelle, et le moment semble approcher où l'on sentira cette force comme on ne l'a point sentie jusqu'ici. Quiconque jette les yeux sur l'Europe y verra, je crois, qu'un esprit nouveau s'y réveille ; qu'il y a partout un vaste ébranlement, que la société exige une organisation différente, et que des forces nouvelles d'une nature toute morale peuvent seules soutenir les institutions du vieux monde. Les moyens surannés par lesquels on imposait l'ordre, je veux dire la force militaire, les religions d'Etat, et l'éclat, le faste des cours ont perdu une bonne partie de leur efficacité, et cela, non par des causes temporaires, mais par les progrès mêmes de l'esprit humain. Il

Y a aujourd'hui un trésor d'intelligence et d'énergie, une conscience de puissance dans la masse du peuple, comme jamais on n'en a vu dans l'histoire du monde, et un pareil état de développement semble exiger le secours d'une plus forte influence des principes moraux et religieux, et la dissémination plus large de ces principes parmi les peuples. La superstition et l'ignorance ne peuvent plus servir à réprimer les masses. Il faut y substituer une religion plus pure, une moralité plus élevée ; ou sans cela, l'avenir du monde est en vérité bien sombre. Il est certain que les gouvernements sont affaiblis ; ils ont perdu à un degré inouï la confiance des gouvernés ; le peuple est plus intelligent et plus uni, et à moins que des principes d'ordre dans son propre sein ne remplacent la force extérieure, à moins que les gouvernements ne se réforment eux-mêmes en même temps qu'ils aident à réformer la société, nous pourrions bien trouver que nous sommes à la veille de toutes les horreurs d'une époque révolutionnaire. Il se peut que ces réflexions soient fondées sur une connaissance imparfaite de l'état du monde ; mais je ne puis douter que nous traversons un temps d'épreuve d'où sortira avec plus de force cette vérité : que la justice seule fait la stabilité des gouvernements, et que la prospérité des peuples a sa source

dans l'amélioration morale, dans une religion pure et éclairée et dans un esprit d'humanité exercé au sein de la nation même et envers le monde entier.

II

LETTRES SUR DES POINTS DE DOCTRINE RELIGIEUSE.

Je ne vois pas que l'inspiration entraîne nécessairement l'infailibilité. L'inspiration n'est qu'un des nombreux moyens que Dieu a choisis pour nous instruire ; elle ne renverse pas du tout les principes de notre nature. Cette nature est bornée, sujette à l'erreur, incapable de saisir en entier aucune vérité, incapable surtout de comprendre la vérité morale au delà du degré de pureté qu'elle a elle-même atteint. Elle est condamnée par les lois de son organisation intellectuelle à mêler aux connaissances nouvelles qui l'éclairent une partie d'erreur qui lui est propre. L'homme peut beaucoup apprendre par les voies ordinaires comme par les voies extraordinaires de Dieu ; mais l'histoire des apôtres du temps même du Christ nous montre que sous les auspices les plus heureux, que sous l'influence même d'une aide miraculeuse, l'esprit de l'homme se conforme toujours aux lois de notre état imparfait. On a eu l'idée que l'infailibilité des

apôtres était nécessaire pour protéger de l'erreur les nouveaux convertis. Mais cette protection est une chose impossible, et elle ne peut pas faire partie de l'économie divine. Aucun précepteur ne peut garantir ses élèves de l'erreur ni leur communiquer entièrement sa pensée. L'aptitude de notre intelligence à recevoir les idées d'un esprit plus vaste que le nôtre, doit être en proportion de notre capacité, de nos perceptions intérieures et de nos progrès moraux. Les hommes ne pouvant être instruits qu'à l'aide des mots, un mélange d'erreur est inévitable ; car tous les esprits n'attachent pas une même idée aux mêmes mots. Que les disciples du Christ l'ont peu compris, lorsqu'il vivait au milieu d'eux ! Et les apôtres purent-ils garantir de l'erreur leurs disciples convertis ? Avec quelle rapidité le christianisme fut obscurci par les idées juives ou païennes des premiers croyants ! Sans doute l'inspiration, comme toutes les aides extérieures, peut nous communiquer des lumières précieuses ; mais sommes-nous obligés de croire que cette lumière est sans ombres ? Il me semble que nous avons eu le tort d'embrasser l'idée païenne de l'inspiration, c'est-à-dire de croire que c'est quelque chose qui transporte un homme hors de lui-même et qui suspend le travail de ses facultés. Cette idée est non-seulement contraire à la raison ; mais elle est en

contradiction avec le Nouveau-Testament. Il en est résulté que le prix de l'inspiration a été immensément exagéré, comme si elle faisait de l'homme plus qu'un mortel.

Quant à moi, il me semble qu'il y a quelque chose de plus noble à trouver une vérité par les efforts de notre propre nature morale et intelligente, que de la recevoir d'une autorité extérieure. J'exprime ces pensées à la hâte ; mais je crois qu'elles répondront à quelques-unes de vos difficultés. Quant à votre objection qu'on ne peut pas être tenu de croire au christianisme sur ses seules preuves historiques, je vous dirai aussi que ce ne sont pas les seules preuves sur lesquelles doit reposer notre foi. Il me semble que vous êtes trop porté à faire de la foi un effort intellectuel, un assentiment à des propositions. Je la regarde beaucoup plus comme une aspiration spirituelle, comme la soif de la vertu, comme la confiance dans le Christ envoyé de Dieu pour nous guider à la perfection, et vers la vie intérieure, morale, céleste et éternelle. Voulez-vous me permettre de vous dire que j'ai été peiné de la pensée que vous pourriez perdre quelques-uns de ces appuis, et cette force qui nous est si nécessaire lorsque nous approchons de la fin de la vie ? Vous me direz que la vérité seule doit nous occuper. Mais ne faut-il pas voir un signe de vérité

manifeste dans la conformité de certaines doctrines aux plus hauts besoins de notre âme ? Encore une fois, je vous écris à la hâte et poussé par un sentiment que vous apprécierez. J'aurais une grande satisfaction à apprendre que votre santé s'améliore et que vous pouvez encore vous servir de vos forces pour votre propre bien et pour celui d'autrui. En relisant ma lettre, je sens tout ce qui y manque ; mais telle est ma confiance en vous, que je vous l'envoie ne sachant pas quand je pourrai en écrire une autre.

20 novembre 1839.

Je ne puis être d'accord avec vous dans toutes les parties de votre lettre. Vous me semblez trop porté à regarder la religion comme étant exclusivement un produit de notre raison, et à vous défier par trop de l'imagination, quoiqu'une pareille défiance soit naturelle de la part d'une personne qui a été nourrie dans le catholicisme. Si l'imagination ne servait qu'à donner des formes matérielles à Dieu et au ciel, je serais de votre avis ; mais n'est-ce pas la fonction de cette admirable faculté de voir dans l'univers un type de la divinité, dans le soleil l'emblème de sa gloire, et dans toutes les choses belles, sublimes, ou terribles de la nature, les signes d'une beauté et d'une puissance spirituelles ? L'imagination n'est-elle pas le prin-

cipe qui tend vers l'idéal, qui s'élève au-dessus du temps et du fini, qui conçoit le parfait, et ce que l'œil et l'ouïe n'ont ni vu ni entendu ? Je m'assure que vous et moi nous différons plutôt en paroles que dans le fond. Je regarde cependant la religion comme basée sur l'action commune de toutes nos facultés, comme nous étant révélée par la raison, par l'imagination et par les sentiments moraux. Je trouve aussi que vous méprisez trop la vérité historique du christianisme ; mais, peut-être, sur ce point je ne saisis pas bien votre pensée. Quant à moi, je ne saurais vous dire combien l'histoire du christianisme, telle qu'elle est décrite dans les Évangiles, m'est précieuse. La vie, l'esprit, les œuvres et le caractère de Jésus-Christ me paraissent les preuves les plus éclatantes de la vérité de sa mission. Je ne connais point d'histoire qui puisse être comparée aux Évangiles pour leur caractère intrinsèque de vérité, pour leur profondeur et l'effet qu'ils produisent sur le lecteur. J'attache une grande importance aux miracles ; ils ont un rapport intime avec la religion du Christ, et ils ont avec elle une harmonie extraordinaire. Ce ne sont pas des événements anormaux, arbitraires, sans but, des impossibilités morales ; mais les miracles du Christ lui sont propres ; ils font partie de sa mission et sont en harmonie parfaite avec la

vérité qu'il nous révèle; ils confirment cette vérité et ils en reçoivent à leur tour confirmation. Quelque nombreux que fussent les témoins, je serais peu touché du récit de la résurrection d'un homme vulgaire qui serait mort sans but, et qui n'aurait été ressuscité que pour mener une existence aussi vile que celle qu'il avait menée avant sa mort. Mais la résurrection du Christ, telle qu'elle est enregistrée dans les Evangiles, cette résurrection que les réformateurs de l'humanité ont prêchée et scellée de leur sang, est tellement en harmonie avec le caractère et la religion du Christ, qu'il y a peu d'histoires anciennes qui se présentent à mon esprit entourées d'une aussi grande apparence de vérité. Les preuves puisées dans les miracles qui accompagnèrent le christianisme me paraissent avoir été précisément ce que demandaient les besoins moraux des hommes dans les temps passés, et ce qu'ils demandent encore dans les temps présents, c'est-à-dire, à une époque où le développement moral est suffisant pour apercevoir ce qu'il y a de divin dans la vérité chrétienne, mais non pour éveiller une foi ardente et profonde. J'ai aujourd'hui moins besoin de miracles qu'autrefois; mais serais-je arrivé au point où je suis si les miracles n'avaient pas fait partie de l'histoire du monde? Un autre sujet sur lequel je ne vous aurai

pas probablement compris, c'est le *super-naturalisme* ; mais le temps me manque pour vous en parler. Je dirai seulement que je n'ai rien de commun avec ceux qui méprisent le naturel. La nature, je prends ce mot dans le sens le plus large, c'est-à-dire, comme exprimant toute la création, avec son ordre et ses lois, me devient de plus en plus chère et même de plus en plus divine ; mais une lettre ne contiendrait pas ce que je pense sur ce sujet.

Novembre 1839.

Je crois que vous n'envisagez pas aussi sérieusement que moi la question de la personnification du mal ; car je m'aperçois que le monde en vient à craindre l'être qui personnifie le mal et la puissance de cet être, plus que le mal moral lui-même, et que toutes les fois que l'idée de cette personnification devient plus vive, le sens moral s'éteint dans le sentiment d'une peur égoïste. Quelquefois je me dis que le Diable a été un objet plus formidable pour la race anglaise, qu'il ne l'a été pour les chrétiens du continent. Luther l'appela un misérable, lui jeta son encrier à la tête, et il nous dit qu'il ne trouva pas de moyen plus efficace pour le chasser que d'en rire. Satan, évidemment, était, aux yeux de Luther, un pauvre être qui ne pouvait pas résister à ceux qui s'en moquaient. Milton l'a-t-il rendu plus

terrible ? Je ne connais rien de l'histoire de cette incarnation du mal dans les siècles plus modernes. Je ne trouve aucune explication qui me satisfasse, de ce qui est dit de Satan dans l'histoire de Notre-Sauveur. Tout ce sujet est fort obscur ; mais comme il n'entre pas dans l'essence du christianisme, il y a longtemps que je ne m'en occupe plus.

La partie de votre discours qui m'a donné le plus de bonheur, et pour laquelle je vous remercie sincèrement, c'est celle où vous protestez contre la doctrine de la nécessité philosophique. Rien depuis longtemps ne m'a fait autant de plaisir ; car je sentais que cette doctrine, avec ses conséquences forcées, était pendue comme une pierre au cou des unitairiens d'Angleterre. Je ne connais personne qui ait fait ressortir aussi clairement la contradiction de cette doctrine avec la puissance et la bonté de Dieu, et avec les sentiments de confiance et d'amour que lui reportent ses créatures. J'ai toujours regretté que l'autorité du docteur Priestley eût imposé cette doctrine à ses disciples. On m'a accusé d'avoir employé un ton de protecteur en parlant du docteur Priestley ; je manquerais singulièrement d'humilité, si je ne sentais mon infériorité auprès de cet homme extraordinaire, ou si je pouvais croire qu'il a quelque besoin de ma protection. Ce qui est vrai, c'est que je n'ai jamais pu le

nommer sans mettre des restrictions à l'admiration qu'il m'inspire, parce que je suis profondément convaincu du mal qu'il a fait à la cause de la vérité par ses théories de la nature morale de l'homme, théories qui s'étendent jusqu'à la nature même de Dieu.

. 1844.

La somme immense de mal et de souffrance dans le monde vous trouble l'esprit et pèse sur votre âme. Comment concilier la bonté de Dieu avec ce que nous voyons dans les affaires humaines? C'est là le vieux problème de l'origine du mal, qui a tourmenté les penseurs depuis le commencement du monde. Je ne puis espérer expliquer ce que les plus grands esprits ont laissé dans les ténèbres. En vérité, je ne désire pas enlever aux voies de la Providence l'obscurité qui les entoure; car, en rendant l'univers compréhensible, je l'abaisserais au niveau de la petitesse de mon propre esprit; je lui ôterais toute sa grandeur. Si l'univers est infini, et s'il est l'œuvre d'un esprit infini, il doit dépasser les limites de ma pensée et de mon intelligence, et je dois vivre entouré d'impénétrables mystères. L'obscurité de la Providence divine est à mes yeux une expression de son immensité et de sa grandeur incommensurable. Je ne doute pas; je me prosterne en adoration. Je vois les causes et le remède de beau-

coup de maux dans cette vie. Il y a bien des natures de souffrance que je ne voudrais pas bannir, quand même je le pourrais; car c'est à elles que nous devons toute la dignité et l'intérêt de notre existence, et je suis sûr qu'à mesure que je pourrai pénétrer au fond du système qui nous gouverne, bien des choses que je ne puis aujourd'hui comprendre m'apparaîtront comme étant pleines de gloire pour nous. L'homme est un agent libre; il faut donc qu'il soit mis à l'épreuve, qu'il soit exposé à la tentation, que son champ d'action s'étende, et qu'il soit sujet à bien des péchés et à bien des peines. Il ne peut être heureux au début de sa carrière; il ne peut avoir de bonheur que celui qu'il gagne au milieu des séductions. La brute peut naître heureuse; l'homme, l'enfant libre de Dieu, ne peut connaître le bonheur que quand, par ses propres efforts, il s'est élevé à la vertu et à la sainteté. Je ne vois pas comment effacer le mal et la souffrance de notre monde, sans effacer de notre nature les principales causes de sa grandeur.

III

LETTRES SUR DIVERS SUJETS.

Juillet 1824.

Une mère, c'est-à-dire la plus ancienne, la plus

constante, la plus sûre de toutes nos amies, dont le dévouement date de l'heure de notre naissance et se mêle à toutes les parties de notre existence, ne peut pas descendre au tombeau sans laisser dans nos âmes un vide profond. Je ne pense pas qu'il y ait sur la terre une image aussi frappante de la bonté de Dieu que l'amour d'une mère. Un fils sans doute en sent tout le prix ; mais la vie intime d'une fille doit surtout développer en elle les sentiments filiaux. Il faut remercier Dieu de vous avoir donné les occasions et les forces nécessaires pour assurer le bonheur de votre mère, de vous avoir permis de faire tout ce qui pouvait adoucir ses dernières heures. Vous ne pouviez l'arracher à la mort ; mais ce n'est pas une raison pour que vous regardiez tous vos efforts comme infructueux. Il y a quelque chose de doux et de consolant dans le ton de voix, dans le regard, dans le dévouement affectueux d'enfants bien-aimés ; c'est une mère bénie, celle dont le lit de mort est entouré de tels enfants. Cet événement, quoiqu'il ait lieu selon ce qu'on appelle l'ordre de la nature, ne vient pas moins de la main de Dieu ; et, quand on le regarde avec le flambeau de la raison, on s'aperçoit que c'est un effet de la bonté divine. Les grands changements dans notre position, qui accompagnent souvent la mort de nos chers parents

et amis, sont destinés à opérer un changement dans nos âmes et nos existences. Dieu veut que le cœur amolli par le chagrin reçoive de plus profondes impressions, et que, voyant la vie sous un jour plus solennel, nous cherchions à la mesurer avec sagesse et à en approfondir les vastes destinées. Qui de nous n'a la conscience de grands défauts, surtout de notre manque de piété et de notre peu d'amour envers Dieu? Le but de la douleur, c'est de transporter la religion extérieure jusque dans les profondeurs les plus intimes de notre cœur, de changer le simple assentiment de notre intelligence en une foi vivante, d'élever nos prières jusqu'à la hauteur d'une communion spirituelle avec Dieu, de transformer le vague du monde invisible en une glorieuse et consolante réalité. Voilà en quoi consiste la rédemption de l'âme; et c'est là l'œuvre la plus grande que Dieu opère sur la terre. Cette œuvre se fait en silence, en secret; mais un jour nous verrons qu'elle dépasse en grandeur et en félicité tous les travaux bruyants des hommes. Nous savons tous combien la douleur est propre à cette fin. Il semble que si quelque chose pouvait détacher l'âme des intérêts grossiers et transitoires, lui donner plus d'élévation, la tourner vers le monde futur, lui enseigner ses rapports avec le Tout-Puissant et lui apprendre le

besoin qu'elle a d'être soutenue par le Père infini, ce serait de voir ses amis transportés de ce monde à une existence invisible ; et c'est un des traits les plus tristes de notre nature, que si peu de personnes soient touchées et instruites par cet enseignement solennel.

11 novembre 1832.

A M. William Rathbone.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre, que m'a apportée M. le docteur Spurzheim. C'est avec un vif regret que je vous envoie une réponse aussi douloureuse. Le docteur Spurzheim est mort cette nuit ; cet événement ne peut pas vous affecter plus tristement que nous ; car il a causé ici un chagrin général, qu'on doit attribuer à l'intérêt que notre ami a su éveiller dans cette ville. L'accueil bienveillant que le public faisait à ses leçons et à sa personne, le poussa à trop abuser de ses forces ; il travaillait lorsqu'il aurait dû garder la chambre ; et quand enfin il fut alité, il voulut malheureusement être son propre médecin, refusant de se servir des remèdes que sa maladie exigeait. Il était en proie à une fièvre qui devint bientôt le délire. Ce sera une consolation à ses amis d'apprendre qu'il reçut tou-

tes les attentions et tous les soins possibles. En vérité, il ne pouvait fermer les yeux au milieu d'un peuple plus sensible à ses grands mérites. Non-seulement il s'était acquis le respect dû à ses connaissances scientifiques, mais par ses manières aimables, par sa philanthropie et par la simplicité de son cœur, il s'était fait aimer de tout le monde. Le discours funèbre sera prononcé par le docteur Follen, son compatriote, et les offices religieux sont confiés aux soins du docteur Tuckerman, qu'affectionnait beaucoup le docteur Spurzheim. Malheureusement, j'ai peu connu votre ami. A son arrivée j'étais à la campagne, où je fis ensuite une maladie. En rentrant en ville, il y a quatre semaines, aussitôt que mes forces me le permirent, j'eus le plaisir de le voir, et avant que ma santé me permît une seconde visite, il était de son côté trop malade pour sortir. Cet homme de bien nous a été enlevé au moment de ses plus vives espérances. Ses succès parmi nous lui avaient fait regarder ce pays comme un champ admirable pour ses labeurs, et il pensait consacrer plusieurs années à répandre ses doctrines dans le Nouveau-Monde. Quand je parle de ses succès, je ne veux pas dire qu'il convertît beaucoup de personnes à ses doctrines ; mais il en trouvait beaucoup qui étaient disposées à approfondir son système, et qui avouent même avoir reçu des secours

importants et des lumières nouvelles de son analyse et de ses vues sur la nature humaine. Notre consolation dans une telle perte, c'est que ce monde d'ici-bas n'est pas le seul lieu où les hommes vertueux poursuivent leurs travaux bienfaisants.

Boston, 6 février 1834.

J'espère que votre voyage vous aura fait un bien durable. Les tristes nouvelles qui tant de fois nous sont parvenues de chez vous, ont dû vous faire passionnément aspirer après les entretiens et les consolations intimes du foyer domestique. Mais j'espère que ces nouvelles n'auront pas eu pour effet d'affaiblir votre sensibilité pour les beautés de la nature et de l'art. Jamais l'affliction n'a émoussé l'émotion avec laquelle je contemple la nature; jamais elle ne m'a fermé l'esprit à l'amour et au beau dans les œuvres de Dieu; il y a un caractère solennel dans les grandes productions de l'art qui les met au rang de nos premiers adoucissements dans les moments de douleur. Il faut vous faire un devoir de vous prêter à tout ce qui peut avoir une heureuse impression sur votre corps et sur votre âme. Vous voyagez afin de trouver des forces qui vous permettent de travailler, à votre retour; gardez religieusement ce but devant votre pensée; voyez tout ce que vous pourrez, jouissez de tout ce qui

peut vous faire plaisir, et revenez fortifié pour votre grande œuvre.

Lenox, août 1854.

A Madame Georges Lee.

« Vous parlez de vous comme d'un automate; c'est ainsi que le cœur se repose, après de douloureuses émotions et un chagrin profond. Il est heureux pour nous que nos émotions ne puissent conserver leur vivacité sans intermission, et que les plus violentes s'adoucissent. Par cette bienfaisante disposition de la Providence, nous sommes protégés contre le danger d'être absorbés par un seul sentiment et de renfermer notre âme dans la pensée d'un seul événement. Toutes les parties de notre nature sont ainsi mises en action.

Bien des personnes souffrent de la fausse et triste idée que nous devons à nos amis morts de renoncer à ceux qui nous restent, de renoncer au genre humain, de nous entretenir de sombres peintures de la vie, de rejeter enfin les bienfaits que nous prodigue un père tendre parce que quelques-uns de ses bienfaits nous auraient été retirés. La mort, la perte des êtres bien-aimés, devrait éveiller en nous des idées plus vives, plus élevées sur la nature spirituelle de l'âme immortelle; sur son

avenir infini, alors que nos facultés et nos affec-
 tions s'agrandiront jusqu'à atteindre à une vie et
 à une félicité divines. Animés par ces célestes
 espérances, nous devrions chercher à commencer
 dès ici-bas une noble carrière. Les morts nous ont
 quittés pour voir, pour aimer et pour servir avec une
 nouvelle ardeur et une nouvelle élévation d'esprit
 le Père infini, et nous devrions nous efforcer de
 sympathiser avec eux, de leur être unis en prenant
 part à leur progrès. Nous sommes trop portés à
 croire que nous ne pouvons rien faire ici-bas qui
 ait rapport à ce que font les saints dans cet autre
 et meilleur monde ; mais nous avons tort. Le ciel
 et la terre ne sont pas si éloignés l'un de l'autre.
 Chaque action désintéressée, chaque sacrifice au
 devoir, chaque effort pour le bien « d'un des plus
 petits des frères du Christ, » chaque nouvelle con-
 naissance des œuvres de Dieu, chaque nouvelle
 impulsion donnée à l'amour du vrai et du bien nous
 associent à ceux que nous avons perdus, nous rap-
 prochent d'eux et appartiennent autant au royaume
 céleste que si nous agissions non point sur cette terre,
 mais dans le ciel. Je répète là des vérités ordi-
 naires ; mais nous n'y croyons pas. Nous ne sentons
 pas, comme nous le devrions, le bien spirituel qui
 nous unit aux morts ; chaque jour, quand nous
 avançons dans le bien, nous rapproche d'eux.

Je ne suis jamais étonné d'entendre une personne se plaindre de doutes, de craintes, de défiance de soi-même ; c'est là, pour bien des personnes, la grande épreuve de la vie ; c'est aussi un des indices les plus frappants de notre destinée, que notre idéal de la vertu et de la sainteté dépasse tellement notre pouvoir d'y atteindre. Le perfectionnement même de notre sens moral nous devient souvent une source de trouble ; et tout, jusqu'à notre progrès même dans le bien qui tend, à chaque pas que nous y faisons, à nous révéler de nouveaux devoirs, contribue à notre découragement. Notre humilité ne peut que s'accroître avec notre progrès dans la vertu et une connaissance plus profonde de Dieu. Je n'ai eu, pendant toute ma vie, qu'une seule grande épreuve : c'est la disproportion que je sens exister entre mon idée et ma pratique du devoir. Nos craintes sur ce sujet sont en partie déraisonnables ; notre idée du parfait et du saint, ne doit pas être le type sur lequel nous nous jugeons au delà de ce que nous sommes capables d'atteindre. La perfection nous est révélée, non pour nous torturer avec la pensée d'y rester toujours si fort inférieurs, mais pour nous guider et nous animer par la pensée que c'est à cette fin que nous sommes destinés, si nous restons fidèles à la lumière et au soutien qui nous sont aujourd'hui accordés. Nous ne devrions point gémir

de ce que dans notre état d'enfance nos forces et nos lumières sont si peu développées ; excitons plutôt nos cœurs avec la pensée de ce que nous pouvons devenir. Cependant, quelque excuse que nous cherchions pour nous, je sens que nous devons souffrir des reproches de notre conscience. Que de bonnes résolutions de vivre d'une vie plus pure, plus spirituelle ont succombé en nous ! Mais ne désespérons jamais ; la conscience de l'erreur est en elle-même un indice de notre vie morale ; le remords du bien omis, c'est la voix de Dieu, c'est son appel à de nouveaux efforts, sa promesse de nous accorder son appui. Rien ne me soutient autant que la pensée que Dieu me protège toujours et qu'il m'accordera son aide de plus en plus, en proportion de mes desirs. Quand la présence ou la voix d'un aranime mon âme, quand la nature touche et élève mon cœur, quand un mot de quelque auteur inspiré pénètre jusqu'aux profondeurs de ma nature morale, quand le désappointement corrige et purifie mes idées sur la vie, dans toutes ces occasions je sens que Dieu me parle ; je reconnais dans ces émotions l'assurance de son désir paternel pour ma rédemption ; j'y vois l'action du Tout-Puissant pour mon bien ; je sens le souffle de son esprit, la confirmation de cette promesse d'un prix si infini : que le soutien divin est accordé à la faiblesse hu-

maine. Je suis fort seulement de la conscience de mon union avec Dieu.

Août 1842.

Je ne désire pas que vous soyez « du siècle, » afin de vous guérir de votre mécontentement du monde tel qu'il est, ni que vous vous plongiez sans remords dans le torrent qui emporte l'aveugle multitude. Ne perdez jamais la foi que vous avez dans le but supérieur de votre existence et dans la destinée infinie de l'homme. Je voudrais rendre cette foi plus large, plus robuste; je voudrais vous voir confiant à la bonté et à la sagesse de cette Providence qui a trouvé bien d'unir l'âme et le corps, de placer l'héritier du Ciel pour un moment sur cette terre, de nous assujettir à des besoins, à des travaux, à des soins de détails innombrables, et qui a ordonné que ce fût en partie par ces moyens que nous avançons vers une vie plus haute. A vos yeux, le monde extérieur et le monde qui est en vous sont hostiles l'un à l'autre. Croyez-moi, on peut les réconcilier. Soyez sûr que la persévérance dans votre vocation, que l'usage de votre jugement et de vos facultés, que la pratique de la patience et de la bonté dans les affaires ordinaires peuvent être si bien alliées aux méditations les plus élevées, être si bien sanctifiées par la pureté des intentions, que toute votre nature se trouvera bien plus complètement et bien plus

•

harmonieusement développée, si vous y mettez votre application, que si vous vous consacriez à ce que vous appelez une existence purement spirituelle. Nous devons faire servir les circonstances, et les relations ordinaires de la vie au but suprême; et cela peut se faire très-bien. Pour nous intéresser aux hommes, il faut travailler avec eux, nous mêler à eux, et toujours animés par de bonnes intentions, tantôt coopérer avec eux, tantôt les combattre. Ne craignez rien; vous trouverez les forces et le courage nécessaires si vous vous embarquez dans une bonne voie. Tous, tant que nous sommes, nous reculerions devant notre vocation si, dès le commencement, il nous était possible de prévoir les difficultés qui vont nous entourer. Mais les épreuves amènent la force. Des ressources inattendues accompagnent les obstacles inattendus.

EXTRAITS D'UN SERMON

Intitulé :

DU RENONCEMENT A SOI-MÊME.

.
J'ai l'intention dans ce discours de vous présenter quelques réflexions sur la juste étendue de l'abnégation chrétienne et sur le dessein qu'a eu la Providence en nous formant de manière à la rendre nécessaire ; en traitant ce sujet, je vous montrerai toutes les conditions, la nécessité et l'excellence de cette vertu.

Nous devons renoncer à nous-mêmes ; mais jusqu'à quel point ? Voilà ce qu'il faut d'abord bien établir. Devons-nous renoncer entièrement à nous-mêmes ? Devons-nous faire abnégation complète des pouvoirs, des facultés et des affections de notre nature ? Ce devoir n'a-t-il point de bornes ? Par exemple, devons-nous faire abnégation des parties les plus élevées de notre âme, je veux dire la conscience ou le principe moral ? Devons-nous combattre notre sens du juste , notre

désir de vertu ? Tout chrétien répond : Non ; la conscience est sacrée et la révélation a pour but de la vivifier et non de la détruire.

Ou bien encore devons-nous faire abnégation de la raison, des facultés intellectuelles par lesquelles nous discernons l'évidence et nous suivons à leur source les effets et les causes, pour remonter ensuite aux vérités universelles et chercher à mettre de l'harmonie dans toutes nos idées ? La réponse, à ce qu'il paraît, est aussi simple pour cette question que pour la première. Cependant bien des hommes excellents ont semblé redouter la raison ; ils ont imaginé une incompatibilité entre la foi et le libre usage des facultés intellectuelles, et ils ont soutenu que c'est un devoir religieux d'humilier notre intelligence. Pour quelques-uns même c'est là un des points principaux de l'abnégation chrétienne. Pour moi je pense que c'est une grande erreur ; et c'est parce que je crois que l'honneur, le progrès et l'influence bienfaisante du christianisme en exigent la réfutation, que je veux l'examiner en peu de mots.

On me dit que je dois renier ma raison. Je demande : dois-je la renier quand elle m'enseigne qu'il y a un Dieu ? En ce cas, je détruis le fondement même de la religion et je tombe dans une incrédulité complète. Ou bien encore dois-je renier la raison quand elle me défend d'interpréter trop littéralement le texte qui nous commande de haïr notre père et notre mère et notre propre vie ? Me faudra-t-il donc briser les liens les plus sacrés de la famille et ajouter le crime du suicide à tant de maux qui affligent la société ? Assurément on ne doit pas renoncer aux leçons de la raison sur ces

grands sujets; on doit au contraire la révéler et lui obéir; et si on la révère en ceci, où donc devons-nous la condamner et la renier?

On me dit que nous avons dans la parole de Dieu un guide encore plus sûr que la raison, que nous devons renoncer l'une et suivre l'autre. Mais je le demande : comment sais-je que le christianisme est la parole de Dieu ? Est-ce que les preuves de cette religion ne sont pas soumises à la raison ? Et si cette faculté est indigne de notre confiance, est-ce que la révélation tout entière n'est pas impliquée dans la même réprobation ? Ce qui est vrai, et il ne faut pas nous le cacher, c'est que notre dernier recours est et doit être à notre propre raison. Toute autre croyance repose sur notre foi à cette faculté. Il n'y a pas de confiance possible en Dieu si nous discréditons la faculté par laquelle nous connaissons Dieu. J'ai une autre objection contre la doctrine qui prétend que nous devons renier la raison pour suivre la révélation. La raison est la faculté même à laquelle s'adresse la révélation, et qui seule peut l'expliquer ; sans elle nous ne serions pas faits pour l'enseignement divin, tout comme sans les yeux nous perdriions les effets les plus heureux du soleil. Ceux qui voudraient nous décourager de l'emploi de la raison pour nous préparer à mieux recevoir la révélation, ressemblent à quelqu'un qui voudrait nous bander ou nous arracher les yeux pour nous faire jouir de toute la splendeur du jour.

Peut-être me rappellera-t-on les erreurs nombreuses et grossières dans lesquelles est tombée la raison sur presque tous les sujets, et me dira-t-on que ce sont là autant de motifs pour se défier d'elle et la renoncer. Je

répondrai premièrement en demandant comment on découvre ces erreurs ? Par quelle puissance apprenons-nous que la raison nous égare si souvent ? N'est-ce point par la raison elle-même, et devons-nous donc la renoncer parce qu'elle a la faculté de corriger ses propres fautes ? Considérons ensuite qu'il n'y a point de sujet sur lequel la raison se soit autant égarée que dans l'interprétation des Écritures ; de sorte que s'il faut la renier à cause de ses erreurs, on doit surtout l'exclure de l'étude de la révélation ; en d'autres termes, il faudrait de désespoir fermer le livre de la parole de Dieu, conséquence qui pour un protestant est une réfutation suffisante de la doctrine d'où elle découle.

Une manière assez ordinaire de démontrer le renoncement de la raison, c'est de la mettre en opposition avec l'intelligence infinie de Dieu, et de demander si elle peut devant lui ou se trop abaisser ou se sacrifier avec trop d'humilité. Je reconnais respectueusement la supériorité incommensurable de Dieu sur la raison humaine ; mais il ne s'ensuit pas que je la méprise ou que je la renie ; car, en premier lieu, il est vrai du séraphin lui-même dans son ravissement comme de l'homme, que son intelligence est infiniment étroite comparée à l'intelligence divine. Mais faudrait-il pour cela refuser toute valeur à la sagesse des anges ? Puis, je remarque que la raison humaine, quelque imparfaite qu'elle soit, est encore l'enfant de Dieu, unie intimement à lui et digne de son divin auteur. Il n'y a pas d'exagération à l'appeler comme on l'a fait quelquefois « un rayon de la lumière infinie ; » car elle renferme dans son essence ces immuables et éternels principes de



vérité et de droiture qui constituent la gloire de l'Esprit divin. Elle s'élève à l'idée sublime de Dieu par la possession d'attributs semblables et le connaît seulement par l'affinité qu'elle soutient avec lui. Elle porte en elle le germe de cette perfection spirituelle qui est la fin suprême de la création. Ne peut-on donc pas dire avec vérité qu'elle participe à la nature divine? Pouvons-nous la regarder ou en parler avec trop de reconnaissance et de respect? L'infinité de Dieu, loin de m'imposer l'abaissement et l'anéantissement de ma raison, agrandit la conception que je puis m'en faire. C'est la foi que j'ai dans cette perfection de l'Esprit divin qui me remplit de respect pour l'esprit humain; car ils sont intimement liés, puisque l'un dérive de l'autre et qu'il est doué de la puissance de se rapprocher de plus en plus de sa source et de son modèle pendant toute l'éternité.

Détachée de Dieu, la raison perdrait sa grandeur; dans l'infini de Dieu elle trouve à la fois une cause et un gage de progrès illimité. Dieu aime à se communiquer; et de là vient que sa grandeur, loin d'inspirer le mépris de la raison humaine, la revêt d'un caractère sacré et ouvre devant elle les espérances les plus hautes. L'erreur des hommes n'est pas d'exagérer, mais d'ignorer; et de ne pas soupçonner le prix et la dignité de la raison.

Peut-être me dira-t-on que nous ne devons pas renier toujours la raison, mais seulement dans les cas où ses enseignements contredisent la révélation. A quoi je réponds qu'il ne peut exister de contradiction entre la raison et la véritable révélation. Une doctrine qui pré-



tendrait à une origine divine se réfuterait elle-même, si elle était contraire à aucune des vérités que la raison discerne instinctivement ou qu'elle déduit de la nature. Dieu est le père de la lumière et la source de l'harmonie, et il ne peut obscurcir ni tourmenter l'esprit humain par des leçons inconciliables ou discordantes. Il ne peut pas renverser l'autorité de cette faculté par laquelle nous arrivons à le connaître. Une révélation de l'auteur de notre nature rationnelle sera certainement conforme aux lois fondamentales de cette même nature. Je sais qu'il est très-possible de donner le nom de raison à des préjugés téméraires, à des opinions corrompues, par cela même que nous pourrions et que nous pouvons ainsi courir le risque d'accuser une vraie révélation d'être en désaccord avec la raison; et le danger de cette illusion doit nous obliger à ne porter notre jugement qu'avec calme et réflexion, et dans la crainte de Dieu. Mais si après une application impartiale et réfléchie de nos facultés les plus parfaites, une prétendue révélation nous paraît évidemment se contredire elle-même ou jurer avec les grands principes dont nous ne pouvons douter, nous ne devons pas hésiter à lui refuser notre foi. Je suis plus sûr que ma nature rationnelle me vient de Dieu, que je ne suis sûr qu'un livre quelconque soit une expression de sa volonté. Cette lumière que je porte en moi est sa première révélation et toutes les révélations subséquentes doivent s'accorder avec elle et n'ont d'autre fin que de s'y associer et de la rendre plus claire. O vous qui m'écoutez, puisque vous estimez le christianisme, ne dites jamais qu'il soit en rien opposé à la nature rationnelle de

l'homme. Ne vous unissez pas à ses ennemis pour l'accabler de ce reproche. Il nous a été donné non pas pour remplacer notre raison, mais pour la vivifier et l'affermir, pour ouvrir à la pensée un champ plus vaste, pour apporter la paix à l'esprit aussi bien qu'au cœur et pour harmoniser toutes nos facultés. Nous faisons un tort immense au christianisme, en supposant qu'il nous appelle à combattre la raison ou qu'il nous demande le sacrifice de nos facultés les plus nobles ; ces facultés sont au contraire ses alliées, ses amies, sa famille ; elles vivent avec le christianisme en un accord invariable. Toutes les fois qu'on vous enseigne des doctrines tirées des traditions chrétiennes, qui sont contraires à quelque claire convention de votre raison et de votre conscience, soyez assurés que ce que vous entendez n'est pas l'enseignement du Christ.

C'est un interprète téméraire, c'est un interprète humain qui substitue à la voix de Dieu les sons discordants de sa faible voix, qui n'y ressemblent pas plus que le bruit criard des roues d'une voiture ne ressemble au roulement solennel du tonnerre. Jamais, oh ! jamais ne faites violence à votre raison. Celui qui, dans une circonstance quelconque, admet des doctrines qui sont contraires à la raison, a brisé la grande barrière qui sépare la vérité du mensonge ; il a ouvert son esprit à toutes les illusions. Le signe manifeste de l'erreur, l'inconséquence, ne le choque plus ; il a violé la première loi de l'intelligence et doit subir le terrible châtiment de sa faute, heureux si, en renonçant à la raison, il ne s'est pas préparé à commettre un excès contraire et par une réaction naturelle s'il ne se précipite pas dans

l'extrême incrédulité. Dans l'histoire des individus et de l'humanité, il n'est point rare qu'une époque d'abaissement intellectuel soit suivie d'une ère de haute et licencieuse philosophie; et ces alternatives ne cesseront d'être le sort de l'esprit humain, que lorsque les droits de la raison seront respectés.

.

Il est vrai que, tels que nous sommes faits, nos appétits et nos désirs luttent souvent contre la raison et la religion ; mais pourquoi ce combat est-il ordonné ? Ce n'est pas pour éteindre ces grands principes, c'est pour les réveiller et les fortifier ; c'est pour leur donner un champ d'action plus vaste, des occasions de combats et des moyens de triomphe. Il est vrai que la vertu est ainsi exposée et en danger ; mais la vertu doit sa force et sa vigueur aux obstacles qu'elle rencontre ; elle gagne sa couronne par la lutte qu'elle soutient. Je ne dis pas que Dieu ne pût trouver, pour former l'âme et le caractère de l'homme, d'autre école que celle de la tentation, de l'épreuve et des désirs impétueux ; mais je dis que notre état présent est une école pleine de dignité et de noblesse. Vous, mes amis, vous voudriez que le sentier de la vertu dès son début fût uni et parsemé de fleurs ; mais est-ce ainsi que l'âme pourrait acquérir l'énergie ? Vous voudriez que le plaisir fût toujours d'accord avec le devoir ; et comment donc attesteriez-vous votre fidélité au devoir ? Vous voudriez que la conscience et le désir parlassent toujours un même langage et vous attirassent dans la même voie ; comment alors la conscience revendiquerait-elle sa suprématie ? Dieu a mis en vous des désirs aveugles

qui s'élèvent souvent contre la conscience et la raison, afin de donner à ces hautes facultés l'honneur de l'empire et la joie de la victoire. Il a mis autour de nous des rivaux de lui-même, pour que nous puissions l'aimer sans contrainte et, de notre libre volonté, ériger son trône dans nos cœurs. Il nous a donné d'ardents désirs pour des choses inférieures, afin que le désir de la perfection soit plus ardent qu'eux tous. Faites un monde tel que vous le voudriez, qu'aucun appétit ni aucune passion ne résistent à la loi de Dieu, qu'aucun désir ne fasse opposition au devoir; où seraient alors la résolution, l'énergie, la constance, l'effort, la pureté, le mépris des vils intérêts, le généreux sacrifice de soi, le dévouement héroïque, et toute la sublimité de la vertu, qui maintenant jette son éclat sur la nature de l'homme et nous parle de son immortalité? Vous effaceriez des Écritures le précepte du renoncement de soi-même et l'obligation nécessaire qu'en a la vie humaine, du même coup vous effaceriez presque toutes les pages qui nous intéressent dans l'histoire de l'homme. Quand vous lisez cette histoire, je vous le demande : qu'est-ce qui vous y attache et vous y absorbe le plus? Qu'est-ce qui frappe votre imagination, s'empare de votre souvenir et agite votre âme dans ses profondeurs? Quel est l'homme que vous choisissez dans le cours des siècles pour l'objet de votre admiration particulière? Est-ce celui qui a vécu pour jouir? dont la vie s'est écoulée du cours le plus égal et le plus agréable? dont les désirs furent le plus largement satisfaits? dont la table était fournie des mets les plus délicieux? et dont la fortune par l'abondance de ses faveurs faisait un objet

d'envie? Sont-ce là les hommes auxquels on a élevé des monuments et dont le souvenir, vivifié par les larmes de la joie et de la vénération, grandit et s'étend à travers les âges. Oh ! non ? Celui que nous aimons dont nous souhaiterions la gloire, c'est celui qui s'est le plus sacrifié, qui s'est le plus dompté, qui a fait Dieu, à la vertu, aux hommes le plus entier sacrifice de ses penchants, de ses passions et de ses intérêts personnels ; qui a marché dans de rudes sentiers et est resté fidèle à de bonnes et grandes fins sous le coup de la persécution et de la douleur ; qui au milieu des obsessions de l'ambition, de la prospérité et de l'amitié, des menaces de la tyrannie et de la malignité, a écouté la voix de la conscience et a trouvé dans le sentiment de sa loyauté et dans la faveur de Dieu une compensation à des espérances déçues et à de longues souffrances. Qui aimons-nous le plus dans la vie privée ? C'est le martyr de l'affection domestique, c'est la mère qui oublieuse d'elle-même est prête à travailler, à souffrir, à mourir pour le bonheur et la vertu de ses enfants. Qui honorons-nous dans la vie publique ? C'est le martyr de la patrie, qui ne la sert pas seulement quand elle est au comble de la gloire et des richesses, mais qui s'attache à elle dans le danger et dans le déclin de la fortune, qui croit sa propre vie un faible sacrifice pour assurer le salut et la liberté de son pays. A qui l'Eglise garde-t-elle le plus de reconnaissance et de souvenir ? qui déclare-t-elle saint et béni ? C'est l'apôtre qui s'immole et fait abnégation de lui-même, c'est le confesseur sans crainte, c'est le martyr dévoué, ce sont ceux qui ont soutenu hautement la vérité même



dans la mort et qui, teinte de leur sang, l'ont léguée aux âges futurs. Et par-dessus tout, quel est le moment de la vie de Jésus que le chrétien contemple pour avoir le témoignage le plus touchant et le plus sublime de son divin caractère? C'est lorsque, dans un esprit de dévouement, reniant toutes les passions humaines et rejetant tout intérêt de ce monde, il se charge de la honte et de l'angoisse de la croix. C'est ainsi que toutes les grandes vertus portent l'empreinte du renoncement à soi-même; et la constitution actuelle de notre nature et de notre vie que Dieu nous a donnée fût-elle changée au point de n'exiger aucun renoncement à nos désirs, l'intérêt principal et la gloire de notre existence d'aujourd'hui s'évanouiraient. Il n'y aurait rien dans l'histoire pour nous faire tressaillir d'admiration. Nous n'aurions aucune conscience de la puissance et de la grandeur de l'âme. Nous aimerions faiblement et froidement, car nous ne trouverions rien dans les autres à aimer avec ardeur. Ne nous plaignons donc pas de la Providence parce qu'elle a rendu le renoncement nécessaire; ne nous plaignons pas de la religion parce qu'elle nous appelle à cette œuvre pénible. Sur ce point, la religion et la nature tiennent un même langage. Nos âmes portent ce témoignage à l'enseignement du Christ, que c'est le sentier étroit du renoncement qui conduit à la vie.

Mes amis, si à l'heure de la mort la raison nous est conservée et si la mémoire retient le souvenir du passé, serons-nous satisfaits de voir que nous avons vécu non pour nous renoncer, mais pour jouir; que nous avons courbé notre âme sous toutes les passions, que nous

avons lâché la bride à la sensualité, que nous nous sommes laissé paralyser par la paresse, que par amour du gain nous nous sommes endurcis contre les requêtes de l'humanité souffrante, que pour capter la faveur des hommes nous avons perdu l'intégrité et l'indépendance morale, et qu'enfin en toutes choses la raison et la conscience ont été sacrifiées aux entraînements de la passion, et que Dieu a été oublié pour la satisfaction et le plaisir de l'heure présente?

En ce moment-là trouverons-nous une consolation dans le souvenir de nos tables somptueuses, de nos lits de duvet, de nos richesses amassées à des fins égoïstes ou des honneurs gagnés par une basse complaisance envers le monde? Jamais homme à sa mort a-t-il regretté ses luttes contre lui-même, ses triomphes sur ses appétits, son mépris des plaisirs impurs, ou ses souffrances pour la cause de la justice? Y eut-il jamais un homme qui alors ait pleuré de s'être appauvri par son intégrité ou d'avoir usé son corps au service de ses semblables? Sont-ce là les souvenirs qui déchirent l'âme et qui remplissent l'heure suprême de terreur et de ténèbres? Pour qui la dernière heure est-elle la plus sereine et la plus remplie d'espoir? N'est-ce pas pour l'homme qui, au milieu de périls et de tentations, a renoncé à lui-même et s'est chargé de la croix avec le saint courage de Jésus-Christ?

LES

PREUVES DU CHRISTIANISME.

.
Je vous dirai donc pourquoi, moi, je ne rougis pas de l'Evangile du Christ; et je débiterai par une raison d'une si haute importance qu'elle fera le sujet tout entier de ce discours: Je ne rougis pas de l'Evangile du Christ, parce qu'il est *vrai*. Voilà ma première raison. Cette religion est vraie, et nulle autre considération ne pourrait me décider à la défendre. Je n'embrasse pas cette religion, parce qu'elle est populaire, car des systèmes faux et dangereux ont pu jouir d'une réputation égale à la sienne. Ce n'est pas parce qu'on la suppose utile à l'ordre de la société, car je crois qu'il n'y a que le vrai qui puisse être perpétuellement utile. Cette religion est *vraie*, et je ne profère pas cette parole à la légère, mais après un examen réfléchi. Je ne répète pas les accents du berceau; je n'affirme pas la vérité du christianisme parce qu'on me l'a enseignée avant

l'âge de raison, ou parce que j'ai été élevé dans une société attachée à cette croyance. Il se pourrait cependant qu'on attribuât ma foi et mon zèle à ces causes, et comme je sens que ces imputations sont sans fondements, la fidélité à la cause de la vérité me fait un devoir de les repousser. Le fait que je suis né, et que j'ai été élevé dans le christianisme, est si loin de me disposer à une foi implicite, qu'il a été au contraire pour moi la cause d'une sérieuse défiance envers notre religion. Quand j'ai remarqué combien il est ordinaire aux hommes de tous les pays et de toutes les communions, chrétiens, juifs ou mahométans, d'accepter la religion de leurs pères, je me suis demandé, et redemandé si, moi aussi, je n'étais pas esclave; si moi aussi, je ne marchais pas aveuglément dans le sentier de la tradition et si, comme les autres, je ne me livrais pas passivement à une foi héréditaire. Je me défie de la multitude et de l'opinion générale, j'ai peur de leur influence sur mon jugement et rien ne m'excite autant à repousser une doctrine que les efforts intolérants qu'on fait pour me l'imposer. Mon éducation et mes relations chrétiennes, m'ont peut-être plutôt porté vers le scepticisme, qu'elles ne m'ont courbé l'esprit devant l'autorité.

Cependant, il se pourrait encore qu'on dise que l'orgueil, les préjugés et les raisons d'intérêt qui appartiennent à ma profession de ministre chrétien, rendent suspect mon jugement sur le sujet qui nous occupe. Je réponds qu'il me semble que je suis aussi libre de ces préventions que la personne la plus indifférente. Je n'ai point de préjugés de prêtre. Je sais, et je reconnais que la corruption et la perversion attachées au minis-

tère sacerdotal remontent aux premiers siècles de l'Eglise. Je flétris la tyrannie que le ministère exerce si souvent sur l'esprit des hommes. Je ne reconnais point de sainteté particulière à ceux qui en sont revêtus. Je crois donc que je me livre à l'examen du christianisme aussi exempt que qui que ce soit de toute partialité capable de m'aveugler. Je ne prétends pas sans doute être exempt d'erreur, aussi ne demandé-je point une foi implicite dans mes conclusions. Je ne m'inquiète point de la défiance et de la sévérité qu'on mettra à peser mes arguments ; tout ce que je veux, c'est qu'on ne me prenne pas d'avance pour un partisan servile ou intéressé du christianisme. Je demande à être écouté comme un ami de la vérité, qui désire aider ses semblables à résoudre une question d'un grand et universel intérêt. Je me présente comme le défenseur du christianisme uniquement parce qu'il se recommande à ma raison la plus calme, comme une révélation de Dieu et comme la lumière la plus pure, la plus éclatante qu'il ait répandue sur l'esprit humain. Je repousse tout autre motif. Ni la politique, ni une déférence servile à l'opinion, ni le désir de soutenir une utile superstition ; rien, enfin, si ce n'est une conviction réfléchie de la vérité du christianisme, ne me pousse à paraître dans ses rangs. J'en rougirais si je ne le croyais pas vrai.

En discutant ce sujet, j'exprimerai mes convictions avec force. Je parlerai de l'incrédulité comme d'une grande et périlleuse erreur ; mais je vous supplie de ne pas entendre par là que je porte un jugement contre le caractère des individus qui ne croient pas. Je démontrerai que la religion chrétienne est vraie, qu'elle nous

•

vient de Dieu ; mais je n'en conclus pas que tous ceux qui la rejettent sont les ennemis de Dieu, et qu'il faut les accabler de reproches. Je crois insoutenable la doctrine qui trouve l'incrédulité criminelle et damnable dans toutes les circonstances ; et comme je suis persuadé que cette doctrine fait tort à la cause du christianisme, en créant entre ses amis et ses adversaires un antagonisme qui nuit aux uns et aux autres, et pousse les derniers à une hostilité plus décidée contre la vérité, je crois devoir la soumettre ici à un rapide examen.

Je pose en principe que l'incrédulité, considérée en elle-même, n'est pas susceptible d'une qualification morale, que ce n'est ni une vertu ni un vice, mais qu'elle doit recevoir son caractère bon ou mauvais des dispositions ou des motifs qui en sont la cause et qui la dirigent. De simples actes de l'entendement ne sont ni mauvais ni bons. Quand je parle de la foi comme d'un principe saint et vertueux, j'entends la signification de ce mot au delà de son sens premier, et je lui fais embrasser non-seulement l'assentiment de l'intelligence, mais encore la disposition ou inclination morale qui détermine cet assentiment, et qui est à son tour fortifiée par la foi. Or, je donne une signification aussi étendue au mot d'incrédulité, du moment que j'en fais un crime. La vérité, c'est que l'esprit humain, quoiqu'il soit divisé par notre philosophie en diverses facultés distinctes, n'exerce jamais ou exerce bien rarement ses facultés séparément ; mais il les confond ordinairement dans un même acte. C'est ainsi qu'en formant un jugement, la volonté et les affections, qui sont les principes moraux de notre nature, agissent aussi véritable-

ment que la faculté de penser. Les passions et les intérêts des hommes se mêlent aux décisions de l'intelligence et y laissent leur empreinte. Dans les Écritures qui employaient les mots librement et sans une rigueur philosophique, la foi et l'incrédulité sont considérées comme des mouvements de l'âme qui ont ce caractère complexe, c'est-à-dire, comme émanant tout à fait du cœur et de l'entendement; et c'est à ce point de vue seulement qu'elles sont un objet d'approbation ou de blâme. Je crois que tous les chrétiens qui pensent, quelle que soit leur communion, seront d'accord avec moi sur ces principes.

D'après ces vues, les opinions ne peuvent pas être regardées comme des signes infaillibles et invariables de vice ou de vertu. Il se pourrait que la même opinion fût vertueuse dans un homme et criminelle dans un autre, en supposant, ce qui est fort possible, qu'elle aurait pris son origine dans des conditions d'esprit différentes. Par exemple, si par envie ou par malice je saisisais avec empressement la moindre preuve de délit chez mon prochain, j'aurais moralement tort dans le jugement que j'en tirerais, quant à sa culpabilité. Qu'un autre arrive à la même conclusion par suite d'une enquête impartiale et de son amour de la vérité, sa décision serait moralement vertueuse. Je puis aller encore plus loin dans cet ordre d'idées; et j'ajoute qu'il est possible que la croyance au christianisme soit aussi criminelle que l'incrédulité. Sans doute, la foi à une religion aussi pure que l'Évangile dans son esprit et ses tendances doit être généralement regardée comme un signe favorable. Mais qu'un homme adopte cette religion

parce qu'elle sert ses intérêts et sa popularité ; qu'il rejette toutes les objections qui pourraient s'élever contre elle, de peur qu'elles fassent chanceler sa foi dans un système qui lui est profitable ; qu'il fasse un usage coupable de son intelligence, en s'en servant pour défendre la foi populaire, dans des desseins égoïstes et bas, je dis que cet homme sera tout aussi criminel, dans sa croyance, qu'un autre le serait pour rejeter le christianisme sous de mauvaises influences analogues. Notre religion est aujourd'hui embrassée et défendue avec passion par un nombre immense d'hommes pour les mêmes motifs d'orgueil, d'intérêt mondain, d'amour de la popularité et d'obéissance aveugle aux préjugés héréditaires qui poussèrent les juifs et les païens à la rejeter au premier siècle. La foi des uns est aussi étrangère à la vertu que l'incrédulité des autres.

Pour pouvoir juger de la foi ou de l'incrédulité, il nous faut examiner le temps et les circonstances au milieu desquels elles se produisent. Lors de la première prédication de l'Évangile, croire au Christ, c'était donner une forte preuve d'une âme vertueuse ; se ranger parmi ses disciples, c'était renoncer à l'aisance, aux honneurs et aux succès de ce monde ; le confesser était un acte d'éminente fidélité à la vérité, à la vertu et à Dieu. Mais la croyance au Christ n'a pas conservé maintenant une pareille signification ; le confesser ne prouve pas de courage moral ; cela peut même trahir une âme basse et mondaine. Ces considérations s'appliquent également à l'incrédulité. Dans différentes périodes, dans différentes conditions de la société, l'incrédulité peut exprimer des situations d'esprit bien

diverses. Avant de l'appeler un crime, et de la condamner à la perdition, il nous faudrait connaître les circonstances dans lesquelles elle est née, et rechercher avec impartialité si elles n'offrent pas en sa faveur des motifs d'excuse ou d'indulgence. Lorsque Jésus-Christ était sur la terre, que sa voix résonnait aux oreilles des hommes, que pas une ombre de doute ne pouvait être jetée sur la vérité de ses œuvres et que la corruption humaine ne s'était point mêlée à sa doctrine, il y avait alors la plus forte présomption contre l'amour de la vérité et la loyauté de ceux qui le rejetaient. Le Christ connaissait aussi le cœur et la vie de ceux qui l'entouraient, et il discernait clairement la source de leur incrédulité dans leur jalousie, leur ambition, leur esprit mondain et leur sensualité. C'est pourquoi il la jugea un crime. Depuis ce temps, combien les choses ont changé ! Jésus-Christ a quitté la terre ; sa religion a été corrompue et altérée par des changements désastreux ; elle est bien loin aujourd'hui de ressembler à celle de son fondateur. Le ruisseau si pur à sa source, a été souillé, empoisonné dans tout son cours ; le christianisme a été étouffé non-seulement par des pratiques absurdes, mais aussi par des doctrines impies, qui ont fait du Père universel tantôt un faible et vain despote, qui peut être rendu propice par un culte tout extérieur et des flatteries, tantôt un bourreau tout-puissant, qui prédestine des multitudes de ses créatures au péché, et glorifie ensuite sa justice par leur supplice éternel. Quand je réfléchis à ce que le christianisme est devenu dans la main des politiques et des prêtres, de quelle manière ils l'ont façonné pour en faire un

instrument de pouvoir ; jusqu'à quel point il a, pendant des siècles, opprimé l'âme humaine ; comment il a paralysé l'intelligence et torturé l'imagination par des fantômes superstitieux, combien il a écrasé sous son joug des nations entières, et menacé toute liberté de la pensée ; quand je considère comme cette religion a été, sous presque toutes ses formes, façonnée au gré de ses ministres, soumise à leur surveillance, et de quelle manière elle a été taillée, comprimée en des symboles rigides ; et, comme a été poursuivi ensuite par des menaces de peines éternelles quiconque mettrait en question le caractère divin de ces œuvres sorties de leurs mains ; quand en un mot, j'examine comment, grâce à de telles influences, le christianisme s'est montré et se montre encore sous des aspects qui choquent à la fois la raison, la conscience et le cœur, je sens avec une profonde douleur combien ce système diffère de celui que Jésus institua, et je n'ose plus appliquer à l'incrédulité les expressions de condamnation qui lui convenaient dans l'âge primitif.

Peut-être devrais-je aller plus loin : peut-être devrais-je dire que rejeter le christianisme, à raison de ces corruptions, est plutôt une vertu qu'un crime. Je vous le demande : en ce moment, est-ce un vice ou une vertu que de douter de la vérité du christianisme tel qu'il se manifeste en Espagne et en Portugal ? Quand un homme dans ces pays couverts de ténèbres ne voit dans le christianisme que le rempart du despotisme, le promoteur de l'inquisition, le dur geôlier qui emprisonne dans un couvent la malheureuse femme, le bourreau teint du sang des amis de la liberté ; quand il

voit, dis-je, dans notre religion l'instrument de ces crimes et de ces douleurs, et qu'il croit et affirme qu'elle ne vient pas de Dieu, sommes-nous en droit de mettre son incrédulité sur le compte de la corruption et de la déloyauté de son esprit, et de le flétrir du nom de criminel ? Ne se peut-il pas que l'esprit du christianisme, qui est dans son cœur, le pousse à protester extérieurement contre ce qui en usurpe le nom ? Et s'il proteste ainsi, par une profonde sympathie pour les opprimés et pour les souffrances de sa race, n'est-il pas plus près du royaume de Dieu que le prêtre et l'inquisiteur, qui prétendent exclusivement et avec arrogance au droit de porter le nom de chrétiens ? Jésus-Christ nous a dit que ce qui fait la condamnation des incrédules, c'est qu'ils aiment mieux les ténèbres que la lumière ; eh ! qui ne voit que cette cause de condamnation disparaît lorsque la lumière est éteinte, quand la vérité chrétienne est ensevelie dans l'obscurité ou dans les erreurs avilissantes de l'ignorance ?

.

J'arrive au but principal de ce discours : l'exposition des preuves du christianisme. Je commencerai par un argument nécessaire pour préparer quelques-uns, et même plusieurs d'entre vous, à apprécier ces preuves avec candeur, et à leur accorder leur véritable importance. Je pose d'abord en principe qu'il n'y a rien dans l'idée générale de la révélation qui doive offenser la raison, rien d'incompatible avec nos vues les plus exactes de Dieu et de la création. Cet argument va au-devant d'un préjugé qui n'est pas rare. Je le répète donc, la révélation n'a rien d'incroyable, rien qui porte

l'apparence de la contradiction, rien qui soit en désaccord avec aucun des principes de la raison et de l'expérience. Quand nous entendons dire que Dieu nous instruit par des moyens en harmonie avec l'ordre invincible de la nature, nous ne devrions pas en être surpris, et cette affirmation ne devrait pas éveiller de résistance dans notre esprit.

La révélation n'est pas en guerre avec la nature. De toute nécessité, les premiers enseignements donnés aux hommes devaient venir de cette source. Si notre race a eu un commencement (et il n'y a que la folie de l'athéisme qui puisse en douter), ses premiers membres, créés comme ils le furent sans progéniteurs humains et n'ayant point de ressource dans l'expérience de ceux qui les avaient précédés, ne pouvaient alors se passer des instructions immédiates de leur Créateur, sans quoi ils eussent péri. La révélation est le commencement même de l'histoire humaine, le point de départ de toutes les connaissances et de tous les progrès de l'humanité. Elle est une partie essentielle des voies de la Providence, et ne doit donc pas être regardée comme en désaccord avec le système de l'ordre divin des choses. La révélation n'est pas en opposition avec la nature. Il y a en nous quelque chose qui nous l'annonce en vertu de la relation même qui unit la race humaine à Dieu. Le rapport de Créateur à créature est le plus intime qui puisse être, et fait pressentir une communion libre et affectionnée de la créature au Créateur. Que le Père universel soit attaché à ses enfants par un intérêt paternel, qu'il veille sur eux, et qu'il seconde le progrès des êtres qu'il a enrichis des

dons divins de la raison et de la conscience, c'est là une doctrine si naturelle, tellement d'accord avec les attributs de Dieu, que diverses sectes, tant philosophiques que religieuses, avant et après le christianisme, ont cru qu'il existe non-seulement une révélation générale, mais que Dieu se communique à chaque âme individuellement. Quand je réfléchis aux vastes facultés de l'âme humaine, et combien Dieu se rapproche de nous par son amour incommensurable, je me sens disposé à m'étonner non de ce qu'il y a eu des révélations, mais de ce qu'elles n'ont pas été plus fréquemment accordées aux besoins de l'humanité.

La révélation est en accord frappant avec les principaux moyens que Dieu a employés pour faire avancer dans la voie du progrès les individus et la race humaine, et par là elle est en harmonie avec son mode d'action ordinaire.

D'où recevons-nous nos connaissances principales ? Ce n'est point de l'univers extérieur ni des lois immuables de la nature matérielle, mais des êtres intelligents plus éclairés que nous-mêmes. Les enseignements des hommes sages et instruits sont nos secours les plus efficaces. Si nos rapports avec des esprits supérieurs étaient rompus, et que nous n'eussions pour nous instruire que la nature avec ses lois fixes, ses révolutions invariables de la nuit, du jour et des saisons, nous resterions à tout jamais dans l'ignorance de l'enfance. La nature est un livre que nous ne pouvons lire qu'à l'aide d'un interprète intelligent. La grande loi qui gouverne l'homme, c'est qu'il doit recevoir ses lumières et son impulsion d'êtres plus avancés que lui-même. Or la

révélation n'est qu'une extension de ce moyen universel de faire avancer l'humanité. Ici Dieu prend sur lui la charge à laquelle tous les êtres raisonnables sont soumis ; il devient un instituteur immédiat pour quelques-uns, en leur communiquant des vérités d'un ordre plus élevé qu'ils n'avaient pas encore atteintes, et qu'ils doivent à leur tour enseigner à leur race. Ce n'est point là un nouveau pouvoir qui se produise dans le système de la Providence, mais simplement une extension des moyens sur lesquels le progrès de l'individu s'appuie principalement.

Je vous demanderai ensuite de considérer pourquoi, ou dans quel but Dieu a établi comme moyen principal du progrès humain la communication des lumières des esprits supérieurs aux esprits inférieurs ; et s'il ressort de cette considération générale que la révélation est merveilleusement propre à nous conduire à un but semblable quoique plus important, vous aurez un nouveau signe de l'accord qui existe entre la révélation et la Providence ordinaire de Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que le progrès des hommes dépendît de l'instruction qu'ils reçoivent de leurs semblables ? Pourquoi les plus avancés ont-ils la mission d'instruire les moins instruits ? Un grand but, je le crois, le but principal, a été d'établir des relations d'attachement entre les hommes, de les unir les uns aux autres par des sentiments généreux, de favoriser les rapports d'affection, de faire naître un amour plus pur que celui qu'aurait pu produire le seul échange de biens extérieurs. Or il est raisonnable de croire que le Créateur a le dessein de s'attacher ses créatures autant qu'il désire qu'elles

soient attachées les unes aux autres, et il veut éveiller envers lui-même une reconnaissance, une confiance et un amour encore plus profonds; car ces sentiments ressentis envers Dieu nous donnent plus de bonheur et plus de noblesse d'âme que quand nous les éprouvons pour nos semblables. Ainsi, il est évident que la révélation ou l'enseignement divin immédiat sert à établir ces liens entre Dieu et les hommes, non moins effectivement que l'instruction humaine sert à rattacher l'homme à ses semblables. Nous voyons donc dans la révélation une fin qui est en accord avec celle que l'Être suprême poursuit dans sa providence de tous les jours. Qui peut douter que le but que j'indique ici ne soit digne de son intervention? Sa bonté ne peut se proposer une plus noble fin que celle d'élever jusqu'à lui les cœurs et les âmes de ses créatures. Son caractère paternel nous est un gage de ce bonheur ineffable qu'il destine à ses enfants; et la révélation est propre à nous conduire à ce but, non-seulement parce qu'elle développe de nouvelles doctrines sur Dieu, mais par la preuve touchante qu'elle porte en elle-même de l'intérêt particulier que Dieu témoigne à sa famille humaine. Il est évident qu'il y a, dans cette manière d'enseigner l'expression d'un intérêt plus profond, un sentiment plus affectueux, qu'il n'y en aurait à nous instruire par l'ordre immuable de la nature. La révélation, c'est Dieu nous parlant dans notre propre langue, avec les mêmes accents qu'emploie l'amitié humaine. Elle nous montre un amour qui s'affranchit de la réserve et de la froideur que nous sentons dans les leçons qui nous viennent de ses œuvres toutes seules. Elle attache nos

pensées sur lui. En effet, nous pouvons contempler la nature sans réfléchir à l'Être dont elle proclame la gloire; mais Dieu est inséparablement lié à l'idée de la révélation, et il est vrai de dire qu'il en fait partie. Combien cette communion directe ne le rapproche-t-il pas de la masse des hommes! Pour cette simple raison, la révélation me semblerait encore utile, lors même qu'elle ne ferait que redire les leçons de la nature. Cette répétition des grandes vérités sous une forme moins roide, dans des tons plus familiers et plus doux, est éminemment propre à réveiller dans l'âme le sentiment de la présence et de la bonté du Père céleste. Je vois donc dans la révélation une fin qui correspond à celle pour laquelle l'instruction humaine a été établie. Toutes deux sont destinées à rapprocher dans de pures affections celui qui enseigne et celui qui reçoit l'enseignement.

Je vous demanderai ensuite de peser quel est le genre d'instruction que les esprits supérieurs donnent aux moins instruits. Vous verrez ici une autre analogie entre la révélation et cet enseignement ordinaire des hommes qui est le grand instrument du perfectionnement de notre race. Quelle espèce d'instruction les parents ou les personnes expérimentées désirent-elles le plus vivement donner à la jeunesse? et d'où dépend surtout son succès? Ce sont des leçons sur l'avenir, des leçons pour l'âge adulte, telles que la jeunesse en a besoin pour se préparer à la vie qui s'ouvre devant elle. Dieu veut en nous faisant naître que nous soyons avertis des diverses phases de notre existence, de la virilité qui s'avance, des divers ordres de devoirs et de

travaux par lesquels nous aurons à passer; et dans ce but, il nous unit à ceux qui ont déjà traversé la route dans laquelle nous entrons, et dont le devoir est de nous préparer pour un âge plus mûr. L'instruction en vue de l'avenir est le grand moyen de progrès. Or, la révélation chrétienne a pour but de nous instruire sur ce sujet même, de nous dévoiler la vie qui nous attend, et de nous préparer à y entrer. Elle parle sans cesse d'une vie future. Que Dieu nous éclaire sur cet état, s'il nous le destine, c'est à quoi nous devons naturellement nous attendre, en voyant sa sollicitude à nous instruire, sur ce qui touche notre avenir, de la vie présente. Notre nature a soif de lumières sur la destinée humaine, et l'analogie semble nous les promettre. Mais je reviendrai plus longuement sur ce sujet; ici, je veux simplement vous montrer l'accord qui existe sur ce point entre la révélation et la providence ordinaire de Dieu.

Je passe à d'autres réflexions qui me paraissent particulièrement propres à combattre cette idée vague, que la révélation est en opposition avec la nature. Pour juger de la nature humaine, nous devrions l'étudier dans ses parties les plus élevées; nous devrions questionner l'âme, qui, nous le sentons tous, est quelque chose d'infiniment supérieur à la matière. Or, je maintiens qu'il y a dans l'âme humaine des besoins, des besoins profonds, qui ne sont pas satisfaits par les ressources et les enseignements que nous fournit le cours ordinaire des choses. Je reconnais que ce sujet est un de ceux qui provoquent la défiance, si ce n'est même la dérision, dans les âmes basses et sensuelles; mais je

sais de quoi je parle, et rien ne me touche si peu que le rire des hommes qui méprisent leur propre nature.

Ce qui nous frappe le plus dans la nature humaine, c'est la disproportion qui existe entre ce dont elle a l'idée et le désir, et ce qu'elle peut trouver ou s'approprier dans les limites de notre état présent. Elle tend toujours à dépasser ses bornes actuelles. Des idées d'excellence et de bonheur s'élèvent en elle qu'elle ne peut réaliser ici-bas; elle porte en elle un type au-dessous duquel elle se sent tomber de jour en jour, et d'heure en heure. Cette contradiction avec elle-même est la cause de poignantes douleurs. Il existe dans la plupart des hommes, au moins une conscience vague d'avoir été faits pour quelque chose de plus élevé que ce qu'ils peuvent atteindre; ils éprouvent un sentiment de désaccord secret, le besoin d'un bien stable et le vide des seules jouissances extérieures; et à mesure qu'ils peuvent distinguer en eux ces idées et ces besoins, ils débordent en désirs d'obtenir de Dieu des secours et des lumières que la nature ne leur donne pas. Je le sais, les besoins dont j'ai parlé ne sont que faiblement développés dans la majorité des hommes. — Habités à donner toutes leurs pensées et toutes leurs forces à la vie du dehors, ils ne pénètrent pas en eux-mêmes, et ne peuvent interpréter leur âme. Ils imputent à des causes étrangères les douleurs qui sortent d'une source intérieure. Ils ne conservent pas la trace, et à peine ont-ils la conscience de ces émotions, de ces sentiments qui parfois leur traversent le cœur comme un éclair. Cependant il y en a peu qui n'éprouvent pas quelquefois un mécontentement d'eux-mêmes, qui ne

sentent le tort qu'ils se sont fait, et qui n'aspirent pas à un état d'âme plus pur et plus noble. La promptitude avec laquelle les masses tressaillent en entendant une voix éloquente et chaleureuse, quand elle leur parle avec un accent de sincérité de la vie spirituelle, nous montre les besoins profonds de la nature humaine, même au milieu de l'ignorance et de la dégradation. Mais tous les hommes ne s'abandonnent pas entièrement aux choses extérieures. Il y en a, et ceux-là ne sont pas rares, qui sont plus fidèles à leur nature, et qui pour cela doivent être regardés comme ses véritables représentants. Chez ces hommes, les besoins dont j'ai parlé se sont développés avec énergie. Oui, il y a des hommes qui sentent péniblement le poids de leur imperfection actuelle, qui s'enflamment à la vue de sublimes exemples de magnanimité et de dévouement, et qui ne désirent rien aussi ardemment que la force de triompher de la tentation, que le pouvoir de s'élever au-dessus des passions égoïstes, que la conformité de leur volonté à la loi intérieure du devoir, que la paix d'une conscience droite et de la foi religieuse; qui se réjouiraient de renoncer à la vie en échange de cette vertu désintéressée, éclatante et sans tache dont ils ont le type ou le germe dans leur âme. De tels hommes ne trouvent de ressources qu'en Dieu, et sont prêts à recevoir avec bénédictions une révélation de ses desseins miséricordieux, comme un don ineffable. Je répète donc que l'âme humaine a des besoins auxquels la nature ne répond pas. Et ce ne sont pas des émotions accidentelles, des caprices sans raison; ce sont au contraire des sentiments profonds, durables, et qui se

reproduisent dans tous les siècles sous une forme ou sous une autre. Ils respirent à travers les œuvres du génie; ils brûlent dans les âmes les plus nobles. Voilà les principes implantés par Dieu dans ses créatures de l'ordre le plus élevé sur la terre, et auxquels répond la révélation; et c'est pour cela que je dis que la révélation est très-loin d'être en opposition avec la nature.

Je ne vous présenterai plus qu'un seul point de vue, qui jettera du jour sur ce sujet. Je vous demanderai de considérer sur quelle partie de la nature humaine la révélation chrétienne doit porter et exercer son influence; et ensuite je vous prierai d'examiner si l'importance supérieure de cette partie de l'âme ne contiendrait point la raison d'une intervention divine particulière. Si cette conséquence ressort de notre examen, on pourrait dire que la révélation est un vœu de l'âme humaine, et son opposition prétendue avec la nature disparaîtrait du même coup.

Quelle est donc la partie ou la faculté de l'âme à laquelle le christianisme est destiné? Il est évident qu'il n'a pas été institué pour nous orner l'esprit par l'enseignement de la philosophie, ni pour nous perfectionner l'imagination et le goût, en nous offrant des modèles de style beaux et sublimes; ce n'a pas été non plus pour nous donner de l'habileté dans la vie publique, ni de l'adresse et de l'invention dans nos affaires ordinaires. Sans doute il devait développer toutes ces facultés, mais secondairement, et par son influence sur un principe plus élevé. Avant tout, c'est à la faculté morale dans l'homme qu'il se rapporte, et c'est à elle qu'il est spécialement destiné. Il s'adresse à l'homme

considéré comme être moral, c'est-à-dire doué de la conscience ou du sentiment du devoir, comme capable de cette forme particulière d'excellence que nous appelons la sainteté ou la vertu, et comme exposé à un mal particulier, qui est le péché.

Voici maintenant la question : Pourquoi Dieu emploie-t-il des moyens si extraordinaires pour aider la vertu plutôt que la science ; aider la conscience plutôt que l'intelligence et nos autres facultés ? Y a-t-il dans le principe moral une raison pour une intervention particulière en sa faveur ? J'affirme que oui. J'affirme qu'il y a une grande distinction à faire entre notre nature morale et nos autres facultés. La conscience est en nous le pouvoir suprême. Son essence, ce qui la caractérise, c'est sa souveraineté ; elle nous parle avec une autorité divine. Ses fonctions sont de nous commander, de nous réprimander, de nous récompenser ; et notre bonheur et notre honneur dépendent du respect avec lequel nous lui obéissons. Toutes nos autres facultés deviennent inutiles, et même pis qu'inutiles, si elles ne sont point gouvernées par le principe du devoir. La vertu est le bien suprême, le beau suprême ; elle est le plus divin des dons de Dieu ; elle est la santé et le développement harmonieux de l'âme, et le germe de l'immortalité. Elle est digne de tous les sacrifices, et elle possède la puissance de transformer les sacrifices et les souffrances en des couronnes de gloire et de félicité. Le péché, le vice, est un mal unique, qui ne doit être confondu avec aucun autre. Qui ne sent immédiatement l'immense différence qu'il y a entre le malheur et le crime ; entre la maladie du corps et la turpitude

de l'âme? Le péché, le vice, c'est la guerre avec les plus hautes puissances qui soient en nous et dans l'univers. Il rend l'homme odieux à lui-même, et arme contre lui le principe de la justice en Dieu; et chez tous les êtres purs, il empoisonne ou tarit la source de la jouissance et ajoute un poids inexprimable aux peines inévitables de la vie. Ce n'est point un mal qui nous vienne du dehors, mais une gangrène, une malédiction dans le centre même de notre être. Il a pour compagnons naturels, et traîne à sa suite, la crainte, la honte et le supplice de soi-même. Et tandis qu'il enlève à l'heure présente toute consolation, il laisse l'avenir sans espoir. Or, je dis que, dans cette ruine particulière qu'opère en nous le mal moral, et dans cette excellence particulière du bien moral, nous pouvons trouver des raisons d'une intervention spéciale de Dieu pour nous porter à la vertu et nous faire résister au péché. Il sied au Père infini de manifester un intérêt particulier pour la condition et les besoins moraux de ses créatures. Leur profonde et constante corruption est un motif de secours particuliers; et une révélation qui leur serait donnée pour les relever et les porter vers la perfection tend à un but qui justifie, si même il n'appelle pas, cette manifestation insigne de l'amour paternel.

.
D'abord nous connaissons avec certitude la *date* à laquelle le christianisme fut fondé. Sur ce fait, il n'y a pas, il ne peut y avoir de doute. Les historiens païens et chrétiens parlent, sur ce point, d'une même voix. Le christianisme fut premièrement prêché du temps de Tibère. Il n'en existe pas de traces antérieurement à

cette époque, et après cette époque les marques et les preuves de son existence sont si évidentes et si reconnues qu'il n'est pas nécessaire d'en parler. Voilà donc un fait important mis hors de contestation.

Secondement, nous connaissons le *lieu* où le christianisme a pris naissance. Personne ne peut contester son pays natal; son origine juive n'est pas seulement attestée par toute l'histoire; elle est encore empreinte sur son front, et entremêlée à tout son système. Le langage dans lequel il nous est donné transporte aussitôt l'esprit vers la Judée. Son nom est dérivé des prophéties juives; il n'y a que des Juifs qui aient pu écrire le Nouveau Testament. Les écrivains évangéliques sont pleins d'allusions si continuelles, si naturelles et si spontanées aux coutumes de ce peuple, ils sont tellement habitués à emprunter à cette même source les métaphores les comparaisons, les exemples dont ils se servent pour expliquer leurs doctrines, que l'on peut dire du christianisme, en ce qui touche sa forme extérieure, qu'il est trempé dans le judaïsme. Nous avons donc établi cet autre point : nous savons où il a pris naissance.

Troisièmement, nous savons quel est *celui* par qui le christianisme fut fondé; nous savons quel en est l'auteur, et il est évident que ce fait ne peut manquer d'être connu. Le fondateur d'une religion est naturellement, nécessairement l'objet de la curiosité générale. Partout où est portée la nouvelle foi, les premières questions, les questions les plus pressées sont : D'où vient-elle? sur quelle autorité repose-t-elle? La curiosité n'est jamais plus ardente qu'à l'égard de l'individu qui prétend à une mission divine et proclame une nouvelle

religion ; c'est le dernier homme sur qui on se tromperait, ou qu'on négligerait de connaître. Dans le christianisme surtout, on peut dire que l'attention des hommes a été forcément appelée sur son fondateur, car sa vie est une partie essentielle de sa religion. Cette religion n'est point une doctrine abstraite qui tienne son auteur dans l'ombre ; il en est l'âme même. Elle repose sur lui, et trouve sa meilleure explication dans sa vie. Mais nous aurions pu vous épargner ces réflexions. La simple considération qu'il a fallu que le christianisme ait eu un auteur, et qu'on l'a toujours attribué à Jésus, et à nul autre, met ce grand fait que je veux établir hors de doute.

Quatrièmement, je ferai remarquer ensuite que non-seulement nous savons qui est le fondateur du christianisme, mais encore quels sont les *ministres* qu'il chargea de le faire connaître et de le répandre sur toute la terre. Une nouvelle religion doit avoir ses propagateurs, ses instituteurs, et elle doit leur être intimement unie. Une société ne peut pas plus ignorer les ministres qui l'ont convertie à une nouvelle foi qu'elle ne peut ignorer le conquérant qui l'a assujettie à un nouveau gouvernement ; et là où l'art d'écrire est connu et sert à enregistrer les événements, le dernier fait ne se transmettrait pas à la postérité avec plus de certitude que le premier. Nous savons, par le témoignage de tous les siècles, que des hommes appelés apôtres furent les premiers propagateurs du christianisme, et jamais d'autres n'ont été nommés comme ayant eu cette charge. Or, il est impossible que sur un semblable point l'évidence nous trompe.

Cinquièmement, il y a plus encore : nous ne savons pas seulement quand, et où, et par qui le christianisme a été établi, nous savons d'un grand nombre de *sources* ce qu'était au fond cette religion, telle qu'elle sortit des mains de son fondateur. Pour nous assurer sur ce point il n'est pas nécessaire de recourir aux livres sacrés. Depuis le siècle qui a suivi le Christ et les Apôtres jusqu'à nos jours, nous avons une série innombrable d'auteurs qui ont écrit sur le christianisme; et quoique nous remarquions en eux de grandes divergences d'opinions et des interprétations différentes des leçons du Christ, cependant à tout prendre ils sont suffisamment d'accord sur les grands faits de son histoire, et sur les grands principes de sa religion, pour que nous ne puissions pas nous tromper sur le caractère général de la doctrine qu'il a enseignée. Pas une ombre de raison n'autorise à croire que la doctrine originaire de Jésus ait pu se perdre et qu'une autre eût été imposée au monde à sa place. Les grandes et nombreuses corruptions du christianisme n'ont point caché, elles n'ont pu cacher ses traits principaux. Les plus graves corruptions eurent lieu dans le siècle qui suivit la mort des Apôtres, quand certaines sectes extravagantes de visionnaires essayèrent d'établir une fusion de la nouvelle religion avec la fausse philosophie à laquelle ils étaient encore attachés comme païens.

Pour vous faire juger du caractère et de la valeur de ces sectes, il me suffira de vous dire qu'elles s'accordaient généralement dans la croyance que le Dieu qui avait fait le monde, et que les Juifs adoraient, n'était pas le Dieu suprême, mais un dieu inférieur et impar-

fait, et que la matière, qui avait existé selon eux de toute éternité, était essentiellement et immuablement soumise au mal. Cependant ces sectes essayaient de s'appuyer sur les écrits que la communauté chrétienne recevait et respectait comme étant les œuvres des Apôtres; et au milieu de leurs illusions elles reconnaissaient et enseignaient les miracles du Christ, ainsi que sa résurrection et les principes les plus importants de sa religion, de sorte que l'on peut constater sans hésitation le caractère général du christianisme tel qu'il est venu de son auteur. Voilà encore un autre point d'assuré.

Sixièmement, je viens de vous indiquer plusieurs particularités relatives au christianisme qui n'admettent pas de doute. Et ces points non contestables sont déjà d'un grand poids dans la discussion des preuves du christianisme. Mais il y a encore un point important sur lequel on ne peut glisser aussi rapidement. J'espère cependant que, sans dépasser les limites d'un discours, je pourrai en dire assez pour le placer hors de doute, et j'invoque ici votre attention la plus sérieuse. Je dis donc que, non-seulement nous savons d'une manière générale ce qu'était le christianisme lors de sa première promulgation, mais que nous savons aussi d'une manière précise ce qu'enseignaient ses premiers *propagateurs*, car nous possédons leurs ouvrages, nous avons leur religion écrite de leurs propres mains. Nous possédons surtout quatre narrations de la vie, des actes et des paroles de leur maître, qui nous donnent à la fois ses leçons les plus intimes et ses enseignements publics. Il est vrai que, même sans ces écrits, nous aurions encore de puissants arguments à l'appui de la vérité du chris-

tianisme; mais nous resterions en doute sur quelques-uns de ses principes les plus importants; et son évidence intrinsèque qui corrobore, et qui même aux yeux de bien des personnes dépasse en importance ses preuves extérieures, en souffrirait. Il est évident que la possession des écrits des premiers propagateurs de l'Evangile doit nous aider beaucoup à juger de sa vérité. Or, j'affirme que nous avons ces écrits, et c'est ce point que je voudrais établir.

Je sais que la question sur laquelle j'appelle votre attention est ordinairement reléguée dans le domaine des études spéciales, mais c'est une question aussi que tout homme de bon sens est capable de juger; et sa grande importance lui donne droit à l'examen sérieux de tous les chrétiens.

La question, la voici : Les quatre Évangiles sont-ils authentiques, c'est-à-dire furent-ils écrits par ceux à qui ils sont attribués? Pour répondre, considérons comment on détermine en général l'authenticité des livres. Je commence par une remarque de toute évidence : c'est que pour connaître l'auteur d'un livre il ne nous est pas nécessaire d'avoir été témoin oculaire de sa composition. Parmi les nombreuses publications faites de notre temps, peut-être n'en avons-nous pas vu une seule se développer sous la plume de son auteur; le plus grand nombre a traversé l'Océan avant de nous arriver, et cependant nous nous sentons aussi sûrs de leurs auteurs que si nous les avons vus écrire. Qu'un livre soit attribué à un individu pendant sa vie par ceux qui s'intéressent à lui et qui sont à même de connaître la vérité, c'est enlever toute possibilité de doute sur son

origine. Une conviction aussi profonde, aussi répandue doit avoir une raison d'être; et l'explication ne peut s'en trouver que dans le fait véritable de la composition du livre par celui qui en est réputé l'auteur. Il faut se rappeler que les hommes sont fortement disposés à rechercher l'écrivain d'un livre important et intéressant. De notre temps nous en avons eu un exemple remarquable. L'auteur de *Waverley* trouva bon de s'envelopper dans le mystère; et qu'en arriva-t-il? C'est qu'aucun sujet de politique ni de science ne fut plus généralement discuté que la question de savoir à qui on devait attribuer cette œuvre. Non-seulement c'était le sujet des publications périodiques, mais on écrivit un livre dont le but unique était de résoudre ce problème.

Cet exemple, je le reconnais, est exceptionnel; mais cette curiosité à l'égard des livres est une tendance naturelle en nous, qui devient plus prononcée quand le livre en question est un ouvrage d'une haute autorité. J'ai parlé de la certitude que nous avons des auteurs de livres publiés de nos jours. Mais cette certitude ne se borne pas là. Tout homme qui lit ne doute point que Hume et Robertson ont écrit les histoires qui portent leur nom, pas plus qu'il ne doute que c'est Scott qui, de nos jours, nous a donné la vie de Bonaparte. Ces hommes éminents sont nés il y a plus de cent ans, et ils étaient morts avant que la plupart de ceux à qui je m'adresse eussent vu le jour. Les communications entre ce temps-là et le nôtre sont si faciles et si nombreuses, que nous connaissons les travaux littéraires d'alors tout aussi bien que ceux de nos jours. Bien des personnes encore vivantes ont eu des rapports avec des

contemporains de ces historiens ; et c'est surtout par cette voie que nous, membres de la génération actuelle, nous sommes mis en communication avec celle qui nous a précédés, et que nous apprenons, tout aussi bien que si nous avions vécu de leur temps, quelles étaient leurs convictions à l'égard des auteurs des livres intéressants de leur époque. Vous comprendrez sans difficulté que le siècle suivant aura pour communiquer avec celui d'aujourd'hui la même facilité que ce dernier peut avoir avec le passé, et que nous transmettrons à nos successeurs immédiats ces convictions de nos prédécesseurs. Vous pouvez donc juger du respect dû au témoignage de la troisième génération sur un pareil sujet.

Par ces réflexions, nous voyons avec quelle certitude et quelle confiance nous nous assurons des auteurs dont les ouvrages ont été publiés de nos jours, ou à une époque rapprochée. Ces remarques s'appliquent également aux ouvrages de l'antiquité. Quand la question s'élève de savoir si un livre des temps anciens a été écrit par celui dont il porte le nom, nous devons nous enquérir de l'opinion de ses contemporains, ou de ceux qui les suivirent d'assez près pour avoir eu avec eux des rapports personnels. Nous avons vu combien ces derniers étaient bien placés pour se former un jugement sérieux ; et s'ils nous ont transmis leurs convictions dans des écrits non contestés, cela devrait nous suffire. Sur ce témoignage, nous attribuons avec une entière confiance à leurs auteurs bien des livres anciens ; et, à vrai dire, nous acceptons bien des œuvres de l'antiquité comme authentiques sur des preuves qui sont très-inférieures. Il existe des livres dont on ne peut

trouver aucune mention que plusieurs siècles après la vie de leurs auteurs, et réputés authentiques par le seul fait qu'aussitôt qu'on les nomme ils sont attribués sans hésitation, et par un consentement général, à certains écrivains. Il y a là une raison suffisante de les regarder comme leur œuvre, à moins qu'on ne puisse avancer quelque preuve contraire. Cette unanimité à accepter un ouvrage comme émanant de tel écrivain est un effet qui demande une cause, et l'explication la plus simple et la plus naturelle de ce qui l'a fait nommer, lui plutôt qu'un autre, c'est que c'est lui véritablement qui l'a écrit.

Je vais maintenant appliquer ces principes aux quatre histoires que nous avons du Christ, et qu'on appelle ordinairement les Évangiles. Voici la question : Quels témoignages possédons-nous touchant les prétendus auteurs de ces écrits qui nous soient venus de leur siècle même ? ou ceux-ci nous faisant défaut, quels témoignages avons-nous venant de temps assez rapprochés de ce siècle pour être les fidèles interprètes de sa croyance ? car nous avons vu que c'est par de telles preuves que doit être décidée l'authenticité des livres.

Après vous avoir exposé l'argument à l'appui du christianisme tiré de l'impossibilité d'expliquer son existence par l'état du monde dans le siècle qui l'a vu naître, j'ajouterai, en second lieu, qu'on ne peut trouver la raison de son établissement dans aucun des motifs qui excitent les hommes à inventer une religion. Son but, ses intentions sont absolument inconciliables avec l'imposture ; ils sont purs, élevés et dignes du

plus illustre envoyé du ciel. Cet argument mérite d'être développé avec quelque étendue.

Les hommes agissent d'après des motifs. Les inventeurs de religions ont des desseins auxquels ces religions doivent répondre. Certains systèmes ont été conçus par des législateurs dans l'intention d'assurer le respect de leurs lois, de courber les esprits sous le pouvoir civil ; et d'autres ont été forgés par des prêtres dans le dessein d'établir leur empire sur les masses, de s'ériger en caste dominante et d'extorquer aux classes laborieuses leurs richesses. Or, j'affirme qu'on ne peut rattacher le christianisme à aucun motif égoïste, ambitieux ou mondain. Il ne sert à aucun intérêt personnel. Son but est généreux et élevé, et il atteste ainsi son origine divine. Ce qui a principalement poussé les hommes à se donner pour inspirés, à répandre de fausses religions, c'est le désir du pouvoir, sous une forme ou sous une autre ; pouvoir politique, pouvoir spirituel, et quelquefois tous les deux réunis. Est-ce qu'on peut s'expliquer le christianisme en lui donnant ce but égoïste ? Je réponds : non ; et j'affirme que l'amour du pouvoir est le dernier mobile dont on puisse accuser le fondateur de notre religion. Rien ne distingue plus le christianisme que sa recommandation instante d'un esprit humble et doux, et sa réprobation implacable de cette soif de domination qui avait de tout temps fait des peuples la proie de quelques hommes, passion admirée jusqu'alors comme l'attribut et le mobile des plus grandes âmes. Il parle sur ce sujet d'un ton qui lui est propre. Jésus sentit comme aucun homme ne l'avait senti avant lui, comme peu

d'hommes le sentent même aujourd'hui, la bassesse de l'ambition égoïste et la grandeur de cette philanthropie qui repousse tous les insignes extérieurs de supériorité, afin de verser plus abondamment ses bienfaits sur les hommes. Il enseigna cette maxime, non-seulement dans le langage le plus hardi; mais se conformant à la manière allégorique de l'enseignement religieux en usage dans l'Orient, il donna comme modèle à tous ses disciples un petit enfant, et lui-même il leur lava les pieds. Toute sa vie fut un commentaire de son enseignement.

Nous ne pouvons découvrir dans les naïfs récits de ses historiens une seule trace du désir de se distinguer ou de dominer. Il ne se revêtit d'aucune marque de supériorité, n'exigea aucun hommage, n'ambitionna aucune préférence et ne ressentit aucun affront. Il déconcerta le gouverneur qui se prosternait devant lui avec des salutations flatteuses; mais il accueillit avec une sensibilité affectueuse la pénitente qui vint lui baigner les pieds de ses larmes. Il vécut en ami avec ses disciples, hommes obscurs, et se mêla familièrement à toutes les classes. Il alla au-devant du mépris et s'achemina de lui-même à la mort qui devait mettre le dernier sceau à l'infamie de son nom. Impossible de concevoir des marques plus frappantes d'un esprit supérieur à tout ce que le monde appelle la gloire, que ce que nous voyons dans l'histoire de Jésus.

J'ai distingué deux espèces de pouvoirs comme étant le but ordinaire des fausses religions, le pouvoir politique et le pouvoir spirituel. Je désire surtout vous montrer combien le christianisme était élevé au-dessus

de ces ambitions. Il est si évident que l'Évangile ne fut pas inventé dans un dessein politique, que je n'ai nul besoin de vous le prouver; cependant ce trait distinctif n'est pas suffisamment senti. Dans les temps anciens la religion était chez tous les peuples une chose nationale. Dans la Judée, l'union entre la religion et le gouvernement était singulièrement étroite, et la souveraineté politique était un des attributs les plus éclatants dont l'imagination juive aimait à entourer le Messie attendu. Que dans un tel moment et dans un tel pays il s'élève une religion qui paraisse à peine s'apercevoir de l'existence du gouvernement civil; qui n'en tienne presque aucun compte, à part quelques préceptes généraux d'obéissance aux puissances établies; qui ne dise pas un mot d'une alliance avec l'État, et n'en éveille pas même le soupçon; qui ne prétende à aucune autorité dans les affaires politiques; qui ne se mêle point aux événements publics; qui n'ait aucune tendance, même indirecte, à concentrer le pouvoir dans de certaines mains; qui ne présente aucune forme de culte national pour remplacer celui qu'elle devait détruire, et qui traite les distinctions de rang et de position comme choses de vil prix à côté de l'influence morale et d'une charité sans faste; qu'une telle religion s'élève dans un tel monde, voilà certes un fait bien extraordinaire.

Nous voyons ici une différence profonde entre le christianisme et les autres religions, et une preuve frappante de son originalité et de sa grandeur. Tous les autres systèmes religieux avaient été institués en vue d'une société; le christianisme seul s'adresse à l'homme individuel. Il se propose pour but non la

gloire de l'État, mais la perfection des âmes. Loin d'avoir été inventé pour maintenir le pouvoir politique, le christianisme tend à le diminuer et à le suppléer peu à peu, en enseignant aux hommes à substituer le joug de la vérité et de l'amour à celui des menaces et de la force, en répandant parmi tous les rangs un sentiment de fraternité entièrement opposé à l'esprit de domination, et en établissant des principes qui entretiennent dans le cœur de chaque homme le respect de soi-même, et apprennent aux plus humbles à regarder sans en être éblouis les puissants de la terre.

Le christianisme ne porte aucune marque d'une main politique. Un de ses premiers buts c'est d'éteindre cet esprit même que nourrit avec tant de soin l'homme d'État ambitieux et sur lequel il fonde ses succès. Le christianisme condamne un patriotisme étroit, traite sans merci la passion des conquêtes, oblige ses disciples à aimer les autres pays autant que le leur, et enseigne l'esprit de paix et de tolérance dans un langage si généreux et si persuasif qu'un grand nombre de ses disciples regardent la guerre, sous toutes ses formes et dans toutes les circonstances, comme un crime. On ne peut aujourd'hui facilement comprendre l'hostilité qui existait entre le christianisme et les maximes politiques du siècle. Il n'y avait pas alors de doctrines plus profondément enracinées que celles qui faisaient de la conquête l'intérêt principal d'une nation, et regardaient un patriotisme exclusif comme la première et la plus noble des vertus sociales. Le christianisme, en desserrant le lien qui attachait l'homme à l'État, afin de l'unir à l'humanité, se constituait en opposition contre tout ce qui était

regardé comme le principe vital de la grandeur et de la sécurité nationales; il commençait une révolution politique aussi nouvelle, aussi radicale que la réforme morale et religieuse qu'il cherchait à accomplir.

Le christianisme ne fut donc pas inventé dans un but politique. Mais on me demandera s'il est également pur de l'accusation d'avoir été institué dans le dessein de s'attribuer le pouvoir spirituel. On me demandera si son fondateur n'aurait pas été poussé par la passion de la domination religieuse, s'il n'aurait pas cherché à enchaîner l'esprit humain en imposant un nouveau dogme au monde, en se faisant chef d'une secte puissante, s'il n'aurait pas voulu enfin imprimer son nom dans l'histoire à titre de prophète, et s'asservir ainsi des millions d'hommes d'une façon encore plus absolue que ne pouvaient le faire les rois et les conquérants?

Je répondrai en répétant ce que j'ai déjà dit sur le caractère de Jésus, et sur l'esprit de sa religion. Il est évident que le fondateur du christianisme avait une idée, qui lui était propre, de la beauté morale et de la sublimité d'un esprit désintéressé, humble et dévoué; il n'est donc pas probable qu'un homme de ce caractère eût rêvé l'asservissement du monde. Mais je quitte ces considérations, et je m'aperçois, en examinant de près le christianisme, qu'on ne peut y découvrir non plus aucun indice d'une religion qui aurait été instituée dans un dessein de domination spirituelle. Une des marques infaillibles d'un tel système, c'est qu'il transige avec les passions et les préjugés des hommes. Il ne veut pas s'exposer à soulever et à ranger contre lui toutes les puissances tant civiles que religieuses de ce

monde. Or, le christianisme était d'un caractère absolu, entier et ennemi de tout accommodement ; il allait au-devant de la haine et du mépris. Un tel système n'était rien moins qu'une combinaison astucieuse pour saisir l'empire spirituel du monde.

Il y a encore une autre marque qui distingue une religion née pour la domination spirituelle : elle enfante un esprit servile. Son auteur voulant imprimer son nom et son image sur ses disciples, a besoin de restreindre la libre action de leur esprit ; ils les charge donc de doctrines arbitraires, leur attache des signes qui doivent les séparer des autres hommes, et les enveloppe de règles, de formes et de pratiques particulières propres à leur rappeler sans cesse leur position dépendante envers leur chef. Or, je ne vois dans le christianisme rien de cette législation despotique. Il n'a qu'un seul but qui est, non de glorifier le maître, mais d'améliorer le disciple ; non de faire porter par les hommes le nom du Christ, mais de leur inspirer son esprit et son amour universel de l'humanité. Le christianisme n'est pas une religion de formes. Il n'a que deux cérémonies qui sont aussi simples qu'expressives ; et même ces cérémonies tiennent une place si subordonnée dans le Nouveau Testament, qu'on trouve des chrétiens sincères qui mettent en question et qui récusent le caractère obligatoire de ces rites. Ce n'est pas non plus un symbole étroit ou une masse incohérente de doctrines qui ne trouvent point d'appui dans notre raison. On peut résumer le christianisme en quelques grands principes universels et immuables, que la raison et la conscience, bien développées, embrassent avec joie, comme

leur loi éternelle, et qui ouvrent à l'âme des espérances sans fin et des vues de plus en plus élevées.

Comme chrétien, je suis libre. Ma religion ne me fait porter aucune chaîne ; elle ne prescrit pas à mon esprit de limites au delà desquelles il n'ait rien à apprendre. Elle me parle de Dieu comme du Père universel, et m'invite à chercher des leçons dans toutes ses œuvres. Elle ne m'enferme pas dans des cérémonies machinales ; elle ne m'impose point telles ou telles formes, telles ou telles heures ou attitudes de prières. Elle ne descend pas aux détails de mes vêtements ou de ma nourriture ; elle n'attache sur moi aucun signe extérieur. Elle enseigne et allume en nous l'amour de Dieu, mais elle ne précise aucune manière particulière pour exprimer ce sentiment. Elle nous commande de prier ; mais elle insiste surtout sur la prière secrète, et n'attache aucun prix à un culte qui ne vient pas du cœur et de l'âme. Elle nous commande de faire le bien, mais nous laisse chercher de nous-mêmes les moyens par lesquels nous pouvons le mieux servir l'humanité. En un mot, on peut résumer toute la religion du Christ dans l'amour de Dieu et des hommes ; elle laisse ensuite l'individu libre d'entretenir en lui cet esprit, et de l'exprimer par les moyens qui sont le mieux assortis à sa position et à son caractère. Le christianisme est éminemment la religion de la liberté. Les vues qu'il nous donne de la bonté paternelle, impartiale et universelle de Dieu, et du droit que chacun de nous possède de rechercher quelle est la volonté de ce grand être ; ses préceptes de tolérance, de sincérité et de respect mutuels contribuent à la fois à la liberté de l'esprit et à

la grandeur du cœur. Je le répète, le christianisme ne m'impose aucune chaîne ; non ; il n'est point un instrument inventé pour assurer la domination spirituelle.

On me dira, je le sais, que le christianisme, à en juger par son histoire, n'aurait aucun droit au titre honorable de religion de liberté. On me dira que jamais système païen ne s'appesantit plus durement sur les âmes ; que le sacerdoce chrétien a fourni des tyrans qui ont proscrit et puni la liberté de la pensée et de la parole comme le plus grand des crimes ; qui ont torturé les corps avec le feu, et les âmes par la terreur de flammes encore plus ardentes. Je ne suis point disposé à atténuer les traits de l'oppression sacerdotale ; mais je dis : n'en accusez pas le christianisme. Le christianisme n'a pas donné un tel pouvoir à ses ministres ; ils l'ont usurpé au mépris des plus sévères interdictions, et en opposition avec l'esprit tout entier de leur maître. Le christianisme n'institua pas de sacerdoce dans le sens originaire et propre du mot. On ne trouve pas le nom de prêtre parmi ses ministres, et il ne confère pas l'ombre de pouvoir sacerdotal. Il n'investit aucune classe d'hommes d'une sainteté particulière en leur attribuant une influence spéciale auprès de Dieu, ou en faisant dépendre le salut du chrétien laïque de cérémonies qu'eux seuls peuvent lui faire accomplir. Jésus, il est vrai, nomma douze de ses disciples immédiats pour être les grands agents de la propagation de sa religion ; mais rien n'était plus simple que leurs attributions. Ils s'en allèrent apprendre à toutes les nations la vie, la mort, la résurrection et les leçons de Jésus-Christ ; et ces vérités ils les répandaient sans privilège pour personne.

Ils ne les communiquèrent pas comme un mystère à quelques hommes désignés pour leur succéder, et chargés de les transmettre à leur tour à des hommes de leur choix. Ils les prêchèrent indistinctement à tous les convertis, pour être la propriété commune de tous, sauvegardant par là les droits précieux de l'esprit humain. Il est vrai qu'ils choisirent des ministres ou instituteurs dans les diverses Eglises fondées par eux. Et en effet, dans ces temps primitifs, alors que la religion était nouvelle et inconnue, qu'on ne pouvait la faire connaître que par l'instruction orale, on ne voit pas qu'il y eût d'autres moyens possibles pour sa propagation que ce choix de quelques-uns des disciples les plus éclairés pour instruire les autres. Mais nulle part le Nouveau Testament ne fait entendre que ces hommes dussent monopoliser le privilège de pénétrer les mystères de la religion et de l'enseigner aux autres. Nul homme dans le christianisme ne peut prétendre au droit exclusif de l'expliquer ou d'imposer son interprétation à ses frères. Le ministre chrétien ne jouit pas de rapports plus intimes avec Dieu, et il n'a pas de promesses d'une illumination plus immédiates pour lui que pour les autres hommes. Les monuments chrétiens ne sont pas confiés au ministre plus qu'au simple fidèle ; celui-ci a toujours le droit et le devoir de juger les enseignements du premier par ces monuments mêmes. Je viens de vous indiquer un noble attribut du christianisme : c'est la religion de la liberté ; il ne porte pas la moindre tache de la passion du pouvoir spirituel : « *N'appellez aucun homme maître, car vous êtes tous des frères.* » Voilà son généreux commandement ; il est

l'âme et le défenseur de la liberté sous toutes ses formes.

Nous avons vu qu'on ne doit pas attribuer l'origine du christianisme à l'amour du pouvoir, cette passion dominante des auteurs des fausses religions. J'ajoute qu'il n'a pu naître d'aucune autre imagination égoïste. L'Évangile n'est pas de ce monde ; nulle habileté au moment de sa naissance n'aurait pu le faire servir à des intérêts cachés et mondains. Son esprit, c'est le renoncement à soi-même. Il compte les richesses, la jouissance, les honneurs parmi les plus grands dangers de la vie, et n'insiste sur aucun devoir aussi fortement que sur celui de les rejeter loin de nous, de les sacrifier quand la cause de la vérité et de l'humanité le demandent. Du temps du Christ et de ses apôtres, ces maximes n'étaient pas de simples théories, des lieux communs de rhéteurs. Les premiers propagateurs du christianisme étaient tenus de mettre en pratique ce qu'ils enseignaient, et de tout sacrifier pour la vérité. Ils devaient naturellement prévoir qu'une religion aussi intraitable, aussi pure, armerait contre eux le monde entier. Non-seulement ils risquaient de souffrir, mais ils avaient la certitude que le mépris, la douleur et la persécution s'appesantiraient infailliblement sur leurs têtes. Combien le christianisme est inexplicable, interprété par quelque raison égoïste ou quelque motif inférieur ici-bas !

L'Évangile n'a qu'un seul dessein, trop évident pour qu'on s'y méprenne. En lisant le Nouveau Testament, nous y voyons le but le plus simple ; aucune intention cachée ne se trahit sous des efforts faits pour la mas-

quer. Un dessein d'unité parfaite se développe à travers tous les écrits de cette religion, et ce n'est pas une faible preuve de leur véracité. Ce dessein du christianisme, c'est la perfection morale de l'âme. Dans toutes ses doctrines, dans ses préceptes comme dans ses promesses, il tend et cherche à sauver les hommes du joug du mal moral ; à les unir à Dieu par un amour filial , et les uns aux autres par les liens de la fraternité ; à leur inspirer un amour de l'humanité aussi humble et aussi invincible que celui du Christ ; à allumer dans leur cœur le désir ardent et l'espérance, et le besoin in cessant d'approcher de la céleste et immortelle vertu.

Je vous demande maintenant quelle est la conclusion évidente qui ressort de ces vues ? Si l'on ne peut attribuer le christianisme à aucun motif mondain ou égoïste, s'il n'a été institué ni pour dominer, ni pour servir à aucune fin personnelle, mais pour élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et les rendre semblables à Dieu, pourrions-nous donc le juger indigne de Dieu ? Et à quel autre que Dieu pouvons-vous attribuer son origine ? Ne devons-nous pas reconnaître dans les premiers propagateurs d'une telle foi les hommes les plus saints, les amis de l'humanité et les envoyés du ciel ? La nature même du christianisme repousse toute accusation d'imposture ; il porte en lui les preuves d'une entière pureté d'intention. Des hommes méchants n'auraient pu l'imaginer, et encore moins l'eussent-ils adopté comme le grand objet de leur vie. Croire que des hommes égoïstes rejettent tout intérêt personnel pour répandre une religion qui les condamnerait eux-mêmes, et qu'ils n'ont d'autre but que de travailler à

purifier l'humanité, c'est une supposition d'une absurdité qui passe tout ce qu'on pourrait trouver dans les croyances les plus déraisonnables. Le christianisme, jugé d'après ces motifs, se montre donc comme venant de Dieu.

.

Après vous avoir exposé mes vues sur les miracles, je passe au dernier point de ce discours. Il est tellement étendu et tellement important, que je devrai le remettre à un autre discours pour en parler aussi amplement qu'il convient. Mais une discussion des preuves du christianisme, dans laquelle il n'aurait pas sa place, serait tout à fait incomplète : je veux parler des preuves du christianisme tirées du caractère de son auteur.

Le caractère de Jésus fut original et ne ressembla à rien. Il ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire morale de l'humanité. Sa perfection ne tenait pas à son siècle, elle n'était pas une imitation de la grandeur qui avait depuis si longtemps absorbé l'admiration du monde. Jésus fut unique entre les hommes ; il n'empruntait à personne et il ne s'appuyait sur personne. Entouré d'hommes d'un esprit vulgaire et bas, il s'éleva à l'idée d'une forme de vertu humaine au-dessus de ce qui avait été réalisé ou même imaginé, et il se dévoua, avec une résolution sérieuse, au triomphe de cette vertu, comme l'objet suprême de sa vie et de sa mort. Plein de la conscience de sa grande mission, il portait avec une dignité calme une élévation simple qui le distinguait de tous les autres maîtres. Sans soutien, il ne chancela jamais ; se suffisant à lui-même, il refusa toute alliance avec le pouvoir et les richesses. Et malgré toute cette

force propre et cette énergie qui ne veut aucun compromis, son caractère était le plus doux, le plus tendre et le plus attrayant qui ait jamais apparu parmi les hommes. Ce caractère n'a pas pu être feint ; car, qui aurait pu le concevoir, ou incarner cette conception dans une vie comme celle qu'on attribue à Jésus, dans ses actions, ses paroles, ses allures si naturelles, si peu étudiées, si pleines de vérités, si dignes du fils de Dieu ?

Ce qui surtout distinguait Jésus, c'était une philanthropie sans mélange et sans bornes, une philanthropie qui unissait dans une magnifique harmonie la grandeur à l'humilité ; une philanthropie aussi éclairée qu'elle était ardente, qui comprenait les véritables besoins et le vrai bien de l'homme, qui compatissait à ses souffrances physiques tout en voyant dans l'âme la source profonde de ses misères et travaillait en la régénérant à lui assurer un bonheur pur et éternel. La bienveillance de Jésus était d'une nature propre si spéciale, qu'elle a déposé son empreinte sur tous les siècles qui ont suivi. De son caractère est émanée une vertu, une influence bienfaisante qui a eu la puissance de tout renouveler. Depuis la mort du Christ, un sentiment d'humanité inconnu jusqu'alors s'est secrètement répandu sur la terre, un nouveau type de vertu a gagné peu à peu la vénération des hommes ; une nouvelle puissance a déployé son action sur la société ; et plus que toutes les autres causes combinées, elle a désarmé les passions égoïstes et relié fortement les hommes entre eux et à Dieu. Quel admirable monument de la vertu de Jésus ! Oui, puisque le christianisme a

eu un tel fondateur, c'est qu'il est avoué du ciel.

Il y a d'autres preuves remarquables du pouvoir et de l'élévation du caractère du Christ, qui ont touché et converti beaucoup d'ennemis de sa religion. L'incrédulité tout en attaquant sans ménagement la doctrine s'est arrêtée devant son auteur ; et souvent même les incrédules ont rendu un éclatant témoignage aux vertus douces et célestes de Jésus. Je le rappelle avec plaisir, non-seulement parce que cela honore le christianisme, mais parce que cela montre que l'incrédulité n'étouffe pas entièrement le sentiment moral et n'inspire pas toujours l'hostilité envers le bien. Ce n'est pas tout : le caractère du Christ a triomphé de l'ennemi le plus mortel, le plus destructeur et le plus impitoyable, de l'erreur et des prétentions injustes, c'est-à-dire du temps. Le progrès des siècles n'a rien diminué de sa grandeur. Depuis qu'il est apparu, la société a fait d'immenses progrès, les idées des hommes se sont agrandies et la philosophie s'est élevée jusqu'à la conception d'une vertu plus pure que celle qui faisait l'orgueil de l'antiquité. Mais quel qu'ait été le progrès de l'esprit humain, il faut qu'il s'élève encore plus haut s'il veut apercevoir et comprendre le Christ, qui plane au-dessus de lui. Rien de plus pur, de plus noble n'a encore rayonné sur la pensée humaine. Le christianisme est donc vrai. La figure de Jésus dans les évangiles est si pleine de vie, si inimitable de bonté et de grandeur, qu'elle suppose nécessairement un original.

Prétendre qu'un tel caractère a été inventé par des hommes sans lumières, au milieu des ténèbres juives et païennes, et qu'il a pu être imposé à la croyance

comme une réalité dans le siècle même où a vécu le fondateur du christianisme, ce serait montrer un excès de crédulité et une étrange ignorance des facultés et des principes de la nature humaine; le type est donc vrai, et dès lors Jésus ne peut avoir été que ce qu'il se disait, le fils de Dieu, le Messie de sa miséricorde et le révélateur de ses desseins sur l'humanité.

Je touche ici au terme de ce discours. J'ai développé devant vous quelques-unes des preuves du christianisme, et j'ai essayé de faire cette exposition sans exagération. Il me semble presque impossible qu'un esprit honnête qui comprend ces preuves puisse contester leur force. On peut concevoir, sans doute, des preuves plus fortes encore; mais ces preuves s'accorderaient-elles avec la liberté de notre nature morale et avec le plan de la providence de Dieu? Il est permis d'en douter. Ce gouvernement du monde moral demande que la foi même ne soit pas imposée à notre esprit; nous devons l'acquiescer librement, par l'usage consciencieux de notre intelligence et en conformant notre vie aux vérités qui nous sont connues. Dieu, sans nul doute, pourrait répandre sur nous une lumière si éclatante qu'il nous serait impossible d'errer; mais ce serait un grand changement apporté à notre vie d'épreuve ici-bas.

Ce n'est donc pas une objection à faire au christianisme que de prétendre que ses preuves ne sont pas les plus fortes qui eussent pu être données et qu'elles n'imposent point un assentiment universel. Il a cela de commun avec d'autres grandes vérités, qui ne sont point imposées à notre croyance. Quiconque le veut peut fermer les yeux à ces preuves et élever contre

elles des objections. Dans cette force mesurée de preuves qui accompagnent le christianisme , je vois un juste respect pour la liberté de notre esprit et une heureuse conformité à cette nature morale, dont le perfectionnement est le but principal de cette religion.

Je termine comme j'ai commencé. Je ne rougis pas de l'Évangile du Christ , parce qu'il est vrai. Il est vrai; et sa vérité doit, je ne puis en douter, resplendir de plus en plus glorieusement. Je n'ignore pas que notre religion a été révoquée en doute, même par des hommes de bien et d'un grand esprit ; mais ma foi n'en est pas moins ferme en son origine divine et en son triomphe final. Ces hommes n'en ont douté que parce qu'ils l'avaient vue principalement par le côté de ses corruptions. A mesure qu'elle sera ramenée à sa simplicité originnaire, les doutes des âmes honnêtes s'évanouiront. Je ne crains pas l'incrédulité, surtout quand elle se présente revêtue de cette forme sous laquelle quelques personnes aujourd'hui cherchent à la répandre dans notre pays. Je parle de cette incrédulité insensée, désespérée, qui s'efforce d'éteindre la lumière de la nature tout autant que celle de la révélation, et qui nous laisse non-seulement sans le Christ , mais encore sans Dieu. Je ne la crains pas cette incrédulité, pas plus que je ne craindrais les efforts que feraient des hommes pour arracher le soleil de sa sphère, ou pour ébranler et briser les cieux avec l'artillerie terrestre. Nous sommes faits pour la religion ; et à moins que les ennemis de notre foi ne puissent changer notre nature, ils ne pourront renverser les fondements sur lesquels elle repose. L'âme est créée pour regarder au-dessus de la nature maté-

rielle. Il lui faut Dieu pour son amour et sa confiance, et l'immortalité pour son espérance. Il lui faut des consolations que la philosophie ne peut donner ; il lui faut dans la tentation, dans la douleur et la mort, un soutien que la sagesse humaine ne peut lui offrir ; et sentant, comme je le sens, que le christianisme répond à tous ces besoins profonds des hommes, je ne puis ni craindre pour lui ni douter de son triomphe. Les hommes ne peuvent vivre longtemps sans religion.

En France, il se fait un mouvement croissant contre l'esprit sceptique de la génération passée. Un philosophe de ce pays rougirait aujourd'hui de citer Voltaire comme une autorité sur la religion. Déjà l'athéisme est muet, là où naguère il semblait régner. Les plus grands esprits de la France se retournent peu à peu vers la lumière de la vérité. On ne peut, il est vrai, leur donner le nom de chrétiens ; mais leur marche, comme celle des Mages que guidait une étoile de l'Orient, est tournée vers le Christ. Non, je ne rougis pas de l'Évangile du Christ, il est immortel ; et la violence de ses ennemis ne fera qu'accroître sa force. Il est à la hauteur des besoins des âmes. Les esprits les plus élevés y ont trouvé la lumière qu'ils cherchaient avec ardeur ; les cœurs les plus brisés, les plus navrés y ont trouvé un baume adoucissant pour leurs douleurs. Il a inspiré les plus sublimes vertus et les espérances les plus nobles. Je gémissais des corruptions d'une pareille religion, et je rougirais de les défendre ; mais de l'Évangile, je ne puis jamais en avoir honte.

DE LA LIBERTÉ SPIRITUELLE.

DISCOURS PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'ÉLECTION ANNUELLE LE 26 MAI 1830

Saint Jean, 31, 32, 36 : « Alors Jésus dit à
« ceux des Juifs qui croyaient en lui: Si vous
« persistez à suivre mes préceptes, vous serez
« bien vraiment mes disciples; alors vous con-
« naitrez la vérité et la vérité vous donnera
« la liberté. C'est pourquoi, lorsque le fils de
« Dieu vous rendra libres, vous serez vrai-
« ment libres. »

L'Écriture emprunte continuellement à la nature et à la vie sociale des explications et des emblèmes de la vérité spirituelle. Le caractère, la religion et les bienfaits de Jésus-Christ y éclatent souvent en images sensibles. Son influence sur l'âme est rendue *par la lumière du soleil*, par l'union vitale de la tête et des *membres*, par le berger ramenant son troupeau errant, par le cep de vigne nourrissant et couvrant de fruits ses branches, par le fondement soutenant l'édifice, par le pain et le vin fortifiant l'organisme animal. Dans notre texte, nous trouvons de cette sainte influence une explication figurée qui sera particulièrement intelligible et chère dans ce pays. Jésus-Christ parle de lui comme donnant la liberté, ce grand bien des individus et des États; et par ce rapprochement, il a certainement voulu placer devant les hommes, sous le jour le plus éclatant et le

plus séduisant, cette liberté spirituelle et intérieure que sa vérité confère à ses fidèles disciples. La liberté spirituelle et intérieure, c'est là le grand bienfait de Jésus-Christ; j'en ferai le principal sujet de ce discours. Je me propose de démontrer que là est le bien suprême des hommes, et que la liberté civile et politique est de peu de valeur quand elle n'y puise pas sa source et sa force.

Par ce que je viens de dire, on peut aisément pressentir l'esprit général de ce discours. J'établirai que le plus grand intérêt des sociétés comme des individus, est l'intérêt spirituel; que les biens extérieurs et terrestres n'ont de valeur qu'autant qu'ils profitent à l'âme, qu'ils tendent à l'affranchir, à la fortifier et à l'élever. Je sais bien qu'en entreprenant cette démonstration, je rencontre des objections. On me dira que je fais preuve d'ignorance de la nature humaine en essayant d'intéresser les hommes à des vues aussi raffinées de la société; que je suis trop spéculatif; que la liberté spirituelle est trop subtile, trop chimérique pour être proposée à des hommes d'État comme le but de la législation, et que les rêves du cabinet d'études ne doivent pas être imposés à des hommes politiques; que de grosses et tangibles réalités peuvent seules émouvoir la multitude, et que parler à des hommes politiques des intérêts spirituels de la société comme étant d'une suprême importance, c'est aussi puérile que d'essayer d'arrêter avec son souffle la force d'un ouragan.

Je prévois ces objections; mais elles ne me touchent nullement; je crois fermement que la seule vérité qui puisse donner aux hommes le bien suprême, c'est celle

qui concerne l'âme, qui nous fait pénétrer dans ses profondeurs, qui nous révèle ses facultés et le but de la création. Rien ne retarde les progrès de la société comme l'idée trop basse que ses chefs se font de la nature humaine. L'homme a une âme aussi bien qu'un corps ; c'est ce qu'il doit surtout savoir. Tant qu'il ne le sait pas, ne le sent pas, et n'en est pas profondément pénétré, il est dans le faux ; son corps doit, en quelque sorte, s'évanouir devant son âme ; ou, pour parler le langage de Jésus-Christ, l'homme devrait haïr sa vie animale en comparaison de sa vie intellectuelle et morale, qui doit durer éternellement. Cette doctrine est cependant considérée comme trop raffinée. La vérité utile et pratique, selon ses professeurs les plus accrédités, consiste à savoir que nous avons une nature animale et à en faire le principal objet de nos soins, à apprendre que nous avons une bouche à remplir, des membres à vêtir, que nous vivons sur la terre et que nous devons la cultiver, que nous avons la faculté de nous enrichir, et que dans cette faculté est la mesure de la grandeur de la société ! Je n'ai aucun respect pour de pareilles doctrines ; je ne connais pas d'autre sagesse que celle qui révèle l'homme à lui-même et qui lui apprend à ne considérer toutes les institutions sociales et sa vie entière que comme des moyens de développer et d'exalter en lui l'élément spirituel. Toute politique qui ne reconnaît pas cette vérité me semble mesquine ; l'homme d'État qui ne considère pas, dans ses mesures, leur portée sur l'esprit d'une nation, est indigne de toucher à un seul des grands intérêts des hommes. Malheureusement les hommes d'État comprennent rare-

ment toute la sainteté de la société et de la nature humaine. Aussi la politique est-elle devenue un mot déshonoré; aussi les gouvernements sont-ils souvent des fléaux pour l'humanité.

Je n'entends pas pour cela déprécier la science politique. Trouver la meilleure constitution, la meilleure administration pour un État, c'est un sujet digne des plus profondes méditations. Mais ces bases de la prospérité publique ne sont ni les seules ni les plus puissantes, et l'homme d'État qui prétendrait les substituer à la vertu, que seule il devrait cultiver et exalter, ne fera qu'ajouter son nom à ce long catalogue des politiques avortés, enregistrés par l'histoire. Il est insensé d'espérer, par nos combinaisons à courte vue, d'assurer au peuple un bonheur que son propre caractère ne lui a pas mérité. Nous ne pouvons pas abolir les lois éternelles du gouvernement moral de Dieu; et les constitutions sur parchemin, quelque sages qu'elles puissent être, ne peuvent affranchir une société dégradée de l'expiation qui l'attend. Avec de telles convictions, je sens qu'il n'est aucun enseignement aussi pratique que celui qui pénètre tout un peuple de l'importance de ses intérêts spirituels; avec de telles convictions, je sens que je ne puis mieux répondre aux exigences de la circonstance qu'en vous portant à préférer à tous autres droits, à toutes autres libertés, cette liberté intérieure que Jésus-Christ nous a apportée. C'est pour ce sujet que je réclame maintenant toute votre attention.

Et d'abord, on me demandera ce que j'entends par la liberté intérieure et spirituelle? La réponse simple et vraie, c'est que c'est l'affranchissement du péché. Je

crains néanmoins que, pour plusieurs et même pour la plupart de mes auditeurs, ces mots ne soient trop vagues pour rendre dans sa plénitude et sa profondeur le sentiment de la grandeur de ce bienfait. Qu'il me soit donc permis de présenter une brève explication. La plus importante remarque à faire dans la démonstration de cette liberté, c'est qu'elle n'est pas simplement négative et ne consiste pas dans la seule absence du péché ; car une pareille liberté pourrait être attribuée à des animaux d'un ordre inférieur, ou aux enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de la raison. La liberté spirituelle est l'attribut de l'âme dans laquelle la raison et la conscience ont commencé à exercer leur action, et qui est libre par sa propre énergie, par son culte de la vertu, par sa résistance à la tentation. Je ne peux donc mieux exprimer ma pensée sur la liberté spirituelle, qu'en disant que c'est cette énergie morale ou cette force de résolution sainte qui lutte contre les sens, contre les passions, contre le monde, et qui affranchit l'intelligence, la conscience et la volonté, de manière à ce qu'elles puissent agir avec vigueur et se développer à l'infini. L'essence de la liberté spirituelle, c'est la puissance. Un homme qui ne serait affranchi de la luxure que par une paralysie, ne serait pas pour cela intérieurement libre. Celui-là est libre qui, par la victoire qu'il remporte sur lui-même, et par sa résolution morale, soutenu par sa confiance en Dieu, dompte les passions qui l'auraient dégradé, et qui échappant à l'esclavage des choses viles, aspire à celles qui sont les plus pures et les plus sublimes. Cette âme est seule libre qui, s'élevant vers Dieu comme seul inspirateur et seul rémuné-

rateur de la vertu, adopte sa loi écrite dans le cœur humain et dans sa sainte parole, et en fait sa règle suprême, et qui, en obéissant à cette loi, se gouverne, se respecte, donne l'essor à tout ce qu'il y a de bon en lui-même, et développe son être moral par de bonnes œuvres dans toute l'étendue de cette sphère que la Providence de Dieu lui assigne.

Il a plu à la sagesse infinie du souverain dispensateur de nous entourer, dès notre naissance, de difficultés et de séductions, de nous placer dans un monde où il y a souvent bénéfice à mal agir, où le devoir est pénible et périlleux, où bien des vices étouffent le cri de notre conscience, où notre corps pèse de tout son poids sur notre âme, et où la matière, par sa continuelle influence sur nos sens, élève une barrière entre nous et le monde spirituel. Nous sommes placés au milieu d'influences qui menacent incessamment le cœur et l'intelligence; et pour être libre, il faut leur résister et les dompter.

Je dis que cette âme est libre, qui domine les sens, qui se protège contre les appétits animaux; qui dédaigne le plaisir ou la peine en comparaison de sa propre énergie, qui pénètre au delà des corps et se reconnaît avec toute sa grandeur propre; qui emploie la vie, non à demander ce qu'il y a à boire ou à manger, mais qui a faim et soif de la vérité qu'elle poursuit avec persévérance.

J'appelle libre cette âme qui échappe à la domination de la matière; qui, au lieu de s'arrêter dans l'univers matériel et de s'y emprisonner, le traverse pour s'élever jusqu'à son auteur, et qui, par les signes éclatants de l'esprit infini qu'elle y trouve partout impré-

més, reçoit une nouvelle impulsion de son propre essor.

J'appelle libre cet esprit qui veille avec jalousie sur ses droits et sur ses facultés intellectuelles; qui ne reconnaît aucun homme pour son maître; qui ne se contente pas d'une foi passive et héréditaire; qui accepte la lumière, de quelque part qu'elle lui vienne; qui reçoit une vérité nouvelle comme un ange descendu du ciel; qui, tout en consultant les autres, interroge surtout de préférence l'oracle qui est en lui-même, et se sert de l'instruction qui lui arrive du dehors, non pour remplacer, mais au contraire pour exciter et exalter l'énergie qui lui est propre.

J'appelle libre cette âme qui ne reconnaît pas de limites à son amour; qui ne se confine pas en elle-même, ni dans une secte; qui, dans tous les êtres humains, reconnaît l'image de Dieu et les droits qui appartiennent à tous ses enfants; qui se réjouit des vertus et sympathise avec les souffrances de tous les hommes, en quelque lieu qu'il les trouve; qui dompte en lui l'orgueil, la colère, la paresse, et s'offre en victime volontaire à la cause de l'humanité.

J'appelle libre cet esprit qui ne se laisse pas façonner passivement par les circonstances extérieures; qui n'est pas entraîné par le torrent des événements; qui n'est pas le jouet d'une impulsion accidentelle, mais qui force les événements à servir à sa propre amélioration; qui agit d'après ses propres inspirations, selon des principes immuables, qu'il a mûrement et librement adoptés.

J'appelle libre cet esprit qui se défend des envahissements de la société; qui n'est pas l'esclave de l'opi-

nion humaine ; qui se reconnait justiciable d'un tribunal bien au-dessus de celui des hommes ; qui suit une loi plus haute que celle de la mode, et qui se respecte trop lui-même pour être l'instrument et l'esclave de ses semblables, qu'ils soient en grand ou en petit nombre.

J'appelle libre cette âme qui, pleine de confiance en Dieu et dans le pouvoir de la vertu, s'est placée au-dessus de toute crainte autre que celle de mal faire ; qui ne se laisse abattre ni par la menace, ni par le péril ; qui conserve son calme au milieu des tumultes et reste en possession d'elle-même, alors qu'elle aurait tout perdu.

J'appelle libre cet esprit qui résiste à l'empire de l'habitude ; qui ne se répète pas machinalement et ne reproduit pas toujours son passé ; qui ne vit pas seulement de ses anciennes vertus, ne s'enchaîne pas à des règles déterminées, oublie ce qui est derrière lui pour suivre les nouvelles et les plus hautes inspirations de sa conscience, heureux de se livrer à de nouveaux et plus sublimes efforts.

J'appelle libre cet esprit qui est jaloux de sa liberté ; qui ne veut pas se laisser absorber dans autrui ; qui regarde son empire sur soi-même comme plus noble que l'empire du monde.

Enfin, j'appelle un esprit libre celui qui, ayant la conscience de son affinité avec Dieu, et plein de foi dans les promesses de Jésus Christ, se dévoue sans réserve au plein développement de toutes ses facultés ; qui franchit les limites du temps et de la mort ; qui espère le progrès infini, et qui trouve une force inépuisable soit pour l'action, soit pour la souffrance, dans la perspective de l'immortalité.

Telle est la liberté spirituelle que Jésus-Christ nous a apportée. Elle consiste dans la force morale, dans le contrôle de nous-mêmes, dans l'extension de notre pensée et de nos affections, et dans l'action libre de nos meilleures facultés ! C'est là le grand bienfait du christianisme, et nous ne pouvons en concevoir un plus grand dans toute la munificence de Dieu. Je sais que pour beaucoup, ce bien paraîtra trop raffiné pour être proposé comme le but le plus élevé de la société et des gouvernements ; mais notre scepticisme ne saurait changer la nature des choses. Je reconnais combien peu cette liberté est comprise et appréciée ; combien les hommes sont esclaves des sens, des passions et du monde ; et je ne sais que trop combien cet esclavage les rend misérables, et que tant qu'il durera, aucune institution sociale ne pourra leur donner le bonheur.

Maintenant, je viens démontrer, ainsi que je me le suis proposé, que la liberté civile ou politique est de peu de valeur si elle n'est tout à la fois la dérivation, la reproduction et l'élément vivifiant de cette liberté spirituelle. J'estime que la liberté civile est le principal bien des États, en tant qu'elle se relie et sert à l'énergie et à l'élévation des âmes. Or, cette vérité n'est pas tellement éloignée, tellement obscure qu'on ait de la peine à la prouver et à la démontrer. Il suffit de considérer en quoi consiste la liberté civile ; elle consiste dans l'affranchissement de toute restriction qui n'est pas exigée par le bien public. Et quel est le but et le bienfait d'un tel affranchissement ? C'est que les hommes puissent exercer leurs facultés et agir par eux-mêmes. Une action forte et fortifiante est le principal fruit de

toute liberté extérieure. Pourquoi briser les chaînes d'un captif, si ce n'est pour rendre ses membres à leur jeu libre? Pourquoi ouvre-t-on sa prison, si ce n'est pour qu'il s'élance au dehors, promène ses yeux sur l'espace, et jouisse, en les exerçant, de ses forces diverses? La liberté qui ne sert pas à l'action et qui n'est pas un élément de puissance n'est qu'un mot et ne vaut pas mieux que l'esclavage.

Le bienfait capital des institutions libres est évident et inappréciable; ce bienfait consiste surtout dans l'appui qu'elles donnent à la liberté de l'âme, dans la libre carrière qu'elles ouvrent aux facultés de l'homme; elles le livrent à ses propres ressources et l'appellent à travailler à son bonheur. En affranchissant l'intelligence de toute entrave, elles favorisent la force, l'originalité de développement de la pensée; en affranchissant la religion, elles permettent à l'âme de s'élever librement vers Dieu; en dégageant l'industrie de toute restriction, elles excitent l'esprit d'invention et d'entreprise qui explore et soumet le monde matériel et délivre la race humaine de ces tristes besoins, de ces maux physiques qui rétrécissent et dégradent l'âme. Enfin elles nourrissent les nobles sentiments, la franchise, le courage et le respect de soi-même. Voilà leurs bienfaits.

Les institutions libres ne contribuent pas peu à la liberté et à la force de l'âme, en proclamant l'essentielle égalité des hommes et leur droit comme leur devoir de se gouverner eux-mêmes. La supériorité des gouvernements électifs à mes yeux est surtout dans le témoignage qu'ils portent de ces nobles vérités. On a souvent dit qu'un bon code de lois, et non la forme du gouver-

nement, est ce qui peut assurer le bonheur d'un peuple. Mais de bonnes lois, si elles ne sont pas l'ouvrage de la communauté, si elles sont imposées par un maître, perdent beaucoup de leur valeur. Le meilleur code est celui qui a son origine dans la volonté de ce même peuple, qui alors qu'il commande l'obéissance, reconnaît encore le libre gouvernement comme un droit et un devoir primordial pour tout être raisonnable, et qui, par là, entretient dans chaque individu, quelle que soit sa condition, le respect de lui-même.

Pour bien comprendre que la liberté spirituelle est le plus grand bien et le fruit le plus précieux de la liberté civile, il suffit de nous rendre compte de ce qu'il y a de plus funeste dans la tyrannie. Je reconnais que cette tyrannie est nuisible, par cela seul qu'elle envahit les intérêts extérieurs des hommes, en troublant leur sécurité sur leur vie et sur leur propriété, en dépouillant le travailleur pour le luxe des nobles et des rois. Mais c'est sur l'intérieur de l'homme que son influence est la plus funeste. Le plus maudit de ses résultats est de briser et d'abaisser les âmes, d'avilir l'homme à ses propres yeux, d'éteindre en lui toute vigueur de pensée et d'action, de substituer à sa conscience une règle étrangère, et d'en faire un esclave abject, lâche, parasite, basement adulateur. Là est le mal de la tyrannie ; elle fait la guerre à l'âme, et par conséquent à Dieu. Nous avons lu dans les théologiens et les poètes le récit de combats des anges contre le Créateur, de batailles dans le ciel ; mais le trône de Dieu dans le ciel est inattaquable. La seule guerre possible contre Dieu est contre son image, contre le divin principe de l'âme, et

cette guerre, le despotisme la fait sous toutes les formes. C'est là, nous le disons, qu'est la principale malédiction de la tyrannie ; et cela nous enseigne combien est grand le bienfait de cette liberté civile qui respecte l'âme humaine et concourt à sa grandeur et à sa force.

Sans cette liberté intérieure et spirituelle, la liberté extérieure n'aurait que peu de prix. Que me sert-il de n'être pas courbé sous un joug étranger, si par l'ignorance et le vice, par l'égoïsme et la peur, j'ai perdu tout pouvoir sur mon âme ? Le pire des tyrans est celui que j'établis dans mon propre sein. L'âme, après tout, est notre seule vraie possession ; ou, en d'autres termes, nous ne possédons toutes choses que grâce à son action et à son développement. Les institutions civiles doivent être appréciées à raison des esprits libres et purs qu'elles font naître.

On voit, par ces remarques, que je considère la liberté ou la force morale de l'esprit individuel comme le suprême bien, comme le but le plus élevé des gouvernements. Je n'ignore pas que d'autres vues ont cours dans le monde ; on dit que les gouvernements existent pour le public, pour la communauté, et non pour l'individu ; l'idée d'un intérêt national prévaut dans l'esprit des hommes d'État, et c'est à cet intérêt qu'on pense que l'intérêt individuel doit être sacrifié ; et moi, je soutiens, au contraire, que l'individu n'est pas fait pour l'État, mais bien l'État pour l'individu. L'homme n'est pas créé pour faire de ses relations politiques son but principal, mais pour l'amélioration indéfinie de son âme ; et ses relations politiques ne sont que les moyens de cette amélioration. L'âme humaine est plus grande,

plus sacrée que l'État, et ne doit jamais lui être sacrifiée. L'âme humaine est destinée à survivre à toutes les institutions terrestres. Les distinctions entre les nations s'évanouiront, les théories, qui ont traversé les âges, sont condamnées à subir le sort réservé à tout ce qui sort de la main des hommes; mais l'âme individuelle survivra, et le plus obscur sujet, s'il a été fidèle à Dieu, s'élèvera à une puissance qui n'a jamais été atteinte par les potentats de la terre.

Un être humain n'est pas membre de la communauté comme une de nos extrémités est un membre de notre corps, ou comme une roue fait partie d'une machine destinée à concourir à quelque action commune et combinée. Il n'a pas été créé pour être absorbé dans un tout, comme la goutte d'eau dans l'Océan, ou comme un grain de sable l'est dans la plage. Seulement, pour contribuer à former une masse, c'est un être complet, fait pour atteindre sa perfection propre, sa principale fin; il est créé pour garder une existence individuelle et pour servir les autres seulement dans la mesure qui se concilie avec sa propre vertu, avec sa propre amélioration. Jusqu'ici les gouvernements ont grandement tendu à obscurcir cette importance de l'individu, à le déprimer à ses propres yeux, à lui donner l'idée d'un intérêt extérieur plus important que celui de l'âme invisible et d'une autorité extérieure plus sacrée que celle de la voix de Dieu retentissant dans le secret de sa conscience. Les gouvernements ont dit que l'homme privé appartenait à l'État, comprenant généralement par l'*État* eux-mêmes; et c'est ainsi que beaucoup ont été sacrifiés à cette marche, et ils ont même fini par

croire que telle était la destinée suprême des hommes. On ne saurait combattre avec trop de chaleur de telles idées ; rien ne me paraît plus nécessaire que de rendre aux âmes cette conscience de leur propre valeur que les gouvernements se sont tant efforcés de supprimer. Que chaque individu sente qu'au moyen de son immortalité il peut réunir dans son propre être un plus grand bien que celui des nations, qu'il sente qu'il est placé dans la communauté, non pour se séparer de son individualité et devenir un instrument, mais pour y trouver une sphère à ses diverses facultés, et une transition vers la gloire immortelle. Pour moi, le progrès de la société consiste en une seule chose : élever l'individu en lui donnant la conscience de son être, en l'excitant à fortifier, à épurer son âme.

Par cette proposition, que l'individu est la fin des institutions sociales, on peut penser que je décourage les efforts publics et le sacrifice des intérêts privés à l'État. Bien loin de là, aucun homme, je l'affirme, ne servira ses semblables avec autant d'efficacité et de ferveur que celui qui n'est pas leur esclave, que celui qui, libre de tout joug étranger, ne reconnaît dans son âme que la loi du devoir. Cette loi, en effet, lui commande la générosité et le désintéressement, comme étant la gloire de l'humanité et son point de ressemblance avec son créateur. L'individualité, ou l'existence morale propre à chaque être humain, est le plus sûr fondement de l'amour qui embrasse tout. Nul ne multiplie autant les liens qui le rattachent à la communauté, que celui qui veille avec plus de jalousie sur sa propre perfection. Il y a une magnifique harmonie entre le bien de

l'Etat et la liberté morale, la dignité de l'individu. S'il n'en était pas ainsi, si ces intérêts pouvaient dans une circonstance être en désaccord, si l'individu pouvait jamais être appelé à servir son pays par des actes dégradants pour son âme, il ne devrait pas hésiter un seul instant sur le choix qu'il aurait à faire. Sa propriété, sa vie, il peut les sacrifier avec joie à l'Etat; mais son âme, il ne doit jamais la souiller, ni l'asservir. La pauvreté, la souffrance, la torture, le gibet, ne le feront pas reculer; mais pour faire un bien quelconque à autrui, il ne renoncera pas au contrôle de lui-même, il ne violera pas la loi de sa conscience. Nous parlons du patriote comme se sacrifiant au bien public; entendons-nous qu'il sacrifie pour cela ce qui lui est le plus propre, le principe même de sa piété et de sa vertu? ne sentons-nous pas que, quelque grand que soit le bien qu'au prix de ses souffrances il procure à l'Etat, il s'assure à lui-même une gloire plus grande et plus pure, et que le fruit le plus précieux de ses services désintéressés, est cette force de résolution et de philanthropie qu'il a amassée dans son âme?

C'est ainsi que j'ai essayé de mettre en lumière et de démontrer cette doctrine que la liberté spirituelle, ou la force et l'élévation de l'âme, est le grand bien auquel la liberté civile est subordonnée et que toutes les institutions sociales devraient se la proposer comme leur bien suprême.

Je vais maintenant signaler quelques-uns des moyens par lesquels cette liberté peut être favorisée. En laissant de côté un grand nombre de points divers, je me bornerai à deux : la religion et le gouvernement.

Je commence par la religion, le plus puissant mobile dans les affaires humaines. A elle appartient éminemment l'attribut d'affranchir et d'élever l'âme ; tous autres moyens sont comparativement impuissants. Le sentiment de Dieu est le seul ressort assez énergique pour comprimer l'invasion des sens, du monde et de la tentation. Sans la conscience de notre rapport avec Dieu, toute autre relation ne peut qu'être contraire à la vie et à l'amélioration spirituelles. J'ai dit que le sentiment religieux était sur la terre l'agent le plus puissant. Il a plus accompli de choses, il a porté les hommes à plus faire, à plus souffrir qu'aucun autre principe. Il peut soutenir l'âme contre tous les autres entraînements. De tous les principes, il est le plus profond, le plus indéracinable. Dans sa perversion il a sans doute été la source de bien des crimes, de bien des malheurs ; mais l'énergie elle-même qu'il a donnée aux passions auxquelles il se mêlait en se corrompant, suffit à nous révéler toute la puissance qui est en lui.

La religion donne la vie, la force, l'élévation à l'âme, en l'unissant à l'esprit infini, en lui enseignant à se considérer comme la création et l'objet des sollicitudes du Père infini, qui l'a créée pour lui communiquer son propre esprit et ses perfections ; qui l'a formée pour la vérité, pour la vertu ; qui l'a faite pour lui-même ; qui la soumet à de cruelles épreuves, afin que par la lutte et les souffrances elle se fortifie ; qui a envoyé son Fils pour la purifier de tout péché, et qui l'a revêtue de l'immortalité. C'est la religion seule qui soutient les patientes et fermes espérances, et les efforts dans nos âmes. Sans elle nous pourrions difficilement éviter de

mépriser notre race et nous-mêmes. Sans Dieu, notre existence manque d'appui ; la vie n'a plus de règle ; nos progrès, plus desuite ; nos efforts les plus honnêtes, plus de résultats sûrs et durables ; notre faiblesse morale, plus de protecteur ; et nos plus nobles aspirations, nos desirs les plus élevés, plus d'assurance de se réaliser dans un monde meilleur. La vertu dans ses épreuves n'a plus d'ami, la vertu dans ses souffrances plus de perspective de la victoire. Otez Dieu de la vie, et elle perd toute valeur, l'homme devient plus misérable que la brute. J'ai l'habitude de parler de la grandeur de la nature humaine ; mais elle n'est grande qu'à raison de sa parenté, de sa descendance de Dieu ; que parce qu'elle est unie à une sainteté et une puissance dont elle se trouve enrichie à l'infini ; et c'est la conscience de cette alliance qui seule peut donner à l'âme cet espoir de grandeur qui l'aide à s'élever vers la force et la liberté.

Toutes les vérités de la religion viennent aboutir à une seule fin : la liberté spirituelle. Tous les objets qu'elle offre à nos pensées sont sublimes, pleins de vie et d'élévation. Sa vérité fondamentale est l'existence d'un Dieu, d'un Père infini et universel ; et elle nous enseigne à considérer l'univers comme pénétré, vivifié, nécessairement combiné à une harmonieuse et bienfaisante unité, par son amour partout présent et tout-puissant. Par cette vérité, la religion brise l'empire des sens et de la matière, du plaisir et de la peine actuels, de l'anxiété et de la peur ; elle détourne l'âme du monde visible, extérieur et périssable, vers le monde invisible, spirituel et éternel. En la pénétrant de ces grandes et saintes vérités, elle la rend libre.

Je sais que ce que je viens de dire paraît aux yeux de quelques-uns manquer de la sanction de l'expérience. Beaucoup regardent la religion comme étant peut-être le **principe** le moins propre à donner la force intérieure et la liberté. On citera ses menaces et les mille liens qu'elle impose. Je reconnais que la religion a ses menaces, et il en doit être ainsi, car le mal et la souffrance sont nécessairement et invariablement liés à la mauvaise conduite, à l'abus de notre pouvoir moral. Par la nature des choses, une âme infidèle à son Dieu et au devoir doit souffrir; et la religion en le rappelant n'est que l'écho du cri de la conscience. Mais qu'on se rappelle que l'unique but des menaces de la religion est de nous rendre libres spirituellement, elles sont toutes dirigées contre les passions qui nous enchaînent et nous dégradent. Ce sont des armes données à la conscience pour qu'elle combatte dans le combat du bien, et pour nous aider à élever son thème dans nous-même. Lorsqu'on n'en use pas ainsi, elles sont détournées de leur fin; et si, par une prédication imprudente, on les fait tourner à la superstition, que la responsabilité ne s'en étende pas à la religion elle-même.

Je ne m'étonne pas, en vérité, que tant de gens doutent de l'efficacité de la religion pour donner à l'âme la force, la dignité et la liberté. Ce qui porte ce nom ne produit pas en effet de pareils fruits. Ici la religion est une vaine forme, un cercle de prières et de pratiques, une tentative de se concilier la faveur de Dieu par la flatterie et de basses cajoleries. Là, c'est la terreur et la sujétion à un ministre ou à un prêtre; c'est la violence des émotions qui emporte l'âme comme un oura-

gan en l'enlevant à sa propre direction. Mais la vraie religion désavoue toute solidarité avec ces usurpateurs de son nom. Elle est la conviction calme, profonde de l'intérêt tout paternel de Dieu pour l'amélioration, la félicité et l'honneur de ses créatures ; elle a cette persuasion réelle, qu'il se délecte dans la vertu et non dans des pratiques ou des flatteries, et qu'il est surtout heureux des efforts que nous faisons résolument pour nous approcher de cet amour désintéressé, de cette rectitude infinie qui constitue sa gloire. C'est pour cette religion que je réclame l'honneur d'assurer la dignité et la liberté de l'âme.

La religion, dans l'accomplissement de cette œuvre, ne saurait être suppléée à aucun degré par ce que nous appelons le progrès social. Je dirai même que la civilisation, bien loin de pouvoir donner par elle-même la force morale et l'élévation, renferme des germes de dégradation que le principe religieux seul peut neutraliser ; elle multiplie sans contredit le bien-être et les jouissances de la vie ; mais dans ces avantages je vois des épreuves et des dangers pour l'âme. Ils infusent dans la nature humaine l'élément de la sensualité, cette partie de notre organisation qui nous rattache et nous enchaîne à la terre. La civilisation exige donc que l'élément spirituel dans l'homme trouve quelque part un aide qui fasse contre-poids ; et où le trouverait-on, si ce n'est dans la religion ? Sans elle, l'homme civilisé, avec toutes ses propriétés, tous ses raffinements, ne s'élèverait pas en vraie dignité beaucoup au-dessus de l'homme sauvage, qu'il dédaigne cependant. Vous me parlez de la civilisation, de ses arts, de ses sciences,

comme des plus sûrs instruments de son élévation. Vous me rappelez que c'est avec leur aide que l'homme est parvenu à dominer et à s'appropriier les forces de la nature. Je reconnais qu'il les domine en effet, mais c'est pour s'en rendre surtout l'esclave. Il explore et cultive la terre, mais, pour s'identifier de plus en plus avec elle; il sonde les secrets de l'esprit, mais c'est pour se forger à lui-même des chaînes; il visite toutes les régions du monde, mais c'est pour vivre étranger à sa propre âme. Dans le véritable progrès de la civilisation, m'apparait le besoin d'un principe qui lutte contre les sens, d'une puissance qui affranchisse l'homme de la matière, qui le rappelle incessamment du monde extérieur à sa conscience. La religion seule peut accomplir une si haute mission.

Les avantages de la civilisation eux-mêmes ont leur danger. Dans cet état de la société, l'opinion et la loi sont des freins salutaires et produisent l'ordre et la sécurité générale. Mais le pouvoir de l'opinion peut se convertir en un despotisme qui, plus que toute autre chose, est de nature à étouffer la pensée libre et originale, à effacer l'individualité du caractère, à ramener toute la communauté à une monotonie fastidieuse, et à glacer l'amour de la perfection. La religion, considérée comme un principe qui sert à balancer le pouvoir de l'opinion humaine, à affranchir l'homme du joug de la coutume et de la mode, et à lui apprendre à reconnaître un tribunal supérieur, est d'un secours infini pour la force morale et l'élévation.

Un des bienfaits importants de la civilisation dont les économistes nous parlent beaucoup, c'est la division du

travail, à laquelle les arts doivent leur perfection. Mais en confinant l'esprit dans un cercle de petites opérations, cette division tend à le rétrécir. Elle nous donne des manufactures améliorées et des hommes détériorés. Un autre avantage de la civilisation est de raffiner les mœurs, de multiplier les richesses de la société; mais c'est toujours aux dépens de la simplicité du caractère, de la force du sentiment, de l'amour de la nature, et du sentiment intime de ce qui est beau et glorieux. Sous cette politesse extérieure, nous apercevons un froid égoïsme, l'esprit de calcul, et très-peu de puissance d'aimer.

J'avoue que, lorsque je considère la société, je ne suis pas sans crainte, et je désire de plus en plus vivement qu'un souffle régénérateur du Ciel et de la religion descende sur elle et la pénètre. Je redoute particulièrement plusieurs causes comme agissant puissamment au milieu de nous pour enflammer, exalter jusqu'au délire ce sentiment dégradant et asservissant, la passion de la propriété. Ainsi, l'absence de toutes distinctions héréditaires dans notre pays donne la prééminence à la seule distinction de la richesse, et la fait ressortir comme le prix le plus désirable pour l'ambition. Ajoutez à cela ces habitudes épicuriennes et sensuelles que notre prospérité a répandues, et qui allument cette soif insatiable de richesses qui seules peuvent fournir les moyens de les satisfaire. Ce danger est encore accru par l'esprit de notre temps, qui est un esprit de commerce, d'industrie, d'améliorations intérieures, d'inventions mécaniques, d'économie politique et de paix. Qu'on ne croie pas que j'aie la pensée de déprécier le commerce,

l'invention mécanique et spécialement les relations pacifiques entre les Etats. Mais, le danger de ces avantages est que par leur perversion ils aboutissent à un amour dégradant du lucre. Il me paraît que les objets qui jadis intéressaient le plus ont graduellement perdu de leur influence, et que l'esprit humain reste ainsi plus exposé à toutes les séductions de la richesse. Par exemple, la distinction militaire descend de plus en plus au rang inférieur qui lui est dû; et il en résultera que l'ambition et l'énergie qui jusqu'à ce jour se sont employées à la guerre, prendront d'autres directions; heureux si elles ne prennent pas celle du gain ! Ainsi, j'estime que les hautes positions politiques sont de moins en moins convoitées. Mais le danger est que les forces vitales qu'elles absorbaient, ne se dépensent à poursuivre d'autres espèces de domination, la domination de la propriété. S'il en est ainsi, que devient cet avantage qu'on appelle le progrès social ? Que gagnons-nous à la paix si les hommes, au lieu de se rencontrer sur les champs de bataille, s'engagent dans la plus ignoble lutte d'un trafic déshonnête et rapace ? Que gagnons-nous à l'extinction de l'ambition politique, si, en échange des intrigues de cabinet, nous avons celles de la Bourse ; si, au lieu des splendeurs de la vie publique, nous avons la pompe et le luxe privés ? Je ne suis pas l'ennemi de la civilisation, je me réjouis de ses progrès ; mais je dis que sans le secours d'une religion pure, qui modifie ses tendances, qui l'inspire et l'épure, cette civilisation nous corrompra et ne nous élèvera pas. C'est l'excellence du principe religieux qui seule peut aider et pousser en avant la civilisation, étendre la science et

les arts, multiplier les aisances et les ornements de la vie, et, en même temps, enlever à toutes ces choses leur influence dégradante, et même les convertir en instruments de cette liberté morale qu'elles menaçaient et détruiraient si elles étaient laissées à elles-mêmes.

Pour que la religion porte ses meilleurs fruits, une chose est cependant nécessaire, et les temps exigent que je m'arrête d'une façon particulière sur ce point. Dès qu'elle prend un caractère intolérant, exclusif, sectaire, elle étouffe, au lieu de fortifier, la liberté de l'âme, et elle fait peser sur l'intelligence et la conscience le joug le plus lourd et le plus paralysant. La religion ne doit pas être envisagée comme un monopole des prêtres, des ministres et des sectes, ni comme conférant à un homme le droit de commander à ses semblables, ni comme attribuant à un seul une prérogative qui n'appartient pas à tous, mais bien comme étant la propriété de chaque être humain et comme le grand objet de tout esprit. Elle doit être considérée comme la révélation du Père commun, auprès duquel tous ont également accès, par qui tous sont appelés à une communion directe avec lui, lui qui n'a pas de favoris, qui n'a pas institué des interprètes infallibles de sa volonté, qui expose ses œuvres et sa parole devant tous les regards et qui appelle chacun à y lire avec ses propres yeux et à suivre sans crainte les meilleures inspirations de sa propre conscience.

Que des individus ou des sectaires s'emparent de la religion comme d'une attribution qui leur est propre; qu'ils se revêtent de cette prérogative de Dieu, le droit de juger les âmes; qu'ils réussissent à fortifier leur

Credo des pénalités de la loi ou même de celles de l'opinion ; qu'ils parviennent à flétrir les hommes vertueux dont tout le crime est dans la libre recherche de la vérité ; et alors la religion deviendra la plus dégradante tyrannie qui puisse jamais s'imposer à l'esprit humain.

Nul de vous n'ignore les maux extérieurs que la religion, transformée en tyrannie, a produits ; combien elle a creusé d'horribles cachots, combien elle a allumé de bûchers pour les martyrs et inventé d'instruments pour la torture. Eh bien ! tout cela est moins effrayant à mes yeux que sa pression sur l'âme. Quand je vois de quelles superstitions elle a infecté la conscience, de quelle terreur elle a pénétré et terrassé l'ignorance et la crédulité, les idées sombres et effrayantes de Dieu qu'elle a répandues partout, la peur du libre examen dont elle a frappé les intelligences les plus élevées, et la servilité d'esprit qu'elle a transformée en piété ; quand je considère tout cela, oui, le feu, l'échafaud, le tribunal de l'Inquisition, quelque terribles qu'ils soient, me paraissent des maux encore moins grands. Je ne songe qu'avec une joie solennelle à ces esprits héroïques qui ont affronté, librement et sans peur, la souffrance et la mort dans cette cause de la vérité et des droits de l'humanité. Mais il est d'autres victimes de l'intolérance auxquelles je ne puis songer qu'avec une vraie douleur ; ce sont ceux qui, sous le charme de vieux préjugés ou intimidés par la chaire ou par la presse, n'osent pas penser ; qui étouffent avec anxiété tout doute, toute anxiété, toute contradiction à l'encontre de leurs opinions, comme si douter était un crime ; qui s'éloignent de ceux qui cherchent la vérité, comme de

pestiférés ; qui n'admettent d'autres vertus que celles qui portent la livrée de leur secte ; qui, abdiquant leurs propres facultés, reçoivent aveuglément un enseignement qui blesse la raison et la conscience, et qui regardent comme un mérite d'imposer à tout ce qui vit sous leur influence le joug qu'ils portent eux-mêmes. Combien ne doit-on pas déplorer que la religion, ce vrai principe destiné à élever l'homme au-dessus du jugement et du pouvoir d'un autre homme, puisse devenir l'instrument de l'asservissement de l'âme !

Dira-t-on que dans ce pays, où le droit de juger, de parler et d'écrire selon nos convictions, est solennellement garanti par les lois et les institutions, la religion ne peut jamais dégénérer en tyrannie, et que toutes ses influences conspirent pour l'affranchissement et la dignité de l'âme ? Je répondrai que nous ferions preuve de bien peu de connaissance de la nature humaine si nous attribuions aux constitutions le pouvoir d'endormir l'esprit d'intolérance et d'exclusion. Toute autre mauvaise passion est plus aisément vaincue ; et cela, par la seule raison que l'intolérance se cache toujours sous le nom et le masque du zèle religieux. Parce que nous vivons dans un pays où les chaînes grossières, physiques et visibles sont brisées, nous ne devons pas en conclure que nous sommes pour cela nécessairement libres. Il y a des chaînes qui, pour n'être pas de fer, n'en mordent pas moins profondément sur l'âme. Un espionnage de bigoterie peut aussi efficacement clore nos lèvres et glacer nos cœurs, qu'une police armée, aux cent yeux. Les moyens sont innombrables par lesquels les hommes peuvent, même dans un pays

libre, entreprendre sur les droits de leurs semblables.

Dans la religion, l'instrument est toujours prêt et sous la main : je parle d'une opinion combinée, organisée en secte et dirigée par le clergé. Nous n'avons pas l'Inquisition, il est vrai, mais une secte habilement composée, dressée à pousser un seul et même cri, constituée pour accabler de reproches quiconque diffère d'elle, pour écraser toute expression d'une opinion libre par les accusations d'hérésie, et pour frapper de terreur la multitude par une menace perpétuelle; une telle secte est aussi dangereuse, aussi paralysante pour l'intelligence que l'Inquisition. Elle est aussi puissante dans la main de ceux qui s'en servent que le glaive. L'âge actuel est notoirement favorable aux sectes, il est par conséquent hostile à la liberté. Un des caractères les plus éclatants de notre temps, est la tendance des hommes à s'enrégimenter dans des associations, à se fondre dans les masses, à penser et agir collectivement, à s'exciter par le nombre, à sacrifier leur individualité, à s'identifier avec des partis et des sectes. Dans une telle époque, nous devons craindre, et nous ne saurions trop le redouter, qu'une armée vienne à se former sous l'étendard de quelque sectaire, assez nombreuse et assez forte pour intimider l'opinion, étouffer le libre examen, forcer les dissidents à un silence prudent, et arriver ainsi à ses fins, sans avoir même à recourir à l'odieux des lois pénales. Nous sommes, il est vrai, protégés contre ce malheur par la multiplicité des sectes. Mais n'oublions pas que les coalitions sont aussi praticables et aussi dangereuses dans l'Eglise que dans l'Etat, et que les faibles nuances, ainsi qu'on les

appelle, peuvent se fondre afin de réunir leurs efforts contre un ennemi commun. L'esprit de ce peuple, en dépit de toutes les influences étroites, est heureusement libéral au fond. Là est notre salut. L'esprit libéral du peuple, je l'espère, tempérera et refrénera de plus en plus cet esprit exclusif qui est le défaut dominant de ses guides religieux.

J'ajouterai qu'il m'est permis de dire, et je le dis avec une joie qui remplit mon cœur, que le gouvernement de cette république s'est constamment distingué par son esprit de liberté religieuse. L'intolérance, bien que régnant au dehors, n'a pas trouvé d'asile dans l'enceinte de nos chambres législatives. Jusqu'à présent aucune proscription n'a été exercée, ni directement, ni indirectement, contre personne à raison de ses opinions religieuses. Une sage et juste jalousie a veillé sur nos libertés religieuses, et s'est soulevée au premier mouvement, au moindre symptôme d'ambition sectaire. Notre république n'a pas de plus grande gloire; et, puisse aucun de nous ne vivre assez pour voir cette gloire s'évanouir !

Je viens de parler avec une grande liberté des sectes et de l'esprit exclusif de notre âge. Je recommande avec ardeur la libéralité des sentiments et des jugements à l'égard des hommes de convictions différentes. Mais par là je suis bien loin d'enseigner l'indifférence en matière d'opinions, et que nous ne devons faire aucun effort pour propager celles qui nous paraissent être la vérité, selon Dieu. J'entends seulement que nous ne devons pas employer pour les propager des moyens qui nous asservissent à un parti ou qui asservissent les

autres. Nous devons respecter également notre âme et celle d'autrui ; nous ne prétendons pas à une uniformité de religion qui n'existe nulle part ; nous nous attendons, et nous y sommes tout résignés, à ce que le sentiment religieux se manifeste comme tous les autres sentiments de la nature humaine, dans des formes et des degrés qui diffèrent. N'oublions pas que la vie spirituelle, comme la vie animale, peut exister et se développer sous des formes diverses, tout en recommandant avec chaleur ce que nous considérons comme la foi pure et primitive ; n'oublions pas que ceux qui diffèrent dans les mots ou dans la théorie peuvent s'accorder dans le fond ; que l'esprit du christianisme, alors même qu'il est mélangé et surchargé d'erreurs, est encore divin ; et que les sectes, malgré leurs appréciations diverses de Jésus-Christ, peuvent encore adorer cette sainte vertu qui l'a constitué le glorieux représentant de son Père. Sous le déguisement des croyances diverses des catholiques et des protestants, apprenons à reconnaître le doux aspect du christianisme, et réjouissons-nous de croire qu'au milieu de ces formes et de ces voix discordantes, le Père commun discerne et accepte une même et profonde adoration filiale. Telle est la vraie liberté, le véritable libéralisme de l'âme, liberté que celui qui l'a une fois connue, n'échangerait pas contre la plus vaste domination que les prêtres et les sectes aient jamais usurpée sur l'âme humaine.

J'ai parlé de la religion. Je passe au gouvernement, autre grand moyen de favoriser cette liberté spirituelle, cette force, cette élévation morale que nous avons montrée comme notre bien suprême. Je parle ainsi du

gouvernement non parce qu'il se propose toujours cette fin, mais parce qu'il pourrait et devrait se la proposer.

Les institutions civiles devraient avoir principalement en vue le bien moral et spirituel ; et jusqu'à ce que cette vérité soit suffisamment sentie, elles continueront, je le crains, à se pervertir en instruments de crime et de misère. Elles sont dirigées d'après d'autres idées, je le sais. On nous dit quelquefois que le gouvernement n'a qu'un but terrestre ; que tandis que la religion prend soin de l'âme, le gouvernement existe pour veiller sur les intérêts terrestres et corporels. Cette division de nos intérêts, en terrestres et spirituels, me paraît sans fondement. Notre être forme une unité. Il est une seule et grande fin pour laquelle notre corps et notre âme ont été créés, et tous les rapports de notre vie coordonnés ; un but central vers lequel toute notre organisation doit tendre ; et ce but c'est le développement de notre nature morale et intellectuelle. Celui-là seul comprend véritablement le gouvernement qui y voit avec respect un des éléments de cette admirable machine que Dieu a organisée pour ce sublime dessein.

Je ne nie pas que le gouvernement ne soit institué aussi pour veiller sur nos intérêts actuels ; mais en cela il accomplit encore une mission morale et spirituelle, car nos intérêts en ce monde sont à un bien haut degré spirituels : c'est-à-dire qu'ils sont des instruments et des occasions de vertu, des appels au devoir, des sources d'obligations, et ne sont vraiment bienfaisants que lorsqu'ils contribuent à la vigueur de l'âme. Par exemple, la propriété, cet objet principal de toute législation, est la notion, si je puis parler ainsi, sur laquelle agit

la justice, sur laquelle cette vertu du premier ordre s'exerce et s'applique; et la propriété n'a pas d'attribut plus élevé que de fortifier et de faire ressortir le principe d'une impartiale justice.

Le gouvernement est le grand organe de la société civile; et nous jugerions mieux le premier si nous connaissions mieux la nature et les fondements de la dernière. Je dis donc que partout la société est une institution morale; c'est quelque chose de différent d'un assemblage d'animaux broutant dans la même pâture, c'est la réunion d'êtres intelligents pour assurer le droit. Le droit, idée morale, se relie aux fondements mêmes de la société civile; et le plus grand bonheur qu'elle puisse procurer, c'est la satisfaction des affections morales. On nous enseigne quelquefois que la société est le résultat d'un pacte et d'un calcul égoïste, que les hommes ne se réunissent en société que pour la protection de leurs intérêts privés. Il n'en est pas ainsi. La société est d'une plus ancienne et plus haute origine; elle est la conception de Dieu, et elle répond à ce qu'il y a de plus saint dans notre nature. Les principaux liens qui unissent les hommes en société ne sont ni les intérêts personnels, ni les partis, ni les institutions positives, ni la force. Ce sont des liens invisibles, raffinés, spirituels, ceux de l'esprit et du cœur; nos meilleures facultés, nos affections gravitent naturellement vers la société comme étant la sphère dans laquelle elles trouveront le bonheur. Que les hommes puissent grandement fortifier et améliorer la société par leurs constitutions écrites, je l'accorde volontiers. Il existe cependant une constitution qui précède toutes celles

qui sont sorties de la main des hommes, après laquelle toutes les autres se sont formées, une constitution dont les grandes lignes sont d'avance tracées dans notre propre nature ; c'est la loi primitive de justice, de droiture, de philanthropie, dont toutes les autres lois sont les auxiliaires obligés, dont, toutes, elles tirent leur force et leur légitimité.

Et, maintenant, me demande-t-on comment le gouvernement peut favoriser l'énergie et l'élévation du principe moral. Je réponds que ce n'est pas en faisant des différentes vertus matière à légiférer, ni en prêchant la morale, ni en faisant de la religion officielle ; car ce ne sont pas là ses fonctions propres. C'est en servant la cause de la liberté religieuse, non par le simple enseignement ou la persuasion, mais par l'action, c'est-à-dire en se conformant rigoureusement, dans toutes ses mesures, à la loi morale et chrétienne, et par les manifestations publiques et solennelles de son respect pour le droit, pour la justice, pour le bien public, pour les principes de vertu. Le gouvernement est la plus éclatante des institutions humaines ; et si la droiture morale est écrite sur son front, si elle est ostensiblement empreinte dans tous ses actes, il en résultera une immense force auxiliaire pour le principe de pureté qui est déjà au fond du cœur des individus.

Pour être plus précis, un gouvernement peut et doit élever l'esprit des citoyens en leur rappelant incessamment l'idée du bien général ; cette idée devrait être exprimée en caractères de feu dans toute la législation ; et un gouvernement qui est dirigé résolument et fermement vers cette fin devient un ministre de vertu. Il

apprend au citoyen à sanctifier le bien public , à se dégager de tout égoïsme , à entretenir en lui la magnanimité et la disposition à s'immoler lui-même, si le devoir l'exige, à la chose publique. D'un autre côté, le gouvernement qui met son pouvoir au service d'intérêts égoïstes, qui sacrifie le grand nombre au petit nombre, et l'État à un parti, devient un prédicateur public de crime; il corrompt l'esprit du citoyen, il fait tout ce qu'il peut pour le rendre bas et vénal, et le prépare par ses propres exemples à vendre et à trahir un intérêt public pour lequel il devrait être prêt à mourir.

En outre, du gouvernement plus que de toute autre institution, dépend ce principe, le plus important de tous : le sentiment de la justice dans la communauté; et pour fortifier ce sentiment, dont toutes les lois devraient être profondément empreintes, le respect du droit et une égale protection des droits du faible et du puissant, du riche et du pauvre. Il vaut mieux sacrifier les avantages les plus brillants, plutôt que d'ébranler les lois existantes de la propriété ou de blesser en aucune manière quelconque le sentiment de justice dans la communauté.

Permettez-moi d'ajouter qu'il est un autre moyen pour le gouvernement d'élever et d'étendre l'esprit de ses concitoyens. C'est, dans ses relations avec les autres gouvernements, de rester inviolablement fidèle aux principes de justice et de philanthropie. Par sa modération, sa sincérité, sa droiture et sa disposition pacifique envers les États étrangers, en s'abstenant de tous artifices secrets et d'avantages non légitimes, il peut faire naître au cœur de ses concitoyens la noble con-

science d'appartenir à la famille humaine, et d'avoir un intérêt commun avec toute l'humanité. Le gouvernement répond à sa vraie mission, alors que, pénétré ainsi de l'esprit du christianisme, il inculque la loi de l'universel amour.

Malheureusement les gouvernements ont rarement reconnu comme le plus élevé de leurs devoirs l'obligation de fortifier dans la société un principe noble et pur. Ils doivent, au contraire, je le crains, être comptés parmi les principaux agents de corruption des nations. De toutes les doctrines par lesquelles le vice s'est propagé, je n'en sais pas de plus pernicieuse que cette maxime que les hommes d'État sont affranchis des règles communes de la moralité; que les nations ne sont pas soumises comme les individus aux lois éternelles de la justice et de la philanthropie. Au moyen de cette doctrine, le vice a élevé sa tête sans pudeur jusqu'aux positions les plus hautes. Le vice s'est assis jusque sur le trône. Les hommes qui ont manié le pouvoir et fixé les regards des nations, ont revêtu le crime de la sanction de leur grandeur. Au cœur même des nations, dans le cabinet de leurs gouvernants, a été entretenue une peste morale qui a infecté et souillé tous les ordres de l'État. D'après l'exemple des gouvernants, les particuliers ont appris à ne voir dans la loi éternelle qu'une règle arbitraire et temporelle, et à fermer les yeux sur la suprématie de la vertu.

Que la prospérité d'un peuple soit intimement liée à ce respect de la vertu, que je voudrais inculquer aux législateurs, c'est de la plus haute vérité, et on ne saurait en être trop profondément convaincu. Il n'y a au-

cun fondement à cette maxime qu'un État peut prospérer par l'artifice et le crime. Les nations et les individus sont soumis à la même loi. Le principe moral est la vie des sociétés; aucun malheur plus grand ne peut arriver à un peuple qu'un succès temporaire dû à une politique criminelle, et l'espérance par là entretenue de pouvoir impunément fouler aux pieds l'autorité de Dieu. Tôt ou tard la vertu outragée tire une vengeance terrible aussi bien des États que des particuliers. Nous attendons de nos lois et de nos institutions une pleine sécurité et la paisible jouissance de nos richesses; mais la loi civile a sa sanction dans une autre loi écrite, au dedans de nous par le doigt de Dieu. A mesure qu'un peuple devient esclave du péché, la source de la justice publique s'altère. Les statuts les plus sages, lorsque l'appui de l'opinion publique se retire d'eux, deviennent impuissants. Alors les hommes égoïstes, sans principes, en flattant les basses passions, en aveuglant l'esprit public, usurpent le siège du juge, les fonctions publiques, la confiance publique, et transforment des institutions libres en formes vaines et en instruments d'oppression. Je crois en particulier que les sociétés souffrent cruellement de cette espèce d'immoralité que le grand nombre des hommes d'État s'est efforcé d'encourager comme fécondes en résultats utiles : je veux parler des sentiments hostiles contre les autres pays. Il a été reçu comme opinion générale que les préventions et l'inimitié contre des États étrangers servent à entretenir l'esprit national et à consolider l'union au dedans. Mais une fois que les mauvaises passions se sont infiltrées chez un peuple, elles ne se déverseront jamais en-

tièrement au dehors. Le vice ne produira jamais les fruits de la vertu. De l'injustice envers les étrangers ne saurait naître la justice envers nos amis. La méchanceté dans toutes ses formes est un feu de l'enfer, et la politique qui l'alimente est elle-même infernale. L'oppression domestique et la folie des partis, voilà son dénouement naturel et nécessaire; et un peuple hostile aux autres fournira une nouvelle preuve, par sa propre histoire, qu'aucune espèce d'inhumanité et d'injustice ne peut échapper à sa juste rétribution.

Notre grande erreur comme peuple est que nous accordons une confiance idolâtre à nos institutions libres, comme si par quelque vertu magique elles pouvaient assurer nos droits, alors que nous nous rendons nous-mêmes esclaves des mauvaises passions. Nous n'avons pas besoin de répéter que les formes de la liberté ne constituent pas son essence; qu'alors que la lettre d'une constitution libre est conservée, son esprit peut être perverti; que même ses prévisions les plus sages, ses pouvoirs les mieux surveillés, peuvent devenir des instruments de tyrannie. Dans un pays appelé libre, la majorité peut devenir une faction, et la minorité proscrite peut être insultée, dépouillée et opprimée. Sous les gouvernements électifs, le parti dominant peut devenir aussi réellement un usurpateur, et conspirer aussi traîtreusement contre l'État qu'un individu qui s'ouvrirait un chemin au trône par la force des armes.

Je sais qu'on suppose que la sagesse politique peut combiner les institutions de manière à en faire sortir la liberté en dépit des vices d'un peuple. Le principal

moyen qu'on emploie pour produire ce résultat est de balancer, comme on le dit, les passions et les intérêts des hommes les uns par les autres; de se servir de l'égoïsme d'une nation pour contrebalancer l'égoïsme de son **voisin**; de produire la paix par le conflit et l'équilibre de forces hostiles. Je me défie de toute cette théorie; les vices ne sauraient jamais, au moyen de ménagements et d'ingénieuses combinaisons, faire l'œuvre de la vertu. Notre propre histoire en a déjà fourni la preuve; notre gouvernement a été fondé d'après la doctrine des contre-poids et des équilibres; et qu'est-ce que la pratique nous a révélé et que les principes de notre nature nous auraient seuls appris? C'est que, partout où le pays est divisé en deux grands partis, le parti dominant s'empare des deux branches de la législature et des divers départements de l'État, et marche à la réalisation de ses desseins, avec aussi peu d'embarras et aussi ouvertement que si tous les pouvoirs étaient concentrés dans un seul corps. Rien ne peut suppléer à la vertu. Les institutions libres garantissent les droits, quand elles sont elles-mêmes garanties par cette liberté spirituelle qu'elles doivent vivifier, par ce pouvoir moral, cette élévation que je vous ai présentés comme étant le bien suprême de notre nature. Conformément à ces vues, le premier devoir de l'homme d'État est de fortifier l'énergie morale des peuples. C'est là le premier intérêt, et celui qui l'affaiblit fait un mal qu'aucun talent ne peut réparer; et ni la splendeur des sciences, ni un succès momentané ne peuvent détourner de lui l'infamie qu'il a méritée. Que les hommes publics apprennent à con-

cevoir une plus haute idée de leurs fonctions ; qu'ils sentent qu'ils ont à toucher à des intérêts plus vitaux que la propriété ; qu'ils ne craignent rien tant que de saper les convictions morales du peuple par une législation injuste ou une politique égoïste ; qu'ils cultivent en eux l'esprit religieux et la vertu comme les premières conditions de toute fonction publique ; qu'aucun avantage apparent pour la communauté et encore moins pour eux-mêmes ne les induise à violer aucune loi de la morale ; qu'ils aient foi dans la vertu comme dans la seule force des nations ; qu'ils ne se laissent pas décourager par un insuccès momentané dans la poursuite du juste ; qu'ils se souviennent que si eux et leurs contemporains vivent l'espace d'un jour, l'État est appelé à traverser les âges, et que le temps, ce juge infailible, saura bien rendre une éclatante justice à la sagesse, à la grandeur de l'homme public qui, se confiant dans le pouvoir de la vérité, de la justice, de la philanthropie, proclame leurs droits, et obéit avec respect à leurs préceptes, au milieu de la déloyauté et de la corruption universelles.

J'ai parlé jusqu'à présent de l'influence générale que le gouvernement devrait exercer sur les intérêts moraux du peuple en mettant l'empreinte de la loi morale sur toutes ses lois et toute sa politique. Mais il est une influence plus spéciale, plus directe, qu'il est aussi de son devoir d'exercer : je veux parler de la prévention et de la répression du crime. C'est là une des principales attributions du gouvernement. Elle n'a pas reçu encore toute l'attention qu'elle mérite. Le gouvernement n'est certes pas lent à punir le crime ; la société ne manque,

ni de prisons, ni de gibets ; mais la prévention du crime et la réformation du coupable n'ont nulle part été rangées parmi les objets les plus importants de la législation. Les codes criminels respirent la vengeance, et trop souvent ils sont écrits en lettres de sang ; ils se dressent contre la violence des passions humaines, et la conscience du législateur est satisfaite quand elle en a fait justice. Mais en blessant l'humanité n'a-t-il pas multiplié les coupables ? Ce serait une question qu'il serait sage à lui d'examiner.

Je manque de temps et surtout d'aptitude pour m'étendre sur les moyens de prévenir le crime. Je veux seulement dire que cet objet ne devrait jamais être perdu de vue dans toute la législation. A cette fin, les lois devraient être aussi simples, aussi peu nombreuses que possible ; car un code obscur et trop étendu multiplie les cas d'offense, et porte nécessairement les citoyens à entrer en collision avec l'Etat. Par-dessus tout, que les lois présentent tout d'abord l'empreinte profonde de la justice et de l'humanité, de manière à ce que le sens moral de la communauté puisse devenir leur sanction. Les lois arbitraires et oppressives provoquent le délit, et enlèvent à la désobéissance la conscience de sa culpabilité. Il est même prudent de s'abstenir des lois qui, quoique sages et bonnes en elles-mêmes, ont un semblant d'inégalité qui répugne au cœur des citoyens, et qu'on éludera sans beaucoup de remords. La sagesse du législateur consiste surtout à greffer ses lois sur la conscience. J'ajoute, ce qui me paraît de grande importance, que le code pénal devrait porter avec une rigoureuse impartialité, sur le riche et

sur le puissant, comme sur le faible et sur le pauvre. La société souffre des crimes du premier autant que de ceux du dernier. On a dit avec vérité, que la somme de propriété dérobée par le voleur ou le faussaire est peu de chose en comparaison de celle que fait perdre une faillite déloyale ; cependant le voleur est envoyé en prison, tandis que le banqueroutier frauduleux vit peut-être dans le luxe. Le sentiment moral de la société se trouve ainsi corrompu ; et pour cette raison et d'autres non moins puissantes, il est grandement nécessaire d'opérer une réforme dans la législation sur les faillites. Je suis choqué de l'emprisonnement du débiteur honnête, et la législation qui donne à un créancier le droit de tyranniser un homme innocent déshonorerait, c'est mon sentiment, même une époque de barbarie. Je ne suis pas moins choqué de l'impunité à peu près assurée aux faillis de mauvaise foi, et de l'indulgence que notre société montre contre ces transgresseurs de la plus essentielle des lois.

Un autre moyen de prévenir le crime est de le punir avec sagesse ; et par la sagesse de la punition, j'entends celle qui tend à réformer le délinquant. Je sais que ce but du châtiment a été mis en question par de bons et sages esprits. Quel autre but plus élevé et plus pratique peut-on cependant se proposer ? Vous dites qu'il faut dans la punition se proposer l'exemple. Mais l'histoire nous montre que ce qu'on appelle un châtiment exemplaire ne produit pas un grand effet. Le crime se nourrit au milieu des plus fortes pénalités ; il s'alimente dans le sang même des coupables ; le fréquent spectacle de ces châtiments endurecit le cœur du peuple et

y produit une réaction et comme un défi de criminalité. Jusqu'à une époque récente, les gouvernements semblaient avoir pris à tâche d'endurcir les criminels en les jetant au milieu d'une troupe d'autres criminels dans l'atmosphère empestée d'une prison commune.

L'humanité se réjouit de la réforme qui, sous ce rapport, se répand dans notre pays. Isoler le condamné des mauvaises influences est un premier pas essentiel vers sa moralisation; mais ce n'est qu'un pas. Le placer sous l'action d'une influence vertueuse n'est pas moins important. Que des particuliers, bons chrétiens, choisis tout à la fois pour leur bons sens et leur philanthropie, se mettent en rapport avec le prisonnier solitaire; et par les manifestations d'un fraternel et sincère intérêt, par la conversation, par des livres et des encouragements, ils pourront toucher en eux des cordes qui depuis longtemps ont cessé de vibrer. Ils pourront ouvrir devant eux de nouvelles perspectives, leur montrer que tout n'est pas perdu; que Dieu, le christianisme, la vertu, l'affection des hommes vertueux, et l'honneur et l'immortalité peuvent encore être sauvés. Je ne veux pas désespérer de ce glorieux ministère du chrétien privé. On m'objectera l'avortement de tous les efforts qui ont été faits pour amender les criminels. D'abord ces efforts n'ont pas tous été infructueux; et, en outre, est-ce que la philanthropie, le génie, tout ce que l'humanité a de force, ont été employés avec foi et ferveur dans cette grande entreprise? Je n'ai pas trouvé dans le Nouveau Testament qu'il y eût une classe d'êtres humains que la charité dût abandonner. Je ne sais

pas d'exception admise par celui qui est venu pour rechercher et sauver tout ce qui était perdu. Je puis ajouter que ce n'est pas dans les prisons qu'on trouve toujours les sujets les plus désespérés. Les condamnés sont effroyablement corrompus, je le sais ; mais ils ne le sont pas plus que beaucoup de gens qui se promènent en liberté et auxquels nous ne refusons pas notre bienveillance. L'homme riche qui fraude est certainement aussi criminel que l'homme pauvre qui vole ; le riche qui boit à l'excès est plus coupable que celui qui tombe dans ce vice sous la pression du besoin. Le jeune homme qui séduit l'innocence mérite beaucoup mieux la maison de correction que la pauvre femme qu'il a, par ses séductions, conduite dans les voies de la perdition. En outre, je ne peux m'empêcher de rappeler quelle part a dans la culpabilité du condamné la corruption générale de la société. Quand je pense combien de responsabilité pèse sur l'État dans les crimes qui sont commis ; combien de délits qui sont sévèrement réprimés, peuvent être attribués à une éducation négligée, à une hideuse misère, à des tentations contre l'influence desquelles la société devrait tout faire, je sens qu'un esprit de miséricorde devrait adoucir la législation, que nous ne devrions pas nous séparer aussi complètement de nos frères tombés, que nous devrions toujours voir en eux l'empreinte et les droits de l'humanité et que nous devrions faire effort pour les ramener à Dieu.

Voilà ce que j'avais à dire de l'obligation du gouvernement de concourir par divers moyens à l'élévation morale du peuple. Je termine en exprimant ma douleur

de voir une institution qui serait susceptible d'exercer une influence si purifiante, ne compter que trop souvent parmi les principaux agents de corruption des nations.

Dans ce discours, j'ai principalement insisté sur la suprême importance de la vertu, de la force morale et des sentiments élevés, dans la société; et, en parlant ainsi, ce n'est pas tant un devoir professionnel que j'accomplis qu'une conviction profonde et personnelle que j'exprime. Je sens, et beaucoup d'autres, je l'espère, sentent aussi, que la grande distinction d'une nation, la seule qui soit désirable, celle qui entraîne avec elle tous les autres bienfaits, c'est la prééminence de la pureté des sentiments chez les citoyens. Je désire faire partie d'un État dont le caractère et les institutions soient une source d'amélioration, dont je puisse parler avec un honnête orgueil, dans les annales duquel je puisse rencontrer des noms grands et honorés, et qui impose à l'univers une dette de reconnaissance par ses découvertes de la vérité et par l'exemple de sa liberté vertueuse. Oh ! que Dieu me préserve d'un pays qui adore la richesse, qui méprise la vraie gloire, obéit à l'intrigue, dans lequel le patriotisme puise son zèle dans la perspective des emplois, dans lequel tous les départements de l'État sont assiégés des supplications de sycoquantes affamés, dans lequel les hommes publics portent les flétrissures du vice, et où le siège du gouvernement est une sentine dégoûtante de désordres privés et de corruption politique. Ne me parlez pas de l'honneur d'appartenir à un pays libre. Je vous demanderai

si votre liberté porte de généreux fruits, si elle nous élève par la vigueur de l'âme, par des vertus publiques, au-dessus des contrées que le despotisme foule à ses pieds. Ne me parlez pas de l'étendue de notre territoire ; que m'importe sa grandeur si elle ne fait qu'ajouter au chiffre des hommes dégradés ! Ne me parlez pas de notre prospérité ; mieux vaut faire partie d'un peuple pauvre, simple dans ses mœurs, révérent Dieu et se respectant lui-même, que d'appartenir à un pays riche et où on ne connaît d'autre loi que la richesse. Je désire ardemment pour notre patrie qu'au lieu de copier l'Europe avec une servilité aveugle, elle conserve un caractère propre et conforme à la liberté, à l'égalité de nos institutions. C'est bien assez d'une Europe, c'est assez d'un Paris. Combien n'est-il pas à désirer que, déjà séparés du continent oriental par l'Océan, nous le soyons encore davantage par la simplicité des mœurs, par la pureté domestique, par la piété intérieure, par notre respect pour la nature humaine, par l'indépendance morale, par notre résistance au joug de la mode et à cette sensualité débilitante qui caractérisent les parties les plus civilisées du vieux monde !

Pour ce pays, je peux le proclamer avec une entière assurance, son bonheur repose sur sa vertu, sur elle seule, pour maintenir avec solidité son union. Notre union n'est pas, en effet, comme celle des autres nations, consacrée par l'habitude des temps et rivée par la force. C'est une récente, et surtout une volontaire union. Il serait puéril de parler de la force comme nous liant les uns aux autres ; rien ne pourrait retenir un

membre de cette fédération s'il était bien résolu à s'en séparer. Les seuls liens qui nous puissent unir d'une manière permanente, sont des liens moraux. Qu'il y ait dans un Etat des forces qui se repoussent, des germes de discorde ; nous le sentons tous : la force d'attraction qui les contient n'est pas ailleurs que dans la sagesse calme, le contrôle des passions, l'esprit d'équité, le sentiment du bien public, et un patriotisme vertueux qui s'attache à l'union comme étant, pour tous, la seule garantie de liberté et de paix. L'union est menacée par les jalousies des États entre eux, par les collisions des intérêts locaux, qui ne peuvent se concilier qu'au moyen d'un libéralisme élevé ; elle est mise en danger par la prostitution du patronage dans le pouvoir exécutif, qui transforme le trésor public en une source de corruptions, et par la convoitise du pouvoir qui jette l'État dans des convulsions continuelles, dans le but de faire passer les emplois à de nouvelles mains. Le seul remède à ces maux est dans cette vertueuse indignation de la communauté, dans cet esprit pur, élevé, qui écrase sous l'infamie cette ambition égoïste.

Au premier magistrat de cette république et à tous ceux qui lui sont associés dans les différentes branches du pouvoir exécutif et législatif, je recommande avec respect les vérités que je viens d'exposer, et je leur rappelle avec cette simplicité qui convient à un ministre de Jésus-Christ, leurs obligations envers Dieu, envers leurs semblables, envers les intérêts de l'humanité, de la liberté, de la vertu et de la religion. Nous avons

la confiance que, dans leurs situations élevées, ils ne rechercheront pas leur intérêt personnel, mais celui du public, et qu'ils le rechercheront avec une fidélité invariable aux principes de la constitution, et encore plus aux principes de la loi universelle de Dieu.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE.....	
AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.....	xi

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE CHANNING.

CHAPITRE PREMIER.....	1
Rhode-Island, Newport.—Parents de Channing.— Son enfance, — Son goût des choses sérieuses. — Rêveries. — Collège de Harward. — Etudes. — Clubs. — Ardeur politique des étu- diants.— Retour de Channing dans sa famille.— Tristesse et aspirations au saint ministère.	
CHAP. II.....	20
Départ de Channing pour la Virginie.—Il devient instituteur.— Description du pays.—Lettres de Channing.—Ses luttes mora- les, sa mélancolie. — Son ardeur à étudier les questions socia- les.—Il rêve la communauté des biens.—Réflexions.	
CHAP. III.....	30
Channing revient à Newport.—Il se voue au saint ministère.— Il remplit les fonctions de régent au collège.—Ses études théo- logiques. — Observations sur ces études. — Channing prêche son premier sermon en 1802.—Admiration générale. — Il ac- cepte l'offre que lui fait la Société de Federal-Street.— Son ordination.	
CHAP. IV.....	41
Channing s'établit à Boston comme pasteur.—Ses idées élevées	

du ministère.—Ses défaillances morales.—Il hésite s'il se démettra de sa charge.—Il reprend ses études sur les questions sociales.—Il recherche comment améliorer le sort du pauvre.—Points sur lesquels son attention se porte spécialement.—Affection pour sa famille.—Comment elle se rattache à sa piété.—Mort de son frère François et de sa sœur Anne.— Pensées sur la vie future.

CHAP. V..... 51

Réflexions historiques.—Intérêt que prend Channing aux grandes questions de la politique.—Sa sympathie pour l'Europe.—Ce qui explique l'ardeur de ses sentiments et la sévérité de ses jugements. — En 1810, il prêche un sermon sur l'état de l'Europe.—En 1812, guerre imminente entre l'Angleterre et l'Amérique; sermon à ce sujet. — Nouvelle de la chute de Napoléon; sermon de Channing à cette occasion. — Il court à former la Société des Amis de la Paix.—Le révérend Noah Worcester.—*La Revue du Monde Chrétien*.

CHAP. VI..... 67

Répuissance qu'inspirent à Channing les doctrines calvinistes.—Progrès de ses idées religieuses.—Il ne veut s'allier à aucune secte.—Explication de sa réserve.—Aperçu de l'histoire religieuse de l'Etat de Massachusetts.—Intolérance des calvinistes. — Mouvement contre leur doctrine. — Résistance de Channing à leur tyrannie.—Explication de sa doctrine sur la divinité de Jésus-Christ et sur la Rédemption.—Il aspire après une Eglise universelle.—Sa sympathie pour la vertu et la piété dans toutes les communions.

CHAP. VII..... 82

Mariage de Channing.—Ses réflexions sur l'influence des femmes dans la société.—La mort de son enfant.—Ses pensées sur le baptême et sur la Sainte-Cène.—Son bonheur domestique.—Sa faible santé.—Voyage en Europe.—Perte d'un fils.—Retour en Amérique.

CHAP. VIII..... 93

Adresse à la société de Federal-Street.—Réflexions sur son voyage.—Ce qu'était le christianisme aux yeux de Channing.—Comment il comprenait le rôle du ministère chré-

tien.—Ses pensées sur l'éloquence de la chaire.—Sa prédication.—Les forces lui manquent de nouveau.—Il réunit chez lui des ministres et des laïques pour étudier les besoins des pauvres. — Ses amis les docteurs Follen et Tuckerman.— Sa pitié pour l'homme criminel. — Intérêt qu'il porte à la classe ouvrière. Question de l'éducation.— Théorie sociale de Channing. — Sa santé l'oblige à s'éloigner de Boston.

CHAP. IX 124

L'île de Sainte-Croix.—Lettre de Channing.—Effet que produit sur lui le spectacle de l'esclavage.—Retour de Boston.—Discours adressé à son troupeau sur l'esclavage.—Historique de la question. — État des esprits.— Garrison fonde le journal *le Libérateur*. — La Société de l'abolition. — Position isolée de Channing. — Il publie un écrit sur l'esclavage.—Exaspération des partis.—Persécution des abolitionnistes.—La liberté de la presse et du droit de réunion menacée en leurs personnes.— Channing se rallie à eux.—Il devient homme politique. — Meeting à Boston ; vues de Channing sur l'affranchissement des esclaves. — Réflexions sur cette question.—Sympathie et amitié de Clarkson pour Channing.

CHAP. X 150

Craintes qu'inspiraient à Channing les grandes associations.— Extrait d'un écrit à ce sujet. — Son amour de la liberté.— Il défend des catholiques contre l'émeute.— Procès d'un journal athée. — Condamnation. — Channing signe une protestation contre ce jugement. — Amères attaques qu'il s attire.

CHAP. XI 160

Réflexions sur la vie de Channing. — Son impartialité, sa tolérance, sa piété. — Influence de la nature sur son esprit. — Ses étés à Newport. — Sa biographie écrite par son neveu. — Détails de sa vie intime. — Récit de mademoiselle Martineau. — Passion de Channing pour les scènes de la nature. — Sa conversation.—Ce qu'en dit le docteur Dewey, sa grande activité intellectuelle.—Son désir d'écrire un ouvrage sur l'homme.—Ses œuvres.—Sa correspondance intime.

CHAP. XII 194

La révolution française de 1830.—Anecdote.—Lettres de Channing à M. de Sismondi et à M. le baron de Gérando. — Ré-

Réflexions sur ces lettres.—Comment Channing comprenait les diverses formes de gouvernement.

CHAP. XIII..... 213

Channing à Boston.— Mort de sa mère.— Mort du révérend Noah Worcester, de Follen et de Tuckerman.— Portrait que fait Channing de la femme de Tuckerman.— Visite à Philadelphie.—Sermon sur l'Église universelle.—Institutions littéraires pour les ouvriers.— Lettre à un communiste.

CHAP. XIV..... 245

Voyage de Channing dans la Pensylvanie.— Son séjour à Lenox. La famille Sedgwick.— Dernier discours.— Paroles célèbres.— Abattement de Channing.— Il quitte Lenox.— Les Montagnes-Vertes.— Il tombe malade à Bennington.— Craintes des médecins.—Sa famille l'entoure.— Ses derniers moments.— Sa mort.— Douleur universelle.— Paroles du docteur Dewey.— Réflexions.

DEUXIÈME PARTIE.

EXTRAITS DES ŒUVRES DE CHANNING.

1 ^o Correspondance : <i>Lettres diverses</i>	257
2 ^o Extraits d'un sermon intitulé : <i>Du renoncement à soi-même</i>	297
5 ^o Extraits d'un sermon intitulé : <i>Les preuves du Christianisme</i>	309
4 ^o Sermon sur la <i>Liberté spirituelle</i>	355



